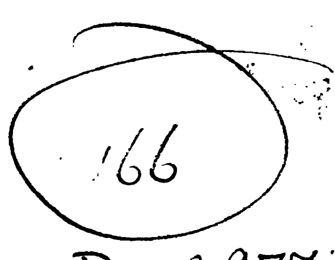
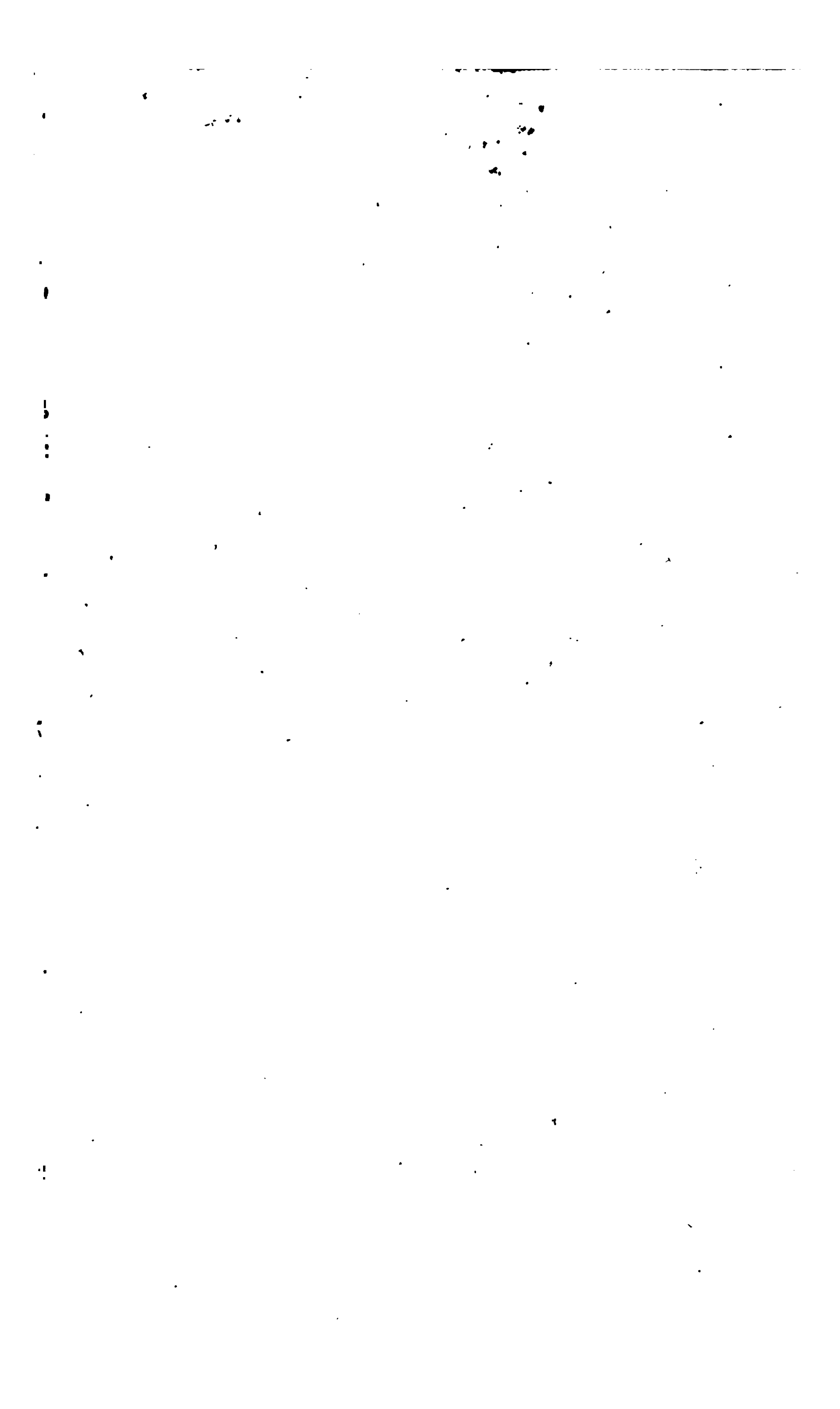



166



NOUVELLE REVUE

GERMANIQUE.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR DU ROI.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE;

RECUEIL

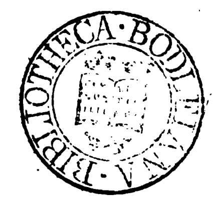
LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Tome Quatrième.





PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG;
A BRUXELLES, à la Librairie Parisienne.

1830.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

TREIZIÈME NUMÉRO.

QUATORZIÈME NUMÉRO.

QUINZIÈME NUMÉRO.

SEIZIÈME NUMÉRO.

SYSTÈME DES CHIFFRES DÉMOTIQUES DES ANCIENS ÉGYPTIENS.

1. 2. 3. 4. 5.

6. 7. 8. 9. 10.

11. 12. 13. 14. 15.

16. 17. 18. 19. 20.

21. 22. 23. 24. 25.

26. 27. 28. 29. 30.

31 32. 33. 34. 35.

36. 37. 38. 39. 40.

41. 42. 43. 44. 45.

46. 47. à 65. manquent 66.

Lithographie de F. G. Levrault.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Année 1830.

Arrivés au terme de la première année de l'existence de leur Journal, et sur le point de commencer la seconde, avec plus de courage et avec plus d'espoir de réussir, les Rédacteurs de la Nouvelle Revue germanique éprouvent le besoin de s'entretenir un instant et pour ainsi dire confidentiellement avec leurs lecteurs, de leur faire part de leurs projets pour l'avenir, et de leur présenter en quelque sorte le sommaire des travaux qui vont les occuper dans l'année courante. Si un plein succès n'a pas encore couronné nos efforts, du moins l'utilité et l'opportunité de notre entreprise ont été universellement reconnues; on a rendu justice, nous osons le dire, à notre zèle et à notre bonne foi. On nous a su gré, en Allemagne comme en France, d'avoir tenté d'établir des rapports réguliers entre deux littératures si différentes. On a paru sentir les difficultés et les obstacles que nous rencontrons à chaque pas dans la carrière nouvelle où nous nous sommes engagés. Qu'il nous soit permis de rappeler ici au public quelques-unes de ces difficultés : il en comprendra mieux la nature de la tâche que nous nous sommes imposée, ainsi que la marche que nous avons dû suivre et le plan que nous avons cru devoir adopter.

La première de ces difficultés est dans le génie tout particulier de la langue allemande, génie si essentiellement différent de celui de la langue française, qu'il faut souvent renoncer à rendre les expressions de l'une par des expressions identiques ou seulement semblables de l'autre. Telle est la richesse, l'abondance de cette langue, l'infinie variété de ses mots et de leurs composés, la multiplicité de ses tournures et de ses inversions, la liberté de ses mouvemens, qu'elle peut rendre sans trop d'effort les paroles de toutes les autres langues, tandis qu'elle-même devient souvent intraduisible. En Allemagne la liberté de l'expression est presque de la licence; l'indépendance littéraire, presque de l'anarchie. Là, point de dictionnaire de l'Académie qui enregistre les mots ayant droit de cité, et qui consacre ce que le bon usage a reçu; point de sénat littéraire qui ait la prétention de prononcer souverainement en matière de goût et de langage. Il n'y a là ni doctrines orthodoxes, ni hérésies, mais seulement des opinions et des pratiques rivales. La langue allemande, née et développée dans le pays à l'abri de toute influence étrangère, est comme un arbre vigoureux, profondément enraciné dans le sol paternel, animé d'une sève féconde, poussant en tout sens et à l'infini ses branches et ses rameaux, non pas rebelle à la culture, mais résistant à toute direction arbitraire qu'on voudrait imprimer à sa riche et luxurieuse végétation.

A la difficulté de traduire une langue si libre et si riche dans un idiome aussi tyranniquement arrêté et aussi minutieusement réglé que le français, se joint trop souvent le peu d'analogie entre les idées germaniques et les idées reçues en deçà du Rhin, en philosophie et en religion comme en littérature et en poésie. Ce qui caractérise surtout le génie allemand, c'est la hardiesse et l'indépendance de la pensée, la profondeur, la force et la naïveté du sentiment; et souvent ce qu'il produit de plus remarquable sous l'un et

l'autre rapport, est, malgré la vigilance de la censure, qui ne s'exerce d'ailleurs que dans l'intérêt des gouvernemens, exprimé avec si peu de ménagemens, qu'on ne pourrait le rendre dans toute sa valeur native, sans effaroucher le jugement et le goût dominant parmi nous.

Les doctrines littéraires de l'Allemagne diffèrent presque du tout au tout de celles qui règnent en France, et telles idées qui en deçà du Rhin passent pour neuves et hardies, sont depuis long-temps vulgaires au-delà. A peine y conçoit-on cette importance qu'on attache encore parmi nous à la distinction entre les classiques et les romantiques. L'étude, plus profonde que partout ailleurs, des auteurs anciens et des antiquités grecques et romaines, une connaissance intime des monumens poétiques du moyen âge, une appréciation exacte du génie du Dante, de l'Arioste, du Tasse, de Milton, de Shakspeare, de Calderon, de Corneille, de Racine, tous connus généralement par des traductions à la fois métriques et presque littérales, ont partout répandu une universalité de goût qui prévient, si ce n'est pas toute prédilection, du moins tout système étroit et toute admiration exclusive. Ce n'est pas qu'il n'y ait en Allemagne, comme ailleurs, des partis littéraires que nous ne tarderons pas à caractériser; mais ces partis sont divisés par des opinions moins tranchées, et ils se distinguent entre eux par d'autres couleurs, d'autres signes de ralliement que ceux qui partagent la France.

Depuis cinquante ans, si l'on excepte l'école de Condillac en France, il n'y a guère que l'Allemagne qui ait eu de véritables écoles de philosophie; là seulement, du moins, ces écoles, sorties l'une de l'autre, toutes plus ou moins fondées sur le spiritualisme, ont exercé une influence universelle. Tandis qu'en France, depuis qu'on a mis en oubli les doctrines de Descartes et de Malebranche, le langage public, celui de tout le monde comme de la plupart des

écrivains, est plus ou moins empreint des idées de Locke et de Condillac, c'est-à-dire d'un sensualisme plus ou moins grossier, au point que la terminologie des spiritualistes, même celle des éclectiques, y paraît étrange et presque inintelligible, en Allemagne la langue ordinaire, usuelle est pénétrée, saturée pour ainsi dire de platonisme, d'idéalisme. Ainsi poésie, religion, politique, jurisprudence, histoire, sciences physiques, tout y a subi l'influence des idées de Kant, de Fichte, de Schelling; journaux politiques et littéraires, pamphlets, brochures, sermons, discours académiques, contes et romans, rien n'a pu se soustraire à cet empire.

Que dirons-nous des idées religieuses des Allemands? C'est ici surtout que se montre une très-grande différence entre les génies des deux nations, tels que les ont faits la nature et l'histoire. Le sentiment religieux, inné dans tous les hommes, est chez les Allemands si prédominant, qu'il semble faire partie du caractère national, et qu'il pénètre tous leurs discours, toutes leurs productions graves, en dépit de toutes les opinions personnelles. La langue elle-même est tout empreinte de mysticité et de spiritualisme. Ce caractère général a été modifié par les habitudes du protestantisme, qui dominent jusque dans le sein des églises restées catholiques. L'Allemagne a ses jésuites, ses ultramontains, comme ses indépendans et ses déistes, une foule de partis religieux de toutes les nuances; mais l'immense majorité des écrivains, s'ils sont réellement Allemands et non les organes stipendiés de l'étranger, professent le même respect pour l'indépendance religieuse et la libre recherche de la vérité. La supériorité des écrivains protestans (Lessing, Gellert, Wieland, Klopstock, Herder, Gœthe, Schiller, les deux Schlegel, Jean Muller, Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, tous ceux qui ont exercé et exercent encore quelque influence sur la littérature et sur l'opinion publique, sont nés dans cette communion ou ont été nourris dans son sein), la supériorité

des écrivains protestans, disons-nous, a imprimé la même direction à toute la nation. Tous les organes avoués par elle tiennent presque le même langage. Tandis que de grands écrivains protestans, plus fidèles à l'esprit de leur Église qu'il ne semble au premier abord, ont rendu justice à ce qu'il y a de beau et d'utile dans certaines pratiques du catholicisme, les bons écrivains catholiques parlent avec respect de Luther et de Mélanchthon, et usent largement de la liberté d'examen en matières religieuses.

Grâces au protestantisme, le déisme pur n'a jamais pu prévaloir en Allemagne; l'opposition religieuse, satisfaite par de grandes concessions, s'est arrêtée au *rationalisme*, mot qui ne désigne pas un système hostile au christianisme pur, mais une école théologique et chrétienne. Le rationalisme allemand, considéré en lui-même, n'est autre chose que la tendance de concilier les droits et les besoins de la raison avec les doctrines positives de la religion, qu'il ne nie point, mais qu'il interprète, qu'il modifie, et qu'il cherche à ramener aux lois éternelles et non moins divines de la pensée indépendante. Dans son opposition à l'orthodoxie, appelée en Allemagne le *supranaturalisme*, le rationalisme, par une critique et une exégèse savantes et subtiles, s'efforce, plus ou moins ouvertement, de dépouiller l'institution du christianisme de son caractère merveilleux, toujours dans l'intention, non d'en saper les fondemens, mais de l'établir sur des bases purement rationnelles.

Les sentimens aussi s'expriment en Allemagne avec plus d'indépendance et de naïveté que parmi nous. L'*Humour*, ce mélange singulier d'enthousiasme et de philosophie, de sensibilité et d'ironie, d'élévation et de trivialité, de finesse et de bonhomie, genre illustré en Angleterre par Swift et par Sterne, et pour lequel les Français n'ont pas même de nom propre[1], est jusqu'à un certain point le caractère

[1] Le seul de Maistre, dans son *Lépreux de la val d'Aoste*, et dans

commun à tous les poètes et romanciers allemands de quelque distinction ; c'est par là surtout que les passages les plus intéressans, les plus caractéristiques sont fréquemment le désespoir du traducteur. Trop souvent l'idée ou le sentiment est si intimement lié au mot, qu'on ne saurait l'en arracher sans le mutiler, sans le priver de toute vie et de toute chaleur. Les Allemands affectionnent les détails, les petites circonstances, que les langues formées dans l'atmosphère des cours dédaignent, et à force de dédain ont désappris à rendre. Si l'on compare le texte d'Homère, nous ne disons pas avec les traductions en vers qu'on en a tentées en France, mais avec les versions en prose, quelle prodigieuse différence! La même insuffisance se montre, lorsqu'on veut traduire, sans blesser le génie de l'un ou de l'autre idiome, les Œuvres de Burger, de Klopstock, de Gœthe, de Voss. Il y a dans la plupart de ces auteurs un laisser-aller, une *hardiesse vagabonde*, comme l'a dit M.me de Staël, interdite en France depuis Malherbe et Boileau; et le reproche que l'auteur de *Corinne* fait à Jean-Paul, de ne connaître guère le cœur humain, que tel qu'on peut le juger dans les petites villes, et de peindre les mœurs avec quelque chose de trop innocent pour notre siècle, ce reproche, disons-nous, si c'en est un, peut s'adresser au même titre à plusieurs autres écrivains de l'Allemagne, et même à quelques-uns de ceux qui écrivent à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Munich, à Hambourg.

Mais outre cette *étrangeté* de la matière que nous avons entrepris de traiter, nous avons à vaincre une autre difficulté non moins grande: c'est son extrême abondance, sa richesse désordonnée, et pour ainsi dire éparpillée sur tout le sol de l'Allemagne, depuis les bords du Rhin jusqu'au Niemen.

Dans la Grande-Bretagne tout paraît à Londres ou à Édimbourg; en France tout est à Paris, ou du moins, pour

son *Voyage autour de ma chambre*, peut être cité à cet égard parmi les écrivains français modernes.

être quelque chose, tout est obligé d'avoir l'air de sortir de là. Aussi rien de plus facile en France et en Angleterre que de se tenir au courant de toutes les productions du jour, de toutes les idées, de tous les faits nouveaux. Il ne se publie pas un livre, une pièce de théâtre, une brochure, un mémoire de quelque intérêt, il ne se fait pas une découverte, une invention, une observation nouvelle de quelque importance, qu'aussitôt des feuilles, des revues universellement lues et approuvées n'en rendent un compte exact et détaillé. Là tout part d'un centre commun et y reflue incessamment. En Allemagne au contraire il n'y a pas un centre, mais dix, mais vingt; pas trois ou quatre journaux littéraires; mais outre les grandes capitales, chaque université, presque chaque ville a le sien. Et la plupart de ces journaux ne sont ni universels, ni purement de localité; tout en visant à la généralité, ils sont plus ou moins empreints de l'esprit et des intérêts du lieu où ils voient le jour. Si cette multiplicité d'organes publics est un avantage, en ce qu'elle favorise singulièrement la diffusion égale des lumières, on ne saurait disconvenir qu'elle ne rende infiniment difficile la revue générale de tant de faits divers, et que ce ne soit une tâche extrêmement laborieuse que de résumer, de réunir à un même foyer tant de travaux divergens. Malgré tant de feuilles périodiques, ou plutôt parce qu'il y en a tant, il arrive plus d'une fois que, tandis que tel ouvrage médiocre, ou tel événement peu important, est annoncé partout et jusqu'à satiété, telle autre publication intéressante, ou telle découverte scientifique demeure ignorée pendant plusieurs années. En Allemagne la renommée a réellement cent bouches; mais trop souvent peu d'accord entre elles, elles étourdissent plutôt qu'elles n'instruisent, et ne font entendre qu'un bruit confus et discordant; l'Argus du journalisme s'endort fréquemment de tous ses yeux à la fois.

Il est vrai qu'il paraît dans ce pays tant de nouveautés,

qu'il est presque impossible, nous ne disons pas de les juger toutes avec connaissance de cause, mais seulement de les enregistrer. Il se publie annuellement en Allemagne, toutes proportions gardées, trois fois plus de livres qu'en France ou en Angleterre. Là, tout ce qui sait tailler une plume, écrit pour le public, et bien que tout le monde lise, il n'est pas étonnant que plus d'un bon ouvrage périsse submergé dans ce déluge, ou n'ait une peine extrême à surnager et à se faire accueillir.

D'ailleurs l'Allemagne contemporaine ne saurait être comprise sans la connaissance de son état antérieur, et, il faut le dire, malgré tout ce qu'on a écrit jusqu'ici en France sur l'histoire littéraire et philosophique de nos voisins d'outre-Rhin, cette connaissance est loin d'être assez avancée et assez répandue parmi nous, pour qu'on puisse s'y rapporter. En Allemagne, plus qu'ailleurs peut-être, malgré l'indépendance de la pensée nationale, la pensée individuelle se ressent toujours de l'influence du passé. On ne saurait avoir l'intelligence d'aucun livre remarquable sur la littérature, sur la philosophie, sur la religion, sur les antiquités, sans connaître ceux qui l'ont précédé sur la même matière. Un ouvrage quelconque, pour se faire remarquer et estimer, à moins, ce qui est très-rare, qu'il n'ouvre une carrière nouvelle, doit être la continuation ou le complément, la critique ou la contre-épreuve, le résumé ou le commentaire de ses devanciers. C'est ainsi, par exemple, que depuis Kant la philosophie s'est pour ainsi dire développée organiquement, et toutes les doctrines, quelque contradictoires qu'elles paraissent, lorsqu'on les envisage chacune à part, n'en sont pas moins étroitement enchaînées entre elles, si ce n'est comme les conséquences le sont aux principes, du moins comme les effets le sont à leurs causes. Il est impossible de parler de Hegel, sans parler de Schelling ; Schelling ne peut être compris, si l'on ne s'est familiarisé d'abord avec Fichte,

et Fichte est inintelligible pour ceux qui ignorent les doctrines de Kant. Tous ces systèmes sont liés entre eux par une filiation que l'on ne saurait méconnaître impunément. De la même manière, les idées religieuses actuellement dominantes sont le résultat du mouvement que la réformation de Luther leur a imprimé, il y a trois siècles, et qui a pu être modifié et ralenti, mais non arrêté ni détourné de sa route par les révolutions philosophiques et politiques, et surtout par le progrès d'une interprétation plus psychologique et plus savante. Les doctrines littéraires qui de nos jours se disputent l'empire en Allemagne, sont le produit des luttes antérieures, d'abord du temps de Lessing et de Wieland, entre les imitateurs de l'étranger, et ceux qui aspiraient à créer une littérature nationale; ensuite du temps de Gœthe et de Schiller, entre la poésie des sens et la poésie de la raison; enfin, au commencement du siècle, lorsque s'élevèrent les frères Schlegel, les Tieck, les Werner, entre la poétique du moyen âge d'une part et de l'antiquité de l'autre, et celle de tous les temps et de tous les lieux.

Toutes ces considérations ont dû nécessairement nous détourner de l'idée, si d'ailleurs l'espace où nous avons cru devoir nous renfermer ne nous en faisait une loi, de traiter actuellement et à la fois de toute l'Allemagne actuelle. Nous avons dû renoncer à la prétention d'offrir chaque année à nos lecteurs une peinture fidèle et complète de toute la Germanie intellectuelle, et distribuer nos travaux sur plusieurs années. Tout en les tenant, mois par mois, au courant des nouvelles scientifiques et littéraires, et des publications les plus intéressantes de tous les genres, nous nous appliquerons, dans nos grands articles, à faire connaître successivement l'Allemagne sous toutes les faces et de telle manière, que toujours ce qui précède serve de préparation, d'introduction à ce qui suit.

C'est pour cela que, dans l'année que nous venons de ter-

miner, nous nous sommes spécialement occupés des sciences historiques, sans avoir pourtant négligé entièrement les autres branches. De même que l'histoire d'un peuple doit être le point de départ de celui qui veut pénétrer dans son esprit et l'étudier chez lui, de même peut-être la connaissance des travaux historiques d'une nation savante est le meilleur moyen de comprendre tout son génie, et d'apprécier le degré de civilisation où elle est parvenue. Veut-on juger un peuple à une époque donnée, la mesure la plus infaillible, selon nous, est dans la manière dont on y a écrit l'histoire. C'est pour cela qu'une histoire de l'histoire, si elle était bien faite, serait l'ouvrage le plus curieux, le plus instructif, non pas seulement sous le rapport de l'art historique, mais surtout pour bien apprécier les différens siècles et les différentes nations. C'est ainsi que le titre seul de l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*, par Voltaire, renferme un fait caractéristique de l'histoire de l'esprit français au dix-huitième siècle; et lorsqu'en Allemagne nous voyons, au commencement du dix-neuvième, un historien protestant [1], écrivant la vie de Grégoire VII, faire presque un grand homme de ce pontife audacieux, on est en droit d'en conclure que dans ce pays la liberté de l'examen, née du protestantisme, s'exerce aux dépens même des intérêts auxquels elle doit son origine.

Outre les sciences historiques nous avons fait connaître, en partie du moins, les travaux les plus remarquables des Allemands sur les sciences politiques et le Droit, leurs institutions politiques et municipales. Maintenant que nous nous sommes en quelque sorte orientés dans le pays, il nous sera possible de pénétrer plus avant dans l'esprit de la nation, et pendant l'année que nous venons de commencer, nous nous occuperons plus particulièrement de trois choses : de la philosophie des Allemands, de leurs doctrines littéraires, et de leurs travaux philologiques et d'antiquités.

1 Voigt, Histoire de Grégoire VII.

Pour comprendre la lutte actuellement flagrante entre la philosophie dominante à Berlin, et qui prétend à un empire universel, et la philosophie de l'opposition, de routine chez les uns, sceptique chez les autres, ailleurs novatrice, et ailleurs encore religieuse et mystique, il sera nécessaire de remonter jusqu'à Kant, et de retracer à nos lecteurs la marche générale des sciences philosophiques, et la marche particulière de leurs différentes branches, en commençant par la psychologie et la *critique* ou l'analyse de la raison. Déjà nous avons donné plusieurs notices importantes sur ces matières, et nous nous proposons de leur consacrer, dans les livraisons de cette année-ci, plusieurs articles principaux. Après avoir présenté l'histoire de la philosophie en Allemagne depuis l'apparition de la *critique de la raison pure*, alors seulement nous pourrons en conscience parler de Schelling et de Hegel, et de leurs adversaires.

Nous traiterons de la même manière les doctrines littéraires, en remontant jusqu'à Lessing, qui sera incessamment l'objet d'un article fondamental. Nous chercherons ensuite à passer en revue la littérature contemporaine, à grouper et à juger les partis qui la divisent, et à caractériser ceux qui en paraissent les chefs et les conducteurs. Bien qu'après Schiller et Gœthe il n'y ait plus parmi ce peuple de poètes et de littérateurs, de ces hommes privilégiés qui, comme Saül au milieu d'Israël, dépassent le reste de toute la hauteur de leur tête, il y en a encore qui s'élèvent visiblement au-dessus de la médiocrité : nous les ferons remarquer, nous les tirerons de la foule où ils semblent à tout moment vouloir se perdre et disparaître.

Enfin, dans l'année qui vient de commencer, nous nous emploîrons très-assiduement à faire connaître les grands travaux philologiques et de haute érudition, par lesquels le zèle infatigable des savans allemands s'est signalé depuis quinze années. Cette partie est celle où la supériorité de l'Allemagne

sur toutes les autres nations lettrées est le plus incontestable, depuis surtout que les bons esprits, redevenus fidèles à la critique consciencieuse des Ernesti, des Oberlin, des Schweighæuser, ont renoncé à ce pyrrhonisme excessif qui, à l'exemple de Wolf, remettait en question toutes les opinions reçues, et auquel s'unissait trop souvent la plus grande témérité à avancer des conjectures hasardées et arbitraires.

Tout en nous attachant de préférence à ces trois grandes divisions des sciences et des lettres allemandes, nous continuerons à faire mention des ouvrages les plus intéressans de tous les genres, à donner les nouvelles relatives aux universités, aux sociétés savantes, aux théâtres, aux arts, au commerce et à l'industrie, et surtout de ces détails de mœurs et d'intérieur, dont on a paru nous savoir quelque gré. De temps à autre nous entremêlerons nos grands articles, nos analyses et nos nouvelles de traits d'histoire littéraire, d'anecdotes peu connues sur les grands hommes de l'Allemagne, de traductions des morceaux les plus curieux de ses écrivains, et parfois de quelqu'un de ces contes et nouvelles, qui ne sont pas un des moindres titres de gloire de la littérature de nos voisins.

C'est ainsi que, nous l'espérons du moins, au bout de quelques années, si le public continue à lui faire bon accueil, la Nouvelle Revue germanique pourra devenir un répertoire de plus en plus complet de l'esprit et de la littérature de l'Allemagne. On nous a invités de plusieurs côtés à agrandir notre cadre ; en effet, l'abondance de la matière semble l'exiger; mais nous avons cru devoir nous y refuser encore. Tout ce que nous venons de dire prouve suffisamment que le temps n'en est pas encore venu. Plus tard, lorsque le public français sera plus familiarisé avec les matières que nous traitons, nous pourrons à la fois donner plus d'étendue à nos feuilles et suivre notre marche avec plus de latitude et de liberté.

W.



ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE EN ALLEMAGNE.

(*Premier article.*)

DEPUIS LEIBNITZ JUSQU'A KANT.

M. Damiron, dans son intéressante histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle, s'exprime sur l'influence que la psychologie doit exercer sur les différentes branches de la philosophie dans les termes suivans : « La science, qui a pour objet l'ame, ses facultés et ses rapports, est le principe nécessaire, le centre et le lien naturel de toutes les sciences morales : elle faite, les autres peuvent se faire; elles ont leur fondement et leur raison; peut-être elles n'ont plus qu'à se développer, et, pour peu qu'elles le fassent avec méthode et raisonnement, elles forment des systèmes qui, rayonnant de la psychologie vers toutes les vérités du domaine moral, portent ainsi sur chacune d'elles la lumière et la certitude. »

Ces paroles judicieuses nous semblent exprimer un principe aussi vrai qu'important. Mais nous n'hésitons pas à aller plus loin que M. Damiron, et à proclamer la psychologie la base et le lien naturel, non-seulement des sciences morales, mais encore de toute la philosophie théorique. En effet, les matériaux de la philosophie étant toujours les faits de la conscience, et son organe l'intelligence dans le sens le plus étendu du mot, comment pourrait-on espérer de réussir dans les recherches philosophiques, à moins d'avoir sondé la nature de l'ame, examiné cette conscience si pleine de

mystères, compris les rapports qui existent entre l'intelligence et les autres forces premières de l'ame ; à moins d'avoir analysé les facultés de celle-là, déterminé leur portée et reconnu les limites au-delà desquelles leur action cesse, et où commencent les régions impénétrables au savoir humain. Voulez-vous, dans la logique, déterminer les lois de l'entendement, et les méthodes à employer pour arriver à la connaissance de la vérité, il faut commencer par considérer l'entendement dans l'ensemble des facultés intellectuelles, examiner les rapports qu'il peut avoir avec chacune d'entre elles ; voir si l'entendement est en effet, comme on l'a considéré trop long-temps, la source la plus abondante de nos connaissances, ou s'il ne faut pas plutôt admettre qu'il n'est qu'une faculté intermédiaire entre les sens et la raison, véritables sources de toutes nos connaissances ; une faculté qui ne peut rien découvrir par elle-même, qui n'est destinée qu'à mettre en ordre les matériaux que les sens d'un côté, et la raison de l'autre lui fournissent. Voulez-vous, dans la métaphysique, aborder les problèmes les plus difficiles, examiner la nature de l'être, celle de l'ensemble des êtres finis et contingens ou du monde, celle enfin de l'être absolu ou de Dieu, combien ne risquerez-vous pas de vous perdre dans des théories vaines et illusoires, si vous n'avez pas commencé par pénétrer dans les mystères de l'ame, si vous n'avez pas reconnu les rapports qui existent entre elle et le monde matériel ; si vous êtes incertain sur la sphère d'action qui a été assignée à l'intelligence par l'auteur de toutes choses ; et au-delà de laquelle elle n'entrevoit qu'une obscurité impénétrable ? Partout où la psychologie ne vous éclaire pas de son flambeau, vous ne rencontrerez dans la philosophie qu'incertitude, illusions et erreurs. C'est donc elle qui est la base nécessaire de toutes ses branches. Si la métaphysique des anciens a été souvent si fantastique et si bizarre, c'est qu'elle ne reposait pas sur

des notions claires et précises sur la nature de l'ame et de ses différentes facultés; et si la philosophie, quoique cultivée depuis tant de siècles par les génies les plus profonds, a encore conduit à si peu de résultats certains, c'est que les connaissances que nous avons de la nature spirituelle de l'homme sont encore beaucoup trop imparfaites et trop défectueuses.

Cette science de l'ame humaine doit beaucoup aux Français. Leur littérature est riche d'ouvrages qui contiennent les observations les plus judicieuses et les plus délicates sur l'homme, ses mœurs, ses goûts, ses passions, et les sentimens les plus cachés de son ame. La vie sociale, plus développée en France qu'en aucun autre pays de l'Europe, en rapprochant les individus, en multipliant les rapports qui les lient les uns aux autres, et en entretenant dans un mouvement perpétuel les plus nobles sentimens, ainsi que les passions les plus basses du cœur, offrait aux Français une matière trop intéressante pour ne pas occuper l'esprit observateur qui les distingue à un si haut point. Outre cela, nos philosophes des temps modernes se sont livrés avec un succès remarquable à l'analyse de l'intelligence humaine et aux investigations sur l'origine des idées. Mais la faculté de sentir et celle de vouloir, qui forment avec celle de penser les trois manifestations fondamentales de la vie spirituelle, ont été examinées et analysées avec beaucoup moins d'attention. Les Français ont puissamment contribué à l'avancement de l'idéologie; mais la *psychologie*, nous ne craignons pas d'être injustes en le disant, n'existe pas encore chez eux. M. Damiron le reconnaît avec nous, et invite les philosophes de son pays à s'emparer de la science psychologique des Écossais. Nous sommes bien loin de méconnaître les services que l'école écossaise a rendus à la psychologie; cependant nous avons été surpris que M. Damiron ne dise pas un seul mot des travaux des Allemands dans cette partie

de la philosophie; travaux avec lesquels ceux des Écossais ne peuvent d'aucune manière entrer en comparaison.

La psychologie est cultivée en Allemagne depuis des siècles. Les philosophes les plus distingués s'en sont occupés avec prédilection, et ont établi, sur la nature intellectuelle de l'homme, les systèmes les plus variés et les plus ingénieux. La vie spirituelle de l'homme ne présente peut-être pas un seul phénomène qui n'ait été observé par les Allemands, et traité avec cette profondeur et cette originalité qui distinguent le génie méditatif de cette nation. La littérature psychologique de l'Allemagne est immense. Un journal offrirait un cadre beaucoup trop étroit, pour caractériser en détail seulement les ouvrages d'un mérite reconnu qui ont paru dans ce pays sur l'ame, ses facultés, et tous les phénomènes par lesquels se manifeste la vie qui lui est propre. Nous nous bornerons à tracer la marche des travaux psychologiques des Allemands, et à donner l'analyse rapide des ouvrages qui ont fait époque dans cette partie de la philosophie. Nous espérons que ces esquisses suffiront pour prouver que, de toutes les nations, ce sont incontestablement les Allemands qui ont cultivé la psychologie avec le plus de zèle et de succès; que ce sont eux qui ont créé la psychologie comme science, et qui, seuls jusqu'à présent, l'ont traitée dans toute son étendue.[1]

Le premier qui se soit servi du mot psychologie, fut un Allemand, nommé OTTON CASMAN, prédicateur à Stade, et auteur d'un ouvrage intitulé : *Psychologia anthropologica, sive animæ humanæ doctrina*, qui parut à Hanovre, 1594. Avant lui, le célèbre réformateur MELANCHTHON avait

1 Nous avons principalement consulté pour ce travail l'histoire de la psychologie de CARUS, qui forme le troisième volume de ses Œuvres posthumes, et la Revue des travaux psychologiques pendant les trois derniers lustres du dix-huitième siècle, par le même auteur, dans la Gazette littéraire universelle de Halle, feuilles supplémentaires pour les années 1785 — 1800; deuxième année, n.° 82 et suivans.

publié son *Commentarius de anima* (Wittemberg, 1540). Ces deux ouvrages en provoquèrent un assez grand nombre d'autres sur le même sujet, mais qui laissèrent la science au même point où elle avait été portée par Melanchthon et Casman. Les livres de ces derniers, ainsi que tous ceux qui parurent sur la science de l'ame dans le courant du seizième siècle, sont basés sur les principes d'Aristote et conçus dans l'esprit de l'école scolastique. C'est assez dire que la méthode qui y règne est sèche et aride, et que les théories qu'ils exposent manquent tout-à-fait de principes solides.

La science de l'ame ne pouvait pas faire de progrès aussi long-temps que la philosophie restait servilement attachée aux principes d'Aristote et à la méthode scolastique. Enfin parurent Bacon et Descartes, qui, par leurs immortels travaux, délivrèrent la philosophie des entraves qui l'avaient arrêtée si long-temps, et lui inspirèrent une vie et une tendance toutes nouvelles. Bacon comprit la haute importance des études psychologiques; il s'étonne[1] qu'elles aient été si négligées jusqu'alors, et indique les principaux points sur lesquels il convient de diriger l'attention, pour pénétrer dans la nature mystérieuse de l'ame humaine. D'ailleurs le grand principe de Bacon, que la méthode syllogistique des scolastiques ne peut mener à rien, et que l'unique voie pour enrichir les sciences de découvertes nouvelles est l'observation, indiquait clairement aux philosophes la méthode qu'ils devaient employer pour parvenir à mieux connaître la nature spirituelle de l'homme.

Une impulsion plus forte encore fut donnée aux études psychologiques par Descartes. Nous pardonnons volontiers à ce grand philosophe l'opinion, selon laquelle l'ame réside dans la glande pinéale, et communique avec les différens organes du corps par les esprits vitaux, dont le mouvement serait la

1 *De augm. scient.* III, 3.

cause de l'association des idées; nous lui pardonnons sa doctrine des idées innées, dans laquelle, malgré toutes les objections de Locke, il y a pourtant un fonds de vérité, qui a reparu dans plusieurs systèmes modernes, notamment dans celui de Kant; nous lui pardonnons encore toutes les idées bizarres qu'on rencontre chez lui, en faveur du grand principe qu'il énonça le premier parmi les philosophes modernes, que l'ame est essentiellement différente du corps et de tout le monde matériel; qu'elle est sans étendue, une substance pensante; que c'est en elle que réside le véritable être de l'homme. C'est par ce principe que Descartes devint l'auteur du spiritualisme moderne, qui a surtout prévalu en Allemagne, où il a même dégénéré en idéalisme complet. En partant des idées de Descartes sur l'ame humaine, quelle importance les philosophes ne devaient-ils pas attacher aux études psychologiques! Descartes les y encourageait d'autant plus, qu'il enseignait que les connaissances sur l'être spirituel de l'homme sont plus faciles à acquérir et plus susceptibles d'être portées à l'évidence et à la certitude, que les connaissances ayant pour objet notre corps et tout le monde matériel.

En basant toute sa philosophie sur un fait de la conscience (*cogito*, *ergo sum*), Descartes proclamait que la connaissance du *moi* est le fondement de toute philosophie. Bien que, contradictoirement avec les principes fondamentaux de sa doctrine, il se soit laissé entraîner trop souvent à expliquer certains phénomènes de la vie spirituelle par des causes physiques, toute la tendance de sa philosophie est psychologique et provoque les recherches sur la nature de l'ame, ses facultés, et les manifestations de la vie qui lui sont particulières.

Le génie de Leibnitz s'empara des idées psychologiques de Descartes, et les introduisit dans la philosophie allemande. C'est à lui principalement que cette philosophie doit de

n'être presque jamais tombée dans ces funestes aberrations vers le matérialisme et l'athéisme, dont trop souvent elle s'est rendue coupable en France et en Angleterre. Leibnitz peut être considéré comme le fondateur du spiritualisme de la philosophie allemande, comme Descartes était celui de toute la philosophie moderne.

Du reste Leibnitz était un penseur beaucoup trop original et trop profond, pour ne pas reproduire les idées de Descartes sous des formes et avec des combinaisons toutes nouvelles. On connaît sa monadologie. Adoptant le principe de Descartes, que l'ame est essentiellement différente du corps, il la fait consister en une monade douée de la faculté d'avoir des perceptions avec conscience, tandis que le corps et tout le monde matériel sont composés de monades dépourvues de toute conscience.

Déjà Descartes avait été embarrassé d'expliquer la concordance des volontés de l'ame avec les mouvemens du corps; il finit par la déduire d'une assistance mystérieuse de Dieu. Leibnitz la fit dépendre d'une *harmonie préétablie*, sans redouter les conséquences de son système; conséquences qui, en anéantissant le libre arbitre, soumettent l'homme à un fatalisme irrésistible. Comme Descartes, il n'attribuait à l'ame qu'une seule faculté, celle d'avoir, comme nous venons de le dire, des perceptions avec conscience; tous les phénomènes psychiques n'étaient à son avis que des manifestations de cette faculté première et fondamentale. On sait qu'il adopta aussi les idées innées de Descartes, et que le principal but de ses Nouveaux Essais sur l'entendement humain a été de les défendre contre les objections de Locke.

Les idées de Leibnitz forment la base de la philosophie de Wolf. Mais on rendrait peu justice à ce dernier philosophe, si on ne lui accordait d'autre mérite que de s'être emparé des principes de son grand devancier, et de les avoir

développés et présentés dans un ordre méthodique. Penseur moins original que Leibnitz, Wolf avait cependant l'esprit trop philosophique pour suivre servilement les traces d'un autre. Il n'admettait pas toutes les idées de Leibnitz; celles qu'il approuvait, il les reproduisait quelquefois sous des formes et avec des développemens nouveaux. Ses ouvrages sur la psychologie, trop oubliés aujourd'hui, étaient, pour le temps où ils parurent, des productions admirables. On peut reprocher à ses écrits une sécheresse extrême, et des longueurs inutiles. Persuadé qu'il n'y avait de vérité que celle qui résultait de la démonstration, ignorant ainsi qu'il existe des vérités qui, se fondant sur les faits de la conscience, sont vraies par elles-mêmes et élevées au-dessus de toute démonstration, Wolf démontrait les choses les plus évidentes. En suivant dans ses recherches philosophiques la méthode mathématique, il espérait donner à ses théories le degré de certitude des sciences exactes. Mais loin d'atteindre son but, Wolf tomba dans un pédantisme philosophique, qui rend la lecture de ses ouvrages fatigante, quelquefois fastidieuse. Mais il faut lui reconnaître le mérite d'une grande clarté; et la tendance de ramener tout à des principes simples et incontestables, témoigne d'un esprit véritablement philosophique.

Wolf fut le premier qui distingua la psychologie *expérimentale* de la psychologie *rationnelle*. Il a traité de chacune d'elles dans un ouvrage à part; c'était un pas immense vers le perfectionnement de cette partie de la philosophie. Jusqu'à lui, des idées *a priori* sur la nature de l'ame avaient été mêlées sans distinction avec les faits puisés dans le sens intime. Les premières, ne reposant sur aucune base solide, avaient singulièrement entravé l'observation attentive de soi-même, et donné une fausse direction à toute l'étude de l'ame. Wolf, dans sa psychologie expérimentale, veut exposer dans un ordre méthodique les faits que l'observation puise

dans la conscience (*facta, quæ nobis consciis in anima nostra fiunt*); dans sa psychologie rationnelle il se propose, en partant de principes *a priori*, de rendre raison des phénomènes que décrit la psychologie d'expérience. Toutes les deux se trouvent, selon lui, dans un rapport fort intime : la dernière donne les faits et part de l'observation; l'autre procède *a priori* et cherche à expliquer les faits recueillis par l'observation sur la nature de l'ame. On peut reprocher à Wolf de n'être pas toujours resté fidèle à cette distinction qu'il fait lui-même; d'avoir introduit dans sa psychologie expérimentale des principes *a priori*, tandis que dans la psychologie rationnelle il a recours à chaque instant, sans s'en douter lui-même, à l'observation; on peut lui faire un reproche plus grave, c'est qu'une psychologie rationnelle, telle qu'il la conçoit, manquerait entièrement de base, et ne consisterait qu'en un assemblage de raisonnemens sans fondement. Mais avoir fait cette distinction, avoir eu l'idée d'une psychologie fondée uniquement sur les faits de la conscience, c'est un mérite immense.

Il en a un autre, qui n'est pas moins grand; c'est précisément d'avoir pris la conscience pour base de toute sa psychologie expérimentale. Car la conscience est en effet la source unique, et l'on peut ajouter, la source inépuisable de toutes nos connaissances sur la nature de notre ame. Nous ne savons de nous absolument que ce que notre sens intime nous a révélé. Pour créer un système de psychologie, il n'y a par conséquent qu'une seule méthode possible, c'est de diriger notre attention sur les faits de la conscience, de les observer sans opinion arrêtée d'avance, de les combiner par une réflexion sage et d'après une méthode systématique.

Wolf sentit en outre qu'il y a dans nos facultés une espèce de hiérarchie; que celles qui se rapprochent davantage des mouvemens de l'organisation physique, ont moins de dignité

que d'autres, dans lesquelles l'ame agit d'une manière plus libre, et manifeste, à un plus haut degré, sa nature particulière. Il distingua en conséquence les facultés inférieures des facultés supérieures, distinction qui s'est maintenue jusqu'aujourd'hui dans les ouvrages psychologiques des Allemands.

La tendance de ramener tout aux principes les plus simples, lui fit admettre l'hypothèse de Descartes et de Leibnitz, que toutes les opérations de l'ame peuvent être ramenées à une seule faculté première et fondamentale, celle de penser. Il était naturel que les démonstrations par lesquelles il s'attachait à prouver ce principe, fussent très-forcées et peu convaincantes.

Dans sa psychologie expérimentale, Wolf n'entre pas dans la question de savoir comment l'ame agit sur le corps, et comment elle est impressionnée par lui. En effet, c'eût été perdre de vue le but de cette partie de la science, que d'y aborder une question qui ne peut pas être résolue par les faits du sens intime, et sur laquelle on ne parviendra jamais qu'à des hypothèses plus ou moins plausibles. Mais dans sa psychologie rationnelle, Wolf admet à ce sujet l'hypothèse de l'harmonie préétablie, en cherchant toutefois de se garantir contre les conséquences destructives du libre arbitre, qui pouvaient en être déduites.

Nous serions entraînés trop loin, si nous voulions indiquer tous les points sous le rapport desquels Wolf a avancé et perfectionné la psychologie. D'ailleurs les principaux ouvrages de ce philosophe étant écrits en latin, et accessibles par conséquent à tous les savans français, nous nous donnerions une peine fort inutile. Il suffit d'avoir indiqué, par un petit nombre d'exemples, ce que la psychologie doit aux travaux de Wolf, et d'avoir rendu attentif au grand mérite qu'il s'est acquis dans cette partie de la philosophie.

Il était naturel qu'un auteur aussi distingué que lui dût

exercer une influence profonde sur la philosophie de son pays, et en déterminer pour long-temps la marche et la tendance. En effet, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, presque tous les philosophes allemands appartinrent à l'école de Wolf, et ne firent que répéter ses doctrines. Les ouvrages psychologiques qui parurent dans cette période furent très-nombreux, mais laissèrent la science à peu près au même point où il l'avait portée. Il suffit de citer ceux dont les auteurs ont reproduit avec le plus de bonheur les principes de l'école dominante. De ce nombre sont :

Bilfinger : *Dilucidationes philosophicæ de Deo, animá, mundo et generalibus rerum affectionibus*. Tubingue, 1725, in-4.°

Baumgarten : *Metaphysica*, Halle, 1739. Dans le chapitre de cet ouvrage où l'auteur traite de la psychologie, on rencontre pour la première fois le nom d'*esthétique*, pour désigner la science du beau, ou, comme l'auteur s'exprime, des Grâces et des Muses.

Meyer, élève de Baumgarten, écrivit plusieurs monographies sur des sujets de psychologie, par exemple : *Démonstration que la matière ne peut pas penser* (Halle, 1743); *Démonstration de l'harmonie préétablie* (Halle, 1743); *Traité théorique des passions* (Halle, 1759); *Essai d'un nouveau système sur les ames des animaux* (Halle, 1750), pour réfuter la doctrine de Descartes, que les animaux ne sont que des machines vivantes; *Essai d'une explication du somnambulisme* (Halle, 1758).

Tandis que la grande majorité des philosophes allemands suivait l'ornière de l'école de Wolf, quelques auteurs écrivirent vers le milieu du dix-huitième siècle avec plus d'indépendance et d'originalité sur des matières psychologiques, et méritent d'être rappelés ici. Tels sont :

Hentsch, *Essai sur la suite des modifications de l'ame humaine* (Leipzig, 1756).

Krüger, *Nouvelle doctrine des affections de l'ame* (Halle, 1746), et *Essai d'une psychologie expérimentale* (Halle et Helmstädt, 1756).

Weiss, *De natura animi et potissimum cordis humani* (Stouttgart, 1761).

La philosophie de Wolf avait régné pendant un demi-siècle; elle dut subir le sort de tous les systèmes, être attaquée, minée, renversée. Avant que Kant s'élevât contre elle pour en briser les fondemens, elle avait perdu chez une grande partie des philosophes allemands cette haute autorité qu'elle avait exercée. Depuis Wolf, l'Angleterre et la France avaient vu paraître une suite de philosophes, dont plusieurs réunissaient à la profondeur de la pensée une diction pleine de grâce et d'élégance. Berkley, Hume, Reid, Harley, Smith, Ferguson, Hutcheson, s'étaient occupés, avec cette originalité qui caractérise tant de productions littéraires de leur pays, des problèmes les plus difficiles de la science de l'ame; en même temps Voltaire, Rousseau, Condillac, Helvetius, Robinet, Bonnet, avaient illustré par leurs ouvrages la littérature de la France. Ce ne fut pas en vain que la réputation de ces auteurs retentit en Allemagne; les philosophes de ce pays étudièrent leurs ouvrages, où ils puisèrent une foule d'idées nouvelles et hardies. En même temps ils apprirent par l'exemple de ces auteurs que les questions les plus difficiles de la philosophie peuvent être traitées avec grâce et élégance. La connaissance des chefs-d'œuvre de la belle littérature de la France et de l'Angleterre qui se répandit à la même époque en Allemagne, et qui contribua puissamment à y éveiller le bon goût pour lesquels les habitans d'outre-Rhin semblaient n'avoir point d'organe, acheva d'imprimer à la philosophie allemande un mouvement tout nouveau. On sentit que le système de Wolf donnait prise à beaucoup de doutes et d'objections, sa méthode aride et pédantesque répugnait. Fatigué de la métaphysique, qui avait

provoqué tant de questions oiseuses ou insolubles, on se jéta avec d'autant plus d'ardeur sur l'étude de l'homme, qui avait occupé les philosophes les plus célèbres de l'étranger. Abandonnant Wolf et ne trouvant pas d'homme éminent aux décisions duquel elle eût voulu se soumettre, la philosophie de l'Allemagne devint pendant quelque temps éclectique. Les ouvrages publiés dans cette période intermédiaire entre le règne de la philosophie de Wolf et de celle de Kant, se distinguent par une certaine indépendance d'idées, par une méthode moins rigoureuse, mais se prêtant davantage aux agrémens du style et aux mouvemens oratoires. Quoique la psychologie, considérée comme système, ne fît pas alors de grands progrès, elle s'enrichit cependant d'une foule d'idées neuves, hardies et ingénieuses sur la nature de l'homme, ses mœurs et ses passions.

Parmi les philosophes qui vers ce temps ont le plus contribué à l'avancement de la psychologie, il convient de citer Mendelssohn et surtout Garve. Les Lettres du premier sur les sentimens, son Traité sur les principes des belles-lettres et des beaux-arts, son Phédon, offrent une foule d'idées judicieuses sur la nature intellectuelle et morale de l'homme, exposées dans un style toujours pur et élégant. Garve, philosophe par goût plutôt que par métier, brillait moins par cette force de génie qui, dédaignant les routes battues, explore des régions inconnues et crée des théories nouvelles. En général, la tendance de son esprit n'était pas systématique. N'adoptant le système d'aucun autre philosophe, ne se souciant pas d'en créer un à son tour, Garve s'empara de toutes les idées justes et lumineuses qu'il rencontrait dans la vaste littérature philosophique de l'antiquité et dans celle des temps modernes, qui toutes deux lui étaient également familières. Mais la véritable source de la philosophie, était pour lui l'observation des hommes et de la vie. Un penchant naturel et presque irrésistible l'entraînait à examiner attentive-

ment tous les mouvemens de son ame et tous les événemens où se réfléchissait la nature de l'homme, son caractère, ses passions. « C'est une de mes manies (écrivit-il à une amie [1]) de faire de la philosophie sur tout ce qui se passe en moi et hors de moi; je cherche à m'expliquer chaque événement, quelque naturel et quelque ordinaire qu'il soit, en songeant aux raisons qui l'ont rendu possible. » Les réflexions que Garve puisait dans cette observation habituelle et attentive des hommes et des choses, il en enrichissait ses écrits, qui sont tous d'un haut intérêt pour les études psychologiques. Ses ouvrages n'étonnent et ne transportent point, parce qu'ils manquent de cette verve et de cette chaleur qui, en se communiquant au lecteur, exaltent son imagination et ses sentimens; mais ils intéressent et attachent toujours par l'extrême clarté des idées, par la bonne foi de l'auteur, et par la vérité et la profondeur des pensées qu'on rencontre à chaque page. Partout ses écrits réfléchissent le calme parfait qui, malgré une maladie douloureuse dont il souffrait depuis de longues années, était devenu l'état habituel de son ame, et répandent insensiblement dans le cœur du lecteur une douce tranquillité. Parmi les ouvrages de Garve, nous citerons de préférence, comme offrant le plus d'intérêt pour la psychologie, ses *Remarques sur les Offices de Cicéron et la Morale d'Aristote*, et ses *Essais sur différens sujets de morale et de belle littérature.* (Quatre volumes.)

Nous sortirions des bornes de notre plan, si nous voulions nous arrêter à tous les ouvrages de cette période qui appartiennent plus ou moins à la psychologie, comme la *Théorie des sentimens agréables*, par Sulzer (Berlin, 1762); la *Théorie des beaux-arts* du même auteur (Berlin, 1773), et l'*Anthropologie* de Platner (Leipzig, 1772); l'*Histoire des ames des hommes et des bêtes*, par Hennings (Halle, 1774); les *Observations et doutes sur*

1 Lettres familières de Garve à une amie, p. 53.

les doctrines ordinaires de l'essence de l'ame des hommes et de celle des animaux (sans nom d'auteur; Riga, 1774); la *Théorie universelle de la pensée et des sentimens*, par Eberhard (Berlin, 1776) et autres. Nous nous empressons de nommer quelques ouvrages qui traitent plus spécialement de la psychologie et qui embrassent cette science dans toute son étendue. De ce nombre sont:

Meiners, *Abrégé de la psychologie* (1773); le même publia plus tard (1786) un ouvrage semblable, sous le titre: *Précis de psychologie.*

Tiedemann, *Recherches sur l'homme.* (Trois volumes, 1778.)

Irwing, *Expériences et recherches sur l'homme.* (Quatre volumes, 1777 — 1785.)

Tetens, *Essais philosophiques sur la nature de l'homme* (deux volumes; Leipzig, 1777). Cet ouvrage est sans contredit le plus important qui ait paru en Allemagne sur la psychologie depuis Wolf jusqu'à Kant. Ce dernier l'estimait beaucoup, et déclarait que les *Essais* de Hume et le livre de Tetens étaient les productions philosophiques les plus remarquables de son temps. Nous ne saurions donc mieux faire connaître l'état de la psychologie en Allemagne avant Kant, qu'en donnant une analyse rapide de l'ouvrage de Tetens.

Le style de ces *Essais* ne prévient pas en leur faveur. Il est lourd et souvent très-diffus. On regrette qu'un auteur doué d'un esprit si philosophique et d'un talent d'observation si prononcé, ait été entièrement dépourvu d'imagination et de goût. La lecture de son ouvrage serait désagréable et fatigante, si l'attention n'était pas toujours soutenue par l'importance des matières et par la solidité du raisonnement.

La méthode de Tetens est celle de l'observation. Dans sa préface, où il parle des différentes méthodes employées jusqu'à lui dans les recherches sur la nature de l'ame,

il définit la sienne propre dans les termes suivans : « La méthode d'observation est celle que Locke employa dans ses *Essais sur l'entendement humain*, et nos philosophes dans la psychologie expérimentale. Elle consiste à apercevoir les modifications de l'ame telles qu'elles se manifestent par le sens intime, à les observer à plusieurs reprises et dans des circonstances différentes, à examiner leur origine et les lois auxquelles les forces qui les ont produites sont soumises, à comparer ces observations, à les analyser pour trouver les facultés les plus simples et les rapports qui existent entre elles. Cette méthode est celle des sciences physiques ; c'est la seule qui nous fasse découvrir les opérations de l'ame et leurs combinaisons, et à l'aide de laquelle nous puissions espérer d'arriver à des principes certains sur les causes dont elles dépendent et sur la nature de l'ame, qui jusqu'à présent n'a été l'objet que d'hypothèses plus ou moins fondées. » Une des questions qui avant Tetens avaient le plus occupé les psychologues, était celle de savoir quelle était la faculté première et fondamentale de l'ame. Helvetius, Bonnet, Condillac, Search, la faisaient consister dans la sensation ; Descartes, Leibnitz et Wolf, dans la faculté de penser. Tetens commence son ouvrage par préciser ce qu'il faut entendre par faculté première, et pose en principe, que pour décider la question s'il faut considérer comme telle la faculté de penser ou celle de sentir, il est nécessaire de commencer par les analyser toutes les deux, chacune séparément, avec la dernière attention. Il s'occupe d'abord de la nature des idées, de leur origine, de leurs rapports et de leur association. De là il passe à la sensibilité, chapitre très-intéressant, dans lequel on rencontre une foule de réflexions extrêmement judicieuses sur les différentes espèces de sentimens, et sur l'influence que l'ame éprouve de la part de chacune d'entre elles. Après avoir parlé de la conscience, qu'il considère comme une sorte de sentiment, il passe à la faculté de penser.

On ne comprend pas bien pourquoi l'auteur sépare la faculté de penser de celle d'avoir des idées; il paraît qu'il considérait celle-là comme une faculté distincte de la dernière, et qu'il admettait ainsi trois facultés premières dans l'homme: celle d'avoir des idées, celle de sentir, et finalement la faculté de penser. Mais dans d'autres endroits de son ouvrage, l'auteur semble incliner vers l'opinion, reçue aujourd'hui par la plupart des psychologues allemands, que les facultés premières de l'ame sont celles de penser, de sentir et de vouloir. Il règne dans ses explications sur cette question une certaine obscurité, qui laisse présumer qu'il n'était pas encore entièrement d'accord avec lui-même. Toutefois il a le grand mérite d'avoir rendu attentif à la haute importance de la faculté de sentir, et de lui avoir assigné le rang d'une faculté première, rang qu'elle n'occupait pas dans les systèmes de Descartes, de Leibnitz et de Wolf, qui tous trois avaient considéré les sentimens comme une modification de la pensée.

L'auteur, après être entré dans des recherches très-profondes sur la faculté de penser dans les différentes sphères d'action, après s'être expliqué sur l'origine de nos connaissances d'un monde objectif, et sur les principes généraux de la raison, revient à la question qu'il avait posée au commencement de son ouvrage, celle de savoir quelle est la faculté primitive de l'ame humaine? Il finit par dire qu'il est impossible de la déterminer, parce qu'elle n'est aucune de celles que nous pouvons soumettre à l'observation; mais une autre, plus profonde, servant de base à la pensée, de même qu'au sentiment et à la volonté, une faculté tellement mystérieuse, qu'elle échappe à toutes nos investigations. Sa première action ou manifestation est, à son avis, le sentiment auquel succède la faculté de penser, et enfin celle de vouloir et d'agir.

Le premier volume se termine par des considérations sur

la noble prérogative de l'homme, de pouvoir parler une langue articulée.

Le second commence par un chapitre très-long sur la liberté. On est surpris que Tetens, quoiqu'il exprime en quelques endroits l'idée que la volonté appartient à une sphère d'action particulière, qu'elle forme une faculté à part, n'ait pas embrassé l'ensemble des opérations de cette faculté, mais s'en soit tenu uniquement à des recherches sur la liberté. Ce chapitre achève ce qu'on pourrait appeler la partie expérimentale de l'ouvrage. L'auteur passe à des considérations métaphysiques sur l'ame; il traite de sa nature, et combat par des raisons très-fortes le matérialisme, quoiqu'il admette lui-même que l'ame est intimement liée au corps et ne pourrait pas agir sans lui: la fameuse question sur le siége de l'ame l'occupe pendant quelque temps; après avoir énuméré et critiqué les différentes hypothèses établies à ce sujet, il aborde son dernier chapitre, un des plus remarquables de son ouvrage, dans lequel il traite de la perfectibilité de l'homme comme individu et de celle du genre humain en général.

Cette rapide analyse suffira pour faire comprendre l'étendue des recherches et la richesse des observations psychologiques que renferme cet intéressant ouvrage, et pour prouver ce que nous avons dit de la manière de l'auteur, nous en traduirons quelques passages, en regrettant que les bornes d'un article de journal ne nous permettent pas de donner à nos lecteurs un chapitre entier des *Essais* de Tetens.

Dans le deuxième volume, après avoir achevé l'examen des différentes facultés premières de l'ame, l'auteur, en s'élevant à des considérations générales, aborde la question importante, mais difficile, de l'immatérialité de l'ame. Il commence par faire voir que l'ame, dans l'état actuel de notre existence, est obligée d'agir toujours par des organes. En faisant cet aveu, Tetens est si loin de se ranger du côté des

matérialistes, qu'il s'attache au contraire à prouver que l'ame est tout-à-fait immatérielle. Il dit (p. 178) : « Aussi long-temps que le matérialiste explique le jeu de l'imagination par le mécanisme des fibres du cerveau, on est porté à approuver ses explications ; mais dès que le sentiment de notre *moi*, la conscience de nous-mêmes, de notre bien-être ou de notre mal-aise intérieur, de notre pensée ou de notre volonté et de notre liberté se ranime en nous, nous nous sentons forcés de croire qu'il y a là infiniment plus qu'un jeu des fibres, qu'un mouvement du cerveau. Le *moi* se fait sentir comme une unité, et non comme un agrégat de parties.

« Conduits par le sens intime, l'idée que nous sommes obligés de nous faire d'un être capable de sentir, de penser, d'avoir la conscience de lui-même, et de vouloir, est si essentiellement différente de celle de la matière et du corps que nous déduisons de nos propres sensations, que dès l'abord nous nous trouvons forcés de considérer ces deux espèces d'êtres comme tout-à-fait hétérogènes. Le corps a de la receptivité ; il est impressionné, modifié, mis en mouvement ; il réagit : mais dans toutes les impressions que nous en recevons, il n'y a pas une trace de sentiment, de perception, de plaisir, de chagrin, de volonté et de la faculté de se déterminer soi-même. Cette première remarque conduit aussitôt à une conséquence qui n'est pas sans importance. Supposons que les philosophes ne parviendront jamais à démontrer jusqu'à l'évidence que les fonctions de l'ame ne peuvent pas avoir leur source dans des êtres composés, dans des corps ; les matérialistes réussiront encore moins à prouver que la pensée, le sentiment et la détermination libre de la volonté ne soient que le produit de mouvemens corporels. En effet, tout ce que les matérialistes ont dit jusqu'à présent en faveur de leur principe, que la conscience et le sentiment résultent de l'orga-

nisation physique, est si insignifiant, que cela mérite à peine d'être réfuté sérieusement. »

Tetens remarque très-bien, qu'avant de chercher à démontrer que l'ame est distincte de la matière, il faut déterminer exactement ce que c'est qu'un être immatériel. Après avoir établi par une déduction fort curieuse que l'immatérialité d'un être consiste essentiellement dans son *unité substantielle*, il continue : « C'est un axiome prouvé de la manière la plus indubitable par l'observation que le *moi* qui voit, est le même que celui qui entend, sent, pense, veut, etc. Nous ne pouvons pas en douter, quoique nous n'ayons de ces différentes fonctions de l'ame que des idées confuses, et que nous soyons incapables de les expliquer entièrement. J'ai la conscience que ce *moi* qui sent, qui a des impressions, qui souffre, est tout-à-fait le même être que le *moi* qui pense, qui veut et qui agit. Je n'ai aucune idée d'une identité plus parfaite que celle du *moi*. Il m'est impossible de penser que A soit plus parfaitement identique avec A que le *moi* qui pense avec le *moi* qui veut.

« Il est vrai que, lorsque je vois, le *moi* agit par un organe différent de celui dont il se sert quand j'entends. Mais il est certain qu'il y a un principe que je nomme de préférence le *moi*, et qui est le même dans toutes les fonctions de l'ame.

« Cette identité du *moi* s'étend sur les plus petites affections ou actions dont j'ai la conscience. Le même *moi* qui contemple un tableau dans son ensemble, y remarque tel trait particulier : lorsque nous ne sommes pas d'accord avec nous-mêmes, c'est le même *moi* qui tantôt incline à approuver une chose, tantôt la désapprouve ; c'est le même qui quelquefois prend une résolution, et l'abandonne quelques instans après.

« De cette observation importante nous pouvons tirer la conséquence suivante : Quand même le *moi* consisterait en

un certain nombre de substances simples, formant ensemble un tout, il faudrait au moins que toutes ces unités substantielles fussent ensemble dans le rapport et dans la liaison la plus intime possible; il faudrait que chaque affection d'une partie se répandît aussitôt sur toutes les autres. Admettre que l'acte de voir appartient à une de ces substances, et l'acte d'entendre à une autre, serait contraire à toutes nos observations; dans ce cas ce ne serait plus le même être qui produirait tous ces différens effets. »

Après avoir suivi pendant quelque temps ces idées, Tetens prouve qu'il est impossible d'admettre que les fonctions de notre ame soient des actions collectives, produites par une réunion d'unités substantielles. Il dit : Si l'acte de sentir était composé d'une foule d'actes, qui pris isolément ne sont point des sentimens, il n'y aurait que la réunion de tous ces différens actes, leur fusion, qui produirait le sentiment. Mais cette réunion, cette fusion ne pourrait se faire que dans une *unité substantielle.* Car supposons que ces actes partiels soient éparpillés dans plusieurs substances, sans se fondre dans un centre commun, il n'y aurait toujours qu'un agrégat d'élémens du sentiment, qui ne pourrait jamais devenir sentiment réel, puisque cela supposerait une combinaison, une fusion intime de tous ces élémens dans une unité substantielle ou ame.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur plus longtemps dans son raisonnement; mais ce que nous en avons extrait, suffira peut-être pour prouver ce que nous avons dit des qualités qui le distinguent et du mérite incontestable de son livre.

En parlant des travaux psychologiques des Allemands avant Kant, nous ne devons pas oublier un ouvrage qui, quoiqu'il ne traite que d'un point spécial, mérite cependant, à cause de la profondeur d'observation et de la solidité de raisonnement qui y règnent, et de l'instruction abondante

qu'il offre, d'être placé à côté de celui de Tetens. Nous parlons des *Recherches de Feder sur la volonté humaine*, trois volumes (1779—1786). Quoique terminé dans un temps où la philosophie de Kant était déjà en vogue, cet ouvrage peut être considéré comme appartenant entièrement à l'époque antérieure, puisque son auteur n'entre point dans les principes du criticisme, et s'en déclare même l'adversaire en philosophie morale. Feder considère la volonté sous tous les rapports, et l'analyse quelquefois avec une sagacité remarquable. Écrit d'un style dépourvu, à la vérité, d'élégance, mais clair et simple, son ouvrage offre une lecture facile et attachante; de nombreuses réminiscences d'une vaste lecture lui prêtent un agrément particulier. Encore aujourd'hui les *Recherches de Feder*, surtout pour le moraliste, méritent d'être citées parmi les livres les plus instructifs.

B.

(La suite à un prochain numéro.)



Mœurs.

LETTRE SUR WEIMAR.

Weimar, le ...... 1829.

Il vous est arrivé quelquefois, mon cher ami, de jeter les yeux sur une carte d'Allemagne; vous y avez remarqué ce chaos de parcelles différentes qui divise et subdivise d'une manière si singulière une grande partie du territoire de ce pays, et vous avez ri peut-être en voyant cet assemblage irrégulier de petits États, aussi nombreux que les îles de l'Archipel, composés presque tous de plusieurs fragmens détachés les uns des autres, et dont la population n'égale pas toujours celle du plus faible arrondissement communal en France. Je riais autrefois comme vous de cette multitude de souverains, et je demandais quel rôle pouvaient jouer tous ces États de quelques lieues de diamètre. Mais depuis que je connais Weimar, et que l'on m'a fait apprécier l'influence immense que les souverains de ce petit pays ont exercée sur le développement de la littérature allemande, j'ai compris qu'une large part de gloire pouvait encore tomber en partage à ces miniatures de puissances, et que leurs destinées pouvaient contraster en quelques points avec l'exiguité de leur territoire. Je me suis convaincu qu'un morcellement de souverainetés, très-fâcheux sous le rapport de la force politique, qu'il brise et qu'il éparpille, avait l'avantage de multiplier pour les sciences, pour les lettres et pour les arts, des centres d'encouragement et de protection qui sont presque indispensables à leur développement. Le caractère personnel des princes, il est vrai, peut rendre cet avantage illusoire; mais, dans la plupart des petits États qui font

aujourd'hui partie de la confédération germanique, les souverains ont prouvé qu'ils désiraient s'acquitter avec honneur du rôle de protecteurs des lettres, qu'une position élevée leur assignait. Les princes de la maison de Saxe-Weimar ont surtout mérité sous ce rapport la reconnaissance de leurs sujets et celle de l'Allemagne tout entière. Chefs d'un État qui compte à peine 200,000 habitans, fixés dans une ville qu'on serait tenté, la première fois qu'on y arrive, de traverser sans s'y arrêter, ils ont fait de leur résidence le véritable sanctuaire de la littérature allemande. Si le pays de Weimar n'avait compté jusqu'à présent que des souverains d'un caractère vulgaire, le nom de ce très-petit grand-duché serait encore aussi obscur que celui d'un chef-lieu de sous-préfecture; mais, grâces à la duchesse Amélie, grâces à son fils le grand-duc Charles-Auguste, Weimar s'est acquis une gloire impérissable, et l'histoire de la littérature allemande lui a déjà décerné le nom d'Athènes germanique. Herder, Wieland, Schiller, Jean-Paul, Gœthe, ces noms les plus illustres de l'Allemagne littéraire, se rattachent d'une manière intime à celui de Weimar, leur patrie adoptive; et sans doute il est juste qu'une partie de l'illustration de ces hommes célèbres revienne à leurs protecteurs, aux souverains qui ont su les rassembler autour d'eux, qui ont si bien apprécié leur mérite, et qui ont payé leurs efforts par des récompenses éclatantes, par une admiration éclairée et par une sincère amitié.

Aujourd'hui Gœthe reste seul de cette réunion extraordinaire dont Weimar se glorifiait encore au commencement du dix-neuvième siècle; il a survécu à ses émules de gloire, qui presque tous étaient plus jeunes que lui, et quoiqu'il soit entré dans sa quatre-vingt-unième année, son esprit conserve encore une fraîcheur et une activité presque juvéniles; mais il mène actuellement une vie si retirée, qu'il est déjà mort en quelque sorte pour la société. Sous ce

rapport, il est incontestable que Weimar a beaucoup perdu de son importance et de son intérêt; et cependant c'est encore aujourd'hui l'une des villes de l'Allemagne où le voyageur devrait s'arrêter de préférence. La présence de cette foule de génies et d'esprits supérieurs a dû nécessairement exercer une salutaire et puissante influence sur la société tout entière; elle a répandu dans les hautes classes une culture d'esprit dont aucune autre ville de 10,000 ames ne peut aujourd'hui se vanter, et qu'on trouvera difficilement à un tel degré, même dans les plus grandes capitales de l'Europe. Chacun pouvait ici rencontrer tous les jours dans les salons qu'il fréquentait, l'un ou l'autre de ces auteurs dont les écrits ont fondé la célébrité littéraire de l'Allemagne; il pouvait les approcher, s'instruire en les écoutant, orner son esprit de celui dont pétillaient leurs discours, et il finissait par recueillir et par s'approprier quelques reflets du mérite de tous les hommes supérieurs qui l'entouraient: la culture des lettres devint un besoin, une passion pour tout le monde; en même temps l'affluence des étrangers répandit la connaissance des langues étrangères, et bientôt la littérature anglaise et celle de la France devinrent aussi familières aux habitans de Weimar, que celle même de leur patrie. La cour, qui protégeait ce mouvement littéraire, qui en donnait elle-même l'exemple, savait aussi le préserver de cette pédanterie lourde et ridicule qui s'y rattache si souvent en Allemagne; l'habitation du prince restait le centre des plaisirs, du bon goût et de l'amabilité, en même temps qu'il était un foyer vivifiant pour les lettres et pour les arts.

Madame de Staël avait bien raison de le dire: *La vie de Weimar est une vie de château.* La ville est si petite, on y est si rapproché les uns des autres, on s'y voit si souvent, tous les plaisirs et toutes les occupations y sont tellement en commun, qu'on pourrait s'y croire à la campagne chez

quelque riche particulier qui vous aiderait à répartir entre l'agréable et l'utile tous les momens de la journée. J'étais loin de prévoir, en arrivant ici, qu'un séjour de quelques semaines dans cette petite capitale pourrait me procurer tout le plaisir et tout l'intérêt que bientôt j'y trouvai. La première impression que fit sur moi la vue de Weimar, fut désagréable, et me sembla de mauvais augure; la ville est vieille, irrégulière, mal bâtie, mal pavée; en moins d'une heure j'en avais parcouru les différens quartiers, et dans ma courte promenade, j'avais vu qu'il n'y avait rien à voir. On m'avait fait passer auprès d'un château de médiocre apparence, et j'avais traversé quelques allées d'un parc assez vaste, mais qu'un hiver prolongé tenait encore dégarni de verdure; tout cela m'avait paru triste, monotone, excessivement petite-ville, et si mon domestique de place n'avait un peu réchauffé mon enthousiasme, en me faisant passer sous les fenêtres de Gœthe, j'aurais, je crois, brûlé mes lettres de recommandation et repris le cours de mon voyage, sans m'arrêter plus long-temps. Mais deux journées s'étaient à peine écoulées, que mon opinion sur Weimar avait complétement changé : au bout de quarante-huit heures, j'étais lancé dans le monde, et accueilli dans cinq ou six maisons différentes avec une bienveillance extrême; car ici l'on est encore hospitalier comme on l'était partout il y a quelques siècles; un étranger trouve des amis là où il ne pensait trouver que des visites à faire et de froides invitations à recevoir: la cour donne l'exemple de cet empressement, de cette parfaite obligeance pour tous les nouveaux arrivés, et il règne dans la société une émulation générale pour imiter ces aimables qualités des souverains et de leur famille. Les grandes fêtes sont assez rares; les dimensions mesquines des appartemens rendraient même assez difficile ce genre d'hospitalité; mais les petites réunions se répètent presque journellement dans chaque maison de la ville; tous les

soirs un étranger peut aller, dans quelque salon de Weimar, se joindre à un groupe de huit à dix personnes occupées à causer autour d'une table à thé; la conversation qu'il trouvera établie sera presque toujours animée, spirituelle, intéressante; la frivolité n'en sera pas exclue tout-à-fait, mais souvent on la laissera de côté, pour se livrer sans pédanterie et sans trop de sérieux à quelque discussion sur la littérature et les arts, pour écouter la lecture de quelque poésie nouvelle, ou pour lire ensemble une tragédie de Schiller ou de Gœthe. Puis viendra le souper, car on soupe à Weimar, et la maîtresse de maison fera porter dans son salon plusieurs petites tables de quatre ou cinq couverts, et prendra soin de ne placer ensemble que les gens qui se conviennent le mieux, et dont le voisinage saura bientôt provoquer cette gaieté des soupers qu'on ne connaît plus en France. Avant de se quitter, l'on conviendra pour la matinée suivante d'une promenade dans le parc, ou dans les environs de la ville, et chaque journée verra renaître ces mêmes plaisirs, uniformes et peu bruyans, il est vrai, mais qui n'en sont que plus attachans. Je n'avais encore passé que huit jours à Weimar, lorsque l'arrivée subite du printemps me fit connaître un nouvel agrément du séjour de cette ville : en peu de jours la verdure était fraîche et brillante, et les arbres s'étaient couverts de feuilles avec une promptitude qui est assez commune dans ce pays, où la végétation montre déjà quelques habitudes septentrionales; le parc était délicieux, et chacun courait y respirer un air doux et embaumé. Ce parc, dont toutes les parties, jusqu'au moindre sentier, furent tracées par le grand-duc Charles-Auguste ou par Gœthe, est pour ainsi dire une propriété du public; il est ouvert de tous les côtés, et ses premiers bosquets commencent au milieu de la ville: c'est à la fois le jardin du grand-duc, de la noblesse et du plus mince bourgeois de Weimar; on peut dire qu'il est à la porte de

chaque habitant de la ville, car la ville est si petite, que la distance la plus grande y est à peine de cinq minutes; aussi chacun use amplement de la faculté qu'il a de s'y promener à toute heure de la journée. Grâces au beau temps, les courses plus lointaines sont également à l'ordre du jour, et mes amis d'ici m'ont déjà fait voir tous les environs de la ville, qui présentent une agréable variété de vallées et de collines. Tiefort est un lieu de prédilection pour une partie de la société de Weimar; on s'y réunit presque tous les jours en été. C'est une *villa* du grand-duc, qui, par les nombreux souvenirs qu'elle rappelle, doit vivement intéresser tous les admirateurs de la gloire littéraire de Weimar. Ce fut le séjour habituel de la duchesse Amélie, et certes, il faut connaître les goûts simples et les hautes qualités qui distinguaient cette femme célèbre, pour se persuader qu'une retraite aussi modeste a pu renfermer aussi fréquemment une souveraine. Il est en France bien des notaires de campagne qui occupent une habitation plus spacieuse que celle de Tiefort, et cependant la duchesse Amélie trouvait encore moyen d'y recevoir et d'y loger les écrivains illustres qu'elle honorait de son amitié. Le parc, au milieu duquel s'élève la maisonnette, est planté avec une simplicité de bon goût qui ne laisse admirer que la nature, en cachant tous les efforts de l'art; il occupe le fond d'un vallon étroit et solitaire, et se prolonge sur les coteaux qui forment cette gorge irrégulière. L'Ilm, ruisseau large et rapide, qui orne également le parc de Weimar, traverse celui de Tiefort dans sa plus grande longueur; des peupliers centenaires, d'immenses bouleaux, des aunes, des chênes en garnissent les rives, et forment un épais dôme de feuillage au-dessus des eaux; des gazons du vert le plus frais alternent avec ces bosquets antiques, et quelquefois une touffe de fleurs vient mêler tout le luxe et tout l'éclat des serres à cette richesse naturelle. C'est ici que la duchesse Amélie tenait sa petite cour litté-

raire; c'est à l'ombre de ces vieux arbres qu'elle s'asseyait avec Wieland, Schiller et Gœthe. C'est là que Wieland lui faisait lecture de son Obéron, avant d'enrichir l'Allemagne entière de ce charmant poëme. C'est là que tant de littérateurs célèbres trouvaient dans sa conversation des encouragemens, des conseils donnés avec modestie, souvent des idées nouvelles, et toujours le plus aimable délassement.

Dès le milieu du siècle dernier (1757), la duchesse Amélie avait été appelée à la régence du pays de Weimar, dont le trône, resté vacant par la mort de son mari, ne pouvait encore être occupé par son fils à peine âgé de quelques mois. A cette époque, la littérature allemande, long-temps faible et languissante, commençait à prendre un essor qui lui avait manqué jusque-là; mais l'Autriche montrait alors peu de goût pour les lettres, la Prusse était gouvernée par Fréderic le grand qui méprisait sa langue maternelle, et la littérature manquait en Allemagne de l'appui et de la protection que lui devaient les grands États. C'est alors que la duchesse Amélie devint la providence des Muses allemandes; elle réunit auprès d'elle Herder, Wieland et d'autres hommes de lettres qui brillaient au premier rang. C'est dans leur société, dans leur commerce habituel, qu'elle oubliait les ennuis et les fatigues d'une régence conduite avec habileté. Plus tard, lorsque son fils eut atteint l'âge de dix-huit ans, elle lui remit les rênes du gouvernement, et l'étude des lettres remplit dès-lors presque tous ses instans. Tiefort devint en été sa résidence ordinaire; et pendant une longue suite d'années elle goûtait dans ce modeste séjour les charmes d'une vie tranquille, laborieuse et utile. Les guerres avec la France troublèrent son repos et son bonheur; en 1806 elle fut obligée de s'enfuir à l'approche de nos troupes, et bientôt la mort de son frère, le duc de Brunswick, qui périt à la bataille de Jéna, vint lui porter un coup trop sensible pour qu'elle pût y

survivre; elle mourut le 10 Avril 1807, vivement regrettée de la nation allemande, qui avait apprécié, qui avait admiré ses rares qualités et ses vertus.

Charles-Auguste fut le digne fils d'une telle mère. Élevé sous les yeux de la duchesse Amélie, par le célèbre Wieland, il sentit de bonne heure battre son cœur pour tout ce qui est grand, généreux et beau. Jamais peut-être souverain ne sut mieux apprécier et distinguer le mérite; jamais prince ne connut et ne remplit mieux les devoirs d'une noble hospitalité, et ne s'appliqua plus que lui à doter son pays d'une gloire innocente et pure. Gœthe, le conseil, le ministre, l'ami du grand-duc Charles-Auguste, conserva pendant plus d'un demi-siècle une grande influence sur l'esprit de ce prince, une influence presque toujours salutaire. Le grand-duc l'avait vu pour la première fois à Francfort, lorsqu'à l'âge de dix-neuf ans il avait traversé cette ville pour se rendre à Darmstadt; et tel était déjà son coup d'œil juste et pénétrant, tel était son enthousiasme pour le vrai talent, que dès-lors il avait conçu pour Gœthe une grande estime et un commencement d'amitié: Gœthe avait alors vingt-sept ans, et préludait à peine aux succès éclatans qu'il devait obtenir plus tard. Peu de temps après, le grand-duc repassant à Francfort, engagea Gœthe à le suivre à Weimar, lui donna une place importante, et le fixa irrévocablement auprès de lui. Depuis cette époque, une amitié réciproque s'établit entre ces deux hommes supérieurs, et bientôt le lien le plus intime les attacha l'un à l'autre. On m'assure ici, qu'en tête-à-tête Gœthe tutoyait le grand-duc, et tout ce qu'on m'a rapporté sur le caractère élevé de ce dernier, me fait regarder comme vraisemblable une telle dérogation aux exigences de l'étiquette.

Pendant tout le cours de son règne, qui dura cinquante-trois ans, le grand-duc Charles-Auguste continua l'œuvre que sa mère avait commencée; Weimar resta l'un des foyers

de la littérature allemande, et son illustration grandit avec celle des écrivains qui s'y trouvaient réunis. Les étrangers y affluèrent toujours davantage, et la bienveillance, la prédilection même que leur témoignait le souverain, était faite pour en augmenter le nombre.

Le grand-duc mourut le 14 Juin 1828 : plus jeune que Gœthe, il le précéda au tombeau; son nom, que sans doute la postérité joindra toujours à celui de son ami, a comme celui-ci des droits à l'immortalité.

La mort du grand-duc laisse à Weimar un vide bien difficile à remplir; on ne s'en cache point devant les étrangers : « Nos beaux jours sont passés, m'a-t-on répété souvent; l'âge d'or de Weimar est écoulé; nos écrivains les plus illustres sont descendus dans la tombe : Gœthe seul nous reste encore; mais c'est un flambeau qui, près de s'éteindre, jette ses derniers rayons de lumière. La cour actuelle n'offre plus aux étrangers les mêmes attraits; elle ne sera bientôt plus que l'ombre de la cour de Charles-Auguste : une économie sévère a remplacé l'ancienne munificence de nos souverains; les finances du grand-duché s'en trouveront bien, il est vrai; mais la société, mais les étrangers surtout s'en plaindront. Nos jeunes princesses d'ailleurs seront bientôt mariées toutes les deux; alors plus de bals, plus de fêtes au château : les étrangers vont trouver ici l'ennui, que nous ne saurons plus bannir comme autrefois. Notre Athènes germanique sera méprisée comme une ville de province, et dans quinze ans, peut-être, Weimar sera mise au niveau de Dessau, de Meinungen et de toutes ces petites capitales ignorées, dont les noms sont à peine connus à l'étranger des géographes et des voyageurs! »

Si ces plaintes, que je vous rapporte fidèlement, ne sont pas entièrement dénuées de fondement, elles me paraissent du moins fort exagérées : Weimar restera long-temps encore

l'une des villes de l'Allemagne où les étrangers trouveront le mieux l'occasion d'étudier le caractère national sous ses dehors les plus aimables, sous ses côtés à la fois les plus solides et les plus brillans. Quant à la famille grand-ducale, l'hospitalité fait tellement partie de ses habitudes, qu'un peu de modération mise dans le luxe et les dépenses menacera tout au plus les étrangers d'une faible diminution dans le nombre des fêtes et des dîners. Actuellement encore, tous les étrangers présentés à la cour (et la faveur de la présentation n'est pas difficile à obtenir) sont tous invités chaque dimanche à dîner au château, quel que soit leur nombre, et quelle que soit la durée de leur séjour à Weimar; pendant la semaine, honneur semblable les attend souvent deux ou trois fois encore; les voyageurs surtout qui ne s'arrêtent ici que peu de jours, ne manquent presque pas un seul repas à la cour. Le cérémonial de ces dîners est fort peu gênant; le grand-duc et la grande-duchesse se bornent à désigner leurs voisins, et tous les autres invités se placent comme bon leur semble, sans s'inquiéter des titres et des fonctions du reste des convives. Les salles de réception du château sont meublées et décorées avec une richesse de bon goût, héritage de ce tact parfait pour les beaux-arts, que le grand-duc Charles-Auguste avait acquis sous la direction de Gœthe. La société qui se rassemble toutes les semaines au moins deux fois dans ces salons, y porte une aisance et une bonne humeur qu'une étiquette sévère n'est point chargée de contraindre. La jeunesse est souvent invitée à la danse, ou même aux *petits jeux;* et dans ce dernier cas, elle ne craint pas de troubler la partie de whist du grand-duc par les éclats un peu bruyans de sa gaieté.

Le grand-duc régnant [1] est un homme de quarante-sept ans; il est en société d'une politesse extrême, et d'une affabilité dans laquelle on chercherait vainement à trouver

[1] Charles-Fréderic, né le 2 Février 1783.

quelque trace de cette roideur assez commune chez les petits souverains d'Allemagne. Le sort lui a assigné un rôle dont il est bien difficile de se tirer avec succès; il lui a donné l'héritage d'un homme supérieur, qui laisse après lui les souvenirs les plus brillans, et vraiment il est presque aussi fâcheux pour la *vanité personnelle* d'être le fils d'un Charles-Auguste, que d'être celui d'un Schiller ou d'un Gœthe. Le grand-duc paraît comprendre toute l'étendue des obligations que lui impose la mémoire de son père, et comme il sent parfaitement bien qu'il ne pourrait charmer comme lui par les agrémens de son esprit et l'intérêt de sa conversation, il cherche à remplacer ces avantages par l'observation fidèle de toutes les règles d'une scrupuleuse urbanité. Sa politesse devient même parfois embarrassante, et l'on serait presque tenté de lui dire: Assez, monseigneur, nous ne saurons plus que vous répondre! Il paraît fréquemment dans les petites réunions de la ville, et jamais sa présence n'impose la moindre gêne; il aspire à n'être point remarqué, à ne troubler en rien les plaisirs de la jeunesse, et je suis sûr qu'il serait désolé que l'on eût fait à cause de lui, dans quelque salon de Weimar, un tour de walse ou de galop de moins qu'à l'ordinaire.

La grande-duchesse [1] partage entièrement la bienveillance de son mari pour toute la société de Weimar; mais chez elle la politesse et l'affabilité se présentent sous des dehors plus froids, et leur expression a plus de réserve. Son extérieur est plein de noblesse et de majesté; l'on reconnaît facilement en elle la fille et la sœur des autocrates du nord, habituée dès son enfance aux hommages d'une cour brillante et nombreuse. Mais elle était digne aussi d'entrer dans une maison souveraine célèbre par la protection qu'elle accorde aux lettres; son esprit cultivé, la variété de ses connais-

1 Marie-Paulowna, fille de l'empereur Paul de Russie, née le 16 Février 1786, mariée au duc héréditaire de Weimar le 3 Août 1804.

sances; l'intérêt sincère qu'elle manifeste pour tout ce qui rentre dans le domaine des lettres et des arts, et l'activité qu'elle met à faire dans son pays tout le bien qui dépend d'elle, doivent la placer au-dessus de la foule des femmes et des souveraines ordinaires.

La grande-duchesse douairière [1] est également une femme d'un grand mérite. Pendant cinquante-trois ans que dura son mariage, elle s'associa constamment à l'influence bienfaisante que le grand-duc Charles-Auguste savait exercer sur les destinées littéraires de Weimar; et tous les étrangers qui ont visité l'Athènes germanique, en ont rapporté le sentiment de l'estime la plus profonde pour la souveraine aimable, instruite et hospitalière de ce petit État. Il serait difficile à une femme d'avoir une conversation plus facile et plus spirituelle que la grande-duchesse douairière, et de faire preuve en même temps d'un plus grand désir de s'instruire. Un étranger qui lui est présenté doit se préparer à soutenir un entretien long et animé: il sera reçu en audience particulière; on le fera causer, et pour peu qu'il montre de l'esprit et des connaissances, les quarts d'heure, les heures même se passeront avant qu'on lui adresse la salutation de congé.

Dans des momens difficiles, lorsque son pays était envahi par nos armées, la grande-duchesse Louise a déployé une noblesse et une force admirables de caractère. Après la bataille de Jéna nos soldats victorieux entrèrent à Weimar; le grand-duc était loin de son pays, à la tête d'un corps d'armée; la grande-duchesse restait seule dans sa capitale, et toute la population de la ville, consternée par l'approche des Français, s'était réfugiée près d'elle, et s'entassait confusément dans les cours et dans les salles du château. Napoléon fit ordonner à la grande-duchesse de quitter son habitation et de se rendre auprès de lui: la réponse qu'il

1 Louise, princesse de Hesse-Darmstadt, née le 30 Janvier 1757.

reçut était un refus décidé; alors, dit-on, l'ordre du pillage fut prononcé, et déjà l'on commençait à l'exécuter, lorsque Napoléon, frappé de la fermeté de cette ennemie sans défense, résolut de se rendre lui-même auprès d'elle, et voulut connaître cette femme qui avait osé le braver dans un pareil moment. La grande-duchesse montra tant d'énergie et de dignité dans son entrevue avec l'empereur, que celui-ci, cédant à l'ascendant de ce noble caractère, souscrivit, pour ainsi dire, aux conditions que lui imposaient des vaincus hors d'état de lui opposer la moindre résistance: Weimar fut épargné, on fit cesser le pillage; l'incendie qui avait éclaté dans une partie de la ville fut éteint, et la grande-duchesse Louise eut, comme la reine de Prusse, le mérite d'avoir allégé les maux de son pays, en réussissant à fléchir une volonté que l'on croyait inflexible.

Aujourd'hui, la grande-duchesse douairière mène une vie fort tranquille; le deuil de son mari, la simplicité de ses goûts, ses infirmités enfin, suites inévitables de son grand âge, la retiennent souvent chez elle, dans l'hôtel particulier qu'elle occupe depuis la mort du grand-duc Charles-Auguste. Un accident pénible la force d'ailleurs à beaucoup de ménagemens; elle s'est démis le bras il y a quelques mois, et dans cette occasion elle a fait preuve encore d'un courage et d'un sang-froid vraiment admirables. Ses hautes qualités, l'aisance et l'agrément de son commerce, sa popularité pleine de noblesse et de dignité, lui ont valu l'attachement sincère de tous ceux qui l'approchent, et l'on ne parle ici d'elle qu'avec un sentiment de respect et d'amour, que peu de souveraines ont eu le bonheur d'exciter au même degré.

Pour achever de vous faire connaître la famille grand-ducale, je dois vous dire encore que le grand-duc régnant a deux filles et un fils: l'aînée des princesses est mariée depuis quelques années au prince Charles, troisième fils du

roi de Prusse; la cadette est fiancée au prince Guillaume de Prusse, frère aîné du prince Charles. Bientôt Weimar perdra cette charmante princesse, à peine âgée de dix-sept ans et qui fait actuellement l'ornement de sa cour.

Le jeune grand-duc héréditaire est un enfant de dix ans; ses parens le font élever par un gouverneur qu'ils ont fait venir de Genève, et la plus grande simplicité préside à l'ensemble de son éducation : ce n'est qu'à l'âge de quinze ans qu'on lui remettra les cordons et les décorations dont ailleurs on entoure les langes des jeunes princes.

Mon silence sur Gœthe vous étonne sans doute; c'est, je l'avoue, le premier personnage dont j'aurais dû vous parler dans cette lettre. Les détails que je puis vous donner sur son compte sont fort insignifians, il est vrai; mais ils auront peut-être de l'intérêt pour vous, puisqu'ils se rapportent au célèbre patriarche de la littérature allemande. Il faut se contenter à Weimar de saisir à la dérobée, dans les conversations, quelques données sur la vie et sur les habitudes de Gœthe; car il est lui-même presque invisible. Il ne va plus dans le monde, et cependant tous les étrangers briguent l'honneur de l'approcher : on en a vu qui, traversant Weimar en chaise de poste, et ne connaissant ici personne qui pût les présenter à Gœthe, lui écrivaient à la hâte un billet pour lui demander une entrevue, et commandaient tout à la fois leurs chevaux de poste. Presque tous les jours des demandes semblables se reproduisent sous des formes diverses; Gœthe s'en impatiente, et ces importunités lui causent, dit-on, de fréquens accès de colère; mais rarement il refuse de vous accorder une entrevue, soit complaisance et bonté de sa part, soit que l'encens et les hommages conservent leur empire, même sur un génie de sa trempe.

Les Français sont loin d'être reçus avec prédilection par Gœthe; quoiqu'il écrive notre langue avec pureté, et qu'il la prononce avec peu d'accent, il n'aime pas à s'en servir dans

la conversation, et nos compatriotes ont souvent de la peine à se faire admettre chez lui. Il voulut bien me recevoir quelques jours après mon arrivée, et depuis, j'ai été assez heureux pour le rencontrer chez son fils. Il serait difficile de trouver un vieillard de quatre-vingt-un ans aussi bien conservé que Gœthe. La prodigieuse activité de son esprit n'a point fatigué son corps, qui fut cependant mis autrefois à l'épreuve, dit-on, par plus d'un excès de jeunesse. Sa taille élevée, la régularité frappante de ses traits, son port imposant et noble, et les proportions pour ainsi dire athlétiques de son corps, semblent ne point avoir souffert des atteintes de l'âge; il se tient droit comme un jeune homme de dix-huit ans; aucune infirmité apparente n'afflige ses vieux jours, et les rides de son visage indiqueraient à peine un homme de soixante ans.

Il y a dans son maintien et dans sa physionomie quelque chose de froid et de réservé, qui ajoutait encore à l'émotion que j'éprouvais en me trouvant seul auprès de lui. Mais bientôt je m'aperçus qu'il régnait dans ses discours une bienveillance, et même une expression de bonhomie qui me rassurèrent, et qui peu à peu me firent revenir de ce saisissement si excusable et si naturel que l'on éprouve, lorsqu'on se voit pour la première fois à côté d'un homme pareil.

Rarement Gœthe se décide, dans les entrevues qu'il accorde aux étrangers, à déployer un peu les ressources de son génie; on est fâché de voir que ces heures *d'audience* ne soient pour son esprit que des heures de repos, et peut-être d'ennui; on est fâché surtout de ne le voir aborder que des sujets de conversation qui dans la bouche d'un homme ordinaire paraîtraient intéressans, mais qui ne sont que des lieux communs pour un Gœthe. On dit que cette réserve extrême disparaît toujours en faveur des étrangers qui arrivent à Weimar précédés par une réputation littéraire. Elle n'existe du reste à ce point que depuis quelques an-

nées : Gœthe a cru devoir s'imposer cette gêne pour prévenir les suites désagréables dont le menaçait l'abandon qui le distinguait autrefois, et l'on m'assure que plusieurs voyageurs anglais y ont principalement contribué par l'indiscrétion qu'ils ont eue de publier dans les journaux des fragmens inexacts de leurs conversations avec lui.

Le genre de vie que mène aujourd'hui Gœthe porte l'empreinte de cette vigueur d'esprit et de corps qu'il a conservée jusqu'à présent. Avec une fraîcheur et une activité d'esprit, que quatre-vingts années d'une vie laborieuse n'ont point encore usées, il sait mettre à profit tous les momens de la journée. Dès six heures du matin, il est à l'ouvrage, et il ne se permet aucune interruption jusqu'à l'heure de midi. Dans ces longues matinées il écrit des lettres, il compose, il revoit ses Œuvres complètes, dont une nouvelle édition paraît en ce moment, et il met en ordre sa Correspondance avec Schiller, dont les premiers volumes ont été publiés depuis quelques mois. A midi les étrangers sont admis; après son dîner il réunit habituellement chez lui, jusque vers quatre ou cinq heures, le petit nombre d'élus qui ont le bonheur de vivre dans son intimité, tels par exemple que le chancelier de Müller, jurisconsulte et homme de lettres, dont les productions littéraires sont généralement estimées en Allemagne, et dont la conversation vive, brillante et spirituelle forme l'un des plus grands charmes de la société weimarienne. Les soirées de Gœthe sont consacrées à la lecture: il lit avec une prodigieuse rapidité, qui ne serait qu'un défaut, s'il n'y joignait une mémoire étonnante et une facilité extraordinaire d'analyse. Un de ses amis me disait qu'il avait lu dernièrement en moins de quinze jours, dans ses lectures du soir, la vie entière de Napoléon par Walter Scott.

L'un des délassemens que Gœthe semble affectionner le plus aujourd'hui, est l'inspection des riches collections que sa maison renferme. Ses connaissances profondes dans les

sciences naturelles, et le goût exquis pour les beaux-arts qu'il a manifesté dès son jeune âge, l'ont mis à même d'employer avec un rare discernement une partie de sa grande fortune, à former un cabinet de gravures et de dessins, un médailler, un cabinet minéralogique, et différentes autres collections qui s'accroissent encore chaque année, par les dons que tous les artistes de l'Allemagne s'empressent de lui faire. Il aime à s'entourer de ces productions des beaux-arts, à démontrer l'esprit et l'ensemble de leur composition, à relever leur mérite ou leurs défauts, à les choisir enfin pour le thème de ses conversations, lorsqu'il reçoit la visite de dames étrangères ou de Weimar. La grande-duchesse douairière vient le voir régulièrement une fois par semaine, avec la princesse sa petite-fille; elle reste auprès de lui plusieurs heures, qu'elle est bien digne de passer dans la société d'un tel homme. La grande-duchesse régnante fait également à Gœthe de fréquentes visites. Cet hommage, rendu par la souveraine au plus illustre de ses sujets, honore l'une, ce me semble, autant qu'il est flatteur pour l'autre.

La mort du grand-duc Charles-Auguste a fait une impression profonde sur l'esprit de Gœthe. Il a perdu en lui l'ami de sa jeunesse, son fidèle protecteur durant sa longue carrière, et l'un des hommes dont le commerce habituel lui était le plus cher et le plus indispensable. En même temps cette mort subite a dû lui sembler un précurseur de la sienne; elle a dû ébranler en lui la confiance que lui inspirait la verdeur de sa vieillesse, cette confiance qui subsiste encore aujourd'hui parmi ses concitoyens, et que Dieu veuille rendre prophétique! Depuis cette époque, Gœthe vit d'une manière encore plus retirée qu'auparavant. Il ne va plus à la cour; il ne rassemble plus dans ses appartemens la société de Weimar; il ne donne plus de ces charmans soupers, dont l'intérêt et la gaieté spirituelle laissaient toujours à ses convives les plus doux souvenirs.

On ne le voit également plus au théâtre; et le théâtre de Weimar ne se ressent que trop de cet abandon. Autrefois Gœthe en était le directeur; on peut même dire qu'il en fut le créateur; c'est lui qui, secondé par Schiller, forma tous les grands acteurs qui durant plus d'un quart de siècle brillèrent au premier rang sur la scène allemande, et firent du petit théâtre de Weimar la véritable école de l'art dramatique en Allemagne.

J'ai vù la place où Gœthe doit reposer un jour. C'est un caveau que le grand-duc Charles-Auguste a fait construire au centre du cimetière de Weimar. Dans la partie la plus retirée de ce caveau s'élèvent trois estrades en pierre : sur celle du milieu l'on a placé, dans une bière de marbre, les restes de Charles-Auguste, ainsi qu'il l'avait ordonné long-temps avant sa mort; à sa droite repose Schiller; l'estrade de gauche est vide: puisse-t-elle le rester long-temps encore! C'est là que Weimar en deuil doit déposer un jour les cendres de Gœthe!



Droit criminel.

DES PRISONS,

Et de l'influence de la civilisation sur le nombre des crimes.

Quelque partagés que soient encore les votes dans la question de l'abolition de la peine de mort, il est du moins un point sur lequel les opinions ne peuvent présenter de désaccord : c'est la nécessité urgente d'une amélioration dans l'état des prisons. A côté de la triste expérience qui nous montre que la moitié des grands criminels renfermés dans nos prisons et dans nos bagnes se compose de ceux qui ont déjà une fois été atteints par le bras de la justice pénale, on ne peut se défendre d'un sentiment de reproche contre l'État qui, par la situation déplorable des établissemens où il détient les condamnés, achève d'étouffer en eux les derniers principes de moralité qui peuvent encore vivre au fond de leur cœur, et au lieu de les corriger, les voue pour toujours à la carrière du crime. Les amis des progrès de l'humanité, et tous ceux qui désirent l'abolition de la peine de mort, doivent sentir que la première condition de cette grande réforme est l'introduction d'un système de prisons qui, tout en offrant à l'État une garantie contre les hommes dangereux, exerce sur leur caractère une influence bienfaisante, en le rendant accessible aux principes de la morale, ou au moins à l'idée du bon ordre. D'un autre côté, ceux qui se prononcent pour la conservation absolue de la peine de mort, comme ceux qui ne voudraient que suspendre l'instant où on l'effacera de nos Codes, nous accorderont que l'amélioration morale du coupable est l'un des plus im-

portans accessoires de la peine, et qu'en tout cas les efforts de l'État doivent tendre à empêcher la propagation de la maladie morale dont est atteint l'homme devenu criminel, et à lui fournir l'occasion de réformer ses penchans vicieux. L'État a certainement acquis la plus belle garantie morale à laquelle il puisse prétendre, lorsqu'il voit le criminel, à sa sortie de la maison où il a subi sa peine, soustrait à l'influence des motifs qui l'avaient poussé au crime, et devenu sensible aux nobles enseignemens de la religion et de la morale, plus efficaces que les sanctions pénales les plus sévères pour étouffer en lui l'attrait du crime. Les idées que nous défendons ici ne sont pas nouvelles : il ne faut pas croire que l'Amérique soit le seul pays qui les ait vu proclamer à la fin du dix-huitième siècle, et l'Angleterre, la France et la Suisse, les seuls où elles se soient propagées de nos jours; là, par les sociétés formées pour l'amélioration des détenus; ici, par les nobles efforts d'hommes passionnés pour le bien de leurs semblables : en Allemagne aussi elles ont eu leur culte depuis long-temps, et le nom d'Arnim, cher à ses compatriotes sous tant d'autres rapports, vivra aussi dans leurs souvenirs par son attachement à cette sainte cause. Une idée fondamentale, à la joie de tous ceux qui prennent à cœur les véritables intérêts de l'humanité, semble se répandre de plus en plus de nos jours : c'est que les influences supérieures d'un gouvernement qui administre au moyen de rapports administratifs et d'inspecteurs salariés, ne suffisent pas pour apporter au sort des condamnés une amélioration réelle, et qu'on ne doit attendre ce grand résultat que du concert actif des associations fondées par des particuliers qui, entrant avec un zèle judicieux et éclairé dans les détails de l'administration des prisons, répondent par des offrandes libérales aux motifs d'économie qu'on allègue souvent pour écarter de grandes tentatives d'amélioration, et, par leur surveillance et leur contrôle assidu,

secondent les fonctionnaires préposés aux prisons, et complètent leur tâche. Que si dans quelques pays la médiocrité jalouse de certains fonctionnaires, ou la défiance qu'inspirent encore toutes les corporations, voient d'un œil ombrageux des personnes privées *s'immiscer*, comme ils disent, dans les affaires du gouvernement; si la frivolité, ennemie naturelle de toute idée grande et élevée, tourne en ridicule les essais encore infructueux des associations naissantes, ces vils adversaires seront bientôt réduits au silence par les témoignages éclatans des heureux résultats que leurs efforts réunis auront obtenus pour le perfectionnement des prisons. Déjà nous avons vu en Suisse et dans le duché de Saxe-Weimar des sociétés de ce genre s'élever sous la protection de magnanimes souverains, et obtenir les succès les plus brillans.

Si l'on veut se livrer à des travaux approfondis pour l'amélioration des prisons, il s'agit avant tout : 1.° de s'entendre sur la mission que l'État doit se proposer et poursuivre avec précision dans l'organisation des établissemens de peine; 2.° d'étudier l'état actuel des prisons, et les résultats qu'il a fait naître; 3.° d'apprécier les propositions d'amélioration qui ont été faites dans les différens pays; et 4.° de rassembler les résultats que l'expérience a présentés sur le succès des nouvelles tentatives, surtout ceux qui concernent les maisons où l'on s'occupe de l'amélioration des condamnés, ou les innovations introduites pour le même but dans les établissemens anciens. Quant au premier point, son examen se lie d'une manière intime avec la recherche des causes qui ont produit les crimes, celle de leur nombre et des circonstances accessoires qui ont pu exercer quelque influence. On s'est occupé dans ces derniers temps de faire une étude approfondie des tableaux de la justice criminelle qui ont été publiés dans plusieurs pays, et de rechercher quels sont les crimes qui se présentent le plus souvent, et les causes qui

ont le plus contribué à l'augmentation des crimes en général, ou de certaines espèces de crimes en particulier. Ces recherches statistiques ont offert plusieurs résultats importans. D'abord on y remarque une augmentation considérable dans le nombre des crimes d'un caractère moins grave, tels que les vols simples, les escroqueries, les blessures corporelles, etc. D'un autre côté, on croit avoir observé que les pays où se présente le plus grand nombre de crimes graves, sont précisément ceux où l'instruction élémentaire des classes inférieures est le moins répandue. Ensuite on remarque un accroissement désespérant dans le nombre des jeunes criminels ; et, enfin, une grande partie des accusés se compose de ceux qui ont déjà subi une première condamnation. On trouve sur ce point les renseignemens les plus intéressans et le plus riche recueil d'observations dans le *Compte général de l'administration de la justice criminelle*, publié annuellement en France depuis 1826 par le Ministère de la justice. L'auteur du présent article a déjà [1] communiqué au public allemand les résultats de ce beau travail, en les mettant en parallèle avec les renseignemens qui lui sont parvenus sur le nombre des crimes commis dans d'autres pays, et a cherché à en déduire des conséquences capables de jeter un nouveau jour sur les causes qui produisent les crimes. Il est naturel que les recherches de ces causes aient donné lieu à des résultats très-divers, suivant les idées fondamentales par lesquelles leurs auteurs se sont laissé guider : la manière dont on envisage la relation qui existe entre la morale et le droit, joue un grand rôle dans la question.

Ce sujet a été traité par M. le docteur Julius [2] et M. Ch.

1 *Hitzig's Annalen der deutschen und ausländischen Criminalrechtspflege*, cinquième livraison, pag. 154 — 180 ; et sixième livraison, pag. 355 — 386.

2 *Vorlesungen über die Gefängnisskunde, oder über die Verbesserung der Gefängnisse und sittliche Besserung der Gefangenen gehalten*

Lucas[1]; ils sont arrivés à des résultats bien différens, et l'on peut les regarder tous deux comme les représentans des deux systèmes opposés dont ils se sont constitués les défenseurs.

Après avoir, dans son Introduction, résumé les renseignemens existans sur la proportion des crimes dans les différens États de l'Europe et de l'Amérique, Julius donne sous le titre de : *Rapport des crimes à la croyance, à l'instruction et à la richesse des peuples*, des développemens pleins de sagacité et de profondeur sur les causes auxquelles on peut attribuer ces résultats statistiques, en s'appuyant partout sur les expériences constatées par les *comptes rendus* des différens pays; il montre que ce qu'on désigne ordinairement sous le nom de *civilisation*, produit plutôt une augmentation qu'une diminution dans le nombre des crimes, et c'est une chose que l'on a peine à révoquer en doute, lorsque l'on considère que les villes, qu'on peut regarder comme le siége de cette civilisation, présentent une plus grande masse de crimes, et qu'en général les pays les plus renommés par le haut degré de *civilisation* qui y règne, tels que l'Angleterre et la France, présentent dans le nombre annuel des crimes un accroissement considérable. La civilisation augmente le luxe et les besoins; elle introduit un certain raffinement dans les jouissances de l'homme, et détruit la simplicité de la vie domestique et bourgeoise, à laquelle elle inspire des prétentions nouvelles; elle enseigne les moyens de satisfaire ses jouissances; elle aiguise la raison pratique, toujours fidèle à se prêter aux insinuations des penchans vicieux, et

im Frühling 1827 *zu Berlin von D.r Julius, erweitert herausgegeben, nebst einer Einleitung über die Anzahl, Arten, Ursachen der Verbrechen, etc.* : De la science des prisons, de leur perfectionnement et de l'amélioration morale des condamnés; cours fait en 1827 par le D.r Julius. Berlin, 1828.

1 Du système pénitentiaire en Europe et aux États-Unis, par M. Ch. Lucas, avocat à la cour royale. Paris, 1828, premier volume.

indique les manœuvres à l'aide desquelles les crimes peuvent se soustraire à l'œil de la justice humaine.

Lucas, au contraire, pose le principe, que la civilisation diminue le nombre des crimes; il fonde tout son système sur la distinction entre les crimes contre les personnes, et les crimes contre les propriétés : à ses yeux, les premiers peuvent seuls être pris en considération lorsqu'il s'agit d'apprécier la moralité, et il voit dans leur diminution un indice certain des progrès de la civilisation. Il trouve un argument à l'appui de son opinion dans les résultats offerts par les départemens moins éclairés de la France du Midi, qui présentent beaucoup plus de crimes contre les personnes que les départemens septentrionaux, où l'instruction est plus répandue. Mais, ne pouvant se dissimuler que dans la France éclairée le nombre des crimes contre les propriétés est beaucoup plus grand, et présente d'année en année une progression toujours croissante, il soumet les crimes contre les propriétés à une distinction en *crimes plus graves* et *crimes moins graves*, et cherche à prouver que les derniers sont les seuls qui présentent un mouvement progressif, mais que leur existence ne prouve en rien la décadence de la moralité.

Il est vrai que, dans les résultats qu'on déduit des tableaux de la justice criminelle, et dans les hypothèses auxquelles on se livre sur les causes des crimes, on doit agir avec la plus grande circonspection; on n'est que trop facilement tenté de s'abandonner à l'argumentation hasardeuse : *post hoc, ergo propter hoc.* Souvent aussi l'augmentation des crimes en certains endroits dérive de causes purement locales ou temporaires, telles que la guerre ou la famine. Il est également vrai que, sous un climat chaud, les passions sont plus ardentes que dans des provinces septentrionales; mais ce dernier résultat ne donne pas le droit de conclure que le peuple où il se rencontre ainsi plus d'homicides, de violences et de blessures, est plus dépourvu de moralité que

le peuple plus raffiné, dont la faiblesse adroite se refuse à employer les violences ouvertes, et atteint le même but par des manœuvres obscures et rusées, arme favorite des hommes à passions basses et corrompues. Lucas a certainement raison, s'il voit l'un des principaux moyens d'arriver à la diminution des crimes dans un système vaste et bien entendu d'éducation populaire, qui ne se borne pas seulement à obtenir un certain vernis de civilisation extérieure; et son opinion, ainsi comprise, ne contredit point celle de Julius, lorsque, peu enthousiaste de cette éducation superficielle qui, faisant abstraction de toute instruction morale et religieuse, voit l'accomplissement de sa mission dans la propagation populaire de la lecture et de l'écriture, et dans une grande activité industrielle, il la croit plutôt faite pour augmenter le nombre des crimes que pour en provoquer la diminution.

De toutes ces observations il résulte un principe que nous pouvons admettre avec confiance : c'est qu'une éducation fondée sur la morale et la religion, mise en harmonie avec une instruction capable de développer les forces de l'esprit, d'inspirer l'amour du travail et une certaine activité intellectuelle, peut seule donner à l'État une garantie assurée du maintien de l'ordre public et de l'observation des lois. Il en résulte encore que, dans l'organisation des établissemens destinés à l'accomplissement de la sanction pénale, l'activité des fonctionnaires administratifs publics qui, par leur zèle à fonder dans les prisons de bonnes écoles, peut exercer une grande influence sur l'instruction intellectuelle des détenus, sera toujours insuffisante et incomplète, tant qu'une direction plus élevée ne sera pas donnée à ces établissemens, en les faisant servir au développement des germes de moralité qui se remarquent encore chez les condamnés, à l'amélioration de leur caractère, et à une instruction religieuse, forte et profonde, qui ne se borne pas à exiger l'observation des formes du culte et le service des lèvres. Ici vient encore se placer l'ob-

servation, que l'attention d'un législateur éclairé doit aussi se diriger vers ce qu'on appelle les *petits délits;* parce que l'expérience nous montre que la plupart des criminels qui finissent par compromettre d'une manière grave la tranquillité publique, ont débuté dans la carrière du crime par de petits délits (tels que les vols, des escroqueries); et après avoir été renfermés dans une maison où ils ont vécu au milieu d'hommes consommés dans la perversité, et y ont puisé une expérience précoce, en sont sortis plus habiles, plus prudens, mais aussi plus disposés à entrer en guerre ouverte avec la société. Les soins de l'État ne doivent pas se porter exclusivement sur ceux qui sont condamnés à une détention plus longue; un législateur prévoyant doit songer que la majorité des détenus se compose de ceux qui n'ont été condamnés que pour un temps plus court, et que c'est surtout chez eux qu'il devient facile d'agir avec efficacité sur un caractère que les penchans vicieux n'ont pas encore entièrement subjugué, et qu'il est indispensable de les préserver de la contagion à laquelle les expose la société de ceux d'entre les détenus dont les cheveux ont blanchi dans la carrière du crime. Malheureusement l'expérience nous montre que c'est précisément cette classe de criminels dont on s'occupe le moins; soit qu'on attache peu d'importance à ces délits plus légers, soit que l'on pense que la courte durée de leur séjour dans la prison rende inutile l'application d'un système d'amélioration qui suppose une influence plus prolongée.

Si nous interrogeons en général l'état actuel des prisons, peu de pays nous présentent des résultats satisfaisans. Dans plusieurs d'entre eux une économie mal entendue sous le rapport de la construction des bâtimens et de la solde des fonctionnaires préposés aux prisons, semble être un des plus grands obstacles matériels qui s'opposent aux améliorations, tandis que dans d'autres contrées on remarque encore des traces nombreuses de ce système funeste, qui ne voit dans

la peine qu'un moyen de terrification, et cherche à produire de l'effet par les traitemens inhumains qu'il fait subir aux détenus. Mais c'est aussi avec un véritable intérêt que l'œil s'arrête devant plusieurs tentatives généreuses d'amélioration; en voyant ainsi la carrière ouverte, on se plaît à concevoir des espérances pour l'avenir.

Parmi les nouveaux écrits qui donnent sur les prisons européennes les renseignemens les plus importans et les plus dignes de confiance, nous placerons au premier rang l'ouvrage déjà cité du docteur Julius. Une *Introduction* pleine de génie révèle dans l'auteur un homme profondément versé dans les recherches de l'époque nouvelle en matière de législation, doué d'un cœur pur et compatissant, et animé d'une noble ardeur pour l'amélioration morale de l'humanité. Il ne s'est pas contenté de puiser des renseignemens dans des journaux ou dans des correspondances, rarement dictées par des vues larges et impartiales; un long séjour en Angleterre et en France, les facilités qu'il a rencontrées en Angleterre dans ses recherches sur l'état des prisons anglaises et sur les tentatives d'amélioration; sa raison mûre, qui se distingue au plus haut degré par le talent d'observation; une sagacité naturelle, fortifiée et préparée par des travaux approfondis sur cette branche de la législation, l'ont mis en état de donner sur les prisons européennes des renseignemens tels que personne n'en avait possédé avant lui. La manière dont il a su disposer ces matériaux est au-dessus de tout éloge; les points de vue fondamentaux sous lesquels il a rangé cette riche collection de documens, permettent au lecteur d'en saisir plus facilement l'ensemble, et les vues d'amélioration que l'ouvrage présente décèlent l'observateur profond et ingénieux, qui, s'appuyant sur de vastes connaissances médicales, puise dans le grand livre de la vie humaine, et non dans des illusions formées sur la foi d'un idéal fantastique, les idées ea-

pables de servir la sainte cause à laquelle il a consacré son enthousiasme.

Il vient de lui rendre tout récemment un nouveau service en fondant un ouvrage périodique [1] destiné à servir de point de réunion à ceux qui s'intéressent à l'amélioration des prisons.

Le nouvel ouvrage de M. Lucas mérite également une attention particulière. L'auteur a de commun avec Julius l'enthousiasme que lui inspirent les grands intérêts de l'humanité; mais il le cède à ce dernier sous le rapport de la richesse des documens relatifs à l'Angleterre et à l'Allemagne. Son ouvrage est surtout remarquable par les renseignemens qu'il donne sur les prisons de France, sur celles de Genève et des États-Unis; une diction pleine de noblesse et d'éloquence en rehausse encore le mérite. Nous avons déjà dit en quoi ses opinions sur le rapport des crimes à l'état de la civilisation se distinguent de celles de M. Julius.

Le reste de l'article dont nous venons de traduire une partie, est consacré à l'analyse du livre de M. Ch. Lucas et de plusieurs documens relatifs aux prisons de la Suisse; nous n'avons pas cru qu'elle rentrât dans le plan de la *Nouvelle Revue germanique.* Nous n'avons eu pour but que de faire connaître à ses lecteurs l'opinion d'un juge compétent sur le nouvel ouvrage de notre jeune compatriote, et le parallèle remarquable qu'il établit entre son système et celui de M. le docteur Julius. L'ouvrage de ce dernier, qui jouit d'une haute vénération en Allemagne, fera l'objet d'un article particulier, qui sera inséré dans un des prochains numéros de ce Journal.

H. L.

1 *Jahrbücher der Straf- und Besserungs-Anstalten, Erziehungshäuser, Armenfürsorge, etc., herausgegeben von D.r Julius :* Annales des prisons et des établissemens pénitentiaires, des maisons d'éducation et des institutions destinées au soulagement des pauvres, etc., par le D.r Julius. Berlin, 1829.



ŒUVRES DE GŒTHE,

ÉDITION COMPLÈTE ET DÉFINITIVE.[1]

(*Premier article.*)

Les anciens ne se livraient à aucune affaire sérieuse, sans avoir adressé d'abord aux divinités dans le domaine et sous l'influence desquelles leur entreprise allait être placée, une prière silencieuse et des vœux secrets. Si cet usage était

1 Volumes 1 — 15 formant les trois premières livraisons, 1827 et 1828, in-12. Stouttgart et Tubingue, chez Cotta.

Les articles sur Gœthe que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, sont extraits des Annales de critique scientifique (*Jahrbücher für wissenschaftliche Critik*), qui se publient à Berlin, et qui sont, comme on sait, le principal organe de l'école de Hegel. L'auteur de ces articles est un M. Weber, qui ne nous était pas connu jusqu'à présent. Il serait difficile de trouver ailleurs une peinture plus éloquente, plus animée de l'état actuel de la littérature allemande, et une appréciation à la fois plus profonde et plus passionnée du premier des poètes de l'Allemagne. Toutefois nous croyons devoir déclarer que nous ne saurions adhérer sans restriction au jugement que porte M. Weber de quelques auteurs contemporains. Il range parmi les mauvais écrivains du temps Kotzebue, auquel on ne saurait refuser cependant un talent d'observation bien remarquable, et dans les œuvres duquel se trouvent peut-être, en petit nombre, nous en convenons, les seules véritables comédies dont la littérature allemande puisse se vanter. Il y range aussi Mullner, l'auteur du *Vingt-neuf Février*, de la *Schuld*, du *Roi Yngurd*, etc., celui des poètes allemands qui contribua le plus à mettre en vogue la *tragédie fataliste*. Nous convenons de grand cœur que ce genre est très-défectueux; mais que l'on nous accorde aussi que Mullner était doué d'une grande force tragique, qu'il écrivait d'une manière peu commune, et qu'à une époque de transition comme celle où se trouvait la littérature allemande quand Mullner donna sa *Schuld*, l'apparition d'un pareil ouvrage était faite pour éveiller de grandes espérances. Quant aux attaques que Mullner doit s'être permises contre Gœthe, nous ne les avons pas assez présentes à la mémoire pour pouvoir apprécier la justice des reproches que M. Weber lui adresse à cet égard.

E. V.

encore dans nos idées et nos mœurs, certes, nous aurions lieu de commencer cette annonce d'une édition complète et définitive des Œuvres de Gœthe par une fervente invocation aux Muses. Ce n'est pas que les clameurs intéressées du vulgaire, qui de nos jours méconnaissent ou déprécient Gœthe, nous empêchent d'énoncer notre pensée sur ce grand poète. Nous le disons sans hésiter : voici déployé devant nous, dans toute sa magnificence, le plus riche trésor qu'ait trouvé, depuis son origine, la littérature allemande et, depuis des siècles, la littérature moderne; et, sans descendre au rôle de supplians ou de flatteurs, nous pouvons bien supposer à notre patrie assez de sentiment de sa propre gloire pour être convaincus que les meilleurs de ses enfans n'ont pas à cet égard une opinion différente de la nôtre. Mais cette opinion, par malheur, ils se bornent à l'admettre; c'est, à leurs yeux, une affaire convenue, et selon la vieille coutume de notre paisible nation, qui jusqu'à ce jour n'a pas pu se faire encore à l'habitude de voir tous ses intérêts, sans exception, soumis à une discussion publique, ils ne veulent pas engager de lutte sur ce point. En Allemagne, lorsqu'il éclate quelque grand scandale littéraire, on agit à la manière de ces citoyens paresseux qui, pendant l'incendie, se tiennent tranquilles chez eux, et se disent : il y a bien assez de gens payés pour éteindre le feu. L'empire des Muses, chez nous, éprouve le sort de ces métiers qui n'ont pu parvenir encore à établir le droit de maîtrise : pour y faire fortune, il suffit de savoir faire bon usage de sa langue; tant mieux pour celui qui attire les chalands. Le courage littéraire lui-même est chose rare, et il s'en faut que le sentiment national allemand se soit élevé à un assez haut degré d'énergie et de pureté pour nous faire comprendre que la science et l'art font partie aussi de ces impérissables joyaux d'un peuple, que chaque citoyen doit défendre contre toutes les atteintes qui pourraient en ternir

l'éclat et l'honneur. Aussi les étrangers se rendraient-ils coupables envers nous d'une criante injustice, s'ils voulaient juger des talens littéraires ou même de la pudeur et des mœurs intellectuelles des Allemands d'après les opinions qu'expriment, en matière d'*esthétique* et de goût, la foule des journaux et des pamphlets qui s'occupent de ces objets; car, il faut le dire, il n'y a point d'exemple d'une anarchie, d'une confusion semblables à celles auxquelles notre littérature est de nos jours en proie. On est effrayé de la rapidité avec laquelle tout vieillit en Allemagne, et du peu de mémoire que la nation conserve de sa propre grandeur. Du sein de l'aridité, du vide, de la décrépitude spirituelle, elle voit, presque au même instant, éclore autour d'elle une riche moisson de fleurs et de fruits; elle voit, en moins de cinquante ans, des hommes comme Lessing et Winkelmann, Klopstock et Gœthe, Herder et Schiller, Hamann et Jacobi, Jean-Paul et Tieck, répandre sur elle avec prodigalité les admirables trésors de leur vie intellectuelle : l'Éden de Shakspeare s'ouvre devant elle dans toute son immensité; Kant, Fichte, Schelling, Hegel, lui expliquent les lois du monde intellectuel; une critique animée du souffle créateur de W. Schlegel lui révèle les mystères de la poésie et du beau. Et cette nation, tout comme si tant de génies n'avaient jamais agi sur elle, s'abaisse jusqu'à prendre goût aux productions d'un Kotzebue et d'un Clauren; elle va s'enivrer de la tragédie frelatée de Mullner; elle accorde ses applaudissemens aux farces de Henri Heine[1]; et c'est tout au plus si, dans les

1 Clauren est un pseudonyme. L'écrivain dont les ouvrages sont publiés sous ce nom, s'appelle Charles Heun. Il est conseiller intime du roi de Prusse, et rédacteur en chef de la Gazette d'État de Berlin. C'est l'un des romanciers les plus féconds et les plus goûtés de l'Allemagne. On ne peut lui refuser de l'imagination, une manière de conter très-attrayante et une certaine abondance de style; mais la contexture de ses romans est ordinairement absurde et ses caractères

vastes domaines de sa faveur, elle cède un petit coin de terre aux roses délicates de Rückert et d'Uhland, au riche parterre de violettes de Schefer, à la vigoureuse touffe de lauriers de Platen [1]. Tous les états, tous les sexes, tous les âges sont avides de nourriture poétique : le voyageur brûlé de tous les feux du Sirius, ne souhaite pas avec plus d'ardeur une source d'eau pure. Et puis admirons la pâture que cette armée permanente d'Érisichtons littéraires accepte de la main de ses coryphées. Voyez la coupe vers laquelle elle se précipite pour la vider jusqu'à la lie. De respectables collaborateurs de chancellerie se sont réunis par petites associations pour vouer, dans leurs heures perdues, à des Muses vieilles filles les soins compassés de leur galanterie de vieux garçons. Ils célèbrent dans leurs sonnets la chaise et le sopha, la table et l'armoire, et ne mangent pas leur pain quotidien sans que la poésie le leur ait assaisonné de quelques feuilles de laurier : et le public est invité à vouloir bien honorer de sa présence ces honnêtes et décentes récréations, et, qui le croirait?.... il accepte! A Dieu ne plaise que jamais ils se laissent aller aux éclats du rire d'Aristophane; qu'au milieu des accès d'une joie bachique ils agitent le thyrse, ou qu'ils évoquent du sein de l'antique nuit les sombres images auxquelles la tragédie d'Eschyle empruntait ses terreurs. Ils veulent se frayer vers le Pinde cette voie dorée de la médiocrité qui conduit si doucement à travers

outrés. Nous ne connaissons rien de Henri Heine : il a composé des comédies.

1 Rückert, Uhland, Schefer, Platen sont aujourd'hui les meilleurs poètes lyriques de l'Allemagne. Il faut y ajouter Gustave Schwab. (Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. II, p. 25.) La *Revue* donnera sous peu de temps des notices sur ces écrivains. Uhland est auteur d'une tragédie nationale intitulée : *le duc Ernest de Souabe et Louis de Bavière*. Platen (le comte Auguste de Platen-Hallermünde) a publié en 1826, sous la forme d'une comédie intitulée *la Fourchette fatale* (*die verhängnissvolle Gabel*), une satire contre la littérature du jour et spécialement contre la tragédie fataliste.

la vie. Cette troupe innocente professe le principe de la tolérance absolue en matière de goût. Et quoi de plus naturel? Celui qui craint pour lui-même la sévérité de la critique, ne doit-il point être disposé envers les autres à une large indulgence? Il est vrai qu'une aussi chaste poésie a peine à ne pas se dissoudre et s'évaporer dans les fades émanations de sa propre douceur : il est vrai que les influences narcotiques qu'elle répand autour d'elle, la satiété, l'engourdissement qu'elle produit, et qui de tous côtés réagissent sur elle, doivent lui faire craindre à chaque moment une décomposition chimique. Peu importe: elle ne se précipite que plus volontiers dans cette eau claire, qu'à l'exemple de Pindare elle regarde comme le meilleur des élémens. Quoi qu'il arrive à l'univers, elle rime; les plus effroyables catastrophes n'altèrent pas le calme heureux de son tempérament. Si parfois elle se sent importunée par les attaques d'une critique trop exigeante, elle les dédaigne, forte du sentiment de sa bonne éducation, et consolée par la pensée que, dans cette foule de gens de toute espèce, l'homme à la toilette la plus soignée doit se résigner à se voir froissé peut-être par quelque mal appris. Et si l'ennemi la serre de trop près, elle soupire quelques plaintes sur le mauvais ton du jour, se retire dans le cercle étroit de ses sympathies, et cherche un remède à ses blessures dans la société d'assurance des louangeurs mutuels.

Cette fraction de notre littérature contemporaine se donne beaucoup de mal pour apprécier dignement le grand écrivain dont les œuvres vont nous occuper. Mais que cette appréciation est superficielle et plate! comme, à travers tous ses fatigans éloges, ses phrases académiques et son admiration ébahie, on voit percer à chaque instant une sécheresse et une pauvreté d'esprit, qui montrent évidemment que ces bonnes gens ne savent trop eux-mêmes ce qu'ils doivent louer dans Gœthe. En effet, que l'on nous

indique, dans tous nos petits journaux littéraires, un seul article qui ait saisi le véritable esprit de la poésie de Gœthe, qui analyse avec intelligence et sentiment un seul de ses ouvrages, qui contienne un seul mot raisonnable sur l'une ou l'autre de ses plus légères productions! Voyez-les se tourmenter, tantôt à faire devant lui de roides et bizarres courbettes, comme s'ils étaient bien plus frappés du crachat de ministre qu'il porte à l'habit, que du laurier de poète qui couronne son front; tantôt à lui prodiguer les plus fades adulations, comme s'ils ne briguaient que le bonheur de lui arracher un sourire bienveillant, ou même une gracieuse épigramme; tantôt, et le plus ordinairement, à se traîner dans des lieux communs surannés, parce qu'après tout il est le vétéran de la littérature allemande, et comme s'il suffisait, pour devenir un homme notable, de s'adosser à cette grande notabilité.

D'un autre côté, et comme pour former contraste avec cette nullité aristocratique, s'élèvent des voix plébéiennes qui poussent jusqu'à la grossièreté leur rudesse roturière. Elles sortent, ces voix, des ruines d'une école qui, lors de cette grande fermentation littéraire, où les vrais fils des dieux eurent à défendre l'Olympe de la poésie contre les enfans de la terre, soumis encore à une foi vieillie, se bâtit un castel sur l'un des penchans de la montagne sacrée, pour y ressusciter l'esprit du moyen âge, en parant de couleurs fantastiques la féodalité, la chevalerie, les romantiques amours des trouvères et, par-dessus tout, la hiérarchie papale. Bientôt il fut évident que cette troupe d'inspirés ne réussirait pas plus que la tourbe commune des enfans de la poussière à ranimer des momies. Lorsque plus tard le premier et, il faut le dire, le plus vaillant châtelain de cette citadelle quitta la poésie pour des intérêts plus positifs, la garnison, abandonnée à elle-même, se jeta dans un romantisme tellement exagéré, tellement bizarre, que les plus intrépides admirateurs du temps passé durent eux-mêmes y

prendre peu de plaisir. Pendant les graves événemens qui vers ce temps agitèrent l'Allemagne et qui demandaient non des paroles, mais des actions, toute cette fantasmagorie parut un moment oubliée. Mais, depuis la paix, on entend de nouveau ces sauvages clameurs sortir, plus exigeantes que jamais, des forêts du moyen âge : à les entendre, nous ne devons connaître de poésie que celle qu'éclaire le mystique demi-jour des vieilles cathédrales, qui se pare d'habits de messe et bourdonne des chants d'église : cette congrégation de flagellans littéraires ne demanderait pas mieux que de pouvoir, à vigoureux coups de poings, tels qu'en donnaient les vieux chevaliers allemands, expulser la muse de Gœthe du bois sacré des bardes de la patrie. Au reste, il importerait peu qu'elle se targuât devant la nation de son mauvais goût; que, prenant, dans son délire, la lueur d'un météore pour l'éclat du soleil, elle voulût faire passer Gœrres pour le premier philosophe de l'Allemagne; que, détournant de sa voie un talent véritable, elle prônât Steffens [1] comme le plus grand de nos poètes : si du moins la tendance de cette école ne compromettait pas au plus haut point des intérêts bien autrement graves que ceux du goût, la liberté de la pensée, le progrès des saines idées religieuses et la prospérité de la patrie. Cette école qui, il y a dix ans, se faisant un jeu de la liberté du peuple et du bonheur de l'État, cherchait à détruire la confiance qui unissait les souverains et les nations, veut ramener aujourd'hui l'Europe aux temps d'Hildebrand : elle condamne l'examen et la lumière, et leurs plus fermes soutiens, les études de l'antiquité classique; elle corrompt la jeunesse en la nourrissant d'idées mal digérées d'énergie patriotique, d'unité et d'indépendance germaniques, et flatte le penchant qui porte naturellement cet âge vers la mollesse et l'oisiveté, en lui persuadant qu'il n'est besoin de travaux ni de sueurs pour devenir un homme solide,

[1] Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. III, p. 351.

que la science n'est qu'un bagage inutile, que l'érudition n'est bonne que pour les pédans. Quand un parti manifeste une pareille tendance, il n'est plus seulement, comme on pourrait être disposé à le penser dans un moment d'indulgence, un de ces phénomènes singuliers comme la vie des nations en présente de temps en temps ; il ne faut pas vouloir attendre que, dans les jeunes têtes qu'elle séduit, elle s'évapore d'elle-même comme tant d'autres caprices, quand l'âge de la raison sera venu. Tous les amis de la civilisation, tous les patriotes allemands, les gouvernans, les pères, les maîtres, doivent s'opposer, dans leur sphère, à une pareille maladie, et si la critique littéraire comprend son devoir, elle ne sera pas la dernière à préciser la nature du mal, à en signaler les dangers, à le combattre avec tout le sérieux et toute la fermeté dont elle est capable.

Si d'un côté, comme nous venons de le dire, la médiocrité présomptueuse a de nombreux organes dans notre critique contemporaine; si, d'autre part, un vandalisme effréné, pour exercer ses fureurs contre le bon goût, peut user chez nous de la parole aussi souvent et aussi longuement que bon lui semble, nous avons un troisième parti, celui d'une trivialité et d'une platitude avouées, qui se garde bien de rester en arrière des deux autres. Un honteux idiotisme, qui ne peut plus se dissimuler la banqueroute où est tombée sa poésie, ne craint pas d'exhaler sa bile envenimée contre le petit nombre d'hommes qui représentent encore parmi nous les beaux jours de notre littérature : cette meute poursuit de ses aboiemens le vieil hiérophante de notre poésie, et voudrait, à coups de dents, lui arracher sa robe d'honneur : elle espère obscurcir le mérite de notre ingénieux Tieck, en reproduisant, sous des sarcasmes monotones, quelques critiques de détails déjà mille fois récapitulées. Et faut-il s'étonner que ce sansculotisme littéraire ose se montrer à la faveur de la liberté dont toutes les opinions jouissent

en Allemagne? Ce misérable commérage, cette envie de médire, qui depuis long-temps ont banni de nos salons le ton de la bonne conversation, envahissent aussi la critique. Gœthe se trouve sur le seuil de sa quatre-vingt-unième année : les lauriers que lui ont valu douze lustres de gloire ceignent ses tempes vénérées; encore aujourd'hui jaillissent du foyer de son génie de précieuses étincelles, et la plus simple parole, le plus insignifiant distique sorti de la plume de ce vieillard, a plus de valeur que des feuilles, que des volumes entiers de nos tachygraphes esthétiques : et un Mullner ose impunément lui reprocher le poids de ses années; il ose traiter de vain enfantillage les sentimens de respect et de gratitude que la nation conserve encore pour son vieux poète! O qu'elle était belle, cette piété de l'antiquité, qui ne croyait pas pouvoir se montrer assez reconnaissante envers les têtes blanchies de ses poètes! Comme elle célébrait avec émotion ces vieillards aimés des dieux qui, pour prix d'une vie consacrée tout entière au pieux et grave service des Muses, conservaient toute la fraîcheur de leur pensée! Combien elle nous présente de poètes qui, dans leur quatre-vingtième, dans leur quatre-vingt-dixième année, sacrifiaient encore d'un esprit vigoureux aux sœurs de l'Hélicon! Simonide, âgé de quatre-vingts ans, se vantait de n'avoir rien perdu de sa verve; à pareil âge, ou peut-être à un âge plus avancé, Sophocle, accusé de faiblesse d'esprit, confondit ses adversaires en leur présentant le dernier fruit de son génie, l'Œdipe à Colonne; et nous savons que ses contemporains, émus au spectacle d'une vieillesse comblée d'aussi éminentes faveurs, en furent remplis de gratitude envers les dieux, et surent étouffer les clameurs d'une indigne envie. Il était réservé à l'époque où nous sommes de se croire au-dessus de tant de candeur et de véritable *humanité*. Nous vivons dans des jours où le travail n'est plus estimé, où cette lime des années, recommandée autrefois par l'esprit le plus cultivé

de l'ancienne Rome, a perdu tout son prix : tout vient en dormant aux hommes de notre âge. Il n'y a que de pareilles gens qui puissent se glorifier de leur peu de respect pour la vieillesse et le mérite. Ils n'ont rien appris : c'est pourquoi ils rougissent de leurs maîtres.

Nous ne parlerons pas des attaques qui ont été dirigées contre Gœthe au nom d'une morale pharisaïque ; la frivolité d'un public qui s'ennuie facilement de toutes ces affectations de piété, et, bien mieux encore, l'inexorable temps, en ont fait prompte justice. Mais que personne ne nous en veuille pour avoir, en commençant cet article, allumé d'abord quelques feux de guerre destinés à purifier l'air de démons malveillans, et de nous voir nous avancer vers l'autel des Muses, ceints non-seulement de la guirlande de fête, mais aussi du glaive du combat. Notre littérature est dans un état de fermentation : ces alternatives de surexcitation et de satiété par lesquelles a passé, pendant plusieurs années, notre vie intellectuelle, étourdie qu'elle était par des événemens extraordinaires, épuisée par les efforts immenses qu'elle avait faits pour notre régénération politique, distraite même par la douceur du repos, semblent arrivées au point de se résoudre en une crise bienfaisante. Sous la cendre ont couvé quelques étincelles d'un goût plus pur, d'une plus noble tendance ; elles commencent à se faire jour : de jeunes talens qui ont sucé le lait fortifiant des études classiques, qu'enflamment les modèles de notre belle époque, et dans lesquels jaillit une source vive d'inspirations originales, s'élèvent avec honneur au-dessus du niveau des eaux dormantes de notre littérature actuelle ; il faut qu'avant peu les rayons d'une vie nouvelle éclairent le domaine de nos Muses. Il s'agit donc de dissiper les ténébreux esprits qui égarent le sentiment national. Signaler hautement, nommer en face l'ennemi qui est en guerre avec le beau, ne plus lui faire, par un commode amour de la paix, de funestes con-

cessions, se garder surtout de le négliger par hauteur ou par lâcheté ; voilà, ce semble, le devoir de tous ceux qui veulent secouer le joug du médiocre et du commun : joug honteux, auquel on ne se soumet pas seulement par une coopération active, mais qui s'appesantit enfin sur ceux-là mêmes qui comptaient se borner au rôle de silencieux spectateurs. Et si, pour cette grande croisade, l'on se donne rendez-vous devant la maison d'un vieux capitaine, bien que lui-même, fatigué d'une longue et glorieuse suite de victoires, repose maintenant sur ses trophées, que, par là, personne ne craigne de déplaire à l'illustre vieillard, comme s'il se croyait étranger aux efforts d'une génération naissante, comme s'il voulait dormir tranquille à l'ombre de ses lauriers et qu'il craignît d'être dérangé par le bruit des armes. Lui-même nous a rendus attentifs au besoin de l'époque; c'est de lui qu'est parti le cri de guerre : « Pour me défendre contre les obscurantins qui s'appliquent à me nuire, moi aussi je trouverai des Ulrich de Hutten et des François de Sickingen. [1] »

Nous sommes bien éloignés, sans doute, de vouloir nous comparer à ces grandes et héroïques figures allemandes; mais du moins nous pouvons, aujourd'hui que nous allons essayer d'apprécier l'édition définitive des Œuvres de Gœthe, nous prévaloir du culte que, dès notre jeunesse, nous avons voué à ce grand poète, de l'attention soutenue, de l'infatigable ardeur, de l'enthousiasme et de l'amour que nous avons toujours apportés à l'étude de ses productions.

Nous n'aurions guère pu choisir, pour l'accomplissement de ce devoir, une conjoncture plus heureuse que celle où la correspondance de Gœthe avec Schiller, nouvellement mise au jour, initie le monde littéraire aux secrets de l'in-

1 *Doch gegen die obscuren Kutten,*
Die mir zu schaden sich zerquälen,
Auch mir soll es an Ulrich Hutten,
An Franz von Sickingen nicht fehlen.

time parenté qui unissait ces deux génies comme hommes et comme poètes. Pour les admirateurs de Gœthe surtout cette publication a été un grand sujet de satisfaction et de joie. Si le charme qu'ils trouvent aux écrits de Gœthe provient principalement de ce qu'ils y voient une expression vive et claire de la nature humaine, mais de la nature humaine éminemment cultivée, complète et vigoureuse, telle qu'elle ne s'était plus manifestée depuis les Grecs, combien ils ont dû éprouver de joie, combien ils ont dû être édifiés en voyant la justesse et la parfaite vérité avec laquelle Schiller saisissait le caractère essentiel du génie de son illustre ami. On peut dire que Schiller, sous ce rapport, nous apparaît comme un *hypothète* des Muses, doué par elles du pouvoir de pénétrer de ses regards dans l'intérieur de leur favori : il est même très-probable que ces lettres, publiées dix ans plus tôt, auraient déterminé plus d'un de nos contemporains à s'exprimer sur le compte de Gœthe d'un ton plus modeste. Au moins n'aurons-nous plus le dégoût d'entendre le piétisme littéraire de nos jours mettre son hypocrite sensibilité sous la protection du nom de Schiller, de ce Schiller qui s'abandonnait avec tant de naïveté et sans aucun trouble de conscience à l'ascendant qu'exerçait sur lui le caractère aussi bien que le talent de Gœthe; de ce Schiller qui admirait avec tant d'indépendance et de sincérité cette puissance de création pandémoniaque, que notre esthétique larmoyante a en horreur comme un abominable paganisme; de ce Schiller dont le génie n'atteignit toute sa hauteur que parce qu'il sut comprendre et reconnaître la grande mission que son ami était appelé à remplir dans l'empire du beau. Que l'exemple de Schiller apprenne à nos beaux-esprits que ce n'est pas d'après des préjugés et d'étroites théories, mais d'après lui-même et dans sa totalité qu'un aussi grand maître doit être jugé. En effet, à l'exception de Shakspeare, aucun poète moderne n'a manifesté comme Gœthe

la liberté de création la plus illimitée qui puisse se concevoir dans l'homme sous une forme à la fois originale et sévère, réglée, à l'insçu de l'écrivain lui-même, par des lois cachées dans le sanctuaire de son ame. Aussi la critique n'arrivera jamais à aucun résultat dans l'appréciation des ouvrages de Gœthe, tant qu'elle ne se sera point donné une vue claire de l'ensemble de son génie, qui puisse lui servir de point de départ, tant qu'elle s'obstinera à mesurer son mérite poétique pièce à pièce et comme à l'aune. Et lorsqu'après tant d'autres nous assimilons ici Gœthe à Shakspeare, que l'on veuille bien se garder de ne voir dans ces dioscures que la répétition de la même individualité, modifiée seulement par les temps et la nationalité de chacun. Sur cette manière de voir, très-ordinaire il est vrai, mais très-fausse, reposent tous ces parallèles auxquels, malgré tant d'essais malheureux, on n'a pas encore renoncé, et où, comparant deux génies d'un caractère analogue, on veut à toute force que l'un ait été l'imitateur de l'autre; de sorte qu'en résultat on refuse toute originalité au dernier venu. Sans doute, considérée en elle-même, la source première de toute activité spirituelle est un soleil projetant de toutes parts des rayons innombrables qui, pris ensemble, forment la grande famille des intelligences humaines. C'est de ce foyer commun qu'elles empruntent lumière et chaleur, et tout ce qu'elles produisent sous les zones les plus différentes, peut, en dernière analyse, être ramené à une loi générale d'unité formatrice. Mais ceci n'est vrai que de la vertu plastique; quant à la formation elle-même, sa loi est la liberté, la multiplicité; elle ne se modifie pas seulement d'après les influences diverses des temps et des lieux; il y a encore là je ne sais quelle étincelle divine et mystérieuse qui donne à l'œuvre son caractère propre, qui fait qu'elle est unique en son genre et qui constitue précisément la différence qui existe entre chaque génie original et tous les autres. C'est ce dont on peut se convaincre

d'autant plus facilement en comparant Shakspeare et Gœthe, que dans ces deux poètes, moins que dans tout autre, le jugement court danger d'être égaré par des particularités de religion ou de nationalité : ils sont, dans le sens le plus élevé du mot, les poètes de l'humanité ; c'est leur caractère d'homme qui, dans leurs écrits, domine tous les autres. Mais ceci encore a besoin d'être bien compris. Assurément l'on ne saurait méconnaître ni l'Anglais dans Shakspeare, ni l'Allemand dans Gœthe. Loin de là, nous voyons se réfléchir en eux la vraie et fidèle image de leur nation ; mais une image complète de ce que cette nation a de plus intime et de vraiment caractéristique, et non pas seulement de ces propriétés purement extérieures et accidentelles, de ces *couleurs locales*, auxquelles tout se réduit pour ceux qui ne font que singer l'originalité. Cette gravité mélancolique, cette profondeur hautaine, cet orgueilleux sentiment de soi-même, ce regard perçant qui mesure le monde, cette inépuisable verve de l'*humour* qui se prend lui-même pour but de sa propre ironie, tous ces traits nationaux de l'Anglais ne se sont certainement réfléchis encore dans aucun individu d'une manière aussi vive et aussi frappante que dans le modeste poète de Stratford. Mais la Muse qui, sur ses bras maternels, le porta doucement à travers la vie, avait épuré ces dons de l'alliage grossier qui les altère souvent dans la réalité ; elle en avait modéré l'excès, les avait dégagés de ce qu'ils ont ordinairement de trop pesant, et en avait tempéré l'influence un peu sombre par la sérénité d'une imagination toujours jeune et riante. Ne trouve-t-on pas dans Gœthe l'Allemand tout entier avec sa cordiale droiture, sa sentimentalité, son enthousiasme rêveur, ses scrupules, sa manie de raffiner et de creuser, et toute cette surabondance qu'il y a en lui de profondes pensées, de vagues pressentimens, de besoin d'aimer ? Mais que Gœthe ne se soit pas laissé arrêter par ce que ces qualités, excellentes d'ailleurs, ont de défectueux ; que, dédaignant de faire les choses

à demi, s'inquiétant peu de prendre ses aises, il ait, d'un esprit libre et résolu, suivi la Muse partout où elle le guidait; qu'il ait été droit son chemin, sans être arrêté par les avertissemens d'une prudence méticuleuse ou découragé par l'indifférence et l'insensibilité de la foule: voilà le mérite qui lui est personnel. Par ces qualités du caractère allemand, dont ses écrits portent l'empreinte, il est Allemand, il appartient à sa patrie. Mais cette nationalité, il l'a épurée par la puissance de son génie; il l'a élevée à la plus belle, à la plus pure humanité: et de cette manière il a fait à son peuple le plus inappréciable présent, en lui donnant l'intelligence de son propre caractère, sans le flatter par la servile reproduction de ses faiblesses et de ses défauts. Il y a beaucoup de gens, il est vrai, qui lui font un reproche de n'avoir pas écrit *une bataille d'Hermann* [1], ou de n'avoir pas daigné s'occuper de quelque autre sujet de l'histoire d'Allemagne; car ils comptent pour peu de chose son Gœtz de Berlichingen, où les paysans jouent un bien plus grand rôle que la chevalerie. Ils ne peuvent pas encore lui pardonner de n'avoir pas pris dans l'histoire ancienne du saint empire romain quelque grand événement politique, pour en faire la matière d'un chef-d'œuvre et se légitimer ainsi devant le corps des maîtres-jurés en patriotisme. Mais à quoi bon tout cela? ces touchans regrets ne changeront pas ce qui est et ce qui s'est développé d'après une loi propre et intérieure. Et en attendant que la Muse dissipe les brouillards qui couvrent les yeux de toute cette honnête médiocrité, en attendant que Minerve lui ait arraché du front le bandeau d'airain, les divins rejetons du génie de Gœthe continuent à fleurir, brillans d'une impérissable jeunesse; le domaine de leur pacifique puissance s'étend de plus en plus, et, selon toute apparence, les Français, les Anglais, les

1 Klopstock est l'auteur d'un drame national, intitulé la *Bataille d'Hermann* (*die Hermannsschlacht*), dont le sujet est la défaite de Varus.

Italiens, auront depuis long-temps rendu hommage à Gœthe, et compris sa haute influence littéraire, quand plus d'un hypocondriaque Allemand sera encore à se demander si sa conscience lui permet de se laisser aller à l'admiration d'un aussi grand génie.

Nous ne saurions mieux faire, pour continuer nos observations sur l'esprit et la nature de la poésie de Gœthe, que de poursuivre la comparaison que nous avons commencée entre lui et Shakspeare. Ces deux poètes se rapprochent beaucoup l'un de l'autre, et à eux deux ils forment, du moins pour la poésie germanique, un centre vers lequel ont plus ou moins tendu tous les efforts des générations postérieures. Du reste, dans ce parallèle il nous semble moins important qu'on ne pourrait le penser, de porter en ligne de compte la différence des siècles où ils ont vécu et des influences sous lesquelles leurs individualités se sont développées. Tous deux ont conçu le monde des phénomènes au plus haut degré comme poètes, c'est-à-dire d'après la nature idéale de l'humanité pure. Telle ayant été la fonction primitive et principale du rôle qu'ils étaient appelés à jouer, ils ne pouvaient rien recevoir du dehors : toutes les particularités résultant des rapports où ils ont vécu l'un et l'autre, sont, à cet égard, quelque chose de purement accidentel et même d'indifférent. Ainsi, que l'on parle de la marche singulièrement heureuse et favorisée qu'a suivie la culture et le développement de Gœthe; qu'on le montre, d'un côté, parcourant une riche et vaste sphère d'études, et placé, de l'autre, dans les relations les plus agréables et les plus brillantes; et que, sous tous ces rapports, on soutienne qu'il a eu des avantages immenses sur Shakspeare, qui n'est jamais allé bien loin dans la carrière des études scientifiques et n'a pas joui d'une existence aussi bien dirigée, aussi une que celle de Gœthe; il se pourrait bien qu'en revanche on trouvât égalité et même supériorité

d'avantages en faveur de Shakspeare dans le caractère des époques qui ont vu naître les deux poètes. Shakspeare vivait dans un siècle plein de poésie : le monde qui l'entourait était encore tout imprégné, tout saturé de ce romantisme de sentimens et de pensées qui dispose tout naturellement les esprits des contemporains à se laisser aller aux accens du poète, et pour lequel la poésie est même un besoin impérieux qu'il avoue et dont il réclame hautement la satisfaction. Il n'y avait pas là de demi-philosophie ou de philosophie entière qui eût enlevé aux esprits leur heureuse naïveté; les poètes étaient eux-mêmes encore les législateurs immédiats du goût de leur époque. Veut-on se convaincre de tout l'avantage que donne à la poésie cette action et cette réaction continuelles entre le poète et l'atmosphère qui l'environne; veut-on voir combien elle lui facilite son travail, combien il gagne à se mouvoir ainsi librement au milieu de la vie et de la réalité, et avec quelle harmonie, en de pareilles circonstances, les accens de la Muse s'échappent d'un sein inspiré? que l'on voie la poésie des Grecs : c'est là surtout qu'il s'en trouve de nombreux et éclatans exemples. C'est chose bien différente d'agir sur des ames enthousiastes ou sur des esprits critiques. C'est aussi là sans doute une des principales raisons pour lesquelles Shakspeare a de préférence écrit pour le théâtre. Pourquoi se serait-il donné la peine de chercher au fond de son cabinet un lecteur solitaire, quand chaque soir il était sûr de voir se presser devant lui les flots d'une multitude toujours prête à s'exalter, accourue, sans que rien eût été capable de la retenir, pour se laisser charmer immédiatement aux accens vivans de la Muse? Pour peu qu'on veuille songer à l'état misérable où se trouvait alors la partie matérielle de la scène, on ne prétendra pas que ce n'était pas bien réellement la poésie, mais les décors ou quelque autre plaisir accessoire qui exerçait ce pouvoir sur la foule! Que l'on reporte maintenant ses regards vers le siècle de

Gœthe. D'abord la sécheresse et le vide de la période de Gottsched et de Bodmer : point de poésie, et, ce qui était cent fois pis, aucun pressentiment, aucun besoin de poésie. Depuis long-temps on avait pris le parti de se contenter de la prose comme d'une excellente ménagère bien sage et bien économe; le moindre élan de l'ame ou de l'imagination, tel qu'en exige la poésie, était considéré comme un dangereux excès, auquel on pouvait tout au plus se laisser aller aux grands jours de fête de la vie, et alors même avec une extrême précaution : disposition bourgeoise, qui de nos jours encore donne bien des tourmens à la poésie. La philosophie de cette époque croyait avoir enfermé dans ses arides et insuffisantes formules toutes les profondeurs de la sagesse humaine. Elle avait précisément ce qu'il fallait pour rendre les contemporains entièrement incapables d'enthousiasme, entièrement insensibles à l'action immédiate du beau, et la voie qu'elle suivait elle-même pour arriver à se rendre compte du beau par principes, conduisait à une nullité absolue. Tout était donc à créer : la poésie et le sentiment même de la poésie. De là des essais de tout genre qui, précisément parce que ce n'étaient que des essais, parce qu'ils n'étaient pas la conséquence d'une loi intérieure, mais les résultats d'un sentiment indéfini, d'un vague besoin de distraction, égarèrent au loin ceux qui les tentaient, et permettaient à peine de distinguer encore, au milieu de tant de déviations, l'étroit sentier du vrai et du bien. Puis des erreurs, des obstacles, des contradictions de toutes parts. Le génie se fortifie, il est vrai, dans de pareilles circonstances : mais combien il perd de momens précieux! Cette heureuse naïveté d'un rapport primitif, immédiat, entre le poète et ceux auxquels il s'adresse, il n'y a point à y songer ; au lieu d'agir sur ses contemporains, il faut d'abord que le poète rende son action possible : ses efforts restent isolés, sans ensemble. Et bien qu'à chaque métamorphose du temps, il

se dépouille, comme le serpent, d'une peau nouvelle, pour s'élancer du sein de la fermentation toujours plus neuf, plus frais, plus éclatant; cependant il paie son tribut au temps, et lors même que celui-ci ne l'aurait pas attaqué dans son germe, il l'a néanmoins arrêté dans sa marche, et ce n'est que plus lentement et par bien des détours qu'il a pu arriver à son plein développement, à toute sa maturité.

Shakspeare et Gœthe ont donc trouvé tous deux, dans leur siècle, une égale part d'inconvéniens et d'avantages. Shakspeare a été réduit à suppléer par sa pénétration naturelle aux lumières que son époque ne pouvait pas lui donner; mais, en récompense, l'esprit tout poétique de cette époque lui a été d'un puissant secours. Il a fallu que Gœthe, par la vigueur de l'inspiration, s'élevât au-dessus des dédains et de la sécheresse de son temps; mais il a eu le spectacle d'un grand mouvement intellectuel, et un semblable mouvement, n'eût-il consisté qu'en infructueuses spéculations, en doutes inquiets, n'eût-il fait qu'édifier et démolir tour à tour, sans satisfaire personne et sans jamais être satisfait, ne laisse pas cependant de fournir à l'observateur attentif une masse d'importans résultats. Mais tout cela, nous le répétons, n'a pas essentiellement contribué à faire de Shakspeare et de Gœthe les deux plus grands poètes des temps modernes. S'ils le sont devenus, c'est par l'universalité de leur génie, c'est-à-dire parce qu'ils ont su se rendre maîtres des sphères d'idées les plus différentes, et mettre en œuvre avec une énergie créatrice les matériaux qu'elles offraient à l'action de l'art. Tous deux ont, en poésie, fait le tour du monde. On pourrait à peine citer une époque, un peuple, une situation, qui ne les eût pas intéressés; et s'il en était quelques-uns, il ne faudrait pas en conclure que l'élément humain de ces choses n'eût pas éveillé leur sympathie; mais sur l'océan de la vie le flot presse et chasse le flot, et dans le labyrinthe des vicissitudes de la terre, le génie le plus pé-

nétrant ne saurait parcourir toutes les sinuosités, et n'atteint jamais le terme du chemin. Et cette universalité qui se manifeste dans l'étendue de leur talent ne se montre pas moins dans le contenu de leurs ouvrages. Saisir dans chaque sujet ce qu'il a d'original et de propre à être mis en œuvre par la poésie, faire ressortir dans la peinture des détails le type qui les rattache à l'ensemble, sans effacer dans l'expression de cet ensemble le caractère particulier des détails; savoir créer de manière que toutes les parties de l'œuvre éclosent l'une de l'autre, joignent et s'engrènent intimement, d'après un ordre harmonique et naturel, voilà des qualités que parmi les poètes modernes nul n'a possédées comme eux. Combien de résultats intéressans et féconds ressortiraient, pour l'esthétique scientifique, du travail d'un critique qui, doué de la délicatesse et de la pénétration d'esprit nécessaires, s'appliquerait à indiquer en détail le parti que, dans un si grand nombre de leurs chefs-d'œuvre, les deux poètes ont tiré de la matière la plus insignifiante; à montrer comment ils ont su trouver la source d'une invention féconde, d'une création pleine de vie, d'un organisme parfait dans quelque vieille chanson populaire à moitié oubliée, dans quelque mal-adroite ballade, dans quelque bon gros proverbe, ou bien dans une nouvelle bien prolixe, dans une donnée aride en apparence, empruntée à quelque chronique, dans un fait négligé par l'histoire et fortuitement retrouvé. Voyez comme en toute chose ils ont communiqué la forme et la vie à ce qui était inanimé, effacé, méconnaissable, donné une ame à ce qui était immobile et desséché, des limites à ce qui nageait dans le vague et l'indétermination, un esprit à ce qui était brut et matériel, et fondu en un bel ensemble des fragmens isolés et dispersés. Leurs œuvres ont toute la liberté, tout l'enchaînement, toute la solidité des productions de la nature; les objets se réfléchissent avec clarté dans le miroir limpide de leur intuition poétique; une vigueur propre, une vie tran-

quille et une douce plénitude pénètrent leurs créations : on peut leur appliquer, et à elles seules, ces paroles que, dans le même sens, Gœthe met dans la bouche du Tasse : « Ce ne sont pas des ombres, qui ne doivent leur existence qu'à l'illusion d'un moment : je le sens, elles sont éternelles, car elles sont.[1] »

Voici maintenant en quoi les deux poètes nous semblent différer l'un de l'autre. Shakspeare s'est plus objectivé lui-même ; Gœthe s'est plus assimilé les objets. Le premier met plus d'importance aux personnes et aux caractères ; le second en met davantage aux situations et aux états de l'ame : l'un était principalement attiré par le spectacle de l'énergique développement de la vie, il lui suffisait que l'on eût vécu ; l'autre demande surtout en quel sens s'est fait ce développement, il demande comment on avait vécu. De là vient que dans les ouvrages de Shakspeare il y a un plus grand nombre de héros actifs, tandis qu'il y en a plus de passifs dans Gœthe. Shakspeare est éminemment dramatique ; il l'est non-seulement par la forme qui, comme nous l'avons déjà fait observer, était tout naturellement indiquée par le contact vivant où il se trouvait avec ses contemporains (explication qui, du reste, ne doit pas faire oublier qu'en toute chose il y a entre le fond et la forme une homogénéité intime et nécessaire) ; il est dramatique par le fond, par l'essence même de son génie, c'est-à-dire que son esprit saisissait avec spontanéité tous les rapports où pouvait se trouver le germe de quelque action animée, de quelque grand conflit, de quelque puissante catastrophe ; et la réflexion qui, certes, ne lui était pas étrangère, ne se manifeste dans ses ouvrages que par les traits fugitifs, délicats, nous pourrions même dire élégiaques, d'une poésie lyrique, douce et rêveuse, qui résonnent à travers le tumulte de ses énormes créations comme feraient

1 *Es sind nicht Schatten die der Wahn erzeugte ;*
Ich fühle, sie sind ewig, denn sie sind.

les sons plaintifs de l'harmonica à travers les bruyans accords de l'orgue. Dans Gœthe, la tendance réflexive se prononce d'une manière plus décidée. Il s'arrête plus volontiers aux complications qu'aux explications; son élément est l'épopée, comme ouvrant une plus large voie à l'expression des sentimens les plus mystérieux de l'ame, au développement des plus nobles et des plus poétiques situations. Si, de ce point de vue, on peut être tenté d'accorder à Shakspeare une objectivité plus décidée en ce qui touche la matière de ses ouvrages, il faut avouer que cet avantage se trouve compensé, d'une manière bien étonnante, par la forme de Gœthe, qui est de beaucoup plus objective que celle de Shakspeare; de sorte que, sur ce point, c'est l'homme du nord qui se montre davantage dans Shakspeare, et le Grec qui paraît plus dans Gœthe. Si le temps a eu quelque influence sur les deux poètes, c'est principalement en ceci que cette influence se montre, non toutefois sans faire de nouveau ressortir d'une façon éclatante la divine puissance de leur intelligence poétique. En effet, tandis que, dans Shakspeare, cette intelligence rassemble en une vigoureuse totalité, et soumet à une forme certaine les sentimens romantiques que lui présentait son époque, de telle sorte que cette exaltation indéterminée et ces vagues désirs qui caractérisent la poésie romantique, sont répandus autour de ses ouvrages comme un voile vaporeux, destiné à réfracter doucement les trop brûlantes éradiations de son génie, Gœthe anime et féconde par la richesse de son talent cette tempérance qui, après l'état d'inanition et de dégoût, résultat ordinaire d'une période d'essais malheureux et d'efforts trompés, est le premier symptôme d'un retour à quelque chose de mieux; et, par l'admirable harmonie qui se montre dans ses écrits entre le fond et la forme, il détruisit une erreur à laquelle on s'était facilement abandonné, celle de croire qu'il suffisait, pour avoir une complète et véritable poésie, d'adopter une forme fixe et bien

réglée. Et ce siècle, si pauvre d'imagination, qu'il remettait en possession des trésors de la poésie romantique, le récompensa de cet inappréciable bienfait : ce fut aux idées critiques dont ce siècle était riche, qu'il dut principalement de pouvoir suivre dans le choix de ses formes, non pas le pur instinct, mais des lois libres et réfléchies. En un mot, si, pour préciser notre sentiment sur ce point, il nous est permis de nous servir d'une image, nous dirons en terminant que dans Gœthe, la richesse musicale d'un esprit universel est limitée et contenue par la forme plastique, tandis que dans Shakspeare, au milieu d'un monde musical illimité et indéfini, l'élément plastique perce et domine comme la force souveraine qui le distribue et le régit.

Car, qui voudrait faire ressortir les points innombrables où les voies suivies par ces deux admirables génies se réunissent et se croisent, pour s'écarter ensuite de nouveau? qui voudrait tenter de découvrir la loi qui régit le libre arbitre sublime en vertu duquel la puissance créatrice de pareils génies s'empare de tel sujet et repousse tel autre? Il leur fut donné par la divinité de pouvoir ce qu'ils voulaient, et partout où leur esprit s'est posé une limite, il l'a fait avec ce libre et grandiose empire de lui-même, d'après lequel les poètes dramatiques de la Grèce n'ont écrit que pour la scène, sans que pour cela l'on soit autorisé à douter que leur talent eût pu briller dans d'autres parties. Aussi il ne peut, à tout jamais, être question que de ce que Shakspeare et Gœthe ont fait, et non de ce qu'ils n'ont pas fait. Si, par exemple, dans ces périodes pleines de troubles et de confusion qui sont signalées dans l'histoire d'Angleterre par les usurpations de la maison de Lancastre et la lutte de la Rose blanche et de la Rose rouge, Shakspeare a trouvé une mine inépuisable de puissans caractères, nous sommes loin de vouloir mettre en doute la part qu'a eu son patriotisme au choix de ces sujets; mais on jugerait d'une manière bien étroite et bien pro-

saïque, si l'on ne voulait admettre que ce motif, et si l'on n'en voyait pas un tout aussi puissant et plus puissant encore dans la possibilité de donner des formes plus poétiques à une matière prise dans un obscur lointain. Mais ce qui ajoutait encore à l'intérêt populaire qui s'attachait à ces sujets, c'était la situation vraiment brillante où se trouvait, au temps du poète, la nation anglaise, et qui s'était développée au sein de ces luttes fécondes en catastrophes, comme une floraison vigoureuse se prépare au milieu des orages de l'hiver. Ce n'était pas en vain que ces révolutions avaient précipité dans le tombeau des dynasties entières : elles avaient assis l'ordre légal sur des bases solides et fait naître pour les masses une prospérité vivace et digne d'envie. Le moyen âge, en Allemagne, n'a pas conduit à d'aussi favorables résultats : les plus nobles efforts de ceux de ses empereurs et de ses héros qu'animait un véritable patriotisme, n'avaient pas de prise sur un empire sans unité, que son histoire et sa situation avaient engagé, sous de nombreux rapports, dans les complications de la politique extérieure ; et quant au peuple, il y joue, la plupart du temps, un rôle très-mesquin. Ce qui s'est fait en Allemagne pendant ces temps, ne peut que bien rarement être rattaché à des individualités, au moins en tant qu'on voudrait en tirer un effet poétique. Aussi Gœthe, après avoir, dans Gœtz de Berlichingen, représenté avec une fidélité étonnante l'opposition anarchique qui, dans le moyen âge, existait entre les besoins de la masse et l'égoïsme arbitraire des individus, fixa à jamais son opinion sur le parti que l'on pouvait tirer de cette matière, et se tourna vers des sujets moins ingrats, plus féconds, mieux appropriés à la clarté, à la sérénité de son esprit.

Nouvelles et Variétés.

La noblesse française à la bataille de Nicopolis au quatorzième siècle.

Dans l'intention de justifier le jugement favorable des journaux critiques de l'Allemagne sur l'histoire des Magyares, par le comte de Mailath [1], nous empruntons à cet intéressant ouvrage, dont le deuxième volume vient de paraître, un fragment qui donnera à nos lecteurs une idée du style facile et souvent entraînant de l'auteur et du talent avec lequel il sait intéresser le public pour ses savantes et laborieuses recherches. Nous choisissons de préférence un épisode qui, ayant également été rapporté par des historiens français et étrangers, pourra servir de point de comparaison pour l'exactitude de cet écrivain, et l'empreinte nationale qui distingue sa narration de celle de ses devanciers. Le morceau que nous traduisons est en même-temps un tableau fidèle des mœurs de la chevalerie française au moyen âge, et du despotisme sanguinaire du sultan Bajazeth, digne modèle du grand-seigneur actuel. Voici comment Mailath rapporte l'expédition de l'empereur Sigismond contre la Porte ottomane, sur la fin du quatorzième siècle (deuxième vol. p. 136 et suivantes).

« L'année suivante, en 1396, Sigismond devait recueillir les fruits de sa démarche auprès de la cour de France, à laquelle il avait demandé des secours. Le récit que firent les ambassadeurs hongrois de la monstrueuse cruauté des Turcs à l'égard des malheureux chrétiens, émut profondément les braves chevaliers français. Le connétable et le ma-

[1] Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. III, p. 286.

réchal Boucicault les appuyèrent vivement; le duc de Bourgogne, Philippe-le-hardi, leur donna surtout des preuves sincères de son adhésion à leur cause. Dans son palais, il n'était bruit que de la guerre contre les Turcs. Pendant que les fiançailles d'Isabelle de France avec le roi d'Angleterre apaisèrent les dissensions invétérées des deux nations, la croisade contre les Osmanlis fut décidée. Le comte de Nevers, fils aîné du duc de Bourgogne, jeune seigneur de 25 ans, de mœurs douces et chevaleresques, chéri de tous les partis, obtint, d'après les vœux unanimes des différens corps, le commandement en chef de l'armée prête à partir pour la Hongrie. On lui donna pour conseillers le noble chevalier de Coucy, le plus sage et le plus expérimenté des capitaines de son époque, le seigneur de la Trémouille et l'amiral de France. La fleur de la noblesse se rassembla autour de la bannière de Bourgogne: on vit briller dans ses rangs le comte Bourbon de la Marche, Henri et Philippe de Bar, tous les trois issus du sang royal; le maréchal de Boucicault, Roye, Saint-Paul, Monturel et Saimpy: toute l'armée se composait de mille chevaliers et d'un nombre égal d'écuyers, suivis de six mille lansquenets. A Dijon, le comte de Nevers prit congé de son père et se mit en marche pour l'Allemagne et l'Autriche. Le chef était jeune et les chevaliers possédaient presque tous de grandes richesses. Le voyage ressemblait moins à une expédition militaire qu'à une promenade de cour; on se livrait sans réserve aux plaisirs de la table et aux jouissances de la volupté; des vins exquis suivaient en profusion les guerriers insoucians; des femmes de mœurs frivoles parcouraient nonchalamment le camp: la manie de la parure allait jusqu'au ridicule; les jeunes chevaliers portaient des souliers dont les pointes se prolongeaient à perte de vue, et auxquelles ils attachaient des chaînes en or qui remontaient à la jarretière. Les festins et les jeux se succédaient sans interrup-

tion, et lorsqu'on eut franchi les frontières de l'Autriche, où le duc de Nevers fut accueilli avec transports par le souverain, son beau-frère, la licence était à son comble. Tandis qu'en France on avait ordonné des jeûnes et de pieuses processions, et que les voûtes des temples retentissaient des prières que les ecclésiastiques adressaient au Ciel pour le succès des armes françaises, les guerriers nageaient dans les joies de l'opulence et se berçaient de beaux rêves qui leur promettaient d'éclatantes victoires. Relancer les infidèles du sol de la Hongrie, pousser jusqu'à Constantinople, traverser l'Hellespont, parcourir la Syrie jusqu'à ses limites opposées, délivrer la Palestine et le saint sépulcre de la domination des Turcs, et rentrer en France à travers la mer, telles étaient les douces illusions qui captivaient leur crédule imagination.

« Les troupes se réunirent à Bude. Les forces de Sigismond étaient devenues considérables. Sans compter les nombreux corps hongrois, les secours fournis par la France et plusieurs autres nations coalisées, firent de cette armée combinée une puissance imposante. L'électeur du Palatinat et le comte de Montbéliard, intendant du fort de Nuremberg, commandaient les chevaliers bavarois. Hermann II, comte de Cylli, amena à son tour une troupe de nobles Styriens. La moitié des membres de l'ordre teutonique arriva sous la conduite du grand-prieur Fréderic, comte de Hohenzollern; Philibert de Naillas, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, avait quitté l'île de Rhodes avec une foule de chevaliers, pour concourir à la défaite des ennemis du nom chrétien.

« A Bude Sigismond reçut le comte de Nevers chevalier: dès ce moment le jeune chef des troupes françaises arbora la bannière de Bourgogne, et Sigismond, à la tête de 60,000 hommes, donna l'ordre du départ. Les places de Widdin, d'Orsowa et de Racko se rendirent sans peine; Grand-Nico-

polis fut assiégée durant six jours; Toghan-Begh se défendit à outrance et Bajazeth s'approchait avec rapidité pour repousser une aussi formidable coalition.

« La témérité dans les deux armées ressemblait au délire. Bajazeth proféra la menace, que sous peu son cheval mangerait l'avoine sur le maître-autel de l'église de Saint-Pierre à Rome. Les coalisés, et surtout les Français, ne mettaient plus de frein à leurs habitudes licencieuses. Ils s'imaginaient que le sultan n'aurait pas même le courage de venir en Europe; ils se permettaient de s'écrier dans leur jactance, que leurs lances étaient assez fortes pour arrêter la voûte du ciel, au moment d'une chute inopinée.

« Un détachement turc d'environ 20,000 hommes parut dans la proximité de Nicopolis. En les apercevant, le noble chevalier Coucy dit aux seigneurs de Roye et Saimpy : « Allons voir ces gens-là! » Avec 500 lanciers et autant d'arbalétriers à cheval, ils se mirent en embuscade; plusieurs milliers de Turcs furent tués; les autres s'enfuirent. Ce triomphe augmenta la gloire militaire de Coucy, mais en même temps il attira sur lui la jalousie de ses compatriotes.

« Sur ces entrefaites Bajazeth s'était rapproché de l'armée chrétienne jusqu'à une distance de six lieues; des marodeurs vinrent annoncer cette nouvelle. Le maréchal Boucicault les qualifia de menteurs et les menaça de leur couper les oreilles; les cris de joie proférés par les Turcs, à Nicopolis, n'étaient selon lui qu'une misérable ruse. Lorsqu'il ne fut plus possible de douter de la vérité, le camp fut levé à la hâte et en désordre; d'épouvantables atrocités furent commises envers les prisonniers, qu'on finit par assommer sans miséricorde: dès-lors ceux d'entre les alliés qui avaient des sentimens plus élevés, perdirent tout espoir de succès, dont les Français s'étaient rendus indignes par cet acte de barbarie.

« Un premier escadron turc de cavalerie légère s'élança

dans la plaine; le comte de Nevers crut de son honneur de l'attaquer avec la cavalerie française. Ce fut en vain que Sigismond lui expliqua que les Turcs avaient l'usage de placer leurs plus mauvaises troupes à la tête du combat, et qu'il était de l'intérêt des alliés de ménager l'ardeur des meilleurs soldats pour l'attaque décisive de l'élite de l'armée ennemie, pour la défaite des janissaires et des spahis; ce fut en vain que le chevalier Coucy appuya cet avis de toute son éloquence, et que l'amiral Jean de Vienne épuisa toute sa logique pour le faire prévaloir. Le connétable, comte d'Eu et le maréchal Boucicault, qui s'étaient depuis peu brouillés avec Coucy et l'amiral, se prononcèrent d'autant plus vivement pour la résolution du comte de Nevers, que Sigismond avait blessé leur amour-propre, en négligeant de les consulter auparavant sur cette question. Ils déclarèrent hautement qu'ils ne permettraient jamais que l'infanterie hongroise engageât l'affaire avant les cavaliers français. Ceux-ci, après avoir entendu l'imprudente décision de leurs chefs, poussèrent des cris de jubilation et se précipitèrent sur l'ennemi.

« L'avant-garde ottomane céda facilement à la violente irruption de la cavalerie française; les janissaires eux-mêmes laissèrent 10,000 cadavres sur la place en se retirant derrière les spahis; mais bientôt ces derniers partagèrent l'infortune de leurs camarades, et plus de 5,000 d'entre eux furent étendus sur le sol. L'amiral et le seigneur de Coucy voulurent profiter de cet avantage, pour rétablir l'ordre au milieu du corps français et pour attendre la jonction de l'infanterie hongroise. Si cette mesure avait pu s'effectuer, il est probable que la bataille eût été gagnée; mais les Français, s'imaginant que la victoire était certaine, suivirent au galop les Osmanlis fugitifs, qui se dirigèrent sur une montée voisine. Arrivés sur la hauteur, ils aperçurent la Porte de Bajazeth, semblable à un champ de fer, dont les quarante

mille épis étaient autant de lances meurtrières. Cet aspect les glaça tous d'effroi; ils retournèrent à bride abattue et cherchèrent leur salut dans la fuite; mais enlacés par la cavalerie de Bajazeth, ils succombèrent en majeure partie dans une lutte désespérée. L'histoire de cette journée désastreuse est un monument de gloire pour l'amiral Jean de Vienne. Il s'opposa à la fuite de ses camarades, ranima leur courage et combattit encore avec dix chevaliers, après que les autres s'étaient indignement sauvés. L'idée lui vint un instant de faire comme eux, mais son ame généreuse la rejeta aussitôt et il s'écria: « A Dieu ne plaise, que je compromette l'honneur de notre nom et le fruit de notre sainte entreprise; demandons avec ferveur l'assistance de Dieu et de la Vierge, et hasardons une noble défense! » Il dit et se précipita au milieu de ses ennemis. Cinq à six fois on le vit relever la chancelante bannière de France; des flots de sang coulèrent de ses blessures; enfin il succomba: les ennemis qu'il avait tués dessinèrent de longs sillons autour de lui.

« Au moment de cette catastrophe, l'armée hongroise n'était plus qu'à mille pas des débris du corps français. Étienne Ladzkewicz, l'ennemi secret de Sigismond, commandait les Hongrois formant l'aile droite, et le prince Mirstsche, véritable faux-frère dans la coalition, avait sous ses ordres les Valaques, composant l'aile gauche. Ces deux chefs prirent les premiers la fuite; leurs troupes imitèrent leur exemple. Les Styriens et les Bavarois, Herman de Cilly, le palatin Gara, et Sigismond, tous placés au centre, qui se composait de 12,000 hommes, firent une valeureuse attaque. Déjà les janissaires étaient culbutés et les spahis en déroute, lorsque 5,000 Serviens conduits par leur despote, un des alliés de Bajazeth, déterminèrent l'issue de la bataille. Les barbares foulèrent aux pieds la royale bannière de Hongrie. Enfin, tout espoir étant perdu, le comte de Cilly et

le comte de Montbéliard conduisirent le roi à bord d'un navire; l'archevêque de Gran et son frère Étienne de Kanisa, y montèrent après lui. Herman de Cilly, le palatin Nicolas Gara et le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, se mirent également dans un bateau dans l'intention de chercher un asyle sur la rive opposée.

« Le lendemain, Bajazeth, passant en revue le champ de bataille, où soixante mille des siens étaient couchés sans vie, pleura de fureur, et jura de se venger sur les captifs. Il prit des renseignemens sur les princes tombés en son pouvoir; on lui amena un chevalier français, nommé Jacques Helly, qui avait antérieurement combattu sous l'étendard du prophète contre d'autres tribus d'infidèles: le sultan lui ordonna de s'assurer si ceux qu'on lui désignait comme les plus illustres prisonniers, étaient réellement de la plus noble souche; Helly trouva dans les cachots le comte de Nevers, les comtes d'Eu et de la Marche, les seigneurs de Coucy et la Trémouille, avec une vingtaine de chevaliers d'une condition non moins élevée. « Seigneur Helly, lui dirent-ils, ayez égard au danger où vous nous voyez, parlez en notre faveur au sultan, exagérez, s'il le faut, nos richesses et notre puissance, et faites-lui sentir que nous sommes des seigneurs capables de payer une énorme rançon. A peine Helly eut-il constaté devant Bajazeth la haute naissance de ces infortunés chevaliers, que le tyran les fit asseoir à côté de lui par terre et que l'exécution la plus révoltante commença sous leurs yeux. L'un après l'autre fut conduit devant lui pour être décapité ou tué d'une autre manière, suivant l'infernal caprice du sultan. Chaque Osmanli reçut l'ordre d'achever les prisonniers qu'il avait faits, et les bourreaux étaient là pour les seconder de leurs haches et de leurs massues.

« Quand le maréchal Boucicault fut appelé pour subir la mort, le comte de Nevers se jeta aux pieds du sultan, et

lui demanda la grâce de son illustre compatriote. Bajazeth lui accorda cette faveur, la seule qu'il fût possible au comte d'obtenir. Jean Schildberger, enfant de seize ans, d'origine bavaroise, était sur le point de partager le sort commun des chrétiens; mais le fils de Bajazeth rappela à son père que les hommes seuls qui avaient plus de vingt ans étaient destinés au dernier supplice. Cette observation fut accueillie et Schildberger placé au rang des jeunes garçons. Après trente-deux ans de captivité ce malheureux revint à Munich, où il donna tous les détails de la scène sanglante, dont il avait été témoin à Nicopolis. Il avait vu Jean Greiff, riche propriétaire et membre des états-généraux de Bavière, prêt à recevoir le coup fatal et consolant ses amis avec courage et fermeté. « Adieu, leur avait-il dit, nous répandons aujourd'hui notre sang pour la foi du Sauveur, et s'il plaît à Dieu, nous serons en peu d'instans les enfans du ciel. » A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il se mit à genoux, et que sa tête fut séparée du tronc.

« Depuis quatre heures du matin jusqu'au soir le sang de 10,000 prisonniers ruisselait aux pieds de Bajazeth. Enfin les pachas se prosternèrent devant lui et le conjurèrent de mettre un terme à son courroux, de peur de s'attirer par trop de sévérité la punition du Tout-Puissant. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'il se décida à épargner le reste des captifs.

« Le sultan présenta ensuite trois chevaliers au comte de Nevers, pour qu'il en choisît un qui leur servît de mandataire en France. Le comte désigna Helly. Bajazeth le laissa partir, les deux autres furent décapités. Suivant ses ordres, Helly annonça d'abord la victoire des Osmanlis à la cour du duc de Milan; de là il se rendit à Paris. Des bruits vagues s'étaient répandus en France que les chrétiens avaient péri; mais on y avait généralement ajouté peu de foi. Les relations d'Helly dissipèrent le voile qui avait pendant trop long-

temps couvert la malheureuse issue de la guerre. Une consternation universelle s'empara de la nation; mais avant tout on sentit la nécessité de racheter les prisonniers. Des quêtes furent faites dans les diverses provinces; les bonnes villes de France et de Bourgogne contribuèrent abondamment à cette œuvre d'humanité; le roi Sigismond de Hongrie avança les sept mille ducats destinés à la rançon des princes, qui débarquèrent bientôt à Venise, d'où ils rentrèrent en France. » R.

Lettre de M. Seyffart sur les Chiffres démotiques des anciens Égyptiens.

Berlin, le 15 Juin 1829.

« J'ai fait, il y a quelque temps, une petite découverte relative au système des chiffres démotiques des anciens Égyptiens, que je vais vous communiquer. Akerblad fut, comme on sait, le premier qui eut l'idée que les Égyptiens de même que d'autres peuples de l'antiquité devaient avoir employé certains signes pour marquer les grandeurs numériques. Dans une lettre qu'il publia en 1802, il crut en avoir trouvé quelques-uns, notamment les chiffres démotiques 1, 2, 3, 5, 8, 9, 10, 18 et 30. Depuis ce temps, Spohn (*De lingua et litt., etc.*, 1819), Young (*Discoveries*, 1823), Champollion-Figeac (*Journ. as.*, 1813), Kosegarten (*Bemerkungen*, 1824), Quintino (*Systema*, 1825), mes *Beiträge* (1825), Young (*Hieroglyphics*, 1826), Champollion le jeune (Kosegarten, *Litt. Æg.*, 1827), ont cherché à déterminer un nombre considérable des chiffres qui se rencontrent dans les écrits démotiques; mais il y avait là toute sorte de difficultés. Manquant d'autres preuves, il fallait deviner la signification de la plus grande partie de ces chiffres. D'ailleurs les caractères des documens démotiques sont souvent tracés

avec tant de négligence, qu'on ne pouvait pas s'en servir pour déterminer les formes véritables et originaires des chiffres; il arriva même qu'on confondait des chiffres différens, tandis qu'on en considérait d'autres comme différens qui étaient les mêmes. On remarquait aussi que les chiffres démotiques ne sont pas toujours les mêmes, et on en conclut qu'il y avait eu dans l'écriture démotique plusieurs systèmes de chiffres. Pendant mon séjour à Turin, dans l'été 1827, j'acquis, par l'examen d'un grand nombre de documens égyptiens contenant des chiffres, la certitude que les Égyptiens avaient eu certains chiffres pour les nombres ordinaires, d'autres pour les mois, d'autres encore pour désigner les jours; et qu'il y a quelquefois des chiffres hiératiques au milieu des textes hiéroglyphiques, des chiffres démotiques dans des textes hiératiques, et dans des textes démotiques des chiffres hiératiques : je me convainquis aussi que souvent les chiffres démotiques ordinaires étaient confondus avec ceux qui servaient proprement à désigner les mois et les jours, et *vice-versa*[1]. On devait donc souhaiter de trouver un document qui contînt les chiffres démotiques dans leur véritable forme et dans leur ordre naturel, afin de pouvoir rectifier les erreurs dans lesquelles on était tombé, de connaître les chiffres qui étaient restés ignorés, de déterminer les traits originaires des chiffres démotiques, et de pouvoir séparer les trois systèmes de ces derniers. Enfin je trouvai, il n'y a pas long-temps, chez Son Excellence le général Minutoli, si célèbre par ses ouvrages et par ses collections, un papyrus hiératique d'une étendue considérable, un des plus anciens, des plus beaux, des plus corrects et des mieux conservés qui existent. Son contenu est liturgique. Ce papyrus a de particulier, que son texte, divisé en chapitres, a çà et là des inscriptions démotiques,

1 Voyez la Gazette littéraire de Leipzig 1825, 5 Janvier. Feuille supplémentaire, n.° 5, p. 33.

et que les différens chapitres sont marqués par des chiffres démotiques. Le chiffre du 4.ᵉ chapitre est effacé; les chiffres manquent tout-à-fait depuis le 47.ᵉ jusqu'au 65.ᵉ chapitre. Ce papyrus fait voir que beaucoup de chiffres démotiques ont été déterminés jusqu'aujourd'hui d'une manière inexacte. On trouve que les chiffres 6, 8, 9, 10, 18 d'après Akerblad; 6, 20 et d'autres d'après Spohn; 10, 20 et quelques autres d'après Young; 4 et 8 de Champollion-Figeac; 6, 7 et quelques autres de Champollion le jeune; 8, 15, 24 et autres d'après moi, ont donc été mal déterminés. Plusieurs autres s'accordent avec ceux du papyrus de Minutoli, par exemple 1, 2, 3 d'après Akerblad; 5, 9, 10 d'après Spohn; 23 et 36 d'après Kosegarten; 6, 8, 30, 36, etc., d'après Young; 12, 13, 40, etc., d'après Champollion; 4, 9, 14, 16, etc., d'après moi-même. Plusieurs des chiffres qu'on a cherché à déterminer appartiennent au deuxième et au troisième système démotique. En général, la forme de presque tous les chiffres déterminés jusqu'à présent, s'écarte plus ou moins de la forme de ceux du papyrus en question. Les premiers étant tirés de manuscrits d'une origine moins ancienne, et d'une écriture peu soignée, tandis que ceux-ci servent d'inscriptions à un manuscrit d'une haute antiquité et d'une écriture extrêmement belle : nous pouvons considérer ces derniers, tels qu'ils sont représentés sur la planche que nous donnons ici, comme les véritables chiffres démotiques. Au reste, plusieurs d'entre eux sont nouveaux, et ne pouvaient pas être déterminés avec une certitude élevée au-dessus de tous les doutes. Le texte de ce précieux manuscrit partagé en chapitres numérotés, semble confirmer une idée que j'eus déjà autrefois, que les papyrus liturgiques ne sont que des copies des livres hermétiques ou sacrés des anciens Égyptiens. Je passe sous silence plusieurs autres observations qui se présentent d'elles-mêmes. Dès que j'aurai publié quelques autres ouvrages plus nécessaires,

je traiterai dans un écrit particulier des systèmes numériques et des différentes espèces de chiffres des anciens Égyptiens. J'espère qu'avec l'aide de Dieu cela arrivera bientôt. Le docteur Young vient de mourir.

(*Journal littéraire de Leipzig.*)

Jugemens sur la littérature allemande portés au-delà de l'Océan atlantique.

C'est sous ce titre que nous donnerons de temps à autre les jugemens les plus remarquables des journaux américains sur la littérature dont s'occupe spécialement notre recueil. Nous commencerons par l'article que nous trouvons dans le n.° 5 de la *Southern Review*, qui paraît à Charleston, sur une traduction anglaise, publiée à Philadelphie, du voyage de S. A. Bernard, duc de Saxe-Weimar, que nous avons annoncé dans l'Ancienne Revue germanique, t. IV, pag. 575. Nous commençons par cet article, parce qu'il renferme un jugement très-bien motivé sur la nation allemande en général. Il est curieux d'ailleurs de voir ce que les Américains pensent d'un ouvrage qui passe en Allemagne pour un des meilleurs de tous ceux qui ont été écrits sur la vie publique dans l'Amérique du nord.

En voici la substance. « Il est impossible de lire cet ouvrage sans être charmé de la bonhomie et de la simplicité de S. A. Bernard, duc de Saxe-Weimar-Eisenach. Au premier coup d'œil, nous avons été si vivement frappé de ces qualités, que nous nous sommes involontairement rappelé les lettres inimitables de *mistris Letitia Ramsbottom to M. Bull.* Mais quelle qu'ait été parfois notre disposition à nous amuser de cette extrême simplicité, elle a été réprimée par l'estime, nous dirons même l'affection que la naïve

amabilité et la candeur dont tout cet ouvrage est pénétré, nous ont inspirée.

« La forme est celle d'un simple journal, qui n'était point destiné à l'impression; en le livrant au grand jour, l'auteur a cédé aux instances de diverses personnes qui avaient lu le manuscrit. Il n'y a pu résister, surtout après avoir eu le bonheur de rencontrer un *certain* conseiller Luden [1], qui a bien voulu se charger de la publication. A en juger par plusieurs de nos journaux quotidiens, bien des personnes ont eté choquées de cette simplicité dans la forme de l'ouvrage; mais nous ne pensons nullement que ce soit avec raison.... S. A. le duc Bernard de Saxe-Weimar ne raconte que ce qu'il a vu et entendu lui-même; très-rarement il ne parle que sur des ouï-dire, encore a-t-il soin alors de nous en avertir. Si, malgré tant de précaution et de modération, il n'a pu éviter de se tromper souvent, nous pouvons juger avec quelle méfiance il faut lire les ouvrages plus soigneusement élaborés de ceux qui substituent aux faits leurs aventureuses spéculations, et fondent leurs raisonnemens sur les plus légers *on-dit*.

« Nous l'avouons; ce n'est pas avec une petite curiosité que nous avons ouvert ce livre. Il nous suffisait, pour nous inspirer le plus grand intérêt, que l'écrivain fût un Allemand, et un homme d'un rang élevé. Il nous tardait de voir quelle impression notre jeune patrie, nos institutions républicaines et nos mœurs simples, avaient faite sur un esprit accoutumé à un état social si différent à tous égards du nôtre. La naïveté avec laquelle le duc Bernard montre partout son étonnement, ajoute beaucoup à l'intérêt que doit inspirer une pareille situation; mais sa qualité d'Allemand est plus importante encore. Les Allemands sont, de

1 Un *certain conseiller Luden!* Ce que c'est pourtant que les réputations! M. Luden est un des professeurs les plus éloquens de l'université de Jéna, et l'un des meilleurs historiens de l'Allemagne.

toutes les nations qui ont jamais existé, les plus francs et les plus honnêtes dans leurs jugemens sur les autres. Leurs études sont trop larges pour laisser subsister la bigoterie, et un esprit exclusif de nationalité n'a jamais été, à notre avis, compté parmi leurs défauts. Cette observation est prouvée d'une manière frappante par leurs opinions littéraires; la vive admiration, la profondeur et l'originalité avec lesquelles ils ont étudié et expliqué les beautés de la littérature grecque, et défendu ces chefs-d'œuvre immortels contre la verbeuse et coulante ignorance des beaux-esprits parisiens [1], ne peuvent que frapper à la fois quiconque est un peu au fait de ces choses. S'il fallait une autre preuve de cette impartialité des Allemands, nous la trouverions dans leur connaissance intime et dans leur juste appréciation des classiques anglais et espagnols, et spécialement dans les hommages qu'ils ont été les premiers à offrir au génie de Shakspeare et de Calderon. Pour nous, dans la situation particulière où nous nous trouvons, être jugés avec quelque impartialité par des étrangers, nous semblait plus désirable que nous ne nous y attendions. [2] »

Nous omettons l'analyse que le critique transatlantique donne de l'ouvrage du duc Bernard; en voici la conclusion : « En définitive, malgré quelques méprises, ce livre pourra être instructif pour les Européens, et donner quelque plaisir aux Américains. Pour ce qui est de l'auteur lui-même, il est impossible de concevoir pour lui d'autres sentimens que ceux de la plus haute estime. »

W.

1 Nous en demandons pardon à ces messieurs; c'est notre confrère de Charleston qui parle.

2 Ce reproche est peu fondé. La plupart des ouvrages qui traitent des États-Unis nous paraissent avoir péché plutôt par un excès d'éloges que de blâme. Les Anglais seuls se sont montrés injustes envers l'Amérique.

Augsbourg, 3 *Novembre* 1829. Aujourd'hui a eu lieu ici une cérémonie que notre ville n'avait pas vue depuis vingt-huit ans. Huit religieuses ont prononcé leurs vœux dans le couvent des Franciscaines de Maria-Stern, en présence du chapitre, des magistrats et d'une nombreuse société. Ces femmes appartiennent en partie aux classes supérieures. Demain, sept autres religieuses prononceront le même serment au couvent des Dominicaines de S.te Ursule. Ajoutons que ces religieuses se voueront particulièrement à l'instruction des jeunes filles catholiques.

Bulletin bibliographique.

LITTÉRATURE.

Lebensbilder : Images de la vie. Recueil de Contes et de Nouvelles, par le D.r *G. Reinbeck*, professeur et conseiller intime du roi de Wurtemberg. Essen, chez G. D. Bädeker, 1829; trois volumes in-8.°

La nouvelle est un genre de littérature légère qui obtient aujourd'hui en Allemagne un succès qu'on ne peut comparer qu'à l'effet que les productions romantiques de Walter Scott avaient excité dans tous les pays dès leur première apparition. Le caractère de la nouvelle, dont cet écrivain nous a fourni plusieurs modèles tracés de main de maître, consiste à raconter un fait historique ou un enchaînement de situations particulières de la vie humaine, de manière que les principaux acteurs développent devant l'imagination du lecteur le secret mécanisme de leur vie intérieure et lui laissent une impression fidèle et psychologiquement vraie de leur individualité. Le lien qui unit les différentes scènes de l'ensemble est, comme dans le roman et le drame, une intrigue amoureuse. La nouvelle est donc en quelque sorte un drame narratif, et l'intérêt qu'elle peut inspirer au lecteur dépend en grande partie du point de vue sous lequel l'auteur envisage le but de la vie et les destinées humaines. Les nouvellistes allemands se partagent en presque autant de catégories qu'il y a d'écoles philosophiques, et pour exceller dans cette branche de conception littéraire, il faut avec un brillant talent descriptif, des méditations profondes et des études variées. Tieck occupe sous ce rapport le premier rang parmi les romanciers allemands, et nous n'hésitons pas à citer immédiatement après lui les charmans contes de madame Schoppenhauer. Chaque foire de Leipzig voit éclore une foule de nouvelles, sous les titres les plus bizarres; mais le nombre de celles qui sont réellement intéressantes et conformes aux règles de l'art, est toujours peu considérable.

M. Reinbeck, dont nous annonçons ici un recueil de contes et de nouvelles, se distingue de plusieurs de ses émules par un esprit de contemplation poétique des phénomènes moraux de la vie intérieure, et des événemens remarquables de l'histoire contemporaine. Quelques-uns de ces contes nous transportent dans l'époque orageuse de la guerre pour l'indépendance de l'Allemagne. *Walberg ou le guerrier allemand en Russie et en France*, représente un des plus touchans épisodes de fantaisie, au milieu de la mémorable catastrophe politique de 1813 et 1814. Les contrastes y sont ménagés avec autant de justesse que de tact. L'espace consacré dans notre journal aux annonces bibliographiques, ne nous permet pas d'en donner une analyse; nous nous bornerons donc à citer également la jolie historiette intitulée: *Les Émigrés*, ainsi que *l'Amie du prince*, fidèle tableau des mœurs des anciennes petites cours de l'Allemagne. M. Reinbeck, qui a fait ses premières études sous la direction du célèbre littérateur Engel, et dont nous possédons déjà six volumes d'ouvrages dramatiques, des poésies lyriques, et trois publications de contes, écrit sa langue avec une grande pureté. Le seul défaut qu'on pourrait peut-être lui reprocher, c'est ce luxe éblouissant d'images, de métaphores, et de descriptions, qu'il partage d'ailleurs avec les meilleurs auteurs de ce genre. R.

Petits Romans allemands, traduits par *Madame Élise Voïart*, auteur de la Femme ou les six Amours; première série. Paris, chez A. J. Denain, 1830; quatre volumes in-8.°

Fridolin. Ballade de Schiller, traduite par *Madame Élise Voïart*, avec huit gravures d'après les dessins de Retzsch. Paris, chez Audot. Prix : 1 fr. 50 c.

Le Dragon de l'île de Rhodes, seize dessins de Retzsch, avec une traduction littérale et vers par vers, de la ballade de Schiller intitulée : *Der Kampf mit dem Drachen*, par *Madame Élise Voïart*. Paris, chez Audot, 1829. Prix: 2 fr.

C'est une heureuse idée qu'a eue madame Voïart, que d'offrir au public français, dans des traductions fidèles et élégantes à la fois, une bibliothèque choisie de ramanciers allemands. Qui-

conque a lu *Les six amours*, ouvrage original d'une femme d'autant d'esprit que de sentiment, couronné par l'Académie, ne peut qu'applaudir à ses nombreux essais d'enrichir notre littérature des meilleures productions romantiques de nos voisins d'outre-Rhin. Ses traductions de *Coralie*, par Caroline Pichler, et de plusieurs romans d'Auguste Lafontaine, assurent d'avance le succès des trois nouvelles publications que nous nous empressons d'annoncer dans notre journal. A un style facile et pur, madame Voïart joint une connaissance peu commune parmi nos savans, des mœurs et usages de l'Allemagne. Ses travaux sont d'ailleurs moins le résultat d'une entreprise formée dans l'intérêt d'une spéculation de libraire, que le fruit de son enthousiasme pour le monde poétique et idéal, où l'imagination et la pensée se meuvent en toute liberté, et où le génie des écrivains allemands sait puiser les plus brillantes conceptions de l'intelligence et de l'art. La première série *des petits romans* se compose de six contes, dont le choix ne nous paraît pas avoir été fait d'après un plan déterminé. *La suppliante au camp ennemi*, par Spindler, renferme quelques situations fort intéressantes, sans donner cependant une idée bien précise du genre de la nouvelle romantique, dans lequel M. Spindler ne s'est jamais élevé au-dessus de la médiocrité. *Apel* que madame Voïart fait connaître à ses lecteurs par une légende populaire intitulée: *Le chercheur de trésors*, se plaît principalement dans les régions nébuleuses du mysticisme. Sa manière n'est pas universellement goûtée de ses compatriotes; l'échantillon qui nous en est offert dans ce recueil, ne suffit pas, selon nous, pour le caractériser. Apel, dont l'imagination excentrique a su se créer des routes particulières dans le domaine de la poésie, s'est le mieux dessiné dans son *Livre des revenans* (*Gespensterbuch*). C'est dans cet ouvrage que l'on trouve deux contes, qui sont en quelque sorte devenus classiques dans ce genre, et qui remplissent l'ame de terreur; ce sont *Le Franc-chasseur* et *l'Enfant taciturne*. Comme il entre dans le plan de madame Voïart de faire ressortir, autant que possible, le talent individuel de chacun de ses auteurs, nous croyons lui rendre service en signalant ces deux nouvelles à son attention. Le *Savant*, par Tieck, est un récit charmant; nous l'avons lu avec l'intérêt que nous inspire tout ce qui sort de la plume originale de cet écrivain. *La nuit de Noël*, par Raupach, se produit sous le nom d'un conte populaire bien écrit à la vérité, mais sans tendance poétique. Le troisième volume contient un épisode des guerres des Guelfes et des Gibelins, par Frédérique Lohmann, et le quatrième une nou-

velle historique de la fin du quinzième siècle, qui a pour titre : *La Veille de la Saint-Chrysogon*, par Blumenhagen.

En nous bornant à indiquer ici le sommaire des travaux romantiques allemands, auxquels madame Voïart a donné la préférence sur des chefs-d'œuvre qui assurément ne lui sont pas inconnus, nous éprouvons quelque étonnement qu'elle n'ait pas placé à côté de Tieck, des noms plus justement célèbres que ceux de Spindler et de Raupach. Les nouvellistes allemands sont en très-grand nombre, mais il en est peu qui voient dans la nouvelle autre chose qu'un conte érotique, dont les situations soient amenées avec facilité, et qui se lise agréablement. Si un choix plus sévère a présidé aux traductions dont se composera la seconde série que nous promet madame Voïart, nous espérons y trouver un peu plus de variété, et surtout des auteurs qui, comme Tieck et madame Schöpenhauer, rappellent une école bien caractérisée dans le mouvement actuel de la belle littérature. C'est ainsi que Richard Roos a déposé dans quelques-uns de ces petits almanachs qui paraissent tous les ans en Allemagne, des contes d'une naïveté admirable, et dont l'idée dominante est toujours clairement développée dans la marche rapide et régulière de l'ensemble. Nous recommandons au talent de madame Voïart, entre autres, son joli récit *das Gesangbuch* (le livre de cantiques), qui fut inséré dans l'almanach publié par Théodore Hell, sous le nom de *Pénélope*, année 1822. C'est un tableau touchant de la simplicité domestique et des habitudes religieuses d'une pauvre famille du nord de l'Allemagne, lequel contraste sensiblement avec cette légion de productions banales, qui se ressemblent dans les littératures de tous les pays. La traduction de ce morceau sera, nous n'en doutons pas, une riche source de jouissances poétiques pour madame Voïart elle-même.

Les deux ballades de Schiller, *Fridolin* et le *Dragon de l'île de Rhodes*, traduites littéralement et vers par vers, sont un phénomène remarquable dans l'histoire de nos goûts et de nos études. Il eût été difficile, il y a quelques années seulement, de trouver un libraire qui se chargeât de l'édition d'un pareil travail, et pourtant nous convenons avec madame Voïart, que la méthode qu'elle a suivie pour rendre exactement le sens de son poète, est la seule vraie et la seule applicable à l'étude approfondie de la poésie étrangère. Il y a dans chaque langue un mécanisme général pour la construction des phrases, qui tient aux lois logiques de la pensée. Or, ce mécanisme, à quelques modifications près, doit se reconnaître dans toute bonne et fidèle traduction, lorsqu'il est ques-

tion d'initier l'étranger à la vie intime et individuelle de l'auteur original. Cette idée paraît avoir déterminée madame Voïart, et nous l'encourageons à répéter ses essais, non-seulement sur d'autres morceaux de Schiller, mais sur plusieurs poètes allemands, encore peu connus en France, et notamment sur la belle ballade de Bürger, intitulée *Léonore*. L'artiste qui a dessiné les esquisses qui représentent les scènes les plus piquantes des deux sujets, a ajouté au travail de madame Voïart un ornement de plus. R.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Der Fall des Heidenthums : La Chute du paganisme, par le D.r *H. Th. Tzschirner*, professeur en théologie à Leipzig; publiée par *C. W. Niedner*, agrégé à l'université de Leipzig; premier volume. Leipzig, 1829, chez J. A. Barth.

Nos lecteurs connaissent déjà l'auteur du présent ouvrage par ses *Lettres sur la religion et la politique*. Nous les renvoyons donc, pour ce qui concerne sa personne, à l'article de la Revue qui en parle[1] et nous nous empressons de dire que *La chute du paganisme* ne peut qu'augmenter la haute réputation dont Tzschirner jouissait en Allemagne depuis son début dans la carrière littéraire; c'est le travail de toute sa vie. Pendant qu'il achevait l'histoire ecclésiastique de Schröckh, pendant qu'il s'élevait au premier rang des orateurs chrétiens et qu'il défendait la cause des lumières contre les fauteurs de l'obscurantisme, il n'avait cessé de fixer ses regards sur cette période si remarquable du développement de l'esprit humain. Persuadé que, pour le présenter dans un parfait ensemble, il fallait en avoir approfondi les détails, il consulta, recueillit et examina tous les monumens qui avaient quelque rapport avec son sujet. Riche de ces matériaux, il était occupé à les rédiger, lorsqu'il descendit dans la tombe. Les amis du défunt, ayant compulsé ses manuscrits, trouvèrent La chute du paganisme tellement avancée qu'ils purent en confier la publication à un jeune savant, qui aura la tâche difficile, mais glorieuse, de mettre la dernière main à la plupart des matériaux

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. I.er, p. 285.

du deuxième volume. C'est à ce travail que nous serons redevables de posséder une des plus belles productions de la littérature allemande moderne.

Pénétré de la grandeur de son sujet, Tzschirner s'était efforcé de l'embrasser dans toute son étendue et de se placer en dehors des petites passions qui dominent trop souvent ceux qui sont à la fois juge et partie dans une cause. Son ouvrage offre par conséquent un égal intérêt au philosophe, à l'historien, au littérateur et au chrétien, parce qu'au lieu de déclamations on y trouve des faits; au lieu de légendes, des données exactes; au lieu du mépris stupide de l'ancien culte et de l'apologie outrée du nouveau, une exposition simple et vraie des deux systèmes.

Voici comment Tzschirner s'exprime lui-même sur la tendance, les principes et l'esprit de son livre :

» Le monde dominé par le génie des Grecs et le bras des Romains, que nous appelons de préférence l'antiquité ou le monde payen, vit encore dans le souvenir des peuples par des monumens écrits, et il forme une espèce d'opposition avec le temps moderne ou l'ère chrétienne. Car l'histoire du monde est divisée en deux portions inégales.

» Qui est-ce qui a provoqué cette division? Comment s'est fait la transition de l'état ancien à l'état moderne? Où est resté le temps ancien avec ses dieux, ses temples et ses autels, avec ses lois et ses mœurs, avec sa science, ses arts et son génie? D'où est sorti cette croyance qui a tout bouleversé, qui a changé la foi et le culte, les opinions et les mœurs, les arts et les sciences des générations modernes? Comment a-t-elle pu subjuguer les esprits et remplacer les anciennes religions? De quelle manière la lutte qui a dû précéder ce bouleversement a-t-elle été dirigée? Quelle a été dans cette lutte la marche des idées? Comment le nouvel ordre de choses, qui exerce encore aujourd'hui son influence et qui ne perdra jamais son action sur les peuples, s'est-il établi? La chute du paganisme répond à ces questions, car la destruction de la religion payenne et la destruction du monde ancien lui-même sont identiques; l'ère moderne date du triomphe de l'Évangile. «

L'auteur place la destruction totale du paganisme à une distance de cinq siècles du berceau de Jésus-Christ, et fait par conséquent durer la lutte entre l'Église et le polythéisme depuis la promulgation de l'Évangile jusqu'au siècle de Justinien. Il divise ce temps en quatre périodes, dont la première renferme l'origine de la nouvelle religion et le commencement de sa lutte

avec l'ancienne, jusqu'au siècle des Antonins (180 après Jésus-Christ). La seconde période va jusqu'au règne de Constantin, (303 après Jésus-Christ): il montre les progrès de la lutte dans le rapprochement des deux partis. La troisième période, jusqu'à Théodose le grand (379 après Jésus-Christ), embrasse le triomphe du christianisme sous Constantin et ses fils; triomphe qui ne fut pas assez complet pour extirper l'idolâtrie, dont Julien se fit le protecteur. La quatrième période, enfin, qui descend jusqu'à Justinien, expose la chute définitive du paganisme sous l'empereur Théodose, et les conséquences de cet événement.

L'auteur débute par un aperçu général du paganisme, et lui oppose le christianisme dans son origine, dans ses progrès et son but. Un premier chapitre traite du paganisme et de l'état de la religion pendant l'époque romaine; un second chapitre renferme des recherches sur la nature du christianisme et sur son attitude hostile contre l'idolâtrie. Tout ce qu'il dit de ces différens objets est digne d'être lu. Le paganisme confondait, selon lui, l'essence divine avec l'univers, la divisait, apprenait à adorer des objets visibles, croyait à des rapports matériels entre l'homme et les dieux, promettait plutôt les jouissances terrestres que les béatitudes célestes, et introduisait partout un culte national. L'auteur trouve un rapport intime entre le panthéisme, le polythéisme, l'idolâtrie, la magie, le sacerdoce, les sacrifices, les oracles, les dogmes de l'immortalité, et le caractère national et politique des anciennes religions. Il attribue à deux causes principales la décadence des anciens cultes. Premièrement aux progrès que firent les sciences et l'esprit d'examen depuis que la philosophie s'était déclarée indépendante de la théologie, du sacerdoce et du culte national. Secondement, à la séparation du sceptre de l'encensoir, et à la monarchie universelle de Rome, qui ne permit plus aux différens cultes de rester nationaux. Le christianisme, au contraire, en annonçant un Dieu suprême, unique et invisible, placé en dehors de l'univers, en établissant des rapports spirituels entre Dieu et les hommes, en montrant les cieux ouverts, entrait en opposition directe avec le paganisme et faisait pressentir, en visant à l'universalité, sa lutte à outrance avec les cultes existans. Tzschirner trouve le commencement de cette lutte dans les attaques des idolâtres et dans les apologies des chrétiens. Les premiers accusaient les derniers d'être athées, immoraux et mauvais citoyens, parce qu'ils ne se prosternaient pas devant les images; parce que dans leurs réunions, où, disait-on, ils buvaient le sang d'enfans égorgés, ils pratiquaient les vices les

plus infames; parce que leurs réunions étaient secrètes; parce qu'ils ne sacrifiaient pas devant les statues des empereurs; parce qu'ils refusaient de prêter serment et de servir sous les drapeaux. Les chrétiens, par contre, en publiant leur défense, attaquaient les opinions, la mythologie et le culte de leurs adversaires.

De cette première période, Tzschirner passe à la seconde en montrant les chrétiens sans existence politique, mais forts par leur enthousiasme, et multipliant le nombre de leurs partisans par le martyre. Il apprend à connaître l'appui qu'ils trouvaient dans leurs constitutions et dans leurs docteurs, surtout dans ceux d'Alexandrie, qui firent de si grandes conquêtes parmi les payens instruits. Passant ensuite au paganisme, il fait remarquer le changement qui s'était opéré dans l'esprit de ses partisans, qui, riant naguère, de bon cœur des sarcasmes de Lucien, s'efforçaient maintenant de défendre leur culte et d'arrêter les progrès du christianisme en donnant un sens raisonnable à leur mythologie. Cette apologie du paganisme, dont Tzschirner donne quelques exemples, est aussi piquante qu'instructive, et le système des Néoplatoniciens est exposé avec une rare sagacité. Enfin, l'auteur détermine les affinités du néoplatonisme avec le christianisme et il indique les causes d'un rapprochement entre les deux partis, lesquels, malgré de nombreuses persécutions, durent amener tôt ou tard le triomphe de la croix.

C'est dans le second volume que nous verrons ce triomphe, et nous espérons que son mérite répondra à celui du premier, qui est écrit avec une élégance et une clarté qu'on ne rencontre pas toujours dans les productions littéraires d'outre-Rhin.

Beiträge zu der Geschichte der Reformation : Documens pour servir à l'Histoire de la réformation, par M. *A. Jung*, professeur au séminaire protestant, et bibliothécaire-adjoint. Strasbourg et Leipzig, chez F. G. Levrault, 1830. Prix : 3 fr.

Tel est le titre général d'un ouvrage qui ne peut manquer de répandre une lumière nouvelle sur l'histoire de la réformation religieuse du seizième siècle. Le premier volume, que nous annonçons, renferme l'histoire de la diète de Spire de 1529, célèbre par cette protestation des États évangéliques, qui leur valut le nom si significatif de *Protestans*. Après avoir rappelé dans l'introduction les débats et les décisions des diètes précé-

dentes, relativement aux grands intérêts religieux qui s'agitaient en Allemagne, depuis cette première assemblée de Worms (1521) où Luther se montra tout à la fois si calme et si décidé, M. Jung présente l'histoire de la diète de Spire, en faisant ressortir principalement la part très-active qu'y prirent les députés de la ville libre impériale de Strasbourg, et surtout Jacob Sturm, l'un des hommes d'État les plus distingués du seizième siècle. On sait que les partisans de l'Église établie, puissamment secondés par les instructions pressantes de l'empereur et par la présence de son frère l'archiduc Ferdinand, roi de Bohème, s'y trouvèrent en majorité, et que le *recès* de la diète ne tendit à rien moins qu'à étouffer l'œuvre de la réforme; de sorte que cette assemblée, au lieu de réconcilier les esprits, amena la division formelle et irrémédiable des partis. Une grande leçon sort de l'histoire de cette diète, comme de toute la réformation, comme de toutes les querelles religieuses : c'est que le danger de ces discussions ne naît en général que du moment où les gouvernemens y interviennent autrement que pour garantir l'ordre public, du moment où l'on prétend follement ériger certains dogmes en lois de l'État. Alors seulement les partis s'organisent, et de religieux qu'ils étaient, deviennent politiques; la résistance appelle la résistance, et les prétendus édits de pacification deviennent le signal de la guerre civile. C'est ce que M. Jung fait très-bien sentir à la fin de son récit, écrit avec calme et impartialité. Partout son ouvrage est marqué du cachet d'une investigation aussi consciencieuse que savante; les faits, en partie peu connus, qu'il rapporte, sont toujours appuyés sur des documens authentiques, la plupart inédits, et tirés de la poussière des archives de Strasbourg, d'où personne, depuis la réunion de cette ville à la France, n'avait osé ou voulu les tirer. Le plus grand nombre de ces pièces sont des lettres et des rapports adressés aux magistrats de la ville par ses députés à la diète. Parmi les autres documens, nous ferons remarquer une lettre latine de François I.er à l'assemblée de Spire, lettre dans laquelle il s'applique à réfuter les reproches de l'empereur, surtout celui d'être l'ami et l'allié des Turcs; et l'apologie présentée à la diète au nom des magistrats de Strasbourg au sujet des changemens apportés par eux au culte public. Cette dernière pièce peut donner une idée exacte du vif sentiment qu'on avait au seizième siècle des abus de l'Église, et de la sagesse avec laquelle en général les autorités procédèrent dans l'œuvre de la réforme. On saura gré à M. Jung d'avoir réimprimé dans son recueil l'acte de pro-

testation des États évangéliques, pièce devenue assez rare, et qui est du plus puissant intérêt. C'était une idée heureuse de retirer enfin de l'oubli et de sauver d'une perte certaine tant de documens curieux, trop long-temps inaccessibles ou dédaignés. L'histoire leur devra plus d'un fait nouveau et de nombreux éclaircissemens. Si nous avons un regret, c'est que M. Jung, qui fait preuve d'un véritable talent, se soit trop résigné au rôle de démonstrateur et d'antiquaire, et qu'il n'ait pas donné plus d'étendue à son texte, en y admettant plus de ces détails si intéressans dont les documens abondent. Nous aurions aussi désiré que dans son introduction il nous eût donné une idée détaillée de l'organisation des diètes de l'Empire. Son récit en eût été plus clair et plus intelligible pour le grand nombre. En résumé, cet ouvrage fait honneur à son auteur, et sera très-utile aux historiens du seizième siècle. Nous ne pouvons qu'inviter M. Jung à poursuivre l'entreprise qu'il a si bien commencée. Il promet de nous donner dans un second volume l'histoire des progrès de la réforme à Strasbourg jusqu'à la fin de 1530, et dans un troisième celle de la célèbre diète d'Augsbourg, où les États évangéliques présentèrent leur confession. W.

BEAUX-ARTS.

Lucas Cranachs Leben, etc.: Biographie de Luc Cranach, par *Joseph Heller*.

Cet ouvrage de M. Heller est le résultat de longues recherches et d'une activité minutieuse dirigée pendant plusieurs années sur le même objet. L'auteur s'est proposé, non-seulement de tracer la biographie du peintre Cranach, mais encore d'offrir au public un catalogue raisonné de tous les tableaux, et de toutes les diverses productions que l'on doit aux crayons et au burin de cet artiste célèbre, l'un des fondateurs de l'École allemande. Cette partie de l'ouvrage de M. Heller a été traitée par lui avec un soin, avec une conscience extrême. L'auteur avait à cœur de n'omettre dans son volumineux registre ni le moindre tableau, ni le croquis le plus insignifiant; mais il a surtout pris à tâche de n'admettre dans son catalogue, comme ouvrages de Cranach, que ceux dont l'authenticité lui était devenue évidente, après de penibles et difficiles recherches. Le travail de M. Heller est sous ce rapport celui d'un antiquaire laborieux et plein de zèle.

Dans la partie biographique de son livre, M. Heller discute longuement différens points controversés de la vie de Cranach : il établit, avec un ample développement de preuves à l'appui, que son héros a vu le jour en 1470, et non pas en 1472, comme l'ont prétendu quelques auteurs; qu'il n'a point été imprimeur, ainsi qu'on l'a parfois avancé; qu'il n'a pas non plus exercé l'art de graveur en bois, etc. A part ces longueurs, inutiles peut-être, la biographie tracée par M. Heller présente des aperçus neufs et intéressans sur les destinées de Cranach. Les relations intimes qui subsistaient entre ce peintre célèbre et les réformateurs allemands du seizième siècle, auraient suffi pour lui donner une importance historique, si ses travaux comme artiste ne lui assuraient également un rang distingué parmi les premiers maîtres de l'École allemande. On a conservé de Cranach un nombre vraiment immense de tableaux, de portraits et de dessins; il travaillait avec une promptitude prodigieuse, qui lui valut l'épithète de *Pictor celerrimus*, gravée sur sa tombe; et cependant la plupart de ses tableaux sont exécutés avec un fini presque minutieux. On lui reproche avec raison d'avoir manqué de cette richesse d'imagination, qui, du reste, fut rarement le partage des peintres allemands; ses conceptions ont peu de brillant et de variété; mais il savait donner à tout ce qu'il traçait sur la toile une simplicité si vraie, un caractère si attachant de naïveté, qu'on peut le regarder comme l'un des meilleurs peintres de l'ancienne École allemande. C'est à ses travaux d'ailleurs qu'on doit rapporter l'origine des galeries de Vienne, de Prague, de Munich, et surtout celle de la galerie de Dresde, l'une des plus riches et des plus complètes de l'Europe.

M. Heller, encouragé par le succès de la biographie de Cranach, s'occupe actuellement d'un ouvrage du même genre sur le Raphaël de l'Allemagne, sur Albrecht Dürer. Il n'a fait paraître jusqu'à présent qu'une première partie de son nouveau livre; c'est un volume de 940 pages, qui renferme le catalogue raisonné de tous les ouvrages de Dürer, de ses desseins, de ses peintures à l'aquarelle, de ses tableaux à l'huile, de ses gravures sur cuivre et sur bois, etc. Il est à désirer que la vie et les travaux des différens peintres allemands deviennent successivement l'objet des recherches et des publications de M. Joseph Heller, et qu'il finisse par réunir un ensemble complet de faits et de données sur l'École allemande tout entière.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.



ORCHOMÈNE ET LES MINYENS,

PAR CHARLES-OTFRIED MULLER.[1]

Le but de la *Nouvelle Revue germanique* est de faire connaître à la France l'état des sciences et de la littérature de nos voisins, elle doit donc aux ouvrages historiques une attention particulière. Les Allemands, en effet, ont fait faire d'immenses progrès à cette branche des connaissances humaines : c'est dans le domaine de l'antiquité qu'ils ont porté le plus de lumières. La philologie s'est élevée de l'étude des mots et des formes grammaticales aux recherches les plus nobles, aux discussions les plus importantes. Les conjectures, il est vrai, et les systèmes se sont développés avec une liberté illimitée : souvent des doctrines accueillies avec une faveur de vogue ont fait place à d'autres systèmes non moins hasardés, mais il faudra toujours reconnaître qu'il est chez les

[1] *Müller, C. O., Geschichten hellenischer Stämme und Städte: die Dorier, die Minier; drei Bände* 8. *Breslau, bei Max und Compagnie. Preis:* 33 *Fr.*

Allemands bon nombre de ces esprits solides qui savent unir la sagacité à une sage réserve, de ces esprits qui opposent une critique sévère aux divagations et aux rêveries de leurs compatriotes. Les ouvrages de M. Otfried Muller lui assurent un rang fort distingué [1]; c'est donc par eux que nous commencerons cette série d'articles que nous promettons à nos lecteurs ; et, nous inquiétant moins d'annoncer des livres nouveaux que de faire connaître les plus importantes productions en fait d'histoire, de géographie ou d'archéologie, nous remonterons jusqu'à 1820, année qui vit paraître les *Minyens ;* nous nous occuperons ensuite des Doriens et des Étrusques.

Le livre intitulé *Orchomène et les Minyens* compose la première partie de l'histoire des souches et des villes helléniques. Dans une introduction aussi brillante de style que forte de choses, M. Muller reproche à ses compatriotes la manie de redemander à l'Orient toutes les origines, comme autrefois il fallait qu'elles fussent toutes judaïques. Il est si aisé de justifier des hypothèses par des argumens, qu'aujourd'hui l'on reporte jusqu'aux Indes les choses les plus manifestement helléniques. D'un autre côté on voit des savans français qui traitent de l'histoire mythologique avec la même gravité, avec la même servitude envers la lettre des anciens, que s'il était question de l'histoire secrète d'un cabinet contemporain. L'auteur accorde un coup d'œil rapide à la philologie, il loue les *Monographies*, fait ressortir leur utilité pour la science, et dit ce que la géographie de la Grèce en a retiré d'avantages. Mais, au milieu de ces utiles recherches, la Thessalie, la Béotie ont été négligées : il semblerait que les spirituelles railleries d'Athènes aient retenti jusque dans la postérité, et qu'elles aient paralysé l'intérêt dont ces contrées sont si dignes.

1 Nous donnerons incessamment des articles sur la chronologie d'Ideler, sur l'Hellas de Kruse, la Sparta de Manso, etc.

Nous n'avons pas même le squelette de l'histoire des Hellènes : les savans ont préféré nous parler des Pélasges; aussi ont-ils tant abusé de ce sujet, qu'il faut le regarder comme à peu près désespéré. En conséquence M. Muller a résolu de s'occuper des Hellènes, et parmi ceux-ci les Minyens lui ont paru devoir attirer ses premiers regards. Sans parler de leur imposante puissance, il y a en eux quelque chose de grand; la fable même leur prête son prestige. Le trésor de Minyas, Trophonius, Agamède, les canaux immenses du lac Copaïs, accumulent le merveilleux dans la contrée qu'ils rendirent célèbre. L'Iliade déjà compare, pour la richesse, Orchomène, la ville des Grâces, à la Thèbe égyptienne. Les Minyens de Béotie sont en affinité avec les populations de Thessalie; les traditions d'Orchomène se lient à celles sur les Argonautes; enfin, ces Minyens sont en rapport avec Théra et Cyrène, et de tout cela il est résulté un chaos de traditions et une fusion de l'histoire avec les mythes telle qu'il s'en rencontre peu dans l'étude de l'antiquité. Le but de ce livre est de ressaisir le fil qui doit nous guider dans ce labyrinthe.

Peu de voyageurs ont visité la Béotie; l'on ne pourrait citer pour la partie septentrionale que Wehler, Pococke et Holland. Profitant de tout ce que l'on a écrit, rappelant avec un rare bonheur tous les faits anciens, M. Muller met sous nos yeux une carte; puis il gravit avec nous l'Hélicon, nous conduit au Parnasse, au mont Œta, et de là revient au sud vers le Ptoon. La vallée du Céphise se trouve comprise entre ces chaînes de montagnes. Que nous aimerions à nous arrêter à chaque citation! que ces noms harmonieux éveilleraient en nous de souvenirs ou d'illusions! Là, Jupiter descendit près d'Alcmène, plus loin est le sentier de Laius. Mais il faudrait transcrire tout ce chapitre; il faudrait copier encore celui du lac Copaïs : il nous suffira d'en rappeler la conclusion. La nature à Orchomène semble être

celle de l'Égypte; le Mélas s'enfle comme le Nil, le lac se couvre d'îles flottantes comme ceux de l'Égypte; les végétaux eux-mêmes ont de l'analogie, et, chose frappante, l'on retrouve ici ce qui servait d'argument à Hérodote pour établir une parenté entre Colchos et l'Égypte : je veux dire l'art de faire la toile. Après tant de ressemblances, il ne faut pas s'étonner que l'on ait assigné aux Orchoméniens l'Égypte pour patrie primitive. On voulut même, au moyen du nom de Minyas, reconnaître le premier souverain du Nil, *Menès* ou *Min;* on voulut encore qu'Éleusis et Athènes la Tritonienne eussent été fondées pendant que l'Égyptien Cécrops régnait en Béotie. Danaüs figure aussi dans les généalogies d'Orchomène. Il est d'autres argumens qui paraîtraient décisifs, mais le chapitre est terminé, et dans le suivant M. Muller renverse toutes ces raisons, dont il ne s'était pas dissimulé la force. Un pays semblable, une végétation analogue ont pu produire les mêmes besoins, les mêmes mœurs, la même industrie. Quant à l'étymologie, ce n'est qu'un faible argument, surtout quand les langues diffèrent. Le culte des Grâces est celui qui dominait à Orchomène, et l'on ne voit pas que l'Égypte ait rien connu de ce genre. La tradition sur les trésors de Hyrieus spoliés par Trophonius et Agamède, sur le piége où se prend ce dernier, sur la manière dont Trophonius lui tranche la tête, et s'engloutit dans les entrailles de la terre, cette tradition, disons-nous, a été rapprochée de celle qu'Hérodote nous a transmise sur l'Égyptien Rhamsinit : M. Muller en fait une savante discussion, et finit par établir qu'elle existait chez les Hellènes avant qu'ils connussent l'Égypte, et que c'est des Hellènes qu'elle a passé dans cette contrée, comme beaucoup d'autres, à l'époque où la domination des rois de *Saïs* remplit toute l'Égypte d'élémens helléniques. Il ne faut pas trop se fier à Hérodote; quand il vint, il y avait déjà deux cents ans que Psammetich avait appelé les Ioniens pour

leur confier l'éducation d'enfans qui donnèrent naissance à toute la caste des interprètes; il y avait un siècle que Naucratis existait, et encore n'était-ce pas la seule colonie hellénique. Il naquit de tout cela un mélange, un syncrétisme, qu'Hérodote ni Hécatée ne purent débrouiller. D'ailleurs Hérodote était trop crédule à la fois et trop prévenu.

L'Égyptien Cécrops passe de Saïs à Athènes : c'est un fait convenu, jugé ; il n'y a point à en revenir. Cependant M. Muller oppose à cela les traditions locales. Si l'on en excepte un passage mutilé de Diodore, il n'est question d'un Égyptien Cécrops que dans les Scoliastes. Selon Platon, Théopompe fut le premier qui avança d'une manière précise qu'Athènes était une colonie d'Égypte, et ce ne fut vraiment qu'au temps des Ptolémées qu'il fallut que cette contrée eût l'honneur d'avoir peuplé et civilisé la moitié de la terre. Danaüs, du moins, repose sur l'autorité du mythe indigène: on le regardait comme l'auteur de la maison royale des Persides à Argos. M. Muller a recours à une généalogie qu'ignoraient les poètes épiques, mais reconnue par Pindare et par les poètes tragiques : on savait à Argos qu'Épaphus, descendant du dieu fluvial Inachus, s'était établi en Égypte, y avait fondé des villes, et était devenu l'aïeul de Danaüs et d'Égyptus. Or, Danaüs revint avec ses cinquante filles à Argos; il montait le premier vaisseau à cinq rangs de rames que l'on ait connu; de sa fille Hypermnestre et de Lyncée naquirent les Persides. La conclusion de ces doctes rapprochemens entre les traditions et les mythes, c'est que la tradition sur l'affinité des Argiens et des Égyptiens, quoique plus ancienne que celle de Cécrops, est une sorte de convention entre les deux peuples, et non pas une ancienne croyance remontant aux origines. Après avoir ainsi renversé tout cet échafaudage d'opinions vulgaires, après avoir tout analysé, l'auteur se prévaut du culte des Grâces, qui était propre aux Orchoméniens et entièrement étranger à l'Égypte.

Malheureusement nous sommes obligé de garder le silence sur le *cycle traditionnel* des Orchoméniens, sur le fils du fleuve Pénée, sur cet Andreus dont parle Pausanias, et qui aurait amené dans le pays d'Orchomène une souche thessalienne. La tradition héroïque des Minyens retrouvait des peuples unis par les liens de sang depuis le Pénée jusqu'à Jolkos; mais l'importance d'Orchomène faisait qu'on les regardait moins comme ses aïeux qu'on ne les en croyait descendus. Ici l'on rapporte les traditions présentées par Pausanias, et par une série de questions d'une solution évidemment impossible, on fait voir quelle est la folie de ceux qui veulent puiser dans ces traditions des données chronologiques, en essayant de concilier des anachronismes et de combler des lacunes. Minyas est tantôt fils, tantôt père d'Orchomène, ou bien ils figurent ensemble comme les fils d'Étéocle. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les vers où Apollonius de Rhodes nomme Minyas, qu'il qualifie d'Éolien, comme celui qui bâtit Orchomène; il était réellement Éolien, en tant qu'il descendait d'Athamas ou de Sisyphe. M. Muller fait voir que, quoique les mythographes aient dans la suite rattaché toutes les peuplades éoliennes à Éolus, on ne lui donne cependant que quatre fils, Sisyphe, Athamas, Ctéthée et Salmonée : leurs noms nous ont été transmis par Hésiode et Euripide. Il y avait la plus intime liaison entre Sisyphe et Athamas, c'est-à-dire entre les Éoliens de Corinthe et ceux d'Orchomène : la tradition sur les Argonautes y était indigène; elle met en rapport avec Pélias et Jason, Ctéthéides de Thessalie, les Orchoméniens Athamas et Phryxus. L'auteur poursuit les traditions sur Salmonée; il montre que la fable a voulu par les quatre héros, fils d'Éole, désigner quatre branches d'une même souche de peuples, qu'enfin ceux qui précédèrent les Doriens à Corinthe et que Thucydide appelle Éoliens, sont parens des Minyens, des habitans de Jolkos et de ceux de Salmone. Il n'y a point de véritable liaison entre eux

et les *Aioleis Boiotoi*, quoique ceux-ci aient donné le nom d'*Éolis* au pays d'Arne et à toute la Thessalie du sud. Ce fut une réunion de ces Béotiens et d'Achéens du Péloponèse qui créa les établissemens éoliens d'Asie. On donnait aussi le nom d'Éolie à la partie de l'Étolie qui est voisine de Pleuron et de Calydon, siége antique d'héroïques traditions, et qui cependant étaient sans rapport avec Éole, fils d'Hellen. Le nom d'Éoliens s'est enfin étendu à toutes les races helléniques qui avaient précédé les Doriens et les Ioniens, ou qui existaient indépendamment d'eux, et toutes aussi reçurent pour aïeux des Éolides.

Il importe en général de ressaisir l'état primitif des traditions, de les dégager des élémens hétérogènes dont les ont chargées les mythographes d'Alexandrie: on y aperçoit alors l'image de la vie primitive des peuples; car la tradition n'est pas un simple récit que le père transmet au fils: c'est l'essence même, c'est la substance des nations; et quoiqu'il n'en reste souvent que de faibles vestiges, ces vestiges sont dépositaires de l'histoire des siècles, comme les couches géologiques nous conservent celle du globe.

Pour obtenir ce résultat sur les Minyens, M. Muller commence par l'examen de traditions qui lui paraissent véritablement sacerdotales; celles de l'oracle de Trophonius et celle d'Athamas. La nature même semble avoir destiné la Béotie à devenir la patrie des oracles : des sources souterraines, des grottes profondes, des vallées solitaires, semblent y disposer l'ame à écouter la voix des dieux; une colonie de Crétois vient s'établir à Crissa et devance la célébrité de l'oracle de Delphes : ainsi la fondation de Pytho remonte à l'époque de la domination de Minos sur les mers. Dès-lors les prophéties du pays sont toutes envahies par celles d'Apollon, et Tégyre devient la patrie de ce dieu. Trophonius éprouva la même influence : on le donna pour fils à Apollon. Nous avons sur son oracle les récits les plus contradictoires;

à entendre les poëtes comiques d'Athènes et Dicéarque, il n'y avait là que festins et débauches sacerdotales : ils n'en parlent qu'avec mépris. D'un autre côté ce même oracle est mêlé à tout ce que l'histoire des Hellènes a de plus imposant. Il annonce aux Thébains l'heureuse issue de la bataille de Leuctres, il fait pressentir la mort de Philippe de Macédoine, prédit la victoire de Sylla sur Mithridate; enfin, quand Titius et Salvidienus vont le consulter, le dieu leur apparaît avec autant de majesté que le Jupiter olympien. M. Muller découvre les principaux traits qui caractérisent Trophonius, il pénètre les mystères d'Éleusis, et remonte à la religion thébaine des Cabires. Trophonius est tour à tour Triptolème, Hermès, Asclepios, Cercyon, et en cette qualité père de Triptolème, enfin il est Triptolème lui-même. Il y a plus encore, il est voleur, et le trésor qu'il enlève n'est autre que la richesse des semailles arrachée au sein de la terre. L'agriculture établit une liaison avec le monde souterrain; car Pluton c'est Plutus, et c'est ainsi que la moisson est dérobée à la terre. Tout cela paraît appartenir aux religions antéhelléniques, dont la Samothrace et Éleusis gardaient la substance. La tradition merveilleuse sur Athamas et Phryxus repose toute entière et dans toutes ses formes sur Jupiter Laphystius. Il est impossible d'analyser ce chapitre, où les récits se mêlent et se multiplient avec une profusion désespérante. Qu'il nous suffise donc de dire qu'on y trouve des vues neuves, et qu'on ne lira pas sans le plus grand intérêt tout ce qui concerne Phryxus et la toison; surtout il y a des rapports très-habilement suivis entre Ino et cette *Nephelé*, cette nuée que Junon donne à l'amoureux Ixion. Athamas épouse Nephelé, mais il lui préfère Ino; la vaporeuse déesse se venge en exigeant que celui qui l'a ainsi méprisée soit immolé, persécuté par une belle-mère. Phryxus s'enfuit à Æa, où il sacrifie à Jupiter Laphystius le bélier qui l'a emporté, puis il épouse la fille d'Acétès.

Les Grâces sont filles de Vénus et de Jupiter; Étéocle, qu'une tradition fait naître de Céphise, fut parmi les hommes le premier de leurs adorateurs. Ce culte est particulier à Orchomène. Les Grâces sont les protectrices spéciales des Minyens, ainsi que l'attestent des passages de Pindare et de Théocrite, dont s'appuie M. Muller. Il ne faut pas voir en elles autre chose que des divinités favorables à la douceur des relations sociales, à la facilité des mœurs; et c'est un abus que de leur attribuer, dans un sens abstrait, l'idée du beau. Leur culte était conforme aux inspirations de la nature; aussi ne faut-il point s'étonner d'une part qu'un peuple pour lequel les mythes étaïent tout, se soit voué à leur adoration; de l'autre, que leurs images n'aient été souvent que des pierres informes. Nous ajouterons ici à ce que M. Muller a dit d'ingénieux et de profond sur ce sujet, que Vénus elle-même était révérée sous la figure d'une pierre conique à Paphos, et que le culte des pierres en général était fort répandu. Le *Charitésion* ou temple des Grâces paraît avoir réuni plus particulièrement les hommages de la tribu des Céphisias, qui formait avec celle des Étéocliens la primitive population d'Orchomène.

Étéocle eut pour successeur le fils de Chrysé et d'Arès, Phlégyas, qui bâtit Phlégya. La parenté que la tradition établit entre ce Phlégyas et Minyas, et les violences des Phlégyens, qui cependant ne s'attaquent jamais aux Minyens, font penser à M. Müller qu'il ne s'agit ici que d'une tribu de guerriers qui, se détachant peu à peu de la métropole, se seraient livrés aux plus grands excès envers les nations voisines. Il y a des Minyens en Thessalie, et l'on retrouve près d'eux des Phlégyens: la ville de Gyrtone porte le nom d'une fille de Phlégyas, et là sont aussi des Lapithes. M. Muller établit l'identité de ces Phlégyens avec les Lapithes. Ce chapitre est terminé par des vues ingénieuses sur Esculape, principale divinité des Phlégyens, divinité qui n'était

autre toutefois que le Trophonius de Lébadie. Le chapitre sur la puissance d'Orchomène mérite toute l'attention des lecteurs. Il s'y trouve des vues très-ingénieuses sur la prise de Thèbes, et l'on y montre que les Phlégyens, qui la soumirent avec Eurymaque, sont précisément les Minyens d'Erginos, qu'enfin la délivrance de cette ville par Hercule pourrait bien se rapporter à la migration éolienne.

L'histoire primitive des Thébains est toute symbolique; Cadmus est le même que Cadmilus, divinité des Tyrrhéniens-Pélasges de Samothrace: après qu'il a tué le serpent, il faut, pour apaiser Mars, que pendant un an il serve ce dieu. Diodore qualifie cette année de perpétuelle, en ajoutant qu'elle se composait de huit ans. Ici M. Muller ressaisit une intime liaison du mythe avec la chronologie. Presque tous les cycles de l'ancienne Grèce sont d'origine béotienne. Geminus parle d'une période de huit ans ou deux mille neuf cent vingt-deux jours, composée de quatre-vingt-seize mois ordinaires et de trois intercalaires. L'usage de cette période était général, quoiqu'avec quelques divergences dans les intercalations. Elle avait, dit-on, pour auteurs Eudoxe de Cnide, ou Cléostrate de Ténédos, qui, d'après Ideler, vivait entre Hérodote et Méton. M. Muller fait judicieusement remarquer que cela n'empêche pas qu'on ne puisse la reporter plus haut. Il cite à l'appui de cette opinion ce que dit Plutarque des *Ennaétérides* de Delphes. Passant ensuite à l'*Ennaétéride* d'Apollon, l'auteur fait voir que les *Daphnéphories*, célébrées en l'honneur de ce dieu, avaient un sens chronologique; car le Daphnéphore portait solennellement à la procession un rameau d'olivier, entouré de lauriers, de fleurs et de bandelettes, et surmonté d'une boule à laquelle on en rattachait plusieurs autres. L'une de ces boules était le soleil, l'autre la lune, et les petites figuraient les étoiles. Les bandelettes, au nombre de trois cent soixante-cinq, marquaient les jours de l'année solaire qui servait de rectifi-

cation aux années civiles lunaires. Le nombre sept était sacré pour le culte d'Apollon dans tous les établissemens béotiens, et, en général, on le retrouve à chaque pas. Thèbes a sept portes; il y a sept archégètes à Platée; sept familles jolaïdes à Thespies; sept villes dans la ligue d'Orchomène, etc. Que d'importantes déductions, que de preuves ingénieuses l'auteur prodigue dans ce chapitre, pour asseoir les conjectures les plus savantes, et pour établir que les Platéens devaient célébrer les petites fêtes de Dédale tous les six ans deux tiers, et que les grandes fêtes devaient revenir pour la Béotie entière tous les neuf ans. De la sorte tout le cycle aurait été l'affaire des prêtres chargés de ramener, au moyen des fêtes de Dédale et par de grandes périodes, le cours de l'année à celui des saisons. M. Muller pense que, douze mois de vingt-neuf jours faisant une année lunaire de trois cent quarante-huit, soixante-trois pareilles années seraient de neuf jours plus courtes que soixante années juliennes : ce qui conduit à neuf périodes, chacune de sept années lunaires; or, Pausanias a dit que les grandes fêtes de Dédale revenaient tous les soixante ans. Du reste, les nombres sept et neuf se retrouvent dans le culte de Tirésias à Thèbes et sur le territoire d'Haliartus. Il en résulte de doctes conséquences sur la chronologie mythique des Thébains. Malheureusement il ne nous est pas donné de suivre l'auteur dans cette belle partie de son travail.

En Thessalie, les Minyens conservent les traditions sur Phryxus, le Pélion domine l'antique Jolkos, et des souvenirs phlégyens entourent les rives du Pénée. Là sont Gyrtone et Atrax, habitations spéciales de cette tribu guerrière; enfin, sur les frontières de la Thessalie et de la Macédoine se trouve une autre Orchomène, puis une Minya, qui d'abord était appelée Halmonia. M. Muller y rattache des monnaies thessaliennes sur lesquelles on lit les noms des Minyens. Les traditions des Argonautes, les noms de Jason et d'Aeson se

multiplient et s'offrent à chaque pas; et, sans parler de la ville d'Aesonia, qui, selon Pindare et Phérécyde, tenait son nom du père de Jason, le centaure Chiron, qui fit l'éducation de ce héros, résidait dans la Magnésie, petite contrée que souvent les auteurs excluent de la Grèce. Une grande partie de cette côte portait le nom de Jolkos. C'est à Pagase, à l'endroit où le Pélion est le plus escarpé, que fut construit le célèbre navire Argo. Il y a d'intimes rapports entre les Minyens de Jolkos et les Magnètes. Jolkos était le principal établissement des Minyens de Thessalie. Les héros de cette ville s'appelaient Éolides; enfin Éolus lui-même est compté parmi ses rois. C'est à Jolkos encore que revient Jason après son expédition. L'auteur développe avec beaucoup de clarté la série des mythes sur Alceste, sur Admète, roi de Phères, etc.; nous ne pouvons même les indiquer.

Il n'est plus besoin d'après tout cela de se demander pourquoi les Argonautes sont appelés Minyens; car la plus satisfaisante des explications ressort de leur origine. M. Muller voit dans cette dénomination une tradition antéhomérique, née des chants sur l'expédition des Argonautes. Argos, le constructeur du navire, n'est point l'Argien, fils d'Arestor; il est d'Orchomène, et fils de Phryxus. M. Muller examine les relations de chacun des Argonautes avec la race des Minyens: ce ne fut que dans la suite, lorsque l'expédition était déjà célèbre, que les Hellènes prétendirent tous y avoir eu des héros. Dans l'origine, c'était à l'Orchomène du lac Copaïs, et non aux Minyens de Thessalie que l'on faisait honneur de l'entreprise. Erginos, fils de Clymenus, en était le pilote, et cependant ni le poëme d'Apollonius, ni les chants qui se parent du nom d'Orphée, ne reconnaissent ce prince d'Orchomène: déjà la vieille tradition se taisait, et faisait place à des interpolations et à des récits étrangers. En Béotie se perpétuent d'antiques souvenirs, selon lesquels Argo était parti d'Aphormion; enfin, Anthédon vit naître l'opinion qui de Glaucus

faisait le constructeur et le pilote du vaisseau, tandis qu'en général ce Glaucus, qui appartient au cycle traditionnel des Minyens, ne figure dans la fable que comme un devin qui prédit les événemens maritimes. Il s'agit en général dans ce mythe d'un fait plutôt idéal qu'historique, et l'on reconnaît partout ce que pouvait l'imagination d'un peuple qui, tout en créant, était guidé par la conscience de quelque chose de réel, d'existant, mais d'obscur, d'inconnu. L'idée fondamentale de tout cela, c'est la malédiction qui force la race d'Athamas à l'émigration. Quant à l'objet de l'expédition, qui est la toison d'or, il est purement symbolique. Le nom de Jason signifie celui qui porte remède, qui guérit, et, en effet, c'est lui qui met fin à cette malédiction par la conquête du bélier qui était mort pour Phryxus. Jasos, Jason, Jasios et Jasion ne sont qu'un seul et même nom, et nous en voici venus au Cabire de Samothrace Jasion : or on sait que l'expédition des Argonautes avait abordé en Samothrace. A l'appui de cette antique opinion, on y montrait encore les offrandes que ces Argonautes y avaient laissées. Plus haut, M. Muller avait démontré déjà l'identité des Cabires Cadmilus et Jasion. Les rapprochemens les plus positifs établissent ici que Cadmus et Jason se confondent : tous deux tuent le dragon, tous deux sèment ses dents et combattent les guerriers qui naissent de la terre ainsi fertilisée. Si Médée déchire les membres de Jason et les fait bouillir, on y retrouve de l'analogie avec ce que l'on dit au sujet de Cadmilus, de Bacchus, de Mélicerte. Quant à Médée, elle met encore plus en évidence le sens de la tradition, surtout si l'on se souvient de l'unité de culte qui existait entre Corinthe et Jolkos, unité fondée sur l'affinité de ces deux villes. Médée règne à Corinthe comme dans ses états héréditaires : obligée de s'enfuir, elle met à l'abri des autels de *Junon Acræa* les sept fils et les sept filles qu'elle avait eus de Jason ; mais ils sont lapidés par les Corinthiens : aussi les fêtes de Junon furent-elles accom-

pagnées d'expiations et de deuil. Médée n'est point ici le monstre qui détruit ses enfans : cette tradition la met envers Junon dans les mêmes rapports que Callisto envers Artémis.

La fable primitive sur les Argonautes ne parlait que d'une navigation dirigée vers les extrémités de la terre ; la désignation de la Colchide est d'une autre époque, de celle où les courses des Milésiens firent connaître cette contrée. M. Muller n'admet point que les Hellènes y soient parvenus avant la guerre de Troie : Homère ni Hésiode ne connaissent la Colchide, et long-temps encore après eux le Phase était considéré comme étant éloigné à l'égal des colonnes d'Hercule. Il n'est jamais question avant Eumelos, le Corinthien, que d'une *Æa*, que tantôt l'on rapproche, que tantôt l'on éloigne, et qui, dans le fait, n'a que la vague signification du lointain. L'Odyssée indique deux routes pour s'y rendre, l'une entre Charybde et Scylla, et l'autre à travers ces rochers flottans qui se heurtent sans cesse et que l'on appelle *Planctes*. Les demeures de Circé et d'Aëtès sont placées dans la même direction ; c'est donc à l'Occident qu'il faudrait demander la ville d'Aëtès : on s'expliquerait alors le récit d'Hérodote qui parle de Jason jeté sur la côte de Libye : et cela, bien que de son temps l'opinion générale se fût tournée vers le Pont, il dut, pour justifier cet événement spécial, imaginer un voyage antérieur, différent de celui des Argonautes. L'auteur entre ici dans de savantes combinaisons sur le parti qu'on peut tirer de l'Odyssée pour quelques indications géographiques. Plus anciens que les chants sur Ilion, ceux des Argonautes durent se reproduire dans ce poëme. Homère en a usé avec une entière liberté, et c'est de la sorte que beaucoup de choses auront passé pour occidentales ; car il faut bien dans un pays merveilleux réunir toutes les merveilles. Quoi qu'il en soit, la tradition a dû prendre le chemin de l'Orient dès les temps les plus anciens, ne fût-ce qu'en raison de l'établissement des Minyens à Lemnos. L'auteur suit la marche géographique du récit, et de degré

en degré il arrive au Pont-Euxin, où la tradition se partage, et, d'un côté, se tourne vers la Colchide, de l'autre vers la Tauride. Dans cette dernière version, qui doit être la plus ancienne, le Phase est près des *Palus-Méotides*. Diodore rapporte ce qu'en disait Denys de Milet : Hélios a deux fils, Persée et Aëtès ; l'un règne en Tauride, l'autre en Colchide et sur les *Palus-Méotides*. S'unissant à Hécate, fille de Persée, Aëtès donne le jour à Circé, à Médée et à Absyrtus. Strabon dit que de son temps encore le nom d'Aëtès était fort usité dans la Colchide, et qu'au bord du Phase on montrait les ruines de la ville d'Æa. Mais M. Muller, tout en ajoutant quelques faits à ceux-là, démontre le vide des argumens qu'il en voulait tirer. Æa n'est sans doute qu'un nom de tradition appliqué arbitrairement à ce lieu, de même que Cytæa, nom de la patrie d'Aëtès et de Médée, de même encore que Sybaris de la Colchide.

Un chapitre est ensuite consacré à l'examen de l'expédition des Argonautes sous les rapports historique et géographique. Ce mythe, lors même qu'on le réduirait à sa plus simple expression, devait naître chez un peuple de marins. Jason est, dans l'esprit de la tradition, le premier navigateur, et les établissemens des Minyens, leur commerce, sont symbolisés dans ce canevas, auquel on adapte toutes les anecdotes merveilleuses des expéditions de long cours. Le passage du Bosphore et de l'Hellespont, objet d'effroi pour les anciens nautonniers, aura déterminé la direction du voyage attribué aux Argonautes, parce que les Minyens sans doute avaient tenté ce passage. Cyzique est indiquée comme lieu du débarquement, et des Pélasges, habitans primitifs chassés de Thessalie, s'y étaient fixés avant que les Milésiens vinssent y fonder leur établissement. C'est à Byzance que Jason s'unit à Médée ; Calcédoine est le port de Phryxus : partout se révèlent dans ces lieux d'antiques demeures des Minyens. Tout ce qui est au-delà ne doit son admission dans la fable des Argonautes,

qu'aux établissemens doriens et béotiens qui eurent lieu dans la suite. Milet avait donné l'impulsion au mouvement général des Hellènes vers cette côte, aussi fut-elle reconnue pour métropole, même par des colons qui n'en étaient point originaires. Il ne faut donc point nier la possibilité de cette multitude de villes que l'on dit avoir été fondées par Milet. Les Mégariens, par exemple, créèrent Astacos, Byzance, Calcédoine et Sélymbrie. Cependant Byzance est appelée Milésienne. Il en est de même d'Héraclée, que Strabon gratifie de ce titre, quoiqu'elle vienne des Mégariens, des Tanagriens et d'autres Béotiens du temps de Cyrus. Sinope révérait l'oracle d'Autolycus, que l'on range aussi du nombre des Argonautes. M. Muller conjecture qu'il pourrait bien s'y être trouvé des Béotiens ; il établit un rapprochement entre le nom de son port et celui de Cytisoros, qu'on rencontre au nombre des héros minyens, sans cependant décider si c'est le hasard qui a produit cette similitude, ou s'il y eut quelque motif de nommer ainsi ce port. Apollonius, dans son poëme, a mêlé aux anciennes idées les connaissances géographiques acquises de son temps, et par là il a tout embrouillé; il a compilé sans choix et sans critique. En général, le retour des Argonautes est le récit qui a souffert le plus de variations. Les anciens, tels qu'Hécatée, Pindare, Antimaque, conduisaient Argo à travers le Phase vers l'océan, d'où Hécatée le faisait revenir par le Nil, tandis que les autres le ramenaient autour de l'Afrique jusque dans la Méditerranée. D'autres encore, parmi lesquels nous citerons Sophocle et Callimaque, faisaient revenir les Argonautes par le même chemin qu'ils avaient suivi pour aller en Colchide. Timée et Scymnus citent une autre version : on aurait remonté le Tanaïs jusque dans l'océan. Enfin, quelques-uns parlent d'un passage à travers l'Ister et la mer Adriatique. Toutes ces directions à l'occident, et ces retours par les colonnes d'Hercule, sont d'invention récente, et le poëme *orphique* lui-même appartient à un temps de

barbarie, à une époque de résistance au christianisme, ainsi que l'ont démontré Schneider, par des argumens tirés de la diction de ce poëme, Jacobs, par l'absence de toute conception poétique, Hermann, par des raisons métriques, enfin Ukert, en y signalant la plus grossière ignorance de la géographie. L'on a tort de vouloir réduire en systèmes géographiques ces romanesques navigations; car les découvertes peuvent bien expliquer leur possibilité, mais non pas faire naître des narrations. Ici l'on recherche ce qui a nécessairement déterminé la forme de cette narration : les établissemens minyens à Lemnos, et notamment à Myrina, y sont symbolisés, en ce que Myrina est fille de Créthéus, roi de Jolkos. Elle épouse Thoas, dont la race à Lemnos se mêlait à la fable des Argonautes. Voici comment parle la tradition. Les femmes de Lemnos ayant négligé les fêtes de Vénus, la déesse, pour les en punir, leur envoya une mauvaise odeur. Tout aussitôt leurs maris s'en éloignèrent et vécurent avec des captives de Thrace. Mais les femmes irritées tuèrent et les maris et les concubines, et constituèrent un état à elles seules jusqu'à l'arrivée des Argonautes, qui prirent la ville, soit de vive force, soit par capitulation, en promettant d'épouser les femmes à l'instant même. Outre le sens symbolique de ce récit, qui est relatif au culte des Cabires et de Vulcain, il y en a un historique qui indique la présence d'une colonie de Minyens. Jason et Hypsipile donnent naissance à un fils appelé Eunéus (bon navigateur), et les Minyens font le commerce à Lemnos. Les fils de ces Minyens, continue la tradition, cherchent leurs pères à Sparte, où ils sont bien reçus par les Tyndarides ; mais bientôt ils conspirent et sont jetés dans les fers. Les femmes cependant les font échapper en changeant avec eux de vêtemens; ils obtiennent grâce enfin, et Théras, parent des rois Héraclides Proclès et Eurystène, les conduit à Théra. Au milieu de ces jeux de la tradition, Hérodote a retenu le fait historique : c'est que les Minyens

furent chassés de Lemnos par les Tyrrhéniens-Pélasges. Or voici une précieuse remarque : Si ces Tyrrhéniens ont quitté la Béotie soixante-dix ans après la chute de Troie, si on les souffrit dans l'Attique pendant au moins une génération, le temps de leur passage à Lemnos et à Imbros sera précisément celui de l'apparition des Minyens à Lacédémone. Nous voudrions ajouter à tout cela les vues ingénieuses et profondes qui terminent ce chapitre et qui concernent Thétis, Iphigénie et Oreste. Viennent ensuite les Minyens et les Cadméens de Laconie : nous avons déjà indiqué la belle tradition du Taygète ; l'auteur consacre à son examen des développemens curieux. Voici quelques résultats : il faut qu'en Laconie les Minyens aient eu des demeures stables et séparées, et il paraît que ce fut la victoire des Doriens commandés par Téléclus qui eut pour effet leur complète émigration, celle probablement qui les conduisit en Triphylie ; ce qui n'empêche pas que précédemment il n'y ait pu s'en faire d'autres, causées par les progrès des Spartiates et le refoulement des peuples les uns sur les autres : du nombre de ces migrations serait celle de Théra, arrivée environ une génération après celle des Doriens, et qui précéda d'autant le mouvement des Ioniens. D'autres émigrations encore eurent lieu vers Mélos et Gortyne.

La fondation de Cyrène est l'événement le plus important qui ait suivi l'établissement de Théra. De combien de vues ingénieuses, de combien de doctes rapprochemens l'auteur enrichit son livre à ce sujet! Le mythe, l'histoire, la poésie, la tradition, tout enfin, jusqu'à la géographie, tout s'anime sous sa plume, tout concourt à la preuve des assertions qu'il émet avec une rare sagacité. Les Minyens se retrouvent jusque dans les Syrtes d'Afrique. Le culte de Minerve la Tritonienne et les souvenirs du lac Copaïs s'y représentent. Cyrène, à son tour, réagit sur les traditions des Hellènes : c'est ainsi que la grande vénération de ses habitans pour

Neptune fit croire que le culte de ce dieu venait de Libye. Cette ville ouvrit des communications entre la Grèce et le temple de Jupiter Ammon, et l'Ammonion devint le rival d'Olympie et de Dodone. Les Éléens y eurent une dévotion toute particulière; ils allèrent jusqu'à vénérer une *Junon Ammonia* et un *Mercure Parammon*. M. Muller démontre que l'Ammonion créa aussi des relations avec l'Éthiopie, et qu'Étéarque, roi des Ammoniens, portait le même nom que l'aïeul maternel de Battus qui régnait à Axos en Crète.

Pyle, patrie de Nestor, est l'objet de belles recherches placées dans le chapitre sur la Triphylie, chapitre riche en déterminations géographiques. Dans le suivant la puissance des Minyens s'écroule, Orchomène tombe au pouvoir des Béotiens-Éoliens, et désormais nous sommes sur un terrain historique. Membres de la confédération des Amphictyons, les Béotiens composaient entre eux une république de villes indépendantes. On se réunissait près de Coronée, moins pour y traiter des affaires publiques que pour célébrer un même culte, que pour rappeler une commune origine. Les grandes villes dominaient les petites, qui n'étaient pas même représentées dans la ligue; c'est ainsi que dans la guerre du Péloponèse Chéronée nous apparaît sujette d'Orchomène. Sans doute que les Béotarques nommés par les villes résidaient à Thèbes : on en compte douze durant cette guerre; ils ont été fournis par Haliartos, Coronée, Copæ, Thespies, Tanagra, Orchomène, et probablement encore par Lébadie, Ocaléa et Onchestos. Quant à Thébes, elle en a deux. Au temps de la bataille de Leuctres on ne voit en tout que sept Béotarques : quelquefois même il n'y en a pas du tout. M. Muller signale toutes ces variations de nombres. Ces Béotarques commandaient à la guerre; ils représentaient les villes de la ligue, et soumettaient aux assemblées nationales les affaires graves. Chaque ville avait de plus, pour son administration, des archontes annuels, qui souvent étaient prêtres. A Orchomène il y avait aussi un

trésorier et un polémarque ; on trouve enfin de ces polémarques à Thespies et à Thèbes : ces magistrats eurent souvent droit de vie et de mort sur les citoyens. M. Muller remarque que la Béotie d'abord dut être soumise à des gouvernemens aristocratiques, mais que de ces anciens temps à celui de Polybe il s'était opéré des révolutions démocratiques dont on ne connaît ni la cause ni les détails. Plus loin, il transcrit un passage de cet auteur sur les déportemens des Béotiens et sur leurs excès de table : on allait jusqu'à créer par testament des fondations afin de subvenir aux dépenses de festins qu'on instituait pour des associations gourmandes, et ces fondations devinrent si nombreuses qu'il se trouvait en Béotie beaucoup de gens ayant droit à plus de festins qu'il n'y avait de jours dans le mois. Ces désordres et la mésintelligence continuelle qui divisait les Béotiens, leur occasionèrent de grandes pertes, que l'auteur énumère et discute avec une saine critique ; puis il en revient à l'histoire particulière d'Orchomène, qui, malgré la chute des Minyens, paraît être devenue la seconde ville de la ligue. Ce fut surtout le boulevard de la Béotie contre les incursions des Thessaliens. Après la bataille de Leuctres, Thèbes soumit toutes les villes, à l'exception d'Orchomène, dont on résolut la perte. Épaminondas différa par ses conseils l'exécution de ce funeste projet ; mais plus tard la cavalerie d'Orchomène fut accusée de conspiration : tous ses chevaliers furent jetés dans les fers par ordre des archontes thébains, et condamnés à mort par l'assemblée du peuple. Orchomène fut incendiée et tous ses habitans vendus. Elle se releva probablement au temps de la guerre sacrée ; car durant cette guerre on la voit occupée par ceux de la Phocide. Renversée une seconde fois par décret des Amphyctions, abandonnée par Philippe aux Thébains, elle fut rétablie encore après la bataille de Chéronée, et sous Alexandre ce fut une des villes les plus acharnées à la destruction de Thèbes ; elle prit part ensuite à la distribution qui fut faite de

ses domaines, et même elle paraît être devenue le siége des Béotarques. L'ouvrage est terminé par le récit des destinées d'Orchomène sous les Romains, de ce qu'elle eut à souffrir dans la guerre de Sylla, et en général de tout ce qui concerne les derniers temps de son existence. Une conclusion offre une sorte de résumé de tout le livre. Il faut le reconnaître avec l'auteur, jamais il n'a laissé tomber le fil qui le guidait dans ce labyrinthe de traditions; cependant elles ont tant de ramifications, elles se croisent et se multiplient avec une abondance telle qu'il a fallu encore quelques appendices pour compléter les résultats qu'on pouvait attendre de lui. L'un d'eux est consacré aux Tyrrhéniens-Pélasges; nous aurons occasion d'y revenir. Un autre a pour objet les divinités de la Samothrace et le culte des Cabires; ce morceau est d'une haute importance pour la mythologie et l'histoire des croyances religieuses; en voici le sommaire : Le culte des Cabires de Samothrace est un reste de la religion primitive des Pélasges, religion que les Tyrrhéniens ont portée dans ce pays, et qui n'a pris la forme des mystères qu'après Homère. Ce culte est lié étroitement à celui de Thèbes. Le Cadmilos de Samothrace n'est autre que Cadmos, et si l'on en a fait le fondateur de Thèbes, le chef de la maison royale, ce n'est que dans la tradition héroïque reproduite sous un point de vue historique. Le troisième *Excursus* contient des tableaux généalogiques pour les rois des Minyens, pour les Phlégyens les Lapithes, les Ægides, etc., etc. Quelques inscriptions sont discutées dans le quatrième. Enfin, l'on trouve encore une table des migrations éoliennes et une discussion géographique de la carte. Dès la publication de ce livre, M. Muller a pris place parmi les savans dont l'Allemagne s'honore le plus : des vues neuves et ingénieuses, une érudition qui embrasse tout, qui poursuit les démonstrations jusque dans les derniers replis du sujet, telles sont les principales qualités de ce livre, dont la lecture étonne ceux-là même qui sont

le plus habitués aux recherches scientifiques : on en éprouve une sorte de fatigue d'admiration, et cependant, au milieu de tant de divers récits et d'investigations si profondes, il n'y a rien de confus, rien d'obsur. L'auteur n'est point du nombre de ces hommes bizarres qui fuient la clarté et se croient d'autant plus admirables qu'on les comprend moins. Son style n'affecte pas non plus la gêne ou la sécheresse: souvent il s'anime d'une noble chaleur, et s'il se trouve sur son chemin quelque description, quelque narration, le lecteur s'aperçoit bientôt qu'il ne doit pas moins de plaisir au talent de l'écrivain qu'à ces noms harmonieux de la Grèce qui portent un charme indicible jusque dans les discussions de la science.

Dans un prochain article nous ferons connaître les *Doriens.*

Φ.



NOTICE

Sur la vie et les écrits d'Ernest SCHULTZE.

Les Allemands sont en général des hommes de foi. Dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, ils semblent obéir à je ne sais quelle impulsion secrète qu'ils regardent comme irrésistible, comme une vocation arrêtée, comme une sorte de destinée à laquelle il ne leur est point permis de se soustraire. Quand un Allemand a bien reconnu ce qu'il appelle *sa vocation* (*sein Beruf*), il l'embrasse avec ardeur ; il en remplit les devoirs avec une plénitude de sentiment où se mêle quelque chose de grave, qui soutient merveilleusement son enthousiasme, ranime son courage et le met à même d'accomplir ces immenses travaux qui ont valu aux auteurs de cette nation les titres de *consciencieux* et d'*infatigables*. Chez eux, aucune des considérations qui déterminent les autres hommes dans le choix d'un art, d'une science ou d'une profession, ne les fait artistes, savans, hommes de lettres, médecins, juges ou soldats; c'est, en quelque sorte, une obéissance religieuse à une voix d'en haut qu'ils regardent comme celle de leur génie. On conçoit tout ce qu'une telle manière d'envisager la chose qui a le plus d'influence sur la vie, doit donner d'énergie à leur volonté, de constance à leurs efforts, de profondeur à leurs sentimens : aussi, chez la plupart de leurs écrivains, la pensée dégagée de cet intérêt mercantile qui rétrécit et dénature si complétement les opérations de l'intelligence, presque affranchie de ce frivole espoir de gloire et de renommée qui souvent, au mépris de ses principes, jette l'écrivain dans

la route des opinions en faveur; la pensée, disons-nous, se présente sous des formes hardies, quelquefois bizarres, mais toujours originales. C'est des Allemands que l'on peut dire qu'un auteur est vraiment *l'homme de son livre;* chose si rare, dit-on, parmi nous, qu'il y a à le croire une sorte de duperie dont on se moque, tandis que l'opinion contraire est regardée comme une vérité hors de doute. Interrogez la vie intérieure d'un auteur allemand, elle est conséquente au genre de ses écrits, parce que ces derniers ne sont que l'expression et, si l'on peut dire, le reflet de ses principes et de sa pensée habituelle. Voyez le sceptique et railleur Wieland, le classique et moral Lessing, l'enthousiaste et religieux Klopstock, le tendre et sublime Schiller, le prodigieux Gœthe, le chevaleresque Lamotte-Fouqué, le fantasque Hoffmann, le bon Auguste Lafontaine, tous se sont peints dans leurs ouvrages, et l'analyse de leurs écrits donnerait presque l'histoire de leur vie.

Voici un poète peu connu en France, et qui est digne, sinon par son talent, du moins par cette fidélité à obéir à l'*influence secrète*, d'être cité après ces beaux modèles; c'est Ernest Schultze. Le caractère et la destinée de ce jeune poète semblent un chapitre romantique dans l'histoire de la vie réelle, et pourtant un intérêt tout particulier s'attachera à son nom, quand on saura que son talent, outre tout ce qui le rend remarquable, fut dû à la puissance d'un sentiment aussi profond que tendre, qui, guidant sa plume, le rendit poète et fit sa célébrité.

Privé par la mort, comme Alighieri et Pétrarque, de l'objet de son jeune amour, il conçut, à l'imitation de ces grands poètes, la pensée de consacrer sa vie et toutes les facultés de son ame à la mémoire de la femme qu'il avait aimée. Si le succès de toute entreprise humaine répondait toujours à l'énergie du sentiment qui l'inspire, les travaux de Schultze placeraient son nom près de ceux de ses illustres modèles,

et celui de Cécilia obtiendrait une immortalité pareille à celle qui couronne les noms de Béatrix et de Laure. Toutefois entre la manière d'aimer de ces grands maîtres et celle de notre jeune poète, il est une grande différence. Le tendre souvenir de Béatrix n'empêcha point Dante de contracter un mariage tout d'intérêt avec l'altière et violente Gemma Donati, ni de se mêler à toutes les sanglantes intrigues des Néri et des Bianchi : le sentiment que nourrissait Pétrarque était moins une passion qu'une sorte de stimulant pour exciter chez lui l'inspiration poétique, un intermède, si l'on peut parler ainsi, propre à remplir les intervalles entre ses graves études et ses missions diplomatiques. Mais chez notre jeune enthousiaste l'amour est une puissance réelle, impérieuse, qui, absorbant tout autre sentiment, force l'intelligence et toutes ses facultés, l'imagination et toutes ses richesses à suivre la route qu'elle leur prescrit; qui communique aux devoirs comme aux plaisirs de la vie le coloris de ses joies ou la teinte obscure de ses douleurs, et jette tour à tour dans l'ame qui en est asservie l'espoir ou l'abattement.

Ernest-Conrad-Fréderic Schultze naquit à Celle, dans la principauté de Hanovre, le 22 Mars 1789. La vivacité naturelle de son esprit semblait devoir lui assurer des succès dans la carrière des sciences; mais dans les premières années de sa vie, son goût pour l'étude ne fut en aucun rapport avec ses dispositions. C'était avec beaucoup de peine qu'on le forçait à remplir les tâches qui lui étaient prescrites; il attendait ordinairement que le dernier moment fût venu pour se mettre au travail : alors il l'expédiait imparfaitement et à la hâte. Mais pour les jeux et les exercices du corps, c'était parmi ses jeunes camarades celui qui s'en acquittait le mieux; quand un projet téméraire devait être exécuté, Schultze était toujours à la tête des plus hardis, et quand la fuite devenait nécessaire, il était toujours le dernier à quitter la place. Dans l'intérieur de sa famille il se faisait aimer par

la bonté de son cœur et la douceur de ses manières. Quoique ses parens et ses maîtres eussent fréquemment l'occasion de secouer la tête d'une manière significative quand, ce qui lui arrivait trop souvent, il oubliait les commissions qui lui étaient confiées, perdait ses livres, déchirait ses habits ou bouleversait étourdiment tout ce qui demandait de l'ordre et de l'arrangement, son père se consolait par les assurances que lui donnaient ses maîtres, qui s'accordaient à dire que le jeune Schultze ne manquait point d'intelligence, mais seulement d'application, et que plus d'une fois il avait donné des preuves d'une grande puissance de volonté pour s'astreindre aux études qui étaient de son goût; telle fut, par exemple, sa passion momentanée pour le blason et la science des médailles; et ses connaissances en ce genre lui valurent d'être fréquemment consulté par les peintres de sa petite ville pour les armoiries de cercueils et la décoration des monumens funèbres.

Cependant avec l'âge le jeune Schultze mit plus de suite dans ses études, et comme si les sentimens de l'ame dussent seuls avoir quelque empire sur lui, ce fut à l'amitié qu'il dut la première révélation de ses dispositions pour la poésie.

Il s'était lié intimement avec le fils d'un membre éminent de la cour suprême; sans doute excité par lui, il s'exerça à écrire de courts essais sur des sujets variés, et à composer une espèce de journal, dans lequel de petits incidens de famille étaient agréablement contés.

Sa douleur lorsque cet ami, auquel il était tendrement attaché, quitta Celle fut inexprimable; il l'exhala d'une manière extrêmement touchante dans un petit poëme, le premier de sa composition, et qui révéla dès-lors le germe d'un vrai talent dans le jeune écrivain.

Depuis cette époque il commença à lire avec plus d'ardeur; mais ses lectures, au choix desquelles un goût très-pur ne présidait malheureusement pas, étaient peu propres à former

un esprit comme celui de Schultze, chez lequel l'imagination l'emportait de beaucoup sur les facultés plus sévères du raisonnement. Les contes de fées et les romans de chevalerie avaient fait le charme de son enfance : une grande collection de cette sorte d'ouvrages existait dans la bibliothèque d'un vieux château situé près de Celle; Schultze s'en procura on ne sait comment l'accès. Ce lieu, et particulièrement une chambre de cet édifice à demi ruiné, étaient propres à exalter les goûts fantastiques du jeune homme, qui demanda à son père la permission de passer quelque temps dans la famille du fermier qui en était le gardien, sous prétexte d'y travailler avec moins de distraction. L'ayant obtenue, l'heureux garçon s'établit au milieu des richesses que renfermait la vieille bibliothèque, et se mit en effet à étudier avec plus d'assiduité qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Entouré d'objets qui rappelaient les prodiges de la féerie ou ceux des siècles merveilleux du moyen âge, Schultze passa plusieurs mois dans ce lieu où tout devait développer les penchans d'un esprit naturellement rêveur, et nourrir en lui cet amour du vague et du fantastique, qui plus tard se retrouvent d'une manière si éminente dans ses écrits : « Genre de vie, dit un biographe, dont l'effet fut peut-être de diriger les facultés de son esprit vers un but complétement en opposition avec les devoirs sérieux de la vie réelle, et de jeter ainsi dans son ame les semences de cette exaltation rêveuse, de cette profonde mélancolie qui dans la suite influèrent d'une manière si grave sur sa santé et son bonheur. »

En quittant cette retraite, où il avait du moins contracté l'habitude d'un travail régulier, Schultze commença les études nécessaires pour entrer à l'université de Gœttingue; toutefois, comme il éprouvait une aversion insurmontable pour le calcul et les sciences exactes, il ne voulut embrasser aucune des professions dont les mathématiques sont la base; et il s'adonna à l'étude de la théologie, moins par goût pour

cette science, que par la répugnance qu'il ressentait également pour celles de la médecine et des lois.

Dans l'automne de 1806 il entra à l'université, où bientôt il s'attira l'attention et l'amitié du célèbre professeur Bouterweck, qui plus tard publia ses Œuvres et la Notice biographique à laquelle nous empruntons ces détails.

Schultze avait alors dix-sept ans, son extérieur n'avait rien de bien remarquable : sa taille, de moyenne grandeur, était bien proportionnée, et ses traits étaient réguliers et beaux. Il avait ce regard vif et pénétrant qui annonce un esprit supérieur; mais ce regard était parfois inquiet et troublé : ses manières étaient simples, naturelles, et malgré la supériorité de ses travaux de collége, il était exempt de toute espèce de prétention. Les encouragemens que le savant professeur se plut à lui donner acquirent à ce dernier le cœur de Schultze, dont la confiance en vint à ce point, qu'il osa lui montrer quelques-uns de ses essais poétiques et lui en demander son avis. C'étaient des épîtres, des élégies, des sonnets, défectueux en plusieurs endroits, en d'autres excellens, et qui dans leur ensemble révélaient le degré où le jeune poète pourrait atteindre quand le travail et de bonnes études auraient mûri son talent. Bouterweck les examina avec un soin consciencieux; et s'il fut touché du tendre respect avec lequel le jeune poète reçut ses critiques, il fut en même temps satisfait de la mâle franchise avec laquelle Schultze défendait ses opinions. « Ce genre de discussions, dit-il, que l'amour-propre d'un jeune auteur rend quelquefois si épineuses, avaient toujours lieu dans des termes qui tenaient moins des ressources de la dialectique que d'un sentiment de justice émané du cœur, et qui montrait ce dont celui de Schultze était capable. » Il en résulta entre le maître et l'élève un commerce intime, dont, malgré la différence d'âge et de position, l'affection et la science firent tous les frais.

Cependant cette étude si pleine de charmes détournait un peu Schultze des graves leçons qui devaient faire la base de son cours de théologie; aussi à la fin de l'année scolaire le père du jeune étudiant, avec la même condescendance qu'il avait montrée dans l'affaire de la bibliothèque, consentit à ce qu'il abandonnât cette carrière et qu'il se consacrât entièrement à l'étude des belles-lettres : occupation plus analogue à ses goûts et plus en rapport avec ses dispositions.

Ce fut vers ce temps qu'il composa sa *Psyché*, le premier de ses ouvrages qui eût quelque étendue. On ne doit pas s'attendre à ce que ce sujet emprunté à l'Ane d'or d'Apulée, déjà traité sous toutes les formes et par les poètes de tous les pays, pût recevoir de la Muse jeune et sans expérience de Schultze un tour bien neuf. Cependant ce petit poëme est remarquable par l'entente de la composition, l'élégance du style, dans lequel le jeune poète semble avoir imité, et avec bonheur, la gracieuse manière narrative de Wieland. A cette époque ce spirituel patriarche de la littérature allemande était le génie dont il invoquait habituellement l'assistance.

Du Meister in der Kunst zu malen,
Vor dessen Blicken sich die Grazie enthüllt,
O Wieland!....

Maître dans l'art de peindre,
Toi, aux regards duquel les Grâces se dévoilent,
O Wieland!.... (*Psyché*, liv. III.)

Cependant l'auteur d'Obéron ne fut pas long-temps le modèle auquel s'attacha le jeune poète. Il y avait dans l'esprit philosophique de Wieland quelque chose de froid et de moqueur, qui n'était point compris par l'ame tendre de Schultze. Wieland avait rapporté de ses fréquentes excursions au pays de féerie le pouvoir d'évoquer un monde d'enchantement et de merveilles; mais le but de presque

tous ses ouvrages, en apparence celui d'amuser l'esprit et l'imagination par une série de tableaux tour à tour gracieux, bouffons ou terribles, semble être plutôt de se railler de la nature humaine, et il découle de ce principe une morale aussi désolante que cruelle. Au milieu de ses plus douces illusions, dans ses plus hardies investigations au-delà des mondes visibles, Wieland laisse toujours voir l'homme de la société blasé, moqueur et désabusé de toute espèce d'enchantement. Mais l'ame de Schultze était d'une autre trempe: chez lui l'esprit satirique était nul; il ne pouvait rire aux créations de sa propre imagination : soumis lui-même au pouvoir de ce talisman, à l'aide duquel il cherchait à enchaîner l'ame de ses lecteurs, comme les Israélites dans le désert il adorait l'idole qu'il avait élevée de ses propres mains. Les dons merveilleux de l'imagination lui semblaient d'une valeur réelle, et il ne les regardait point seulement comme d'heureux instrumens propres à répandre d'une manière agréable et générales les théorie philosophiques et les maximes douteuses de la vie.

Malgré l'admiration de Schultze pour le talent de Wieland, admiration qui le porta d'abord à imiter sa manière d'écrire, il serait difficile de trouver deux esprits d'un genre plus opposé, quoique tous deux semblent avoir eu un même point de départ. Wieland commença sa carrière par une foi profonde dans la dignité de la nature humaine, et avec la conviction intime que le *sérieux*, le *solennel*, formaient l'ame de la poésie : il la finit en ridiculisant sans pitié toutes les illusions qu'il avait chéries, et en souriant lui-même de sa crédulité. Schultze, au contraire, commença la sienne animé par l'aspect brillant et enjoué que la vie offre à la jeunesse, avec un dégoût *théorique*, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour les sentimens profonds, regardés jusqu'alors comme l'essence de toute poésie. Mais à mesure qu'il avançait dans la vie, ses illusions s'obscurcirent, s'effacèrent, et il en vint enfin à con-

sidérer la *tristesse* et le *mystérieux* comme les sources réelles de l'inspiration. Quand les idoles que Wieland avait adorées furent brisées, la vue de leur fragilité excita son rire satirique; quand par un coup funeste et inattendu celles de Schultze furent détruites, il en recueillit avec respect les fragmens et les arrosa de ses larmes.

Après avoir terminé sa Psyché, Schultze poursuivit avec succès ses études littéraires. Il étendit ses connaissances par la fréquentation d'hommes instruits dont les goûts ressemblaient aux siens, et avec lesquels il continua assidument ses recherches sur les anciens auteurs classiques. A cet égard l'étude d'Homère lui fut singulièrement avantageuse. La lecture approfondie des ouvrages de ce grand poète contribua à donner à son style la force et la simplicité qui en sont le principal mérite, et à augmenter encore ce dégoût natif qu'il eut toujours pour le maniéré et l'affectation.

On remarqua dès-lors un grand changement dans les manières de Schultze : il devint solitaire et réservé; parlant peu, travaillant beaucoup, dédaignant les plaisirs et les distractions de son âge, il semblait occupé de quelque pensée intérieure, à laquelle s'attachait sans doute un intérêt vif et profond. Aux questions de ses amis, que son air sérieux et mélancolique commençait à alarmer, il répondait en souriant que jamais il n'avait été plus heureux. En effet, certaines circonstances donnèrent bientôt la clef de l'énigme. Le jeune poète était amoureux, et il avait trouvé dans la fille du professeur T. ce modèle du beau idéal rêvé par son ame ardente et sensible.

Dans l'âge brillant de la jeunesse, modeste, timide et réservée, douée d'un esprit vif, d'un aimable caractère, embellie encore par la plus attachante bonté : telle était Cécilia à seize ans. A ces dons naturels elle joignait des talens : elle savait plusieurs langues, peignait bien, jouait du piano avec goût et chantait avec expression; en un mot,

elle formait un ensemble propre à réaliser tout ce que l'imagination du jeune enthousiaste avait rêvé de plus parfait.

Admis dans l'intimité de cette charmante fille et de sa sœur Adélaïde, Schultze y passait en effet les plus heureux momens de sa vie. Son amour, aussi timide que tendre, était plutôt deviné qu'agréé par celle qui en était l'objet, et les parens de Cécilia traitaient le jeune homme avec estime et amitié. C'en était assez pour Schultze; un sentiment d'une vivacité égale au sien lui aurait peut-être paru peu en rapport avec cette idéale perfection dont il ornait celle qu'il aimait. Les poésies qu'il composa sous les premières influences de cette passion, se distinguent toutes par une grande chaleur de pensée et par je ne sais quoi de tendre et de rêveur qui tient aux émotions profondes d'une ame jeune et pure.

Mais cette heureuse époque de la vie de Schultze fut courte : un rhume négligé, qui devint bientôt une affection de poitrine très-grave, détruisit tout à coup la santé de Cécilia et fit trembler pour sa vie. Pendant sa maladie, qui dura près d'un an, l'amour passionné de Schultze s'accrut encore; s'il l'avait admirée quand elle brillait de tous les charmes que donne la beauté unie à la santé, la patience et la douceur avec laquelle elle supporta ses longues souffrances la revêtirent à ses yeux d'un caractère presque céleste. Cécilia mourut à l'âge de dix-huit ans, et avec elle disparut de ce monde tout ce qui pouvait charmer la vie de son amant. Il demeura dans cette situation d'ame que Schiller a peinte avec des couleurs si vraies dans son élégie intitulée *Idéal :*

Erloschen sind die heitern Sonnen, etc.

Ils sont éteints, ces astres brillans
Qui éclairaient les sentiers de ma jeunesse!
Elles se sont évanouies, les riantes illusions

Qui, naguères encore, gonflaient mon cœur énivré.
Elle a fui, la douce croyance que je nourrissais,
Et les chimères enfantées par mes songes!
La froide et sévère réalité m'a pour jamais ravi
Ce qui fut un jour si beau! si doux! si sublime! »

Au milieu de la profonde douleur où le plongea cette perte, les idées de Schultze se tournèrent naturellement vers la poésie; et l'exaltation de cette ame ardente se révéla d'une manière bien frappante dans le dessein qu'il conçut alors, et qu'il exécuta depuis avec toute l'opiniâtreté de son caractère. En présence du cercueil de Cécilia il résolut d'immortaliser l'objet de sa passion par un ouvrage qui, en portant son nom adoré, lui serait spécialement consacré, et il jura avec tout l'enthousiasme religieux dont il était capable de dévouer à cette œuvre, qu'il regardait comme sacrée, toutes les facultés de son ame et toutes les forces de sa vie. Il en arrêta aussitôt le plan, et au mois de Janvier 1813 le premier chant de ce poëme, intitulé *Cécilia*, était presque achevé.

Ce fut alors qu'il communiqua son projet à Bouterweck. Mais soit que le plan fût en effet trop étrange, soit que Schultze n'en eût pas donné une idée assez complète, le professeur ne l'approuva point; il lui en démontra les défauts, et lui indiqua un sujet analogue d'un genre plus intelligible au commun des lecteurs, et dans lequel il pouvait de même renfermer ses pensées. Il l'engagea surtout à user avec beaucoup de ménagement des moyens surnaturels et de tout ce qu'on appelle en général machine. Mais la circonstance qui avait inspiré ce poëme était trop extraordinaire pour que l'invention qui devait lui servir de base ne s'en ressentît point, et cette invention était trop empreinte du sentiment douloureux qui l'avait suggéré, pour que Schultze y renonçât volontiers.

En peu de mois l'ouvrage avança rapidement, malgré l'abat-

tement de son esprit et l'affaiblissement progressif de sa santé, profondément altérée par une affection de poitrine à laquelle il avait toujours eu une disposition organique, mais dont le chagrin avait augmenté la gravité. Depuis cette époque, dit son biographe, la vie lui devint presque indifférente. Il étouffa ses plaintes, renferma sa douleur en lui-même, et reprit ses études avec un calme apparent. Mais elles n'avaient plus pour lui aucun charme; la seule chose qui l'intéressât encore, était la composition de *Cécilia* ou quelques poésies élégiaques sur la perte qu'il venait de faire. On ne trouve point dans ces dernières cette extrême délicatesse qui distingue les sonnets de Pétrarque, composés dans des circonstances pareilles; mais un sentiment vrai de tristesse profonde, une douce gravité, une simplicité noble et touchante. On pourrait peut-être comparer les élégies de Schultze à ces stances douloureuses dans lesquelles Camoëns revenant des Indes, accablé de la triple ruine de ses espérances, de sa fortune, de son amour, pleure la mort de Catherine d'Alaïde, la femme qu'il avait aimée, et qui avait été la cause de son bannissement de Lisbonne.

Le poëme de Schultze était déjà arrivé à la fin du septième chant, quand des événemens d'un caractère moins paisible détournèrent pour un temps le poète de ses occupations chéries, et l'arrachèrent aux charmes de la mélancolie pour le faire assister à la délivrance de son pays. Toutefois ce ne fut pas un sentiment de patriotisme sans mélange qui le porta vers la fin de 1813 à entrer au service comme volontaire, et l'objet de ses pensées habituelles eut plus de part à cette résolution que l'idée de son devoir envers la patrie. Il ne se fût pas cru digne de l'honneur d'achever l'œuvre mystérieuse par laquelle il voulait donner l'immortalité au nom de sa maîtresse, s'il eût refusé d'assister sa terre natale à l'heure du danger. On serait tenté de sourire à cette bizarre origine de l'ardeur guerrière de Schultze, si l'on ne

considérait que cet effort était grand pour lui. En effet, ce n'était pas un léger sacrifice pour un homme que ses habitudes avaient rendu indolent et plein d'aversion pour toute espèce d'exercice, de délaisser son œuvre favorite, ce poëme, qui depuis son malheur avait été pour lui ce que la *Jérusalem* avait été pour le Tasse dans sa prison à Ferrare, et de se jeter dans les fatigues, le mouvement et toute la turbulence de la vie militaire.

Schultze entra comme simple soldat, sous le général Beaulieu, dans le bataillon des chasseurs de Grubenhagen; mais son chef, qui pensait que le jeune volontaire pourrait servir son pays avec la plume aussi bien qu'avec l'épée, l'employa d'abord comme secrétaire et le distingua encore par des égards particuliers. Par suite de cette obligeance, le quartier de Schultze fut fixé dans la résidence de son ami Bouterweck, et il put passer quelque temps dans le sein de sa famille; cependant quand le régiment, quittant Gœttingue, alla rejoindre l'armée du nord, qui s'efforçait à cette époque d'expulser le *terrible* Davoust de Hambourg et de ses environs, Schultze ne tarda point à se rendre où l'appelait son devoir. La vie active qu'il menait depuis qu'il était entré en campagne, fut extrêmement favorable à sa santé; son imagination se calma et sa mélancolie fut moins oppressive. La douceur de ses manières le rendait cher à ses camarades, et quoique sa vue basse l'exposât plus qu'eux aux dangers de la guerre, dans toute occasion il était prêt à les partager. Semblable au Tyrtée de l'Allemagne, le jeune et brave Kœrner, trop tôt enlevé aux Muses et à la patrie, il les excitait aux combats par ses chants belliqueux. Une de ces odes, appelée le *Chant des chasseurs*, d'une mesure originale et sauvage, et dont la pensée rappelle celle du final du *Camp de Wallenstein*, respire cette ardeur chevaleresque qui à cette époque animait toute l'Allemagne.

Cependant notre poète n'était pas destiné à rencontrer

la mort sur le champ de bataille. Au mois de Mai 1814 Davoust évacua Hambourg, et Schultze eut la gloire d'entrer à la tête de son bataillon dans la ville qu'il avait aidé à délivrer.

La paix qui suivit fut peut-être l'événement le plus funeste qui pût arriver au poète : elle le rappela à ses travaux et aux idées mélancoliques qui en étaient l'objet. Le tumulte de la guerre, en l'arrachant au sentiment de sa douleur, eût pu seul rendre le calme à son ame, et il aurait pu dire avec Herminie :

.... Solo par' me
Che trovar pace
Io possa in mezzo all'arme.

Bouterweck était trop attaché à son jeune ami pour ne pas le voir avec chagrin revenir à Gœttingue et reprendre aussitôt ses habitudes de retraite et de tristesse. En effet, la crainte de trouver ses amis moins tendres, crainte qui semble n'avoir eu d'autre fondement que les tristes rêveries de son esprit malade, un peu de froideur de la part de ses connaissances et quelques autres petits désappointemens, le rejetèrent dans cet abattement d'où une cause violente l'avait à peine fait sortir.

Cependant le poëme avançait ; il ne fut interrompu que par le *Choix de lectures sur la littérature* que Schultze publia en 1815 (Bouterweck dit que cet ouvrage n'eut pas le moindre succès), et la composition de quelques poésies de circonstance, dont la plupart furent écrites à la demande de ses amis. Mais ces occupations ne le détournaient point de la pensée à laquelle il avait consacré une sorte de culte, et Bouterweck rapporte un rare exemple de la fidélité avec laquelle notre poète savait asservir à cette pensée toutes les actions de sa vie. Un jour, ne sachant comment terminer des vers qu'il avait promis à un de ses amis, l'idée lui vint d'en faire des acrostiches sur le nom de sa maîtresse. Ce moyen, tout puéril qu'il fût, lui réussit ; à l'aide de cette fraude il par-

vint à satisfaire son ami, à qui il ne révéla point le mystère renfermé sous ces vers, et en même temps à charmer le sentiment douloureux qui paraissait être l'unique mobile de sa vie.

Enfin, au mois de Décembre 1815, la *Cécilia*, monument d'une affection si tendre, fut terminée : elle avait coûté à son auteur trois ans de travail, dont environ six mois avaient été occupés par la campagne de Hambourg.

Les bornes de cet article ne nous permettent point de donner ici l'analyse de cet ouvrage, qui, malgré sa réputation en Allemagne, a été jugé très-sévèrement par Bouterweck lui-même. Il en blâme tout à la fois le plan et le caractère; mais il rend justice à la variété des incidens, à la richesse des détails, à la vérité des descriptions, enfin, à l'harmonie du style, qui, tour à tour gracieux, imposant ou terrible, s'élève, dans les derniers chants surtout, au plus haut degré de beauté. Une invocation extrêmement touchante à la mémoire de celle qui a inspiré le poëme, le termine ainsi:

Comme ces vases qui ont une fois contenu de précieuses essences
Long-temps encore exhalent leurs doux parfums;
Comme ces nuages que le soleil du soir a colorés
Brillent long-temps après que tout est sombre sur la terre;
Comme le fleuve rapide porte ses fraîches ondes
Bien loin au sein de l'océan azuré,
Ainsi le cœur désolé qui a palpité pour toi conserve son amour,
Et désormais ne peut être ému par aucun autre sentiment.

Quelque attaché que fût Schultze au séjour de Gœttingue, il ne put se dissimuler long-temps qu'un changement de lieu était nécessaire à sa santé. Des amis qu'il avait à Rome, l'engagèrent avec de tendres instances à venir les rejoindre dans cette ville, et quoique bien des obstacles s'opposassent à ce voyage, ils furent en partie levés par l'extrême bonté de son père, qui voyait avec inquiétude l'état de son fils s'aggraver de jour en jour.

Schultze céda aux désirs de sa famille et de ses amis, et disposa tout pour son voyage; mais son esprit actif ne pou-

vait rester long-temps inoccupé. Il songeait alors au plan d'un nouvel ouvrage, qu'on pourrait regarder comme une autre version de la pensée qui avait inspiré *Cécilia;* toutefois il est conçu dans un genre différent et plus à la manière de l'*Arioste*.

Avant de quitter l'Allemagne, il voulut faire un petit voyage à pied sur les bords du Rhin et du Mein, croyant reprendre des forces par un peu d'exercice; mais quelques imprudences causées par le peu de soin qu'il prenait de sa santé aggravèrent son mal au lieu de le diminuer. Ses douleurs de poitrine le reprirent avec une nouvelle violence, ses forces l'abandonnèrent, et il fut encore obligé d'ajourner son voyage d'Italie. Cependant au milieu de cet état d'épuisement et de souffrance, l'énergie de sa pensée, loin d'être abattue par la faiblesse de son corps, était plus puissante que jamais, et bientôt il donna dans son poëme intitulé *la Rose enchantée* la preuve d'un beau et rare talent. Aussitôt que cet ouvrage fut terminé, il l'envoya à Leipzig, sans nom d'auteur, pour concourir au prix proposé cette année-là par l'université de cette ville pour le meilleur ouvrage de poésie.

Le sentiment mélancolique qui avait inspiré *Cécilia* se retrouve dans cette production si remarquable, et dans laquelle pourtant Schultze n'a pas mis tout ce qu'il avait de génie; car il dit lui-même qu'il n'était content que de la versification, qui en effet est riche et brillante. Bouterweck ne fut point de son avis; il préfère de beaucoup ce dernier ouvrage à la *Cécilia*, malgré le style pompeux, la richesse d'expression et l'élégance parfaite de l'exécution de cette dernière. Fidèle au culte de sa douleur, l'ame du poète se retrouve à la fin du poëme de *la Rose*, et jette quelque chose d'infiniment triste sur cette conclusion d'une œuvre d'un caractère presque badin, et dans lequel Schultze avait tenté avec succès d'imiter le style riant et léger du *divin Arioste*. Ce contraste qui révèle d'une manière si inattendue la pensée intime du poète, produit un effet d'autant plus tou-

chant que le jeune homme infortuné survécut à peine assez de temps, après avoir fini son ouvrage, pour apprendre qu'il avait remporté le prix. Voici la pensée qui termine ce poëme:

Tels étaient les chants de ma jeunesse, quand pour moi
Les tendres boutons d'une félicité précoce semblaient fleurir;
Mais l'urne du destin est perfide,
Et ses chances les plus riantes sont trompeuses.
Sous cette tombe verdoyante sommeille celle
Qui prêta à ma vie une joie passagère,
Et des songes de ces jours évanouis il ne me reste
Que mon amour, ma douleur et mes vers.

Cependant, comme il arrive aux malades attaqués de la consomption, Schultze ne parut pas pressentir sa fin prochaine, et il fit ses dernières dispositions pour effectuer son voyage d'Italie au commencement du printemps. Ses forces déclinaient de jour en jour: avant de se mettre en route, il alla prendre congé de sa famille; mais arrivé à Celle, sa maladie prit un caractère tellement sérieux qu'il ne put aller plus loin, et après avoir encore langui quelques mois, il mourut le 22 Juin 1817, pleuré de sa famille et regretté de tous ses amis.

C'est ainsi que s'éteignit, à l'âge de vingt-neuf ans, cet aimable jeune homme, dont le nom doit être désormais placé parmi ceux de ces êtres excellens qui, doués d'un cœur trop tendre, n'ont pu survivre à la perte d'un objet aimé. Sans rechercher dans les circonstances de sa vie les causes de cette disposition à la mélancolie, à l'exaltation, à l'amour, disposition si favorable à son génie, mais si fatale à son bonheur; sans l'attribuer uniquement avec Bouterweck aux premiers penchans, aux premières études de sa jeunesse, nous terminerons cet article par la pensée que nous a inspirée la lecture des Œuvres de Schultze et celle des détails de sa vie, qu'un sentiment vrai et profond est la source de toute poésie, et nous ajouterons, dût-on sourire de notre ingénuité, comme l'éloge le plus complet de notre poète: *C'est ici vraiment l'homme de son livre.* Él. V.

Psychologie.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE EN ALLEMAGNE.

(*Second article.*[1])

KANT ET SON ÉCOLE.

Dans notre premier article sur l'histoire de la psychologie en Allemagne nous avons suivi les destinées de cette science jusqu'à Kant. Nous avons trouvé les Allemands occupés depuis le seizième siècle de recherches sur la nature et les facultés de l'ame; mais enchaînée par la méthode scolastique, la psychologie n'avance que lentement et avec peine. Délivrée de ces entraves par le génie de Bacon et de Descartes, elle prend dans le système de Leibnitz un essor puissant et plein d'audace. Arrêtée dans son vol aventureux par Wolf, soumise à une méthode sévère et à une marche régulière, elle acquiert toutefois dans l'école de ce philosophe un développement étonnant, et s'élève au rang d'une science dont la haute importance est reconnue par tous les esprits méditatifs. Cependant les chaînes que Wolf lui avait imposées étaient trop pesantes. Privée de toute liberté de mouvement, languissante, la psychologie se traîne péniblement dans le chemin que ce philosophe lui a tracé. Ranimée, enfin, encouragée par l'influence de la philosophie étrangère, elle ose s'arracher à cet état de servitude. Incertaine, elle ne sait d'abord quelle route prendre, sur quelle base s'appuyer. Dans sa marche irrégulière elle arrive à des régions nouvelles, elle s'enrichit d'une foule d'observations impor-

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, Janvier 1830, p. 13.

tantes, d'idées lumineuses; mais elle manque de consistance intérieure; beaucoup d'élémens hétérogènes se sont agglomérés à ceux qui lui appartiennent en propre; elle n'est pas pénétrée de ce principe vivifiant qui doit en faire un seul ensemble organique. C'est dans cet état que la trouva le philosophe de Kœnigsberg.

Le but de Kant ne fut pas de réformer la psychologie. Ses vues portèrent plus loin. Frappé de l'anarchie qui régnait alors dans la philosophie allemande, du ton tranchant des uns qui ne doutaient de rien, du scepticisme des autres qui rejetaient tout, lui-même profondément ébranlé dans toutes ses convictions par les objections que Hume dans ses Essais avait faites contre les principes les plus accrédités de la métaphysique, Kant osa se proposer cette question vitale : Que pouvons-nous donc savoir? Quelles sont les limites de toutes nos connaissances? Pour arriver à une solution, il fallait soumettre l'intelligence humaine à l'examen le plus sévère, l'analyser jusque dans ses derniers élémens, sonder chacune des différentes facultés dont elle se compose, et déterminer les lois auxquelles elle est attachée, le domaine qui lui est assigné et les bornes que la nature même lui a posées. Voilà l'objet de la critique — entreprise étonnante, gigantesque et entièrement nouvelle, à laquelle Kant consacra toutes les forces de son génie, sa vie entière.

Au premier abord les résultats de la critique, bien loin de contribuer à l'avancement de la psychologie, semblent au contraire la détruire, ou prouver du moins qu'elle ne saurait prétendre au rang d'une science. Voici en quels termes Kant, dans sa *Critique de la raison pure* (p. 876), après avoir déterminé le champ et les différentes parties de la métaphysique, s'exprime sur la science de l'ame : « Où reste donc la psychologie empirique, qui de tout temps a occupé une place dans la métaphysique, et par laquelle, de

nos jours, désespérant de rien savoir de positif *a priori*, on avait pensé arriver aux résultats métaphysiques les plus importans? Je réponds : Sa véritable place est dans le domaine de l'histoire naturelle ou de la philosophie appliquée, qui emprunte ses principes *a priori* de la philosophie pure, et doit être combinée avec celle-ci, mais jamais confondue avec elle. La psychologie empirique doit donc être reléguée de la métaphysique; l'idée même de la métaphysique l'en exclut. Cependant, selon l'usage de l'école, il faudra bien lui permettre d'y occuper une petite place; mais elle ne peut et ne doit y figurer que comme épisode. La psychologie n'est pas encore assez riche pour former une science à part; d'un autre côté elle est trop importante pour être exilée entièrement ou rattachée à une autre science, avec laquelle elle aurait encore moins d'affinité qu'avec la métaphysique. Il faut donc que celle-ci lui accorde l'hospitalité jusqu'à ce qu'elle trouve à se loger dans une anthropologie complète, qui ferait pendant à l'histoire naturelle, fruit de l'expérience. »

Ce qui mérite notre attention dans ce passage, ce n'est pas que Kant exclue la psychologie empirique de la métaphysique; car étant une science d'observation, par conséquent *a posteriori*, elle ne peut pas faire partie intégrante d'une science qui est essentiellement *a priori*. Mais il est à remarquer que Kant la considère comme contenant encore si peu de connaissances positives, qu'elle ne peut pas former une science à part, qu'elle est tout au plus digne de figurer comme épisode dans la métaphysique ou dans quelque autre science avec laquelle elle a de l'affinité. Dans ses *Élémens métaphysiques de l'histoire naturelle*, l'illustre philosophe va plus loin encore, et déclare que la psychologie empirique n'est pas susceptible d'être traitée comme une science, dans le sens exact du mot; que par sa nature elle ne sera jamais que la description pour ainsi dire historique des fa-

cultés de l'ame et de ses opérations. La *Critique* paraît traiter avec plus de faveur la psychologie rationnelle. Kant lui donne rang dans la métaphysique à côté de l'ontologie, de la cosmologie et de la théologie[1]; mais un examen plus approfondi fait voir que cette faveur n'est qu'illusoire, et que la *Critique* tend réellement à annuler complétement la psychologie rationnelle. En effet, le principe fondamental de la *Critique* est que nous ne pouvons *connaître* que les choses qui tombent sous les sens, soit internes, soit externes. Or, elle enseigne que le sens intime ne s'étend que sur les affections de l'ame et sur ses opérations, mais que le principe pensant même lui est entièrement inaccessible. Il en résulte que, selon la *Critique*, nous n'en pouvons avoir aucune connaissance. Voici donc la psychologie rationnelle anéantie. Si Kant lui accorde une place dans la métaphysique, c'est plutôt dans un sens négatif que dans un sens positif. Selon son système elle ne peut y figurer que pour démontrer que les connaissances qui devraient en faire l'objet sont impossibles, et que par conséquent elle ne porte sur rien de réel et de positif.

Il pourrait paraître étrange de prétendre que, malgré cet arrêt de condamnation que Kant prononce contre la psychologie, peu de philosophes ont rendu à cette science de plus grands services que lui. En effet, toute sa critique repose sur une base psychologique; elle analyse les facultés intellectuelles avec une rigueur inconnue jusqu'alors; elle cherche à pénétrer jusque dans les profondeurs les plus mystérieuses de notre être, et ne s'arrête qu'aux limites naturelles de toutes nos investigations. Il s'ensuit nécessairement que la critique dut aborder presque toutes les questions de la psychologie empirique; d'ailleurs, se frayant un chemin à travers des régions qui n'avaient pas encore été explorées, elle parvint à une foule d'idées nouvelles et de découvertes importantes.

1 Critique de la raison pure, p. 874.

Si Kant n'avait rendu d'autre service à la psychologie, il aurait du moins le mérite d'avoir appelé l'attention des philosophes sur un grand nombre de difficultés, qu'avant lui on n'avait pas même soupçonnées dans la science de l'ame. Les auteurs qui, jusqu'à son temps, avaient écrit sur la psychologie, étaient toujours partis du principe, que l'ame, quoiqu'inaccessible aux sens, ne l'était pas aux investigations de notre intelligence; qu'il n'était pas impossible de connaître sa nature et ses qualités. De là cette hardiesse avec laquelle on avait avancé des théories sur cet être mystérieux, l'assurance avec laquelle on avait parlé de sa simplicité, de sa spiritualité, de son incorruptibilité, et de tant d'autres qualités qu'on lui attribuait comme essentielles. Ce fut comme un coup de foudre pour les psychologues allemands, lorsque la *Critique* vint déclarer que toutes ces théories étaient vaines et illusoires, que le sens intime ne pouvait connaître que les affections et les opérations de l'ame, mais ne saurait atteindre le principe même de notre vie intellectuelle. Étourdis de ce coup, beaucoup de philosophes s'abandonnèrent à un scepticisme psychologique complet; d'autres, revenus de leur première frayeur, commencèrent à sentir que la *Critique* avait peut-être trop rétréci la sphère du sens intime; que l'être spirituel de l'homme n'était pas enveloppé de ténèbres absolument inaccessibles; qu'au moyen de ce que l'ame révèle à la conscience il était permis d'arriver à des résultats sur sa nature et ses qualités essentielles. Cependant les doutes que la *Critique* avait prononcés dans ses terribles antinomies, rendirent les philosophes plus circonspects; ils procédèrent dans leurs recherches psychologiques avec plus de timidité. Avant de rien décider sur la nature de l'ame, ils se demandèrent à eux-mêmes ce qu'on pouvait en connaître. Avertis des difficultés dont les recherches psychologiques sont entourées, ils firent des efforts pour les vaincre, et tentèrent, pour pénétrer dans le sanctuaire de notre vie intellectuelle,

des voies nouvelles; leurs assertions devinrent moins positives, et ils n'hésitèrent pas de déclarer pour de simples hypothèses ce qu'auparavant on avait fait passer pour des vérités rigoureusement démontrées.

De cette manière le champ de la psychologie rationnelle fut singulièrement diminué; tandis que celui de la psychologie empirique s'étendait par l'ardeur nouvelle avec laquelle on s'occupait de l'observation des faits de la conscience, convaincu qu'on était, que cette observation était le seul chemin qui pût conduire à la connaissance de la nature intellectuelle de l'homme. En outre, la critique avait soulevé plusieurs questions entièrement neuves, qu'il n'était plus permis d'écarter, et qui ajoutèrent à l'intérêt que cette science avait inspiré depuis long-temps à tous les esprits méditatifs. Si la psychologie empirique, dans les temps modernes, a été traitée d'après une méthode plus sévère qu'auparavant, si elle s'est établie sur des bases beaucoup plus solides, si elle s'est enrichie d'une foule d'observations et de vues nouvelles, c'est à la *Critique* qu'on en est redevable.

Mais on serait bien injuste envers Kant, si on voulait borner les mérites qu'il s'est acquis pour la psychologie, à celui de lui avoir donné une nouvelle impulsion et une direction plus scientifique. Il lui a rendu d'autres services, qui portent davantage sur le fond de cette science, et parmi lesquels il convient de citer en premier lieu celui d'avoir déterminé d'une manière plus exacte les facultés fondamentales de l'ame. On sait qu'il en admit trois; savoir : la faculté de penser, celle de sentir et celle de vouloir. Depuis tous les temps la pensée et la volonté avaient été considérées comme appartenant à deux facultés fondamentales; mais il est assez singulier que le sentiment ait attiré si peu l'attention des philosophes, et ait été si long-temps confondu soit avec la pensée, soit avec la volonté. C'est pourtant le senti-

ment qui nous donne la conscience la plus intime de notre existence, c'est par lui que la vie commence à se manifester, et il ne s'éteint qu'avec elle; c'est lui qui fait notre bonheur ou notre malheur, qui détermine le plus souvent notre volonté et même nos pensées, nos intentions et nos principes; c'est lui, en un mot, qui est le véritable centre de la vie. Cependant les philosophes de l'antiquité ne parlent que rarement du sentiment. Descartes, Leibnitz et Wolff le confondirent avec la pensée; Tetens même, quoique concevant le rôle important qu'il joue dans toutes les sphères de notre existence, n'était pas tout-à-fait décidé s'il fallait le ranger parmi nos facultés fondamentales ou non. Quoiqu'on puisse peut-être reprocher à Kant aussi, de n'avoir pas assez apprécié l'influence que le sentiment exerce et doit exercer sur toute notre vie intellectuelle et morale, il a cependant réparé jusqu'à un certain point l'injuste oubli qu'on avait commis si long-temps envers cette faculté, en la comptant parmi les manifestations essentielles et fondamentales de l'ame. C'est surtout le sentiment moral et celui du beau, qui ont attiré l'attention de ce philosophe, et qui ont été analysés par lui avec cette sagacité qui lui est ordinaire. Cette détermination des facultés fondamentales de l'ame s'est maintenue depuis Kant dans presque tous les écrits psychologiques de l'Allemagne.

Kant distingue dans la faculté de penser trois opérations différentes, ou plutôt trois degrés d'action, qu'il nomme aussi des facultés, et qui sont celle d'être impressionné par les objets (sensibilité, *Sinnlichkeit*), celle de combiner ces impressions d'après des formes ou lois particulières, inhérentes à l'intelligence (les catégories), pour en faire de véritables connaissances, et d'élaborer celle-ci en en formant des notions générales et des jugemens (entendement, *Verstand*); enfin, celle de s'élever par le raisonnement à l'idée de l'absolu (raison théorique, *theoretische Vernunft*). Cette

distinction n'était pas entièrement nouvelle; mais Kant a le mérite d'y avoir porté beaucoup plus de précision que ses prédécesseurs, et de l'avoir basée sur des raisonnemens infiniment plus profonds. Presque tous les philosophes allemands adoptèrent ces trois facultés; mais en conservant les mêmes noms, plusieurs d'entre eux, surtout de nos jours, en ont eu à plusieurs égards des idées bien différentes de celles de Kant. Si ce philosophe prétend, par exemple, que la sensibilité ne nous fournit, quant aux objets extérieurs, que des impressions décousues et confuses, mais point de connaissances; que pour connaître ces objets, il faut que l'entendement s'empare de ces impressions et les combine avec les catégories qui lui sont inhérentes; la plupart des psychologues actuels de l'Allemagne considèrent la sensibilité comme capable de nous donner par elle-même une notion intuitive des objets extérieurs, et bornent l'action de l'entendement à analyser ces notions individuelles pour en former des notions générales, et à les combiner ensemble pour arriver à des jugemens. Si Kant ne voit dans la raison que la faculté de raisonner, les philosophes allemands de nos jours objectent, que le raisonnement n'étant autre chose qu'un jugement plus compliqué, la faculté de raisonner n'est pas essentiellement différente de l'entendement ou de la faculté de juger; ils enseignent que la raison parvient à l'idée de l'absolu, non pas au moyen du raisonnement, mais par une sorte d'intuition spontanée et mystérieuse. En effet, nous n'aurions pas l'idée de l'absolu, si la seule voie d'y arriver était celle des syllogismes. Car en concluant selon le principe de la causalité des phénomènes et de tous les êtres contingens aux causes qui les ont produits, on n'arrive qu'à des causes plus élevées, mais jamais à une cause première, nécessaire à l'idée d'un être absolu. La raison est donc autre chose que la faculté de raisonner; c'est l'intelligence même, qui, en agissant avec toute son intensité, déployant toutes les forces dont elle est

douée, s'élance au-dessus de la sphère des êtres accidentels et finis jusqu'aux régions mystérieuses de l'infini. De cet élan sublime jaillit dans les profondeurs de notre intelligence l'idée de l'être absolu, de Dieu, base de toutes les idées religieuses, et l'idée morale, qui est pour notre volonté l'absolu, comme Dieu l'est pour notre pensée. La réalité de ces idées n'a pas besoin d'être démontrée; l'homme par sa nature intellectuelle est obligé de croire en Dieu et à la loi morale, comme il est obligé de croire à son existence et à l'existence d'un monde hors de lui, parce que sa conscience lui garantit d'une manière indubitable la réalité de l'une et de l'autre.

C'est ici encore que beaucoup d'entre les psychologues modernes de l'Allemagne s'écartent des principes de l'illustre auteur de la *Critique.* Kant enseigne que la raison, en appliquant aux trois espèces de syllogismes, c'est-à-dire aux syllogismes catégorique, hypothétique et disjonctif, l'idée de l'absolu, qui est pour elle une forme naturelle, une espèce de catégorie, en développe trois idées, celle de l'ame, celle de Dieu et celle du monde; mais que ces idées n'étant produites qu'en vertu d'une forme subjective de la raison, rien ne nous en garantit la réalité; que la raison, en admettant arbitrairement leur réalité, tombe dans des contradictions, dans des paralogismes inextricables; que ces idées ne sont pas, comme il s'exprime, d'un usage *constitutif*, mais seulement *régulatif;* cela veut dire qu'elles ne peuvent pas nous servir à prouver l'existence réelle de l'ame, de Dieu et du monde qui est l'ensemble des êtres finis; qu'elles doivent seulement nous avertir de ne jamais regarder nos investigations psychologiques, religieuses et physiques comme terminées, mais de les pousser jusqu'à l'infini.

C'est là le principe qui faisait dire à Kant que la raison théorique ne pouvait rien savoir de positif ni de Dieu, ni de la nature de notre ame et de son immortalité; scepti-

cisme désolant, auquel l'illustre philosophe cherchait à remédier, en attribuant aux idées morales de la raison pratique une vérité et une réalité qu'il avait absolument refusées aux idées de la raison théorique, et en basant sur celles-là les raisonnemens ingénieux par lesquels il croyait que, privés que nous étions de *la connaissance* de Dieu et de la nature de notre ame, nous pouvions arriver au moins *à la croyance* en Dieu et en l'immortalité de notre être intellectuel.

Les psychologues allemands ont opposé à cette doctrine, et non sans raison comme il nous semble, que l'idée de l'absolu n'est applicable ni à l'idée de l'ame, ni à celle du monde, qui tous les deux se font connaître comme des êtres finis et contingens; qu'il n'y a d'idée absolue que celle de Dieu et de la loi morale, qui, se fondant sur des faits de la conscience, emportent avec elles l'évidence de leur réalité. En effet, avons-nous besoin de démonstrations, pour être convaincus que notre volonté doit se soumettre à la loi morale, qu'il n'existe pas pour elle de loi plus sublime et plus sainte que celle-ci? De la même manière l'existence de l'être absolu est un axiome de la raison; l'homme en la niant est en contradiction avec les facultés les plus nobles de son intelligence, il méconnaît la voix de sa conscience, il déroge à son véritable être. Voilà pourquoi tous les peuples, dès qu'ils ont su faire usage de leur raison, ont eu des idées religieuses, quelque vagues et bizarres qu'elles aient été; voilà pourquoi les athées les plus déterminés en théorie, ont été ordinairement religieux, quelquefois même superstitieux en pratique.

Le plus grand service que Kant ait rendu à la science de l'ame, c'est d'avoir démontré que toutes les facultés de notre intelligence sont attachées à de certaines formes ou lois naturelles, et qu'il y a par conséquent dans toutes nos connaissances un élément subjectif. Toutes les forces physiques obéissant à des lois invariables, l'analogie devait

conduire les philosophes à penser que les forces intellectuelles aussi sont soumises dans leur action à des lois inhérentes à leur nature, et dont elles ne peuvent se dégager. En effet, on connut de bonne heure dans les opérations de notre entendement quelques lois fondamentales, qui devinrent l'objet de la logique. Plusieurs philosophes, notamment Leibnitz[1], soupçonnèrent que des lois semblables gouvernaient l'action de toutes les autres facultés intellectuelles. Aucun cependant n'énonça ce principe d'une manière aussi positive, et ne le démontra d'une manière aussi évidente, que l'auteur de la *Critique*. Kant entreprit même de déterminer, avec une rigoureuse exactitude, tout ce qu'il y a de forme subjective dans les différentes facultés de notre intelligence. Il partit à cet effet du principe que, l'expérience ne pouvant nous donner connaissance que de ce qui est accidentel, tout ce que nous sommes obligés de considérer comme nécessaire se fonde sur quelque forme subjective de nos facultés spirituelles. On sait qu'il distingua les idées de l'espace et du temps, comme formes subjectives de nos perceptions sensuelles, des catégories ou formes de l'entendement, et qu'il prétendit que nous n'avions de connaissances objectives qu'en appliquant ces catégories aux perceptions de nos sens. La théorie extrêmement compliquée que Kant a exposée à ce sujet dans sa *Critique de la raison pure*, donne sans doute prise à une foule d'objections. On peut douter si la méthode de déduire les formes subjectives de l'entendement des différentes espèces de nos jugemens est propre à nous mener au but; on peut reprocher à Kant d'avoir procédé d'une manière quelquefois assez arbitraire dans cette déduction des catégories; on peut surtout demander s'il est bien vrai que nous n'ayons de connaissances objectives qu'au moyen de l'application des catégories aux perceptions des sens[2]. Mais toutes ces objections

1 Nouveaux essais sur l'entendement humain.

2 Voyez l'ouvrage extrêmement instructif de Schulze, intitulé : Critique de la philosophie théorique. Hambourg, 1801; au second volume.

ne portent pas sur le principe que nos facultés intellectuelles sont toutes soumises à des lois subjectives et invariables, et qu'il y a par conséquent dans toutes nos connaissances, quelle que soit d'ailleurs leur origine, un élément subjectif. Ce principe a été si bien établi par les travaux de Kant, qu'il paraît désormais à l'abri de toute objection fondée. Il en résulte qu'il n'existe pour nous qu'une vérité humaine, et que nous devons renoncer à jamais à la prétention de nous élever à la connaissance de la vérité pure et absolue.

Kant distingua, comme on sait, la raison *théorique* de la raison *pratique*. Il analysa cette dernière dans sa *Métaphysique des mœurs* et dans sa *Critique de la raison pratique :* ces deux ouvrages, de même que tous les autres de ce philosophe, ont une base psychologique, et ont enrichi la science de l'ame de quelques découvertes précieuses. Le principe fondamental que Kant développe dans ces livres, est que les idées morales ne sont le résultat ni de l'expérience, ni de l'abstraction; que dans leur origine elles sont les formes subjectives de la raison pratique, qui, en se réfléchissant dans la conscience et en se présentant ainsi sous le point de vue objectif, prennent le caractère de lois absolues pour notre volonté libre, ou de lois morales.

Les argumens sur lesquels Kant appuie ce principe, sont d'une vérité irrécusable. En démontrant que la morale se fonde sur la nature de l'homme, Kant à rendu à cette science un service immense; il lui a assuré une base inébranlable, et a détruit cette prétendue morale de l'intérêt bien entendu, désignée par lui sous la dénomination d'*eudémonisme*, qui n'est au fond que la morale de l'égoïsme, ou plutôt le contraire, la mort de toute véritable morale. La raison pratique proclame les lois morales d'une manière absolue; elle ne consulte pas nos désirs ni nos intérêts, elle ne consulte pas même ceux des autres: elle déclare comme devoirs ce qu'en vertu des formes qui lui sont inhérentes elle est obligée de

reconnaître comme tels, et ordonne à l'homme d'accomplir ses commandemens, quelle que soit la répugnance de sa nature physique, quels que soient les sacrifices que cela exige. D'accord avec le christianisme, la *Critique* ne reconnaît de mérite moral qu'aux actions qui sont entièrement désintéressées, et met le triomphe de la vertu dans l'abnégation de soi-même.

La théorie profonde de la liberté morale que Kant expose dans les mêmes ouvrages, appartient également non moins à la pyschologie qu'à la morale. Mais nous serions entraîné trop loin, si nous voulions suivre l'illustre philosophe dans ce labyrinthe obscur, à travers lequel il a su trouver un chemin nouveau. Il suffit de rappeler de quelle manière Kant a cherché à concilier la contradiction apparente qui existe entre la liberté et le principe de causalité. Selon lui, ce principe est une forme subjective de notre entendement, une catégorie. Voilà pourquoi nous sommes obligés d'admettre des causes à tous les phénomènes naturels, ainsi qu'à toutes les actions des hommes. Mais une action produite en vertu d'une cause déterminante, tenant par conséquent à un enchaînement infini de causes et d'effets, n'est pas une action libre. Il en résulte que l'entendement ne peut pas reconnaître une volonté libre. Mais cela ne prouve point que la conscience, qui ne cesse de proclamer d'une manière indubitable la liberté de la volonté, soit erronée et illusoire. Car il faut distinguer entre l'ame qui, en déterminant l'homme à des actions, sort pour ainsi dire du séjour mystérieux de son existence réelle, et entre dans le domaine de l'expérience, l'ame telle qu'elle nous apparaît ou *phénomène*, et l'ame telle qu'elle est en elle-même, l'*ame noumène*. Les catégories n'ayant d'application qu'aux objets d'expérience, aux êtres tels qu'ils nous apparaissent, mais non aux êtres tels qu'ils sont en eux-mêmes, il en résulte que le principe de la causalité ne regarde que l'ame phénomène; mais il ne saurait être appliqué à

l'ame considérée comme noumène ; comme telle, elle se trouve en dehors de l'enchaînement de la causalité universelle, elle possède la faculté de se déterminer elle-même d'une manière absolue, de devenir ainsi cause première d'une série infinie d'événemens : — *elle est libre.*

Nous serions obligé de parcourir tous les ouvrages de Kant, si nous voulions indiquer tous les points qui intéressent la psychologie et qui ont enrichi cette science d'idées nouvelles. La *Critique du jugement*, par exemple, est remplie de recherches extrêmement intéressantes sur le sentiment du beau, que l'illustre philosophe analyse avec cette sagacité qui lui est ordinaire. Ses *Considérations sur le sublime et le beau*, traduites par M. Kératry, peuvent servir de preuve aux lecteurs français, démontrer avec quelle attention Kant, avant même qu'il eût entrepris la *Réforme de la philosophie allemande*[1], observa les mouvemens les plus fugitifs de l'ame, les nuances les plus délicates dans les sentimens qui tour à tour nous agitent ou nous calment, nous procurent les jouissances les plus délicieuses, ou nous pénètrent d'une douleur poignante.

Wolf déjà avait senti que la science de l'ame ne devrait pas se borner à une simple énumération des facultés et des opérations de l'ame, qu'elle devrait en même temps examiner les causes de tous ces faits psychologiques, et indiquer les conséquences qui en résultent pour la morale et toute la philosophie pratique[2]. Kant eut l'heureuse idée de traiter dans un ouvrage particulier de la psychologie considérée sous ce point de vue pratique, et d'indiquer l'usage que l'homme doit faire des différentes facultés dont il est doué. Il nomma cet ouvrage *Anthropologie pragmatique*[3]. Voici en quels termes il s'explique lui-même sur la nature et le but de cette production[4] : « La science de l'homme (an-

1 Ces Considérations parurent en 1764.
2 Voyez la préface de sa Psychologie empirique.
3 Elle parut en 1798; deuxième édition, 1800.
4 Préface, p. 4.

thropologie) est ou *physiologique* ou *pragmatique.* L'anthropologie physiologique a pour objet d'examiner ce que la nature fait de l'homme; la pragmatique, ce que l'homme fait, ou peut et doit faire de lui-même par l'usage de sa volonté libre. Celui qui se propose, par exemple, de scruter les causes naturelles dont dépend la mémoire, peut, en suivant l'exemple de Descartes, faire toute sorte d'hypothèses sur les traces que les impressions laissent dans le cerveau; mais il doit avouer en même temps, qu'ignorant les fibres du cerveau, et étant hors d'état d'en diriger les mouvemens, tout le jeu des idées qui en résulte est déterminé par la nature seule, et qu'il n'en est qu'un simple spectateur. Il s'ensuit que toutes les recherches laborieuses et subtiles sur des matières de ce genre sont en pure perte. Mais examiner ce qui gêne ou favorise la mémoire, profiter de ces observations pour déterminer les moyens de développer cette faculté et d'augmenter ses forces: ce sont des recherches utiles et entièrement du ressort de l'anthropologie pragmatique. »

Cet ouvrage de Kant est remarquable à plus d'un titre. Il respire une vigueur d'esprit, une fraîcheur d'idées, une jovialité d'humeur, qui sont loin de laisser soupçonner la haute vieillesse dans laquelle ce philosophe le composa.[1] D'ailleurs il nous fait connaître Kant d'un côté tout-à-fait nouveau. Nous n'y retrouvons plus le philosophe de la *Critique*, le froid dialecticien qui décompose nos connaissances jusqu'à leurs derniers élémens; qui trouble, brise, détruit avec une rigueur inexorable les illusions les plus flatteuses; qui, embarrassé de trouver des expressions propres à rendre les idées nouvelles dont il abonde, tourmente le langage, et enveloppe ses pensées d'une obscurité presque impénétrable. Dans l'anthropologie, au contraire, nous entendons un philosophe plein d'esprit et de gaieté, qui se prononce sur les hommes et la vie, les mœurs et les folies du siècle

1 Il avait alors soixante-quatorze ans.

avec un abandon charmant, qui abonde en saillies heureuses, piquantes, qui ne dédaigne pas même l'anecdote, et qui, dans la forme d'une conversation animée et attachante, exprime souvent les idées les plus sublimes. Nous regrettons que ce livre n'ait pas encore trouvé de traducteur français. Quelques passages que nous essaierons de rendre, serviront peut-être mieux que tout ce que nous pourrions en dire, à caractériser cette ingénieuse production. Embarrassé sur le choix des morceaux, nous nous abandonnons au hasard, et nous tombons sur le chapitre dans lequel il est question du caractère [1]. « Dire d'un homme qu'il a du caractère, c'est en faire un grand éloge; car le caractère, dans ce sens, est bien rare, et mérite notre estime, souvent notre admiration.

« Lorsqu'on entend par le mot de caractère ce qu'il y a d'habituel et de stable dans les affections, les dispositions et la conduite d'un homme, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, on dit qu'il a tel ou tel caractère. En prenant ce mot dans le premier sens, on entend par caractère la volonté d'un homme qui tend à régler toute sa conduite d'après des principes invariables et réfléchis qu'il s'est faits à lui-même. Il se peut que ces principes soient faux ou mauvais; malgré cela, se déterminer avec une persévérance imperturbable d'après des principes raisonnés, et ne pas ressembler au papillon qui dans son vol inconstant se laisse diriger par le seul caprice, c'est toujours une qualité de la volonté qui mérite notre estime, quelquefois même notre admiration. Le caractère ne dépend pas de ce que la nature a fait de l'homme, mais de ce que l'homme fait de lui-même; la nature ne donne que le tempérament, que l'homme, sans pouvoir y concourir, est obligé de recevoir de sa main; le caractère est le produit de la volonté même de l'homme.

« Toutes les autres qualités bonnes et utiles ont un prix et pourraient être échangées au besoin contre d'autres qua-

1 Page 264.

lités qui seraient d'un avantage égal. Le *talent* a pour ainsi dire un prix *de marché;* il rend l'homme propre à servir aux intérêts et aux caprices d'autrui. Le tempérament a un prix d'*affection*, il prête à l'homme les qualités aimables de société. Mais le caractère a une valeur *intrinsèque*, il est au-dessus de tout prix.

« Celui qui n'agit que par imitation, n'a point de caractère; la première condition du vrai caractère, c'est l'originalité des principes et de la manière d'agir. L'homme à caractère puise ses maximes et ses résolutions dans une source qui est en lui-même. Il n'est pas pour cela un original bizarre, parce qu'il s'appuie sur des principes qui, avoués par la raison, devraient être les mêmes pour tout le monde. L'homme bizarre est le singe de l'homme a caractère. Si la bonté par tempérament, ou la bonhomie, peut être comparée à une aquarelle dont les couleurs s'effacent facilement, la singularité est la caricature du vrai caractère, qui, refusant d'imiter le mal sanctionné par l'usage général, peut paraître également de la singularité.

« La méchanceté, qui est l'effet du tempérament, peut être corrigée par le caractère; elle est alors moins funeste que la bonhomie sans caractère. Un homme même d'un mauvais caractère, tel que Sylla, tout en inspirant l'horreur par ses principes, peut d'un autre côté être un objet d'admiration. En général, la force d'ame inspire toujours plus d'estime que la bonté d'ame; toutes les deux devraient être réunies; elles produiraient alors la *grandeur d'ame*, qui malheureusement existe plutôt en idéal qu'en réalité.

« L'opiniâtreté invincible dans une résolution une fois prise (comme dans Charles XII), est une disposition naturelle très-favorable pour le développement du caractère; mais par elle seule elle ne constitue pas le caractère qui exige des maximes puisées dans la raison et dans la morale. C'est pourquoi il n'est pas juste de dire : la méchanceté de cet

homme fait son caractère; ce serait le caractère d'un mauvais démon. Dans le fond de son cœur l'homme n'approuve jamais le mal : il n'y a donc, à proprement parler, point de méchanceté par principes, mais par manque de principes. Être vrai avec soi-même, vrai avec les autres, se faire de cette vérité un devoir sacré, c'est la première condition et la preuve la plus certaine du caractère. Or, le moins qu'on puisse exiger d'un homme raisonnable, c'est d'avoir du caractère, c'est en même temps ce qui augmente le plus sa dignité naturelle; il faut en conclure que, pour avoir du caractère, il doit suffire d'être doué de la saine raison; et que cependant cette qualité donne à l'homme une plus haute dignité que le plus grand talent. »

Nous ajouterons à ce morceau quelques pensées détachées tirées du même ouvrage, qui pourront servir à caractériser Kant mieux encore. Voici, par exemple, comment il s'exprime sur la fausse vertu. « Ce qu'on appelle vertu dans le commerce ordinaire de la vie, n'est que de la petite monnaie : il faut être enfant pour la prendre pour de l'or pur; cependant elle vaut mieux que rien du tout, d'autant plus qu'il n'est pas impossible de l'échanger contre de l'or, quoiqu'elle y perde beaucoup. Prétendre qu'elle ne consiste qu'en jetons sans aucune valeur, répéter le sarcasme de Swift, que la probité peut être comparée à une paire de souliers qui s'élargissent en marchant dans la boue; suivre l'exemple du prédicateur Hofstede, qui, en attaquant le Bélisaire de Marmontel, osa même calomnier Socrate, pour empêcher qu'on ne crût à la vertu de personne, c'est une trahison envers le genre humain. Nous devons apprécier même l'apparence du bien dans les autres; parce que ces dehors, en se conciliant une estime qu'ils ne méritent pas, peuvent enfin devenir réellement ce qu'ils ont semblé être. Par contre, il faut effacer sans ménagement la fausse apparence de vertu en nous-mêmes, il faut arracher le voile,

dont l'amour-propre cherche à couvrir nos infirmités morales, parce que ce faux semblant finit par nous induire en de graves erreurs, en nous faisant croire que nous pouvons expier nos péchés par des actes qui sont dépourvus de tout mérite moral, ou bien en nous endurcissant dans le mal par des excuses illusoires. C'est ainsi qu'on prend quelquefois le repentir dont on est saisi dans les derniers momens de la vie pour un véritable amendement moral; c'est ainsi qu'on excuse en soi-même des immoralités patentes, en se disant qu'elles sont l'effet de la faiblesse naturelle de l'homme. »

Dans un chapitre fort intéressant sur l'imagination, Kant dit entre autres : « Nous aimons à jouer avec les rêves de notre imagination; en revanche l'imagination se joue souvent de nous, et quelquefois d'une manière bien cruelle. »

En parlant de l'originalité dans les facultés intellectuelles, il dit : « Il paraît qu'il y a des différences naturelles dans le génie, selon la différence des nations et des races auxquelles il appartient. Chez les Allemands, par exemple, la plus grande partie de ses forces passe dans les *racines*, chez les Italiens dans le *feuillage*, chez les Français dans les *fleurs*, chez les Anglais dans les *fruits*. »

Il y a dans cette Anthropologie un chapitre intitulé : Sur le Goût dans les modes. On y rencontre les mots suivans : « Il y a dans l'homme un certain penchant naturel à se comparer aux personnes qui ont plus d'autorité, et à les imiter. C'est ainsi que l'enfant imite les grandes personnes, et l'homme d'un rang inférieur ceux qui se trouvent dans des rangs plus élevés. Lorsque dans cette imitation nous faisons abstraction de toute utilité réelle, et n'avons d'autre but que de ne pas paraître inférieurs aux autres, nous sommes obligés de nous soumettre à certaines lois, qui constituent ce qu'on appelle la *mode*. N'étant pas dirigée vers un but d'utilité, la mode est une affaire de la vanité; elle est en même temps une folie, parce qu'elle impose une certaine contrainte et nous oblige de

nous laisser guider par l'exemple des autres. On considère comme une preuve de bon goût de suivre la mode : celui qui reste attaché à d'anciens usages que la mode proscrit, passe pour un homme du vieux temps ; mettre de l'importance à d'anciens usages est de la singularité. *Il vaut toujours mieux être fou avec la mode que contre la mode*, à moins que l'épithète de folie ne soit trop sévère en l'appliquant à cette petite vanité de suivre la mode, et ne doive être réservée qu'à la manie des modes, qui sacrifie à cette divinité ses intérêts et même ses devoirs. »

Le chapitre qui traite du caractère des femmes est riche en pensées extrêmement piquantes. L'illustre philosophe dit entre autres : « Les femmes savantes se servent de leurs livres comme de leurs montres ; elles portent celles-ci pour faire voir qu'elles en ont ; mais ordinairement elles sont arrêtées, ou du moins elles ne sont pas réglées d'après le soleil. »

En parlant de l'état de mariage, Kant propose la question délicate de savoir : Qui du mari ou de la femme doit commander dans la maison ? Car, ajoute-t-il, il ne peut y avoir qu'un seul qui mette de l'ensemble dans les affaires du ménage, et les dirige vers un but déterminé. Voici la solution qu'il donne de ce difficile problème : « Je dirais dans le langage de la galanterie (et cependant pas sans vérité), que la femme doit *régner* et le mari *gouverner ;* car le sentiment règne, et la réflexion gouverne. » B.

(La suite à un prochain numéro.)



DES PARTIS LITTÉRAIRES EN ALLEMAGNE.[1]

La littérature allemande actuelle présente une sorte de chaos dont les élémens ont de la peine à se séparer et à former des masses bien distinctes. Les partis sont encore à se reconnaître; ils sont loin d'être groupés aussi nettement qu'ils le sont, par exemple, en France. Plus d'un écrivain allemand ne sait à qui il appartient, ce qu'il veut, sous quelle bannière il marche, quelle couleur est la sienne. Dans cette république littéraire les choses n'en sont pas encore venues au point que la critique se vît dans la nécessité de combattre les exagérations de l'esprit de parti; on a plutôt sujet de se plaindre du manque de caractère, de l'indécision d'un grand nombre de littérateurs. Les verrait-on sans cela écrire au hasard, sans but déterminé, sans qu'ils se rendent compte dans quel intérêt ils saisissent la plume, sans s'enquérir le moins du monde s'ils travaillent pour les Grecs ou les Troyens, si leurs écrits peuvent servir le parti auquel ils appartiennent par la tournure de leur esprit et par leurs vœux secrets, ou nuire au parti opposé? On ne s'entend pas, on ne veut pas s'entendre. De là cette multitude de plagiats, de redites, de mal-entendus qui rem-

1 Cet article est tiré pour le fond de la Feuille littéraire jointe au *Morgenblatt*, et rédigée par M. Wolfgang Menzel (mois de Janvier 1830). Tout en suivant ce guide éclairé, le rédacteur s'est permis de retrancher certains jugemens qui lui ont paru hasardés, certaines comparaisons trop *humoristiques*, et qui n'ont pu soutenir l'épreuve de la traduction. Il a intercalé çà et là, non des opinions personnelles, mais quelques détails nécessaires à l'intelligence de l'ensemble. On peut reprocher à ce travail de laisser les choses un peu dans le vague, de les trop généraliser, et d'être fondé sur une métaphore par trop prolongée. W.

plissent et défigurent la littérature allemande. Il y a absence presque absolue de tendance, de tactique littéraire. Tout le monde écrit, et le plus petit nombre sait ce qu'on écrit ailleurs. Cent écrivains travaillent dans le même sens, suivent la même direction; mais ils ne se connaissent pas, ne réunissent pas leurs forces, ils ne forment pas un parti, et se laissent battre ou se font oublier individuellement, tandis qu'ils pourraient vaincre en masse.

Le public en souffre davantage encore. La nation connaît-elle les trésors de sa littérature? lui présente-t-on le budget annuel de ses richesses intellectuelles? les produits de la pensée nationale circulent-ils régulièrement et sans perdition dans toutes les veines de la nation? Certes non. Tant que toute la littérature ne sera pas appréciée dans ses tendances diverses, tant que les partis n'auront pas pris une position fixe, le public ne saura pas où il en est avec les livres; il lira à l'aventure ce qui lui tombe entre les mains, et tandis que beaucoup de productions utiles lui échappent, il se contente par ennui des choses médiocres que le hasard lui présente.

Personne ne nie plus, malgré tous les avantages qui résultent d'une concurrence illimitée, que la littérature ne soit dans un état de confusion déplorable. Il est temps de débrouiller ce chaos, d'assigner sa place à tous ces élémens divers; il est urgent que la critique éclaire et les écrivains et le public sur leurs positions respectives.

La critique est l'organe de l'opinion publique; sa mission est de juger les ouvrages dans l'intérêt du lecteur; c'est une sorte de puissance tribunicienne que le public lui a confiée pour protéger ses droits contre les écrivains, pour rappeler à ceux-ci ce qu'ils doivent à leurs lecteurs; elle doit recommander et répandre tout ce que les livres nouveaux contiennent de beau et d'utile, et signaler et repousser tout ce qu'ils offrent d'inutile ou de nuisible. Pour remplir

cette mission avec succès, il est nécessaire que la critique exerce un contrôle sévère et raisonné sur l'ensemble de la littérature, qu'elle se place assez haut et dans un poste fixe pour pouvoir la suivre dans toutes les directions. Elle doit s'élever au-dessus de ces misérables intérêts des écoles et des coteries qui inspirent une critique pusillanime et corrompue.

Pour cela il importe avant tout d'examiner l'état actuel de la littérature, et de déterminer la position des partis qui la divisent. La classification des écrivains et des livres, selon les différentes branches des sciences et des arts, ne suffit pas. Il faut suivre les mouvemens de la vie littéraire de dix années en dix années. Le temps marche en avant, et dans sa marche renverse ce qui lui résiste. Ce qui hier encore était nouveau, est déjà vieux aujourd'hui. Les vues et les opinions changent avec les hommes. Une idée succède à une autre idée, comme une génération à une autre génération. Ce qui est ancien tend à se conserver, le nouveau veut prévaloir; de là une lutte perpétuelle qui entretient l'activité de l'espèce humaine. La lutte de l'ancien avec le nouveau nous est commune avec tous les temps passés; il s'agit seulement de voir de quelle nature sont l'un et l'autre. Voyons ce qui, sous ce rapport, caractérise notre époque.

Le mouvement littéraire reçoit son impulsion de deux côtés. Indépendant des événemens, des formes de la vie pratique, de l'esprit du temps, chaque science, chaque art se développe selon sa nature propre, et croît organiquement. Les événemens politiques influent sans doute sur sa destinée, mais ne lui donnent pas la première impulsion; de même que la plante, tout exposée qu'elle est à l'action de la température, ne reçoit, dans le principe, sa croissance que de son germe. Mais de la même manière les événemens poursuivent leur cours, indépendamment du développement de la science et de l'art, dominent la vie pratique, et impri-

ment à chaque génération, à chaque peuple un caractère particulier[1]. Ainsi la vie littéraire est sans cesse livrée à un double mouvement. Tantôt, plus abandonnée à elle-même, elle suit plus librement sa propre nature; tantôt elle subit toutes les vicissitudes de l'esprit des temps. Un de ces mouvemens prédomine toujours et réprime l'autre. Leur concours paisible et égal a produit les plus beaux jours de l'histoire; tels furent le siècle de Périclès pour les Athéniens, et celui des Hohenstaufen dans le moyen âge. Ces temps ont été rares, et presque toujours la science et l'art souffrirent opprimés sous le poids de la barbarie politique, ou la vie politique s'affaiblit au milieu des douces voluptés de la poésie. Tel fut le sort de la vie intellectuelle pendant les troubles de la réformation, et telle fut la vie politique dans le dix-huitième siècle.

On appelle le dernier siècle le siècle de la philosophie, et l'on admire avec raison l'essor qu'y prirent, pendant la seconde moitié surtout, les sciences et les arts. Mais on ne saurait méconnaître en même temps que plus à cette époque les Muses étaient honorées et florissantes, plus aussi la vie publique était misérable et efféminée. Quel est l'Allemand qui pourrait sans indignation se rappeler la honte politique de ces jours sans gloire! Loin d'embellir la vie réelle, comme jadis dans l'antique Grèce, les Muses ne servirent alors qu'à entretenir un rêve essentiellement différent de l'état de veille tout prosaïque.

Ces temps ne sont plus : la réalité, la vie pratique a été rajeunie au commencement de ce siècle par de grandes révolutions, et, par une réaction naturelle, l'esprit du jour s'est tourné davantage vers la vie politique et industrielle.

1 Ne serait-il pas plus exact de dire qu'il y a action mutuelle des événemens politiques et civils sur le développement des sciences et des arts, et des sciences et des arts sur la marche des événemens? Une idée nouvelle n'a-t-elle pas plus d'une fois changé la face du monde, et les révolutions n'ont-elles pas plus souvent encore imprimé une direction nouvelle aux travaux de l'intelligence? W.

La grande question de notre époque, relativement à la littérature, est celle-ci : Le pur intérêt des sciences et des arts peut-il se concilier avec l'intérêt politique du moment? Oui, sans doute, répondent les hommes raisonnables. Mais deux partis extrêmes entendent la question tout autrement.

L'un de ces partis, le parti aristocratique parmi les littérateurs, voudrait continuer à former une caste privilégiée, et, se couvrant d'un faux zèle pour les sciences et les arts, ne songe qu'à ses intérêts propres ; le parti démocratique, au contraire, la populace littéraire, sous prétexte de satisfaire à l'esprit du temps, n'a en vue que ses avantages personnels. Il arrive ainsi que la science a de la peine à se conformer aux besoins de l'époque, et que les deux intérêts sont également en péril. Heureusement au milieu, entre les deux extrêmes, commence à se former un parti qui s'applique à mettre les Muses en harmonie avec la vie pratique, et l'on peut espérer, s'il réussit à éclairer et à gagner la majorité encore indifférente, qu'il finira par remporter la victoire.

Tâchons de faire ressortir d'abord le bon et le mauvais côté du parti ancien ou aristocratique en littérature. Sans aucun doute la longue paix du dernier siècle était très-favorable aux sciences et aux arts; l'intérêt public, oisif sous le rapport politique, se reportait tout entier vers les lettres. Il y aurait de l'envie et de l'injustice à méconnaître le mérite des recherches savantes et des chefs-d'œuvre poétiques qui illustrèrent cette époque. Mais, s'il est vrai que les sciences et les arts vont périssant dans des temps d'oppression politique ou de barbarie religieuse, il est tout aussi constant qu'ils dégénèrent lorsqu'ils sont trop livrés à eux-mêmes, et qu'une opinion publique éclairée et portée vers la vie pratique, ne leur imprime une direction positive. Les talens isolés aiment à franchir toutes les limites, et l'originalité se reconnaît surtout à la liberté avec laquelle elle s'affranchit

des règles reçues. Mais il n'en est pas moins vrai que, pour produire des œuvres durables, il est nécessaire que le génie soit mis en harmonie avec les autres forces vitales, et qu'il soit sans cesse rappelé à l'ordre et à une juste mesure. Or, cet ordre et cette juste mesure, il n'y a que l'opinion publique, le tact national qui puisse les lui prescrire. L'opinion publique est-elle nulle, ou se laisse-t-elle déterminer par le premier talent venu; l'esprit du temps se plie-t-il à l'esprit d'une école ou d'une coterie, la vie intellectuelle se façonne au gré des caprices ou des exagérations de quelques tyrans littéraires. C'est ce qui explique pourquoi, dans le siècle d'or de la philosophie, les penseurs trop indépendans s'égarèrent si loin du sens commun, que leurs systèmes, étrangers à la société, ne furent point compris hors de l'école. De la même manière l'imagination des poètes sortit de toutes les bornes; et, tandis que la vie réelle devenait toujours moins poétique, les poètes se perdaient dans un monde fantastique hors de tout rapport avec elle, et propre tout au plus à nourrir une sentimentalité fausse, maladive, outrée, qui paralysait le courage, qui étouffait toutes les vertus mâles et généreuses, et se prêtait à toutes les turpitudes secrètes et publiques.

Or, à mesure que la science et la poésie s'écartaient ainsi de la nature et de la raison, leur utilité diminua, et elles ne furent plus qu'un vain amusement. Nous ne prenons pas ici la notion de l'utile dans un sens si étroit qu'elle ne comprendrait que ce qui peut se convertir en pain et en argent. Nous accordons volontiers que les sciences même les plus abstraites, et les créations poétiques les plus dénuées de réalité, peuvent devenir utiles en tant qu'elles contribuent à perfectionner le cœur et l'esprit de la nation. Mais ce qui est inutile, ce sont les travaux lourdement frivoles d'une érudition pédantesque et attachée aux syllabes; ce sont les lanterneries de fades faiseurs de vers, de rimailleurs sans

génie; et il faut l'avouer, ce prétendu âge d'or a mis au jour beaucoup d'inutilités de ce genre.

Un autre défaut des travaux intellectuels de cette époque fut un funeste *formalisme :* partout la forme l'emportait sur le fond. Les philosophes auraient-ils osé introduire leur terminologie inintelligible et souvent absurde, s'ils n'avaient écrit pour eux seuls, pour les gens du métier; s'ils avaient réellement écrit pour le public? Les poètes auraient-ils si souvent négligé l'esprit pour le rhythme, s'ils n'avaient formé une corporation, s'ils avaient moins été jugés par leurs rivaux que par le peuple? Les sciences pratiques eussent-elles été traitées d'une manière si exclusivement savante et si diffuse, si elles n'avaient été le monopole d'une caste?

La tendance irréligieuse du dernier siècle fut une autre conséquence de cet état de choses. A cet égard aussi les hommes de la science ne seraient pas allés si loin, s'ils avaient plus songé à consulter les besoins de la nation, et si le relâchement public n'avait si facilement cédé à toutes les directions des écrivains.

Enfin, avec leur racine religieuse, les sciences et les arts avaient perdu tout rapport réel les uns avec les autres comme avec la vie publique. Quel lien aurait pu les unir? Chaque corporation savante se livrait à la direction particulière que lui imprimait son égoïsme, et nul but commun ne mettait dans leurs travaux isolés cette harmonie, cet esprit d'ensemble et d'universalité sans lequel tout progrès véritable est impossible.

Tels furent les inconvéniens attachés aux sciences et aux arts dans un temps où ils étaient si favorisés, et par cette raison même. Sous le rapport littéraire la nation était divisée en deux classes : les écrivains ou les aristocrates, et le public esclave. Les écrivains, qui avaient le monopole de la science, imposaient leurs marchandises au peuple, et ne souffraient aucun contrôle. Ils se distinguaient en virtuoses

et en gens du métier. Les premiers, poètes et philosophes, dominés par la vanité, exigeaient une admiration absolue; les autres, qui demandaient une obéissance passive, avaient tout l'orgueil des classes nobiliaires ; le public n'avait que des devoirs, aucun droit. Il se prêtait à tout, et portait son joug avec une stupide complaisance. Honte à ce public lâche et efféminé, qui, depuis le pied des Alpes jusqu'aux rivages du Belt, prêtait une oreille avide et dévouée lorsque Gleim chantait dans sa cabane, et qui s'agenouillait dévotement lorsque le grand pontife des Muses allemandes faisait sa toilette sur l'autel de la patrie! Honte à une époque si énervée, qu'elle ne nous a laissé absolument rien que l'ignominie et quelques écrivains! Honte au temps où l'empire germanique périt dans l'opprobre, non comme meurt un vivant, mais comme un corps déjà mort tombe en poussière au premier courant d'air qui vient le frapper.[1]

Le temps nouveau, celui du dix-neuvième siècle, amena naturellement, grâce surtout à de grands événemens politiques, une réaction qui a également son bon et son mauvais côté.

Si nous considérons d'abord les bienfaits de cette révolution littéraire, nous voyons aussitôt qu'elle tend à remédier sur tous les points aux divers inconvéniens de l'ancien temps que nous avons signalés. D'abord, écrivains et public sont devenus plus sages : les premiers ne peuvent plus se livrer si impunément à tous les excès de la spéculation, de l'imagination et du sentiment; le second ne s'en laisse plus imposer si facilement. La gravité, le tact pratique du temps s'opposent au luxe de la vanité des auteurs, et les auteurs eux-

1 Il est juste néanmoins de rappeler que dès 1770 il se forma, à l'université de Gœttingue, sous les auspices de Klopstock, et avec la coopération de Voss, une sorte de ligue poétique qui se proposait de devenir toute nationale, et de faire la guerre aux monopolistes scientifiques et littéraires. Nous donnerons incessamment des détails sur cet incident, en rendant compte de la correspondance de Voss, laquelle vient de paraître. W.

mêmes sont devenus plus circonspects, plus timides. L'esprit de l'école et des coteries, là où il existe encore, se voit de plus en plus isolé et livré à la risée publique. Il est vrai, les sciences et les arts qui n'ont pas un rapport aussi immédiat avec la vie pratique que l'histoire, la politique et la physique, sont dans une sorte de stagnation : après tant d'excès, la philosophie et la poésie paraissent épuisées; mais déjà il se fait des tentatives remarquables pour les rappeler à la vie, pour les rajeunir en les ramenant dans les voies de la raison et de la nature. La polémique contre l'ancien ordre de choses prédomine encore; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse espérer de voir bientôt toutes les branches de la littérature se renouveler et refleurir.

Nous avons blâmé l'absence de vues utiles, la savante frivolité du temps passé. Aujourd'hui, à chaque foire[1], paraît un nombre infini d'écrits consacrés aux sciences pratiques. La philosophie et la poésie elles-mêmes sont réduites à se conformer à cet esprit. On n'a plus assez de temps pour s'amuser.

Nous avons signalé le vain formalisme du dernier siècle, et cet abus aussi est près de tomber. Partout on s'efforce de rendre la science populaire, de la délivrer d'entraves inutiles, et d'en porter à la connaissance du public les résultats essentiels[2]. Des Manuels encyclopédiques, des Abrégés, des Revues, tirent de plus en plus les trésors du savoir de la sphère mystérieuse des académies, pour les livrer au grand jour de la publicité.

Nous avons accusé le temps passé de frivolité et d'irréligion. Il s'est élevé un esprit plus profond, plus religieux, dont la gravité et l'intime conviction bravent avec succès les moqueries des vieux rationalistes. On a osé redevenir pieux,

1 On sait qu'en Allemagne les deux foires de Leipzig, à Pâques et à la Saint-Michel, sont les deux grandes époques des publications littéraires en Allemagne.

2 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. II, p. 90.

et cette piété nouvelle est plus raisonnable et plus spirituelle que celle du dix-septième siècle. Les nouveaux mystiques se sont munis de toutes les armes de la science et de la poésie, et ne sont plus d'aussi méprisables adversaires que les zélateurs de l'ancienne orthodoxie.

L'isolement des sciences et des arts, le peu d'harmonie et d'ensemble dans les travaux intellectuels, la confusion, l'anarchie dans le monde littéraire sont encore les mêmes; mais du moins on commence à en sentir les inconvéniens, à désirer, à essayer d'y remédier. Les journaux, les histoires littéraires, les revues se multiplient de jour en jour.

Enfin, quant à la division de la nation en une caste aristocratique d'auteurs et en un public servilement passif, elle n'existe plus. Presque toutes les autorités ont été ébranlées; presque tous les amours-propres littéraires ont subi d'amères humiliations. Plus on a mis d'importance aux choses, plus les noms propres ont perdu de la leur. Le public ne regarde plus les livres qui se publient comme une grâce qu'on lui octroie, mais comme un tribut qu'on lui paie. Le public est devenu une puissance que les écrivains sont obligés de flatter, s'ils ne veulent pas la servir avec zèle et fidélité.

Mais le temps nouveau a aussi son mauvais côté. Si jadis le jugement public était par trop complaisant et adulateur, il est aujourd'hui fréquemment injuste et trop prompt à prononcer. Il se montre souvent ingrat envers d'illustres vétérans, et indifférent ou intolérant pour certaines sciences, notamment pour les sciences spéculatives. N'a-t-on pas, dans ce siècle tout pratique, élevé la question, si à tout prendre la philosophie était nécessaire? N'y a-t-il pas une multitude de nouveaux barbares, non-seulement dans le public ordinaire, mais jusque parmi les écrivains, qui parlent avec un souverain mépris de tout ce qui tient à la spéculation et à la poésie, et qui prétendent tout ramener à l'utilité la plus grossière?

Toutes les autorités ayant été attaquées, il s'est emparé

des têtes faibles un esprit de confusion, d'indécision, qui fait mettre au jour les jugemens les plus niais et les plus hasardés.

D'ailleurs le désir de s'accommoder à l'esprit du temps n'est pas toujours pur. D'une part, des hommes de talent se donnent sans conviction à la politique variable du jour; d'un autre côté, tout le monde se croit appelé à parler, à écrire, et ainsi se forme une ochlocratie littéraire. Une foule de gens sans génie et sans mission font des livres faute d'une autre industrie. Enfin, la régénération religieuse a donné lieu à bien des aberrations; et comme il arrive souvent, le renouvellement du plus beau, du plus salutaire des sentimens a produit les excès les plus déplorables.

Telle est la position, tels sont les caractères et la tendance des deux partis dominans en littérature. Pour en présenter un tableau plus animé, supposons tous les écrivains allemands actuels réunis en une assemblée nationale, où le parti des anciens occupe la droite, celui des nouveaux la gauche, de telle sorte que les antagonistes les plus chauds et les plus décidés se trouvent rangés aux deux extrémités; les modérés et les indifférens se placeront naturellement au centre.

A l'extrême droite nous voyons la vieille aristocratie de la littérature, composée de la noblesse et du clergé. La noblesse est représentée par les poètes et les philosophes qui ont survécu à leur siècle; le clergé, par les savans vieillis des universités. Ils regardent avec mépris les essais malheureux, avec envie les succès de la génération nouvelle; ils se sentent blessés à la fois dans leurs principes et dans leurs intérêts, dans leurs croyances et dans leur vanité; ils crient à la barbarie en voyant se former un tiers-état littéraire; ils ne peuvent voir sans indignation attaquer la gloire de leurs noms, et leurs astres éclipsés par des astres nouveaux.

Les philosophes de l'extrême droite sont ceux à qui l'école critique des Schlegel a rendu hommage. Cette école

peut être comparée au club aristocratique des Feuillans; elle répudie tous les poètes qui, comme Schiller et Jean Paul, dérogeaient à leur dignité en s'abaissant jusqu'à chercher à plaire au tiers-état. Sans vouloir méconnaître les services rendus par cette école au bon goût, on peut dire qu'elle nous fit autant de mal que de bien. Le culte que ses adeptes rendaient à l'art, lui fut favorable sans doute; mais leurs exagérations furent un des maux de l'époque. L'idolâtrie qu'ils vouèrent aux artistes ne fut pas moins nuisible; elle favorisait moins le talent, qui aurait mûri tout seul, que l'arrogance des poètes. Enfin, ces vieux maîtres de l'art ont eu le grand tort d'offenser la génération nouvelle. Le mépris avec lequel ces héros de théâtre traitaient le peuple et tout ce qui était cher au peuple hors de la scène, justifie la colère avec laquelle ils sont traités maintenant par les orateurs du côté gauche. La jeune littérature, méprisée par eux, s'est élevée contre eux, et a grandi en dépit d'eux. Les vieux poètes, en cherchant à opprimer tous les talens naissans qui pouvaient rivaliser avec eux, et en favorisant exclusivement leurs serviles imitateurs, ont mérité l'inimitié personnelle de ceux qui n'auraient voulu être que leurs héritiers et leurs successeurs.

Voici quelle est, dans ces circonstances, la tactique de ces aristocrates de la poésie. Les uns, et à leur tête le Nestor de la littérature allemande, le doyen d'âge, GOETHE, A. W. SCHLEGEL, MATTHISSON, vivent du souvenir de leur âge d'or, sans se soucier beaucoup de ce que le temps apporte de nouveau; ils semblent ignorer tout ce qu'on a fait après eux, et se bercent de l'illusion que tout cela est sans importance. D'autres, comme l'excellent TIEDGE, se lamentent d'une manière touchante de ce qu'ils appellent la barbarie du dix-neuvième siècle; d'autres encore ont recours aux armes de la colère et de la satire. A leur tête s'est placé TIECK, le Burke de notre révolution poétique. Il châtie avec

une haute ironie les défauts et les exagérations des novateurs, sans avoir l'air de s'apercevoir de leurs bonnes qualités et de leur bon droit. A la suite de ces géans du parti aristocratique on voit quelques jeunes poètes qui se font gloire de marcher sur leurs traces: parmi eux le talent le plus remarquable et celui qui combat avec le plus d'énergie la tendance toute pratique de l'époque, est le comte PLATEN. Ce martyr de l'art en est le Don Quichote aux yeux des railleurs, et, en effet, la prétention d'occuper comme Gœthe tout un demi-siècle avec des poésies, n'est pas plus sensée aujourd'hui que la chimère du chevalier de la Manche. Tout ce que le temps nous permet encore, c'est de lire les poètes; mais nous n'avons plus le loisir de sacrifier à tous les caprices de leur vanité. On ne peut que plaindre le comte Platen: c'est un grand poète auquel son temps n'est pas favorable, et qui n'a d'autre tort que de méconnaître l'esprit de son siècle.

Mais que dirons-nous des petits esprits de Berlin, de Dresde, de Weimar, que Heine appelle la milice de Gœthe? que dire des *aboyeurs* critiques qui gardent ce fidèle troupeau? que dire enfin de ces philosophes esthétiques, que l'enthousiasme pour l'art a rendus fous, au point que, semblables aux Bacchantes, ils mettent en pièces leur Orphée [1]? Tous ces hommes, malgré leur suffisance, sont à plaindre. Leur temps est irrévocablement passé. En vain ils serrent leurs rangs, chantent sans cesse et se couronnent mutuellement du laurier poétique; leur force est tarie; ils poussent leur dernier soupir dans les éloges qu'ils prodiguent à Gœthe.

Les philosophes de l'extrême droite ont beaucoup de rapports avec les poètes du même côté; eux aussi se font le centre de l'univers, et demandent que le monde vienne déposer ses hommages à leurs pieds, ou bien ils se retirent dans une obscurité mystérieuse, où ils respirent l'encens que brûlent

1 Ces expressions, que nous adoucissons encore, montrent à quel parti M. Menzel appartient lui-même. *Note du Rédact.*

un petit nombre de disciples sur leur autel jusqu'à ce qu'ils en étouffent, ou qu'un coup de vent du temps emporte toute l'apparition comme un nuage. Dans leur orgueil ils se sont placés en dehors de l'histoire et du peuple, et au lieu de pénétrer la vie pratique de l'esprit philosophique, ils abandonnent le peuple au sens commun, et se créent une philosophie aristocratique que personne ne comprend, qu'ils ne comprennent souvent pas eux-mêmes, et qui ne sert à personne, si ce n'est au philosophe lui-même, tant que la multitude se laisse persuader que du milieu de ce tourbillon de vaine fumée un Dieu caché rend ses oracles. Au lieu de descendre aux sciences expérimentales et de les éclairer du flambeau de la théorie, ils les dénaturent, les obscurcissent en les attirant dans l'empire qu'ils se sont formé au milieu des airs. C'est ainsi qu'ils ont jeté la confusion dans les croyances, dans la morale, dans le goût, et substitué une déraison factice à la raison naturelle et véritable.[1]

Gardons-nous toutefois de confondre avec ces philosophes nos grands penseurs : KANT, qui prit la psychologie pour point de départ, SCHELLING, qui fonda sa philosophie sur l'observation de la nature, FICHTE, enfin, qui prit la part la plus vive aux révolutions politiques de l'époque, doivent être distingués de HEGEL et de son école. Ces illustres philosophes firent tourner leurs spéculations au profit des sciences expérimentales et des intérêts du siècle[2]. La nouvelle école, au contraire, s'est tout-à-fait séparée de la vie et du présent, et sa philosophie n'a un intérêt pratique et politique qu'autant qu'elle semble destinée à former opposition avec les autres systèmes et surtout avec le bon sens. Cette philosophie est nouvelle, mais elle est pénétrée de l'esprit ancien, de même que le jésuitisme vint après la réformation.

1 Il s'agit ici de l'école de Hegel. *Note du Rédact.*

2 N'y a-t-il pas contradiction entre ce que notre auteur dit ici et son opinion sur la tendance de la philosophie allemande au dix-huitième

La tactique du parti Hegel l'emporte par son influence sur celle du parti Gœthe; bien que leurs chefs se soient entendus, et que par des éloges réciproques ils aient conclu une sorte d'alliance, quelques-uns des disciples du poète, comme Platen et Schubarth, ont jeté le gant aux philosophes qui siégent du même côté. Cette querelle intestine n'empêche pas que les deux factions ne se supportent et ne se secondent mutuellement; toutes les deux se sont mises en opposition avec l'esprit du temps; toutes les deux divinisent la personne de leurs chefs respectifs: l'une et l'autre méconnaissent la maxime de l'époque actuelle que le génie des peuples domine le génie individuel, l'entraîne avec lui ou le renverse.

A côté de la noblesse des poètes et des philosophes siégent, à l'extrême droite, les représentans de la hiérarchie savante, de l'orthodoxie et du pédantisme de l'école; ce sont ceux qui poursuivent de leurs interdits les savans novateurs, et qui se sont mis en opposition avec la tendance du temps à rendre le savoir populaire, à dissiper le mystère dont voudrait s'envelopper la science routinière et à en simplifier les formes. Ce sont des hommes qui ont étudié pendant cinquante ans, et qui maintenant se fâchent de ce que l'admiration se retire d'eux et de ce que des hommes plus jeunes font mine de les devancer. Parmi eux les plus obstinés sont ceux qui s'occupent de sciences traditionnelles, les théologiens, les jurisconsultes et les philologues; les mathématiciens, les physiciens, les médecins se sont le plus accommodés au temps.

Les théologiens de l'extrême droite sont les Rationalistes. Secondés par la frivolité du dernier siècle, par les philosophes et les poètes, ils réussirent à s'emparer de la domination, si ce n'est dans l'Église, du moins dans la littérature

siècle? Kant appartient essentiellement à cette dernière époque, tandis que Hegel est un homme nouveau. W.

théologique. Beaucoup de théologiens catholiques même prirent une direction toute antiromaine, et se déclarèrent pour le rationalisme. Les orthodoxes des deux communions furent assez long-temps l'Église militante et opprimée. Une réaction très-sensible est venue surprendre les vieux rationalistes dans leur triomphe : elle se manifeste parmi les protestans dans le piétisme et le *supranaturalisme;* chez les catholiques, par un retour à la mysticité du moyen âge. Ces messieurs ne savent plus où ils en sont; ils crient à l'obscurantisme, et s'efforcent à faire briller plus vivement leur lumière expirante. Le champion le plus redoutable de ce parti, Voss, n'est plus, et le polygraphe KRUG est loin de le remplacer. Il serait à désirer qu'il s'élevât un esprit plus jeune et plus vigoureux qui défendît la cause du rationalisme avec moins d'orgueil et d'amertume, et surtout avec le génie de Lessing.[1]

Les juristes de l'extrême droite sont les *romanistes*, qui, morts eux-mêmes depuis long-temps, enterrent leurs morts. Ils enveloppent dans la même condamnation et le Droit germanique, et le Droit anglais et français, et la vie constitutionnelle; ils prouvent de reste que le *corpus juris* n'a pas été écrit pour les gouvernemens représentatifs.

Une circonstance qui fait honneur aux Allemands, c'est qu'il se trouve très-peu de publicistes et d'historiens à l'extrême droite. Tous nos écrivains politiques de quelque talent siégent au côté gauche, et leurs adversaires même, les ultramontains, appartiennent, en littérature, à l'opposition. Les historiens sont au centre.

Une faction puissante est formée à droite par les philologues et les écrivains pédagogiques de la vieille roche.

1 Comme on voit, l'esprit du temps, si l'on veut reconnaître M. Menzel pour un de ses organes, repousse moins le rationalisme en lui-même que la manière dont il s'obstine à se défendre.

Note du Rédact.

La considération dont jouissaient les premiers dans le siècle passé, a dû nécessairement diminuer à mesure que les intérêts du présent faisaient attacher moins d'importance aux monumens de la Grèce, de Rome ancienne et de l'Orient. Ils s'indignent maintenant du peu d'admiration que le siècle présent professe pour leurs recherches subtiles de grammaire et d'archéologie, pour leurs rêveries ethnographiques et mythologiques. Ce parti, qui a perdu son plus vigoureux défenseur dans le vieux Voss, se retranche dans les écoles savantes, d'où il cherche à repousser les études pratiques que le côté gauche y voudrait introduire. La lutte est loin d'être terminée; mais les philologues ont encore le dessus, et la jeunesse continue à vivre bien plus dans les illusions de l'antiquité que dans le présent.

Il y a aussi des physiciens à l'extrême droite. A cet égard il faut surtout signaler la brutalité aristocratique avec laquelle les hommes de la routine ont traité et traitent encore la médecine homœopathique du respectable docteur Hahnemann. Si ce système est faux, il aurait fallu le réfuter avec plus de vigueur et le renverser plus vite; s'il est vrai, il fallait l'apprécier et le répandre avec plus d'ardeur. Il en est de même du magnétisme, qui n'est encore ni admis ni rejeté.

Les hommes du centre droit, plus jeunes de vingt ans que les héros de l'extrême droite, partagent les principes mais non la vanité de leurs aînés, et cherchent à concilier ensemble l'ancien et le nouveau. Mais, tout en rendant justice sur plusieurs points aux intentions de la gauche, ils votent avec l'extrême droite, dans la crainte que la cause des sciences et des arts ne fût en péril, si les exaltés du côté gauche venaient à l'emporter. Les poètes de ce parti surtout, et à leur tête Uhland et Rückert, se distinguent par leur modestie. Tout en se refusant à faire de l'art divin de la poésie un instrument politique, un jouet de la mode, ils

ne veulent pas non plus que toute la vie ne soit qu'une vie d'artiste, ou un ménage de comédiens; ils voudraient unir la vie du génie et de l'art à la vie de l'homme et du citoyen.

Sur les mêmes bancs se rencontrent une multitude de poètes des deux sexes, qui servent leur parti moins par leur talent que par leur nombre. Là sont principalement les auteurs des romans de famille et quelques lyriques, qui vivent toujours encore des illusions et des impressions du passé. Cette fraction de parti se compose de pasteurs de la campagne, de conseillers auliques de petites villes, de dames beaux esprits, qui, loin de la grande route littéraire, continuent leur ancien train de vie. Une morale commode et superficielle, l'éloge de ce qu'ils appellent lumières et humanité, sentimens délicats, vie pastorale, convenances de la bonne société, un amour raisonnable et résigné, scènes domestiques, pauvreté et grandeur d'ame, misanthropie et repentir, tels sont les sujets habituels de leurs ouvrages. Ils n'osent sortir de l'histoire des familles pour s'occuper de celle de la grande famille humaine. Leurs héros appartiennent tous à la noblesse et aux classes élevées de la société, tels qu'ils furent il y a cinquante ans. Ils retracent incessamment les petites cours de l'ancien régime, la vanité nobiliaire, les hobereaux de campagne, des mésalliances, des *krœhwinckliades* [1], etc. Les cabinets de lecture regorgent encore des productions de ces écrivains; elles y forment opposition avec les romans historiques mis au jour par les poètes du côté gauche.

Les savans du centre droit peuvent être divisés en deux classes : les uns s'occupent de choses utiles, les autres de choses inutiles [2]; leur caractère commun est de ne jamais

[1] *Krœhwinckel* est l'Abdère poétique des Allemands.

Note du Rédact.

[2] Que Swammerdam analysât les insectes à l'aide du microscope, rien de mieux; mais à quoi bon écrire de longues dissertations sur la question de savoir si les dieux d'Homère, lorsqu'ils descendaient de

traiter que des détails de la science. Il est utile sans doute de diviser le travail, de se partager l'immense domaine du savoir. Quelque pressant que soit le besoin d'y mettre de l'unité, la science ne peut y arriver que par le concours de tous et par des travaux sur les spécialités; et nous sommes loin de désirer que nos savans, passant d'un extrême à l'autre, s'en tiennent désormais aux généralités, et qu'ils renoncent à ces recherches laborieuses et de détail par lesquelles ils ont rendu de si grands services au véritable savoir. Nous ne nous élevons que contre l'abus de cette méthode; et l'on ne saurait rappeler aux savans allemands trop souvent et avec trop de force, combien il importe à la science de distinguer ce qui est vraiment curieux et intéressant d'avec ce qui ne l'est pas; nous sommes aussi fondés à leur demander d'être plus concis, et de ne pas ajouter aux difficultés de la matière par une inutile prolixité et par une terminologie inintelligible pour le peuple. Il n'est rien de ce qui se conçoit clairement qui ne puisse être énoncé de manière à être compris par tout lecteur judicieux. Souvent on revêt d'un langage savant ce qui, s'il était dit en termes populaires, paraîtrait sans importance, à peu près comme certains poètes cherchent à donner le change sur leur manque d'idées par l'art et le clinquant de leur versification.

Si nos savans n'obéissent pas aux avis que leur donne à cet égard l'esprit du temps, ils devront s'en prendre à eux-mêmes, si ni leurs contemporains ni la postérité ne reconnaissent leur mérite, et si leurs travaux demeurent inaperçus et stériles. Que de trésors de science inutilement entassés tous les ans dans les bibliothèques ! Les gens du métier eux-mêmes ne peuvent plus prendre connaissance de tout ce qui se publie de nouveau.

Si maintenant nous nous tournons vers le centre gauche,

l'Olympe tenaient leurs jambes comme un homme qui marche ou comme un oiseau qui vole ?

où siégent les adversaires modérés de l'ancienne tendance, nous remarquons d'abord les poètes *humoristiques*, qui, dans l'esprit de JEAN-PAUL, ont attaqué, avec l'arme de l'ironie, les préjugés et les défauts du siècle passé. Jean-Paul fut le seul de tous les grands écrivains de cette époque, qui ait marché avec le temps, et qui ait hautement professé les nouvelles maximes. SCHILLER, s'il eût vécu, se serait sans doute prononcé avec plus d'énergie; mais l'esprit de Jean-Paul et des siens a infiniment contribué à ruiner le pédantisme de l'école et la fausse sentimentalité de l'art ancien. C'est avec raison que la caste politique repoussa de son sein Jean-Paul, comme s'étant déclaré pour le peuple; mais il a été plus propre à renverser ce qui existait, qu'à fonder un ordre de choses nouveau.

On s'étonne qu'il ne se soit pas encore élevé de grand poète qui domine l'époque actuelle, comme Gœthe régna dans la sienne. C'est dans le génie même de notre temps qu'il faut en chercher l'explication. Aujourd'hui ce sont les nations et non les individus qui prévalent. Autrefois tous les mouvemens procédaient de quelques individualités distinguées ; aujourd'hui tout ce qui est grand vient de la masse. Le génie des peuples l'emporte sur les esprits isolés, et les entraîne. Qui, par exemple, écrit l'histoire en France? Ce n'est pas tel ou tel savant, c'est la nation, dont les écrivains ne sont plus que les organes. Il n'en est guère autrement de la poésie. Les romans historiques, que condamne le côté droit, ne sont aujourd'hui la lecture favorite de l'Europe, que parce qu'ils sont moins l'ouvrage du talent individuel que celui des peuples. Dans l'ancien temps dominait le talent individuel et aristocratique; dans le temps nouveau le talent est universel et démocratique[1]. Gœthe fut le Louis XIV

[1] L'auteur ne se fait-il pas illusion ici? les romans historiques n'ont-ils pas fondé la réputation européenne de Walter Scott, et Walter Scott a-t-il fait des romans historiques pour rendre hommage au goût

du siècle aristocratique; aujourd'hui le peuple littéraire n'offre que des masses; et si, grâce à l'anarchie inévitable dans les époques de transition, il pouvait s'élever dans la république des lettres un génie dictatorial, sa puissance finirait inévitablement par céder à la liberté constitutionnelle.

Le centre gauche se distingue du côté droit plus encore sous le rapport de la science que sous celui de la poésie. Tandis que les savans d'autrefois poussaient l'esprit d'analyse et de détail jusqu'aux recherches les plus minutieuses et les plus inutiles, la méthode contraire est aujourd'hui en faveur; tandis que l'action des premiers était pour ainsi dire centrifuge, celle des seconds est plus centripète. Cette tendance concentrique de nos jours se manifeste de diverses manières. De là l'éclectisme littéraire des uns, qui voudraient concilier tous les partis, et prendre partout ce qui peut être utile à l'ensemble de la science; de là l'esprit encyclopédique des autres, qui s'appliquent à condenser, si l'on peut parler ainsi, les connaissances, à les rapprocher, à les abréger et à en mettre la substance à la portée du public. De là encore l'importance que tous s'accordent à reconnaître aux études historiques, et surtout à l'histoire des sciences, comme le meilleur moyen de remédier à l'esprit exclusif des écoles et de la routine. Voilà pourquoi de nos jours l'histoire de la religion est plus cultivée que le dogme et l'exégèse, et qu'il paraît plus d'histoires de la philosophie que de systèmes nouveaux.

Or, en simplifiant toutes les connaissances, et en passant en revue les trésors acquis, il devient possible d'y laisser prendre part une plus grande partie de la nation, et de les rendre populaires. Avant que Necker eût présenté au public le premier Budget, les finances étaient un mystère pour le

public, ou l'approbation universelle a-t-elle été la récompense de son immense talent? Nous craignons bien que tout ceci ne soit plus spécieux que vrai. *Note du Rédact.*

peuple français; voyez si aujourd'hui elles le sont encore. Qu'importe que beaucoup d'erreurs se soient glissées dans ces résumés, dans ces dictionnaires encyclopédiques destinés au peuple! Ces erreurs, ces imperfections seront corrigées, et les sciences ne perdront pour cela ni de leur dignité, ni de leur exactitude. Au contraire, cette publicité, cette popularité purifiera la science. De tout temps ce furent les écoles et non les peuples qui fermèrent l'oreille aux vérités, aux inventions, aux découvertes nouvelles.

Par un autre effet de cette tendance concentrique qui caractérise les savans du côté gauche, les esprits ont été ramenés au sentiment religieux, source commune de toute la vie morale. La réaction est essentiellement religieuse, et elle a été déterminée par la philosophie de Schelling. C'est dans le système de l'*identité absolue* que se trouvent les points de départ de toutes les directions de notre temps. Les écoles de Schlegel et de Hegel ne se sont approprié que les dehors, les formes de cette philosophie; elle commence seulement à prendre racine et ne portera ses fruits que plus tard. C'est à elle que se rattachent d'une part le mysticisme spirituel, et de l'autre la philosophie naturelle de nos jours. Cette réaction n'est point l'ouvrage de Schelling, elle a seulement trouvé en lui son plus puissant organe.

A l'extrême gauche, enfin, se sont rencontrés une foule d'esprits hétérogènes. Les plus violens adversaires des anciens le sont par des raisons très-différentes. On y voit réunis les ultra-libéraux en littérature, qui cherchent à soulever le peuple contre la vieille aristocratie et à rendre la science vulgaire, et les plus ardens promoteurs du mysticisme, qui voudraient pousser la réaction religieuse jusqu'au fanatisme du moyen âge. Un ennemi commun les a faits momentanément alliés, de la même manière que dans la révolution française les royalistes et les jacobins s'unirent contre les constitutionnels, et que de nos jours, dans les Pays-Bas, les

libéraux exagérés font cause commune avec les ultramontains.

Parmi les libéraux de l'extrême gauche nous remarquons d'abord les satiriques, qui, avec une malice spirituelle, inconnue à Jean-Paul, châtient sans pitié toutes les folies et toutes les faiblesses qui ont survécu au dernier siècle. Nous nommerons BOERNE, HEINE, l'auteur du livre *Le Monde et le Temps*, sans parler de plusieurs autres. Leur satire, sans cesse occupée à frapper sur l'aristocratie littéraire, tombée dans l'enfance, et sur ce qui reste de servilité dans le public, rend d'utiles services à la cause que les hommes du centre gauche défendent avec plus de sagesse; ils déblaient le terrain où ceux-ci travaillent à élever un édifice nouveau.

Mais ceux qui combattent le génie du temps passé avec le plus de colère sont les mystiques, et à leur tête s'est placé GOERRES. Quelque souvent que ce nouveau Protée ait changé de forme et de langage, tour à tour jacobin et ultramontain, il est toujours demeuré fidèle à sa haine contre les doctrines du dernier siècle. Son amour a changé d'objet, son inimitié est restée la même. Elle est partagée par tous les dévots du temps, par les piétistes protestans, comme par les catholiques mystiques. Les premiers, qui ont pour chefs H. DE MEYER de Francfort, KERNER, ESCHENMAYER, puisent leurs armes dans le monde des esprits et dans les ouvrages de Swedenborg; les autres, GOERRES à leur tête, se sont retranchés dans le moyen âge. Les uns ont pris pour base de leur doctrine le roc de S. Pierre; les autres les révélations de nouveaux prophètes. Opposées entre elles et à l'esprit de la religion véritable, l'activité des deux factions demeurera sans danger tant qu'existeront au côté adverse l'incrédulité et une philosophie religieuse superficielle. Les opinions extrêmes ne sont à craindre que lorsqu'elles sont sans contrepoids; mises en présence les unes des autres, elles se balancent, et finissent par s'entre-détruire.

A côté des libéraux et des écrivains mystiques siégent enfin de nouveaux aristocrates, qui ne se sont placés là que par haine pour les aristocrates anciens. Ce sont de petits Pisistrates, qui favorisent l'anarchie pour arriver eux-mêmes à la tyrannie. Tel fut Mullner; il n'a travaillé à renverser les idoles en possession des hommages publics que pour se mettre à leur place.

Mais ce qui fait plus de mal que l'ambition personnelle de quelques jeunes talens, c'est la cupidité de certains faiseurs de livres et de certains libraires. Ils profitent de l'anarchie et l'augmentent pour vendre cher leurs mauvaises marchandises. Dans des analyses prétendues critiques, dans des annonces de librairie, dans des préfaces mendiées on accable de lauriers la lie des auteurs; on prodigue des éloges, que les plus grands hommes ne recevaient jadis que de leurs plus vils flatteurs, à des écrivains qui ne sont que les ouvriers des grands fabricans de livres.

Ces intrigues des ambitieux et ces éloges intéressés ont jeté le trouble dans l'opinion publique et dans la critique qui devrait en être l'organe. A droite et à gauche les torts sont égaux : c'est à qui dira le plus de mal de ses adversaires, le plus de bien de ses partisans. Le temps, il faut l'espérer, rendra justice aux uns et aux autres; l'animosité cessera des deux parts, tandis que les deux centres sauront concilier l'indépendance et la pureté des sciences et des arts avec l'esprit du siècle et les besoins des peuples. Déjà nous sommes arrivés à ce point qu'un culte des Muses tout aristocratique est devenu aussi impossible qu'un retour à la barbarie. Chez tous les peuples lettrés de l'Europe a prévalu plus ou moins une opinion publique qui ne se laisse plus imposer des choses absurdes, mais qui ne se refuse à rien de ce qui est beau et vrai. On n'idolâtre plus en France les folies brillantes de l'aristocratie de cour, et la science et les arts y ont gagné autant que la nation. Il y a long-temps

que l'Angleterre ne reçoit plus la vérité des colléges d'Oxford, sans préjudice pour la culture intellectuelle; et chez nous aussi, ce ne sera point aux dépens des véritables lumières que l'opinion nationale rejettera de plus en plus les prétentions des castes littéraires et la scolastique surannée des universités. Cet espoir toutefois ne doit pas nous faire méconnaître le double danger qui nous menace encore des deux côtés extrêmes.

Nouvelles et Variétés.

Le prétendu Duc de Normandie.

(Extrait des Mémoires de Jean Witt-Dœrring[1], année 1822.)

Plus d'une fois déjà nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur Jean Witt-Dœrring[2], ce conteur si facile, ce personnage si équivoque; plus d'une fois nous avons puisé à ses Mémoires, ce répertoire inépuisable d'intrigues, d'aventures, d'invraisemblances, de vérités et de calomnies, se rattachant toutes plus ou moins aux menées démagogiques dont l'Allemagne, l'Italie et la Suisse ont été, dit-on, le théâtre pendant les années 1818 à 1823. L'on nous saura peut-être gré d'en extraire de nouveau quelques passages assez curieux par l'intérêt de l'à-propos, en ce qu'ils se rapportent à ces si récentes, si singulières et si folles circulaires du prétendu *Duc de Normandie.* Le bon sens de nos compatriotes a fait aussitôt justice d'une imposture si patente. S'il fallait un document de plus, nous laisserions parler Witt-Dœrring; son récit date du mois d'Avril 1822, et de la prison de Milan dite *Contrada di Santa Margherita.*

« Après quelques semaines de séjour dans ma prison nouvelle, je fis la connaissance d'un personnage aussi extraordinaire qu'intéressant, détenu dans une pièce immédiatement au-dessus de celle que j'habitais. Aventurier sans pareil, imposteur jusqu'à l'impudence, il avait néanmoins su se concilier l'affection de ses alentours, qui le traitaient avec beaucoup d'égards et de respect. Sa vie avait été tellement remplie

1 *Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit.* Brunswic, chez Vieweg, et Leipzig, chez H. E. Græfe.

2 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. II, p. 48 et 164.

d'aventures, le récit qu'il en faisait, était si bien combiné, que l'on doutait à la fois de la vérité ou de la fausseté de ses paroles; quoique sa détention dure depuis six années (1826), cependant l'on n'a jamais pu découvrir au juste qui il était, ni connaître aucun des antécédens de sa vie.

« La connaissance se fit à l'aide de mon miroir, que j'avançai hors de la fenêtre, et que j'inclinai de manière à y faire réfléchir les objets placés en dehors et au-dessus de moi. Je reconnus que ce prisonnier était un Philadelphe. La crainte d'être trahi m'y fit attacher peu d'importance. Peu de jours après, j'entendis, au plus fort de la nuit, quelques coups frapper légèrement à ma fenêtre. Après m'y être porté, j'aperçus au clair de la lune un billet et une pierre suspendus à un fil qui remonta dès que j'en eus détaché le billet. Ma bougie se trouvant déjà éteinte, j'attendis les premiers rayons de l'aurore pour satisfaire ma curiosité. Le billet était conçu en allemand correct, et signé *Louis, duc de Normandie.* Il renfermait des renseignemens très-utiles sur les geoliers de la prison, ainsi que sur plusieurs agens de police, avec l'indication du degré de confiance que je pouvais accorder aux uns ou aux autres. Par une note ajoutée au bas, j'étais informé que je n'avais qu'à tousser fortement pendant la nuit, pour faire redescendre le fil. Étant muni du nécessaire pour écrire, je m'empressai de répondre à l'inconnu, en termes polis mais très-réservés : j'ajoutai que je ne pouvais pas m'expliquer l'énigme de sa signature. Le même soir je reçus une réponse fort détaillée et rédigée en français, par laquelle il cherchait à me démontrer péremptoirement ses droits au titre qu'il avait pris, en qualité de fils de Louis XVI, et comme étant lui-même le Dauphin supposé mort au Temple. Tous ses malheurs, disait-il, provenaient exclusivement de l'illustration de sa naissance.

« Persuadé que mon correspondant devait être ou un imposteur, ou un aliéné d'esprit, je discontinuai de corres-

pondre avec lui. Cependant je ne pus résister à la curiosité d'obtenir sur son compte des informations plus précises; voici ce que j'ai pu apprendre, soit par les geoliers, soit par l'obligeance de M. le baron de Volpini.

« En Décembre 1819, le ministère français de la police invita le gouvernement général de Milan à faire procéder au plus tôt à l'arrestation d'un Français séjournant alors à Modène, et muni d'un passe-port corse sous les noms et qualités de *Louis Bourbon*, voyageur de commerce; qu'il était cependant essentiel que l'arrestation d'un individu aussi dangereux eût lieu dans le plus grand secret et sans le moindre éclat. Le duc de Modène étant la complaisance même pour les arrestations sollicitées du dehors, la personne désignée se trouva dans la prison de Milan peu de jours après. On s'empressa d'en informer le ministère français, en l'engageant à recevoir au plus tôt le prisonnier. Mais contre toute attente, il ne fut fait aucune réponse de Paris. Dans cet état de choses qui, à l'époque de mon séjour à Milan, durait depuis plus de deux années, l'Autriche n'aurait pas manqué de relâcher cet étranger, si sa manière d'être et sa personne n'avaient été si fortement équivoques et suspectes pendant sa détention.

« Dans ses premiers interrogatoires il répondit avec calme et douceur, en soutenant s'appeler Louis Bourbon, et voyager pour une maison de commerce de Bastia. Quelques mois après, l'impatience et l'aigreur prévalurent en lui : il demanda à faire sa déposition en forme. Alors il donna sur sa personne les renseignemens les plus extravagans. Comme il m'a fait par écrit les mêmes aveux, j'en rapporterai ce qui en est resté gravé dans ma mémoire.

« En qualité de fils de Louis XVI, il fut enlevé du Temple par les soins de quelques personnes affidées, qui mirent à sa place un enfant mort récemment. Malheureusement j'ai oublié les faits qui ont immédiatement suivi son enlèvement. Il me ressouvient cependant que fort jeune encore il aurait

fait les campagnes d'Égypte, sous les ordres de Kléber, et pris part à la bataille de Marengo avec le grade de général de brigade français. Fugitif, pour avoir été compromis dans la conspiration de Pichegru, ce n'est que de cette époque qu'il apprit qui il était. Il se retira enfin à Naples, où il fut arrêté et condamné à mort. Mais Napoléon, informé de sa naissance, lui fit grâce de la vie et commua sa peine en une détention perpétuelle dans le fort de Fenestrelles. Il parvint à s'échapper pendant le trajet. Réfugié au Brésil, il reçut du roi de Portugal tous les genres de secours et des faveurs accumulées. Malheureusement il fut fait prisonnier dans une excursion contre quelques tribus indiennes. Condamné à mort, et déjà attaché au poteau fatal, il ne dut la vie qu'aux supplications de la veuve du chef tué par ses mains, laquelle le choisit pour son époux. D'abord chef, ensuite roi de la tribu, il vécut heureux pendant quelques années. Mais toujours dominé par le besoin de vivre avec des êtres civilisés, il parvient enfin à fuir sur un bâtiment destiné pour Livourne, avec sa femme et de fortes valeurs en or et en pierreries. Pendant la traversée, un corsaire Tunisien s'attache à les poursuivre. Notre héros, fait prisonnier après un combat des plus opiniâtres, est emmené dans l'intérieur de l'Afrique, où il éprouva pendant deux années toutes les misères de l'esclavage. Il brisa ses fers et revint en Italie en 1813. L'abdication de Napoléon lui facilitait la revendication de ses droits, et lui présentait un avenir des plus heureux. Mais la fatalité, toujours attachée à sa personne, lui suscite une fièvre nerveuse qui le retint pendant plusieurs mois dans l'hôpital de Florence. Revenu à la santé, il vit avec effroi le trône de France déjà occupé par Louis XVIII, dont il ne parlait jamais (dans sa monomanie) que sous le nom de comte de Provence.

« Arrivé enfin en France après les cent jours, il se hâta de se rendre auprès du prince de Condé, qui s'empressa de reconnaître l'identité de sa personne et ses droits. Vieilli

avant le temps, fatigué par des malheurs sans cesse renaissans, et ne désirant que le repos pour le reste de ses jours, il se démit de ses droits au trône de France, au prix d'un apanage assez modique. Mais s'apercevant que l'on cherchait à lui susciter toute sorte d'embarras, et jusqu'à attenter à ses jours par le poison, il revint à lui-même et au sentiment de sa première dignité. Il menaça de se faire connaître aux Français, et d'expulser ceux qui s'étaient emparés de son trône. Le gouvernement français ourdit alors une intrigue pour faire naître dans l'esprit des Français des préventions défavorables à sa personne, et pour faire suspecter la légitimité de ses droits, s'il voulait les faire valoir publiquement. A cet effet le ministère mit en avant, dans la personne de Mathurin Brunot, un imposteur chargé de se faire passer pour le Dauphin, et qu'il abandonna ensuite à son malheureux sort, après l'avoir fait juger et condamner publiquement à Rouen. Dès-lors, renonçant à l'espoir de triompher pour le moment, surtout depuis que le décès du prince de Condé, survenu dans l'intervalle, l'avait privé du seul témoignage qu'il pouvait invoquer, il se décida à quitter derechef la France.

« L'ensemble de ce récit fourmille de tant d'impostures et d'incohérences, qu'il n'y a certes aucune foi à y ajouter, quoique plusieurs des faits allégués paraissent conformes à la vérité. C'est ainsi que plusieurs Italiens de distinction, par exemple, un chambellan de Marie-Louise, et le marquis de Levezzani, Podesta (maire) à Modène, assurent avoir connu dans le temps, avec le grade de général français, le même individu incarcéré sous le nom de Louis Bourbon. Il était également prouvé qu'il avait eu des rapports avec Pichegru. Sa condamnation à mort à Naples était également bien positive; il faut que Napoléon ait jugé cette affaire assez importante, puisqu'il la confia à l'un de ses confidens, au conseiller d'État Regnault de Saint-Jean d'Angély, qu'il envoya exprès à Milan. Quant à sa royauté indienne, il

n'avait d'autres preuves à produire que son corps qui était fort soigneusement tatoué.

« Il parlait et écrivait dans la perfection, le français, l'allemand, l'anglais, l'italien et le portugais. Il avait des connaissances profondes dans les langues grecque, latine, arabe et copte. Quoiqu'il lui ait été très-sévèrement interdit d'écrire, il avait cependant su se procurer tout ce qui était nécessaire pour correspondre avec moi. Dès que notre connaissance fut plus intime, je reçus de lui presque chaque jour toutes sortes d'écrits sur des sujets fort intéressans; malheureusement la prudence me força de les brûler tout aussitôt. Il m'adressa un jour une comédie fort spirituelle, dans laquelle il livrait au ridicule le plus amer les *Ultra*, et surtout les militaires nobles piémontais, qu'il appelait les champignons de la légitimité, parce que la restauration les avait fait surgir si vite.

« Je n'ai jamais douté que cet homme ne fût réellement convaincu qu'il était le Dauphin. C'était sans doute l'effet d'une idée fixe, d'un dérangement de son cerveau, ce qui expliquerait l'apparente contradiction de ses récits avec sa manière habituelle d'être et de penser, qui dénotait la raison, l'esprit et le bon sens. »

Nos lecteurs seront bien certainement du même avis sur ce point; cette considération nous dispensera de tout autre commentaire.

PAGANINI à Stoutgart.

Le véritable jeu du violon nous vient de l'Italie. Le haut degré de développement qu'il a pris depuis environ cent vingt ans, fut déterminé par le célèbre Corelli. Avant lui, cet instrument était abandonné à la routine de quelques musiciens ignorans, dont l'histoire n'a pas daigné nous conserver les noms. Corelli fut le premier qui devina l'influence prodigieuse des sons qu'un artiste exercé peut en tirer. Guidé

par son génie, il sut occuper le premier rang parmi les virtuoses de son siècle; son buste, placé à la Rotonde de Rome, porte cette inscription : *Corelli princeps musicorum.* Il enseignait la théorie de la position la plus favorable de la main, et l'art de se servir de l'archet avec le plus d'adresse et de grâce. Les Locatelli, le Geminiani, les deux Somi, sortirent de son école, en devenant à leur tour les maîtres de Verazini de Florence. Cartini entendit, en 1714, l'admirable jeu de ce dernier, et fut tellement transporté et humilié à la fois par sa neuve et brillante exécution, qu'au lieu de courir les chances d'une comparaison avec ce grand artiste, il quitta Venise sur-le-champ et revint à Ancône, où il se livra à une étude infatigable de son instrument. Par une méditation soutenue et des essais multipliés, il parvint à se créer un genre de jeu entièrement inconnu avant lui, et à se rendre compte du phénomène du son flûté, qui consiste à produire le résonnement de la troisième note d'un accord, en faisant vibrer les deux notes supérieures. En 1728 il fonda une école musicale à Padoue, qui est restée jusqu'à nos jours la pépinière des violons les plus distingués de France, d'Allemagne et d'Angleterre; car il faut le dire, l'école allemande instituée par Jean Stamitz, directeur de la chapelle de Mannheim, et par Léopold Mozart, père de l'immortel compositeur de ce nom, suivait, ainsi que l'école française de Leclair et de Gaviniez, l'impulsion donnée par Cartini, sans cependant tomber dans le défaut d'une servile imitation. Nandini, Pasqualino, Bini, Alberghi, Ferrari, Pugnani, Carminati, madame Sirman de Venise, Viotti, Pagin, Cartier, Cramer, Salomon, Rode, Baillot, Lafont, Kreutzer, Spohr, Maïseder et tant d'autres, qui, en faisant de leur instrument l'interprète fidèle de leurs plus riches inspirations, le rendirent en même temps l'organe de la plus douce sensibilité, sont tous les religieux conservateurs des doctrines et de la manière de Cartini.

C'était une opinion reçue que l'art du violon avait atteint son comble par le jeu enchanteur des maîtres que nous venons de citer, de Viotti surtout, dont l'exécution harmonieuse et compliquée, l'expression tour à tour énergique et moelleuse, semblaient avoir irrévocablement fixé les limites de la musique instrumentale. Viotti était considéré comme le type vivant de la perfection de son genre.

Il était réservé à Paganini de dissiper cette illusion. Son jeu marque une époque nouvelle dans l'histoire de son art. Surpassant tous ses devanciers, l'Europe entière l'admire comme le seul qui ne laisse plus rien à désirer. Poursuivant sans relâche des carrières ignorées, mais pressenties par son seul génie, Paganini est arrivé au sommet de la gloire. Il semble que quiconque tenterait de dépasser les bornes qu'il a tracées, s'exposerait nécessairement à une chute ignominieuse.

Nos meilleurs violons s'accordent à dire que jusqu'ici on n'a pas même eu l'idée d'un jeu semblable au sien. Cet aveu est en lui-même le plus éclatant hommage qu'il soit possible de rendre au talent. On a beau exalter son imagination et concentrer dans une impression fictive ce que l'ame a jamais éprouvé de céleste et d'indéfinissable dans le domaine de l'harmonie ; ce ne sera toujours qu'un rêve imparfait à côté de la réalité qui absorbe tout notre être dans les concerts de Paganini. Qu'on ne nous demande pas de soumettre à l'analyse les émotions qu'il nous cause ; énumérer les élémens dont se compose l'ensemble de son jeu, serait chose vaine et stérile pour ceux qui ne l'ont pas entendu.

Voltaire dit un jour à la célèbre actrice Dumesnil, occupée à étudier le rôle de Mérope, qu'il faut avoir le diable au corps pour exceller dans les arts. Ce mot piquant d'un homme qui s'y entendait, s'applique singulièrement à Paganini. S'il était né trente siècles plus tôt, la mythologie aurait substitué

son nom à celui d'Orphée. Tout en lui annonce des études soutenues, prolongées et même laborieuses de la musique et de son instrument de prédilection. Mais il y a en lui plus que du talent et de la facilité acquise au prix d'un exercice mille et mille fois répété. Le génie de la mélodie le domine et l'enflamme. Il appartient à cette classe d'esprits éminens qui, doués de l'étincelle divine de Prométhée, commandent l'admiration et l'enthousiasme de tous ceux qu'ils attirent dans leur cercle magique. Son jeu, ses compositions, son maintien, sont la manifestation pure et originale du pouvoir irrésistible qu'il lui est donné d'exercer à volonté sur ses auditeurs. Il isole en quelque sorte le sentiment de la réflexion pendant tout le temps qu'on l'écoute, et ce n'est qu'avec le dernier son qui jaillit de ses cordes enchantées, ce n'est qu'après l'explosion universelle et instinctive des applaudissemens qui célèbrent son triomphe que l'observation reprend ses droits. Son extérieur provoque dans l'assemblée où il paraît je ne sais quel merveilleux mélange de terreur et de sympathie. Il est grand et maigre, de longs cheveux noirs couvrent une partie de sa figure; il a les joues enfoncées, des yeux vifs, mais entourés de cercles rougeâtres; la barbe forte et touffue, et le teint extrêmement pâle. A voir ce corps sec et élancé, on s'imagine que Paganini est d'une constitution délicate et débile; mais lorsqu'il joue, on remarque bientôt l'action d'une force peu commune des muscles et du genre nerveux. Les traits presque immobiles du visage, l'œil fixe et pénétrant, la bouche fermée, légèrement agitée par intervalle d'un mouvement convulsif, l'imposante gravité de son front, et les paupières tant soit peu contractées pendant les passages qui réclament le plus de soins, lui donnent l'air d'un être fantastique, envoyé d'un autre monde pour révéler aux mortels une source de jouissances, pour lesquelles il n'existe pas d'analogie dans la création qui nous entoure.

Paganini a donné trois concerts à Stoutgart, dont l'un à la cour et les deux autres à la salle de spectacle. La première soirée il exécuta un *concerto* de sa composition (en si b mineur) avec un *allegro maestoso*, un *andante cantabile* et un *rondo allegretto*, accompagné de la clochette obligée (*campanella*); ensuite une sonate d'après la prière de l'opéra de *Moïse:* il joua le thème et les variations composés par lui, uniquement au moyen de la quatrième corde, et à la fin il nous fit entendre ses variations du thème de Paesiello *nel cor piu non mi sento*, sans accompagnement de l'orchestre.

A la seconde séance il joua la première partie d'un grand *concerto* en mi majeur; une sonate militaire exclusivement avec la quatrième corde; des variations de la contredanse *le Streghe* ou la *danse des sorcières autour du noyer*, par Benevento; enfin, pour la clôture, un *adagio cantabile* avec variations de la chansonnette napolitaine *O mamma, mamma ca*, le tout arrangé par lui-même. Rien ne saurait rendre l'effet qu'il produisit par la puissance de son talent. Tous les assistans se félicitèrent mutuellement du bonheur qu'une harmonie si pure et véritablement divine fait éprouver à l'ame humaine. Quant à la valeur intrinsèque de la composition de Paganini, abstraction faite de son jeu transcendant, nous croyons que son *Cantabile*, plein d'une profonde et noble sensibilité, renferme tout ce qu'il faut pour exciter cette douce mélancolie qui résulte ordinairement d'une mélodie simple et touchante, imperceptiblement développée par de légères transitions. Le *Cantabile* aurait fait le triomphe de tout compositeur, comme il a fait celui de Paganini. Toutes ses méditations, et particulièrement ses *Concetti*, ont une empreinte originale, lui appartiennent en propre et trahissent une imagination d'une fécondité presque inépuisable; cependant on y voit les efforts du maître de s'entourer avec une certaine complaisance de difficultés, pour les surmonter ensuite avec d'autant plus d'éclat. Ce ne sont pas de ces mé-

lodies fondamentales qui dès la première note trouvent de l'écho dans les êtres sensibles, et qui tout en montrant le génie du compositeur, dès son début, entraînent le sentiment par une progression toujours croissante à travers l'enchaînement naturel des sons jusqu'au plus haut degré de ravissement, sans jamais s'écarter de l'élégance et de la régularité qui font le charme du style musical. Sous ce rapport nous préférons les œuvres de Cartini, de Pugnani et de Viotti. Paganini interrompt trop souvent la marche naturelle des idées par des passages brusques et inattendus, pour que l'auditeur n'en soit pas quelquefois troublé. Il nous conduit pour ainsi dire de surprise en surprise, d'une énigme à l'autre, et après tout, la sensibilité, accablée par tant de merveilles, se trouve hors d'état de se souvenir de toutes ses émotions, et de les apprécier par une critique réfléchie. Ce résultat, à coup sûr, n'ajoute pas au mérite de l'artiste. Il est possible que Paganini, familiarisé avec le goût dominant du jour, se soit imposé l'obligation de s'accommoder aux désirs de son public ; son *Cantabile* du moins est une preuve certaine que, s'il voulait, il ne tiendrait qu'à lui de composer dans le sens de ses illustres devanciers. Au demeurant, nous doutons que Paganini fasse jamais école ; son jeu grandiose et presque surhumain n'est pas de nature à tenter la foule des imitateurs. L'exécution de sonates entières et de variations innombrables sur la quatrième corde, est un fait inouï dans les fastes de la musique. Celui qui est parvenu à résoudre ce problème à force de génie et de persévérance, est digne de l'admiration de tous les siècles. (*Morgenblatt.*)

Bible d'Ulphilas.

Le plus ancien monument qui nous soit parvenu de la langue allemande, c'est la traduction de la Bible en mœsogothique, faite, vers la fin du quatrième siècle, par Ulphilas, évêque des Visigoths. Avant 1817, on ne connaissait de cette version que les quatre Évangiles, remplis encore de beaucoup de lacunes, et quelques fragmens de l'Épître de S. Paul aux Romains. Ces restes précieux de l'ancien idiome allemand avaient été publiés, en dernier lieu, par le prédicateur Zahn, qui en donna, en 1805, une édition excellente, dont le texte est conforme au fameux *Codex argenteus*, conservé à la bibliothèque d'Upsala en Suède; il y ajouta une introduction historique et critique, une traduction interlinéaire latine, une grammaire mœsogothique, et un glossaire fait par le savant Fulda. C'est surtout par ce travail important sur Ulphilas que M. Zahn a rendu cette ancienne traduction plus accessible et plus commune en Allemagne.

Le célèbre bibliothécaire du vatican, M. Angelo Mai, découvrit, il y a une douzaine d'années, quelques autres fragmens importans de la traduction d'Ulphilas. Cette découverte, qui ajouta un nouveau titre à la renommée littéraire de ce savant Italien, fut annoncée par lui dès 1817, sous ce titre : *Avis concernant une nouvelle découverte d'Ulphilas dans la bibliothèque ambrosienne à Milan*, imprimé sur une seule feuille, et reproduit par plusieurs journaux. Deux ans après, Mai, conjointement avec le comte Castiglioni, publia à Milan une partie du manuscrit sous le titre : *Ulphilæ partium ineditarum in ambrosianis palimpsestis ab Angelo Majo repertarum specimen conjunctis, curis ejusdem Maji et Caroli Octava Castillonæi editum;* Milan, 1819, in-4.° Cette publication contient des fragmens des livres d'Esra, de Néhémia et de quelques-unes des

Épîtres; un morceau détaché d'une Homélie gothique, et un fragment d'un Calendrier dans la même langue.[1]

Une seconde publication, encore plus riche que la première, vient de paraître dans la même ville et dans le même format, sous le titre : *Ulphilæ gothica versio epistolæ divi Pauli ad Corinthios secundæ, quam ex Ambrosianæ bibliothecæ palimpsestis depromptam, cum interpretatione, adnotationibus, glossario edidit Carolus Octavius Castillonæus.* Depuis que Mai a quitté Milan pour occuper la place de bibliothécaire du Vatican à Rome (où il doit encore avoir découvert quelques fragmens écrits en langue gothique et inconnus jusqu'ici), il abandonna le soin de publier l'édition des Fragmens d'Ulphilas à Castiglioni. Cette découverte est un événement dont on ne trouve point d'exemple dans l'histoire des autres langues. « Nous considérons et nous recueillons, dit le célèbre Jacques Grimm (dans les Annonces de Gœttingue, année 1829, p. 1290), le cœur plein d'un tendre respect, les armes et les meubles que l'on tire des collines qui couvrent les cendres de nos pères; mais un sentiment beaucoup plus vif élève notre ame, lorsque nous nous occupons à étudier les mots et les formes de la langue dont nos ancêtres se sont servis; documens précieux de leur vie intérieure, et non d'une coutume extérieure et périssable. » Il n'hésite pas à ajouter que cet ancien idiome est beaucoup plus riche et a des formes beaucoup plus grâcieuses que la langue allemande de nos jours. S.

1 Un rapport très-détaillé et fort instructif en a été donné par Jacques Grimm dans les Annonces savantes de Gœttingue, 1820, p. 393.

Renseignemens sur l'assassinat du voyageur SCHULZ.

Giessen, 16 Février.

Avant-hier est arrivée ici la triste nouvelle de l'assassinat de notre professeur Schulz, et elle a plongé dans le deuil les nombreux amis qu'il a dans cette ville; les sciences aussi ont à gémir sur cette perte irréparable.

En attendant que je puisse vous communiquer les détails que recevront ses amis et ses parens sur les circonstances de cet assassinat, je vais vous faire part de la lettre du consul de France à Tiflis; jusqu'à présent elle est le seul document certain sur ce déplorable événement:

Tiflis, 1.er Janvier 1830.

« C'est avec la plus profonde douleur que je vous apprends aujourd'hui que M. Schulz, cet intéressant et intrépide voyageur, a été assassiné dans le Curdistan, à la frontière d'Jual huacrits, entre les villages de Basch kullah et de Pérican nichir. L'envoyé anglais à Tauris, qui me fait part de cet événement affreux, me marque qu'il ne peut me donner aucun détail plus circonstancié, les deux domestiques, un soldat persan et un sous-officier ayant subi le même sort. Le colonel Macdonald (ambassadeur anglais en Perse), chez lequel le voyageur avait trouvé la plus noble hospitalité pendant son séjour à Tauris, s'est hâté d'envoyer aussitôt un homme à l'endroit désigné pour recueillir, s'il était possible, les papiers et effets du défunt; il a fait en même temps les premières démarches pour arriver à la punition des assassins. L'ambassadeur russe a pris également la plus vive part au sort de M. Schulz. »

Je me borne à ajouter que M. Schulz, d'après ses dernières lettres du mois de Mai 1829, semble être retourné dans

le Curdistan avec l'ambassadeur anglais. Il est vraisemblable que depuis il se proposait de descendre d'Urana à Hamadan, où il avait l'intention de faire faire des fouilles. Il paraît que le crime s'est commis sur le sol persan au moment où aucun danger ne semblait menacer le voyageur; tandis que dans le Curdistan, dépendant de la Turquie, bien souvent il ne dut son salut qu'à son courage personnel. Les travaux de l'infortuné voyageur seront remis entre les mains de ses amis de Paris, et formeront le plus beau monument que l'on puisse ériger à notre compatriote, enlevé à la fleur de l'âge, et également distingué comme homme et comme savant.

Bulletin bibliographique.

DROIT PUBLIC.

Grundbegriff preussischer Staats- und Rechts-Geschichte, als Einleitung in die Wissenschaft des preussischen Rechts : Idées fondamentales sur l'histoire du Droit public et privé de la Prusse, servant d'introduction à la science de la législation prussienne, par *Ch. Fr. Ferd. Sietze.* Berlin, 1829, chez Laue. Prix : 14 fr.

C'est aux hommes de génie qu'il a été donné de reculer les limites de la pensée humaine. Embrassant avec le coup d'œil de l'aigle le domaine de l'intelligence, ils jettent un regard profond et vrai sur le monde qui se déploie devant eux, et parviennent quelquefois à lui dérober une partie de ses secrets. Mais lorsqu'ils veulent réduire leurs grandes conceptions aux proportions et aux formes du langage humain, il semble que *le doigt d'en haut se retire*[1]; et leurs productions, malgré la haute inspiration qu'elles nous révèlent, ne sont qu'un pâle reflet de l'idéal que leur génie avait entrevu. Sur leurs pas arrive la caste des savans, hommes de mémoire et d'érudition, qui passent de laborieuses veilles à s'assimiler les résultats de leurs travaux ; scrupuleusement attachés aux formes sous lesquelles la pensée de leurs devanciers a été obligée de se rétrécir, et préoccupés exclusivement de la portion de vérité qu'elles leur dévoilent, ils oublient le reste, et font abstraction de tout ce qui n'entre pas dans le cadre étroit de leurs idées. A force de systématiser et de réduire en formules le travail de leurs maîtres, ils parviennent à le flétrir et souvent à le ramener à leur niveau : alors, si des idées vraies dans leur principe sont devenues fausses et choquantes dans l'état de spécialité auquel ils les ont amenées, ils se consolent facilement; car ils ne voulaient que de la gloire, et il leur en reste encore une, celle d'avoir été de bons logiciens.

Une idée dont nous n'avons pas à examiner ici le degré de vérité, mais à laquelle, à coup sûr, personne ne refusera de la grandeur, fait la base de la philosophie de Hegel : c'est l'identité morale de l'idée et du fait, du monde subjectif et du monde

1 Lamartine, Méditations.

objectif, de la philosophie et de l'histoire. Il en résulte que chaque peuple représente un principe dans l'histoire du monde. C'est ainsi que le célèbre philosophe de Berlin trouve dans l'état de développement actuel de l'humanité le résultat de quatre principes qui ont dominé successivement, et qui ont eu pour représentans le monde oriental, le monde grec, le monde romain et le monde germanique. Pénétré de cette idée, et prenant la formule sous laquelle elle se présente dans son sens le plus rigoureux, M. Sietze l'a appliquée à tous les États de la civilisation européenne moderne. Voyant dans chacun d'eux le représentant d'un principe différent, il ne céde pas même à la tentation naturelle de grouper dans une même catégorie les États qui appartiennent à une même nation, et pour lesquels l'identité du langage, la fraternité des mœurs, la similitude même des formes constitutionnelles et la conformité de la vie politique sembleraient commander cette fusion. Les plus petits États de l'Allemagne représentent une idée philosophique; et l'auteur ne tient compte ni de la différence des époques, ni des causes accidentelles qui, surtout dans de petits États, peuvent exercer sur la tendance du gouvernement et même sur l'esprit du pays une grande influence, tels que le caractère d'un souverain, les événemens politiques, etc. D'un ton tranchant et fataliste il fait abstraction de tous les faits qui pourraient gêner le mystique essor de ses déductions, et fait reposer ses points de vue les plus fondamentaux sur de petites anecdotes, sur des rapprochemens puérils. Nous sommes obligé de citer pour qu'on nous croie.

L'auteur expose d'abord le principe de l'Italie, qui est, suivant lui, la domination spirituelle du christianisme et le besoin de la faire reconnaître des peuples. Il la distingue ensuite en trois parties, le royaume de Naples, l'État de l'Église et l'Italie septentrionale. A Naples, l'État cherche à quitter le principe ecclésiastique, auquel il doit son origine, pour devenir séculier. Dans le nord de l'Italie, le principe séculier, qui y domine, n'est pas celui qui est établi et consacré par la divinité : il ne s'est consolidé que par les excès de l'homme livré à toute la rudesse de la nature primitive. De l'Italie, M. Sietze passe à l'Espagne; nous traduisons littéralement la phrase qui sert de transition : „ Outre les services dont l'art et la science sont redevables à l'Italie septentrionale, c'est encore d'elle que devait venir à la terre la réalité des grandes choses, quoique ce ne soit pas immédiatement par la force et la conviction du pays. Colomb va de Gênes en Espagne. “ Le principe de l'Espagne,

comme celui de Naples, est la domination de l'esprit chrétien, qui veut être à la fois ecclésiastique et séculier. Ici encore l'auteur fait servir à ses vues des circonstances qu'il faut évidemment attribuer à des causes individuelles ou tout au moins étrangères à son système. „Le principe séculier de l'Espagne ne trouvant pas de satisfaction en lui-même, il en résulte dans l'esprit de la nation un désœuvrement accablant : cette tendance se manifeste par le mouvement qui pousse l'individualité vers un monde inconnu.“ Le Portugal se meut dans le même principe, mais avec une plus grande *conscience* séculière[1]. Ainsi l'expédition de Vasco de Gama est mûrement délibérée et résolue par l'État. Les temps plus récens nous montrent le même contraste dans les rapports de ces deux États avec leurs colonies américaines : le Portugal, sentant mieux sa mission (*selbstbewusster*), parvient du moins à naturaliser au Brésil sa dynastie royale. „La France se présente dès son origine comme un pays qui ne reconnaît l'Église, et même le principe divin, qu'en tant qu'un but mondain ne lui offre pas un intérêt plus grand. Le principe de la France est le besoin de la réalité, joint au pressentiment d'un but plus élevé qui vient troubler ses goûts mondains. Agissant en sens inverse de l'Espagne, elle fait servir le principe spirituel à des buts séculiers. C'était chez elle que devaient naître et finir les croisades, dont le but était de posséder les choses divines sous une forme sensible. Le gouvernement de la France est celui de la volonté, qui n'a qu'une *conscience* humaine, etc.“ L'auteur passe de la même manière en revue tous les autres États de l'Europe. Il arrive enfin à l'Allemagne, qu'il partage en Allemagne du sud et Allemagne du nord. Les grandes masses dans lesquelles s'est concentrée la première, sont l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg et le pays de Bade. Le caractère de l'Autriche ne s'élève pas audessus de la religion catholique, et ne reconnaît le principe séculier qu'en tant que le clergé le prend sous sa protection. Dans la Bavière domine le principe de la France; l'auteur ne consacre à ce pays que quelques lignes, parce que, dit-il, „l'histoire tout entière de ce pays est, même aux yeux de l'homme le plus borné, une confirmation si évidente de notre assertion, qu'il n'est pas besoin de la développer davantage. Dans le Wurtemberg se manifeste le principe de l'Angleterre. Le pays de Bade offre une fusion de deux maisons différentes, dans lesquelles cependant s'est manifesté le même principe, quoiqu'à des degrés différens.

1 Par *conscience*, M. Sietze entend le sentiment plus ou moins prononcé qu'a chaque peuple de sa mission.

Ce principe est celui des États scandinaves. « Ici l'histoire de l'ancien château de Heidelberg fournit à l'auteur des particularités dont il trouve le moyen de déduire les conséquences les plus élevées. M. Sietze passe à l'Allemagne septentrionale; nous le traduisons encore ici : „ D'abord se présente à nos yeux une série d'États qui n'ont eu à aucune époque une vie publique indépendante, et n'ont agi sur l'Europe que par des individus isolés; ensuite une seconde série, qui dans des temps antérieurs tendait à représenter d'une manière exclusive la vie publique de l'Allemagne, et qui, toujours arrêtée dans cette carrière, a été plus récemment soumise à une puissance tout-à-fait étrangère; enfin se montre un État qui, réunissant des élémens en apparence hétérogènes, a surtout prouvé à une époque récente que par la seule conscience qu'il a de lui-même (*Selbstbewusstsein*), il est capable de décider avec de faibles moyens physiques les plus grands intérêts politiques de l'Europe. « Les États de la première catégorie sont régis par les maisons de Schwartzbourg, Waldeck, Reuss, Nassau, Lippe, Oldenbourg, Anhalt, Mecklenbourg; ceux de la seconde par les maisons de Saxe (Saxe électorale, Saxe-Weimar, Saxe-Cobourg, Saxe-Hildbourghausen, Saxe-Meinungen); de Hesse (Hesse-Cassel, Hesse-Darmstadt, Hesse-Hombourg); de Brunswick (Lunebourg, Hanovre et Wolfenbuttel) et de Holstein avec celle de Saxe-Lauenbourg. Nous citerons ici la conséquence que l'auteur tire du séjour de Gœthe, Schiller, Herder et Wieland dans la ville de Weimar : „ Ces individus ne sont point saxons, et ne peuvent par conséquent être regardés comme révélant le contenu de cette nation; mais Weimar s'approprie leur fait, et leur donne l'occasion de développer leur contenu. Ainsi Weimar ne paraît pas comme l'esprit qui se donne à lui-même la conscience et le représente, mais il produit la conscience sur d'autres individualités et se l'approprie. « La branche de Saxe-Gotha, aujourd'hui éteinte, était, suivant M. Sietze, le représentant de l'esprit français; Saxe-Meinungen représente l'esprit allemand; Saxe-Cobourg l'esprit anglais, et enfin Saxe-Hildbourghausen l'esprit scandinave. Presque tout le reste du livre est consacré à l'histoire de la dynastie régnante en Prusse et de ce pays lui-même. Il est inutile de faire observer que c'est lui qui forme la troisième catégorie, dont il a été question plus haut.

D'après ce petit nombre de traits caractéristiques, on peut se faire une idée de la manière de l'auteur. On serait tenté de rire de ses rêveries, si elles ne fournissaient pas un triste exemple

des aberrations auxquelles peut arriver la raison humaine, lorsque, dominée par une idée dont le principe peut être vrai, elle s'y abandonne avec complaisance, et, dans l'enivrement de sa logique, fait abstraction de ce qu'on appelle ordinairement le *bon sens*, principe qui guide toutes les sciences à leur berceau, et qu'elles se hâtent de renier lorsqu'elles se sont développées en systèmes, quoique sous son nom modeste il cache peut-être le plus divin attribut de notre nature.

Si l'on devait taxer nos idées de prosaïsme, et s'indigner du peu de cas que nous faisons de la haute métaphysique de M. Sietze, nous serions capable d'aller plus loin, et de soupçonner que des passions tout-à-fait puériles, des intérêts tout-à-fait mondains se déguisent souvent sous le nébuleux appareil de ses théories. Que faudrait-il penser, par exemple, si son application des grandes idées de Hegel aux détails de l'histoire moderne était quelquefois dictée par le but visible de flatter le patriotisme prussien, peut-être même de chatouiller la vanité de la dynastie régnante? Nous souhaitons de nous tromper; en tout cas M. Sietze nous pardonnerait la première de ces imputations, en réfléchissant à l'effet que doivent produire sur un lecteur étranger et impartial des phrases telles que celle-ci, dont nous n'entendons pas juger le mérite littéraire. „L'auteur est fermement persuadé que l'histoire et le Droit de la Prusse ne peuvent être compris que dans le sens dans lequel il a rédigé cet ouvrage, toutes les tentatives devront échouer tant que ceux qui les entreprendront n'auront pas la vive conviction que l'État prussien est une harpe de géant suspendue dans le jardin de Dieu pour diriger le grand concert de l'univers. « Et cet autre passage qui termine son livre : „De même que la Prusse contient dans ses provinces une image des divers Etats européens, de même sa législation sera le modèle que viendront consulter tous les peuples, même ceux de l'Amérique. Ce qu'il faut à la Prusse pour obtenir et faire valoir cette conviction, le Seigneur le lui a donné. Libre dans ses actions, elle laissera tous les peuples libres dans leur choix, suivant sa devise : *suum cuique*. Elle les gouvernera, non par des chaînes, mais par son esprit. «

Si nous avons soupçonné M. Sietze d'avoir voulu encenser la maison régnante de Prusse, nous avons d'abord été amené à cette opinion par le zèle minutieux avec lequel il s'attache à réfuter les plus petits griefs qu'on a pu faire peser sur la mémoire du grand Fréderic. C'est ainsi qu'il ne veut pas même qu'il soit dit que ce prince ait cherché à diminuer l'influence

des avocats et des jurisconsultes, en s'attachant à prévoir dans ses Codes les cas les plus spéciaux. Il se met vivement en colère contre M. de Savigny[1], qui, dans le beau tableau qu'il a tracé des trois principaux Codes de l'époque nouvelle, a critiqué cette tendance du Code prussien. Il consacre quarante pages à cette réfutation, dans laquelle, soit par colère, soit pour donner à son style une certaine hauteur philosophique, il évite continuellement de nommer M. de Savigny, et ne désigne son opinion que par les mots *die Kritik* (la critique). Malgré cette ombrageuse susceptibilité sur tout ce qui concerne le grand Fréderic, nous n'aurions pas encore osé émettre le soupçon dont nous avons parlé, si nous n'avions pas rencontré dans l'ouvrage de M. Sietze d'autres idées, qu'il nous semble difficile de concilier avec la franchise qui doit distinguer un métaphysicien aussi élevé. Dans un chapitre intitulé la Majesté (*die Majestät*) il s'étonne „ de ce qu'un homme comme Fréderic, qui n'est pas familiarisé avec les détails de tant d'affaires si compliquées et si différentes les unes des autres, puisse avoir, dans un nombre infini de cas, le coup d'œil beaucoup plus juste que les plus habiles d'entre *ses serviteurs*, quoique ceux-ci aient consacré toute leur vie à telle ou telle branche de l'administration publique. En voyant dans l'histoire le même prodige se reproduire si souvent sur le trône, en voyant surtout cette rare qualité briller depuis des siècles sur le trône de nos monarques, nous serions tenté de chercher dans la pourpre qui le recouvre la solution de ce mystérieux problème; car il faut l'avouer, le trône donne une *consécration* que ne peuvent remplacer ni les qualités naturelles, ni la science, ni la pratique, ni aucune vertu humaine. “ On se demande si ces complimens si mielleux et si serviles viennent du même homme, fier enfant de la Germanie, qui dit en tête de son ouvrage, à propos de cette *harpe de géant* à laquelle il compare la Prusse : „ Ses premiers accords ont brisé par leurs sons de bronze les chaînes de la servitude intellectuelle; ils résonnent encore dans l'ame de tout Allemand libre. “

Nous en avons assez dit sur M. Sietze. Si son ouvrage nous avait paru assez remarquable et surtout assez original pour pouvoir le considérer comme représentant les idées de l'école à laquelle il paraît appartenir, nous lui aurions consacré dans la *Nouvelle Revue Germanique* un article plus sérieux et plus approfondi; car à nos yeux tout système consciencieux a droit d'être respecté,

[1] *Beruf unserer Zeit für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft*; deuxième édition. Heidelberg, 1828.

parce qu'il est presque toujours le développement d'une idée vraie, qui ne s'est égarée qu'en s'érigeant en système et s'arrogeant, à ce titre, un empire absolu. Mais cette lourde et diffuse dissertation de sept cents pages nous eût occupé sans nous instruire, et peut-être nos lecteurs, parodiant le mot d'un Spartiate, eussent été en droit de nous dire : tu le blâmes, eh! qui le loue?

Après avoir dit notre opinion sur les théories de M. Sietze, nous devons à la vérité d'avouer le respect que nous ont inspiré en plusieurs endroits ses vastes connaissances dans le domaine de l'histoire, et plus encore dans celui de la jurisprudence; nous avons surtout lu avec plaisir une dissertation sur l'origine du Droit germanique (p. 482—507), où il s'appuie sur des considérations historiques et philologiques du plus haut intérêt. Nous remarquerons aussi le chapitre (p. 429—442) où il cherche à établir le rapport intime qui existe entre la philosophie de Kant et la nationalité prussienne. En un mot, M. Sietze est un savant recommandable, et il aurait fait un bon ouvrage, s'il s'était contenté de cette gloire assez belle pour ne pas la compromettre sur le terrain glissant des systèmes. X. X.

PHILOLOGIE.

Juliani Imperatoris quæ feruntur Epistolæ, etc. : Lettres de Julien, par *Louis-Henri Heyler*. Mayence, chez Kupferberg; un volume in-8.° Prix : 12 fr.

Voici un ouvrage véritablement nouveau. C'est pour la première fois que les Épîtres de Julien paraissent toutes réunies dans un même recueil. Elles se trouvaient dispersées dans les différentes publications qui ont été faites des œuvres de cet empereur philosophe; quelques-unes mêmes étaient comme perdues dans diverses collections presque ignorées. M. Heyler, avec une patience courageuse, a consulté toutes les éditions imprimées, tous les manuscrits dans lesquels il espérait trouver quelques débris de cette correspondance intéressante, où se révèle souvent un beau talent uni à un beau caractère.

Julien est du petit nombre de ces hommes privilégiés qui ont su manier, avec un égal succès, l'épée, le sceptre et la plume. Comme capitaine, il donna des preuves d'une rare habileté et d'un courage intrépide; comme souverain, il déploya un génie supérieur et une grande modération; comme écrivain, il réunit

à des connaissances variées l'agrément et la pureté du style. Mais à côté de ces brillantes qualités apparaissent de graves défauts. La prévoyance et la sagesse n'accompagnèrent pas toujours sa valeur guerrière; dans le gouvernement de l'empire, il fit quelquefois fléchir la justice sous ses caprices et sous ses passions; enfin, dans ses écrits le philosophe cède trop souvent la place au sophiste; son esprit est affecté, sa grâce maniérée; jusque dans l'expression des sentimens les plus touchans on remarque une froide recherche.

Ces défauts et ces qualités, qui font de Julien un des caractères les plus utiles à étudier, se montrent à découvert dans le recueil que nous annonçons. Le philosophe payen s'y produit avec ses vertus et ses petitesses, tantôt prodiguant les lumières de son beau génie, tantôt étalant avec faste ces vues étroites et cette politique mesquine qui lui firent persécuter le christianisme.

Toutes les pièces contenues dans ce recueil ne sont pas des lettres proprement dites. On y trouve plusieurs actes d'administration, plusieurs documens officiels. Tel est l'édit par lequel l'empereur interdit aux professeurs chrétiens l'usage des auteurs grecs.

M. Heyler a le projet de donner une édition complète des œuvres de Julien. Il a commencé par les Lettres, parce qu'il a cru que l'abandon du genre épistolaire était plus propre qu'aucune autre espèce de composition à faire connaître le cœur et l'esprit d'un grand prince, qui aurait pu être aussi un grand philosophe, s'il n'avait pas eu le tort inconcevable de ne point voir dans le christianisme la régénération de l'espèce humaine.

Un second motif qui fait honneur à M. Heyler, c'est que de tous les ouvrages de Julien, c'était celui qui offrait le plus de difficultés à l'éditeur. En effet, il n'en est pas un seul dont le texte ait été aussi altéré. Grâce à l'érudition et au goût de M. Heyler, la correspondance de Julien peut enfin se populariser dans le monde savant. Un texte épuré avec une critique judicieuse, une excellente traduction et des commentaires très-instructifs, la recommandent aux érudits, et la rendent très-utile à ceux qui veulent le devenir.

Que M. Heyler achève sa tâche comme il l'a commencée. Son travail consciencieux remplira une grande lacune dont les amis de la littérature ancienne se plaignent depuis long-temps.

Ajoutons qu'en publiant cet ouvrage important, le philologue, dont l'Alsace et le clergé protestant doivent s'honorer[1], adresse un hommage mérité à deux savans français. Il dédie son travail à

[1] M. Heiler est pasteur à Beblenheim, village situé dans le département du Haut-Rhin.

M. Boissonnade, qui lui a donné l'idée de l'entreprendre; et à la fin de sa préface il consacre un souvenir touchant au vénérable Schweighæuser, dont les lettres grecques porteront long-temps le deuil. D.

ÉDUCATION.

Blicke in das Wesen der weiblichen Erziehung, etc.: De l'Éducation des femmes, par *Rosette Niederer, née Kasthofer.* Berlin, chez Rücker, 1828. Prix : 8 fr.

» Comment se fait-il, dit Jean-Paul, que jamais on n'ait parlé sur l'éducation et fait pour l'éducation autant que dans notre siècle? comment se fait-il que l'on ne s'en soit jamais occupé dans aucun pays autant qu'en Allemagne, où ont été apportées de France les semences ailées que Rousseau avait jetées, où elles ont été mises en terre et cultivées? « Sans rechercher le comment, nous nous bornons à constater le fait, à reconnaître qu'en France on s'aperçoit seulement aujourd'hui que tout notre échafaudage d'éducation n'est que de l'empirisme, que chaque père, chaque instituteur a la prétention d'avoir observé ce qu'il a rêvé. Nous n'avons point encore de méthode d'instruction, à plus forte raison nous manquons des premiers principes qui peuvent servir de base à un système d'éducation. A peine, depuis Rousseau, peut-on citer quelques écrits passables, et les principes de Rousseau ont eu si peu d'influence en France, que l'on peut lui appliquer le proverbe : *nul n'est prophète dans son pays.*

Notre indifférence, notre négligence à cet égard est telle que l'éducation de la jeunesse est en général confiée chez nous à des hommes ou à des femmes qui le plus souvent n'ont pas d'autres ressources pour vivre. L'Allemagne au contraire a fait des progrès constans; partout elle a de bonnes écoles; les maîtres d'école et les professeurs y forment une classe respectée et honorée. Chaque année voit éclore une foule de bons livres sur *la pédagogie.* Dans le nombre nous signalerons celui de M.me Niederer comme l'un des meilleurs. On voit que l'auteur a réuni la théorie à la pratique: il ne pouvait en être autrement, elle est à la tête d'un pensionnat remarquable; elle est une des femmes dont le caractère et les connaissances font honneur à la Suisse.

Dans l'établissement d'éducation qu'elle dirige à Yverdun, M.me Niederer a pour but de former des femmes qui puissent elles-mêmes faire l'éducation de leurs enfans; aussi *la pédagogie*

est une science qui y est enseignée avec beaucoup de soins. Son livre est un guide qu'elle offre aux mères et aux filles.

A quoi servent les livres sur l'éducation si on les comprend mal, si on ne sait pas s'en servir? Pourquoi a-t-on à faire l'éducation de tant d'enfans déjà gâtés? C'est que les mères ne comprennent pas leur devoir ou ne veulent pas le remplir. Il faut donc des écoles de mères, où elles apprennent à conserver et à développer, dès le premier jour de la vie, le germe de ce qu'il y a de divin dans l'homme, l'esprit. L'enfant de celui qui sait tout, doit savoir; l'enfant de celui qui aime tout, doit aimer; l'enfant du saint des saints doit être pur, l'enfant du tout-puissant doit être fort. C'est à l'esprit maternel, au talent des mères à conserver ce germe divin, à le développer avant qu'il soit étouffé. Les moyens sont là; ils sont écrits dans le cœur maternel, il faut les rechercher et les découvrir. Tel est le but que se propose M.me Niederer dans son système d'éducation. Dans son livre elle a voulu nous faire connaître d'après quels principes elle agit.

Pour donner une idée du contenu de cet ouvrage, nous allons indiquer la division et le titre des principaux chapitres. Dans le premier livre, qui est intitulé : *Besoins et habitudes*, elle parle sur l'éducation, la manière de soigner les enfans, le sommeil, la nourriture, les vêtemens; le mouvement, la gymnastique, les habitudes, la propreté, la bienséance, la diligence, l'économie, l'ordre dans l'espace, dans le temps et dans l'éducation. Dans le second livre, intitulé : *Éducation du sentiment*, elle passe en revue ce qui se rattache à l'amour maternel, à la famille, à l'amour, à la reconnaissance, à la confiance, à la conscience, à la volonté, à l'obéissance, à la loyauté, à la foi, aux récompenses et aux punitions, au développement de l'élément religieux, etc. Dans le troisième livre, intitulé *de l'éducation de l'esprit*, il est question des sexes sous le rapport de l'esprit, de la nature et des lois de cette éducation, de l'enseignement, de l'instinct, de la raison, de la mémoire, de l'imagination, du tact, de la conscience de soi-même, de la réflexion, de l'influence des forces spirituelles sur les autres forces de la nature humaine, des fautes et des erreurs dans l'éducation de l'esprit chez les femmes, de la lecture comme moyen d'éducation, des conséquences que l'éducation de l'esprit des femmes a pour l'humanité. Les chapitres du quatrième livre, sur *l'éducation sociale*, sont: l'éducation *esthétique*, la forme et la nature de la société, la sociabilité, le rang, le luxe et la mode, le talent et le génie, la vocation, les établissemens d'éducation pour le sexe féminin, les fêtes, la liberté, la patrie, l'Église.

Plusieurs de ces chapitres mériteraient d'être cités en entier; l'espace ne nous le permettant pas, nous allons en donner quelques fragmens, en commençant par ce qu'elle dit sur la destination de la femme.

» Dans l'état actuel de la société, au degré de développement qu'elle a atteint, l'homme, d'après sa nature et sa destination, appartient à tout ce qui est général, public, à l'État et à l'Église, à l'art et à la science. Par sa nature et sa destination, au contraire, notre sexe appartient aux soins paisibles, tendres et sacrés de ce qui est particulier et individuel, à la maison et à la famille, à tout ce qui forme la vie dans la vie, à ce qu'il y a d'humain dans l'humanité. Nous devons être pour la vie intime du genre humain, ce que l'homme est pour sa vie extérieure, ce qu'il est pour le monde. Notre cœur doit donc être formé et élevé pour l'amour, qui nage dans la lumière et donne la vie; car il est la vie même. Sans cela, mères et institutrices, nous ne faisons que suivre des penchans et un instinct aveugles; nous opprimons et entravons lorsqu'il faut élever et étendre, nous engourdissons et énervons lorsque nous devrions vivifier et fortifier.

» Chaque mère porte originairement en elle tout ce qui est nécessaire aux premiers besoins et aux premières années de l'enfance; son amour maternel embrasse la vie de l'enfant, par conséquent sa manière d'être et d'agir sera le modèle primitif de toute éducation. Mais cet ensemble, qui suffit à un être non encore développé et à la satisfaction de ses besoins, exige, à mesure que l'enfant se développe, une marche progressive de la mère. Elle doit s'y vouer avec amour dans la plénitude de son être et de son existence future, si elle veut satisfaire les besoins de l'enfant toujours plus nobles à mesure qu'il se développe; si elle veut le diriger conformément à la nature, préparer et baser convenablement la destination future de sa vie. Cette sanctification, cette sagesse de la mère, n'est possible que si elle s'élève au-dessus des barrières de l'amour physique qu'elle éprouve pour son enfant. Elle doit avoir devant les yeux les lois et les besoins de son être, lois indépendantes de ses penchans personnels, et s'efforcer d'agir en conséquence. «

Après avoir établi que le sexe féminin doit toujours se tenir au niveau des besoins du siècle en occupant sa véritable place dans l'art de l'éducation, elle ajoute :

» L'existence du sexe féminin embrasse en entier celle de l'humanité. Notre sexe a toujours sa place auprès du sexe masculin, dans les positions les plus inférieures ou les plus élevées de l'huma-

nité, dans tous les rangs, dans tous les degrés de civilisation; mais pourtant toujours à sa manière. Il ne peut rester en deçà des bornes de son développement sans exciter le mécontentement et le trouble du tout. Il ne peut les dépasser sans tomber dans des excès extravagans, sans punir la société et lui-même par des monstruosités. Rechercher, représenter ce qui est dans sa sphère et le propre de sa nature; avant tout, baser là-dessus l'éducation personnelle, telle est maintenant sa vocation particulière, générale et publique.

» L'éducation est l'art de diriger le genre humain vers le but que Dieu lui a posé, et sans s'écarter de la route tracée par ses lois. Les moyens humains sont : le développement et l'éducation du corps, de l'esprit et du cœur par la raison et la conscience, par la science et par l'art. Les moyens divins sont : le développement et l'éducation de la raison et de la conscience par la révélation que Dieu a faite à l'homme, par la destinée, par la nature animée de Dieu, par l'Église, le baptême et la communion.

» ..... Les écueils de l'éducation de l'esprit chez les femmes, sont les sentimens obscurs mal compris et une imagination déréglée. Ces écueils deviennent la cause de notre perte, parce que l'enseignement est superficiel; parce qu'on néglige l'essence des objets de cet enseignement, parce qu'on omet leurs élémens afin d'arriver avec rapidité à l'apparence des résultats; enfin, par le défaut de rapports de l'enseignement avec les besoins, les forces et les devoirs de notre sexe, avec le côté spirituel, moral et religieux de notre nature.

» De cette manière, les sentimens, les inspirations et les extravagances de l'imagination dominent au lieu d'être dominés. La jeune fille doit se montrer; on procède en conséquence à des épreuves publiques calculées sur l'effet; elle doit briller, elle ravit par les grâces de la jeunesse et le charme de la beauté; on applaudit des apparences de connaissance et d'habileté, on les prise aux dépens de la vérité et de la solidité. Heureux si les leçons de morale et de religion ne doivent pas servir, avec les connaissances de la pauvre victime, à la parade spirituelle d'une éducation si immorale et si irréligieuse. La fatuité est ainsi nourrie de toute manière et s'entretient toujours par l'éclat et la superficialité..... «

Il est incontestable que les hommes tiennent plus de leurs mères que de leurs pères. Les mères, en effet, soignent la première éducation des enfans, lorsqu'elles ne sont ni assez démoralisées ni assez fortunées pour les envoyer dans ces parcs décorés des

titres pompeux de colléges et pensionnats. Il serait donc avantageux de commencer par l'éducation des filles, dans tous les pays où l'instruction du peuple est négligée ou nulle; le progrès serait hâté de la vie d'une génération, surtout dans les États où le jésuitisme veut retenir la nation dans l'ignorance, afin de la dominer par le moyen des femmes. Écoutons ce que M.me Niederer nous dit d'un peuple qui ne songe point à l'éducation des jeunes filles:

„ Chez un peuple qui ne fait rien pour l'ennoblissement des générations futures en travaillant à celui des mères; chez lequel l'arbitraire, le caprice, la vanité, le ton de société et la mode élèvent leurs voix imprudentes dans l'empire de l'éducation; où des établissemens sont créés pour le gain et non pour l'éducation elle-même, dont le vil esprit de pécule qui y préside détruit l'ordre et le bien-être de la société (établissement où les filles du pays sont élevées comme des êtres mitoyens entre quelque chose et rien, où elles deviennent maîtresses en superficialité, et coquettes avides des applaudissemens de la foule; où on leur fournit quelques idées sur tout ce qui est hors de leur sphère, et jamais sur ce qui, pour elles, devrait être tout et même le monde); chez un tel peuple il ne peut y avoir que des générations écartées dès l'origine de leur véritable position; portant en elles ces principes de fermentation et de désordre qui détruisent chaque essor, chaque force, l'esprit et l'unité du peuple; des générations, enfin, qui ne peuvent préparer la prospérité d'un État, mais bien sa ruine, qui ne peuvent former un peuple, mais bien une peuplade monstrueuse. “

Nous ne pousserons pas plus loin nos citations; il nous suffit d'avoir indiqué ce livre, d'avoir fait naître le désir de le lire et de l'étudier.

Nous pourrions reprocher à cet ouvrage de présenter des répétitions amenées nécessairement par sa coupure en chapitres nombreux; mais le style en est si facile et si agréable, qu'on le pardonne à l'auteur. D'ailleurs, M.me Niederer nous dit: „ Je ne pouvais parler au public que comme je me parlais à moi-même. Toute autre manière de faire aurait exigé un temps et des efforts qui m'auraient entraînée hors du cercle de mes devoirs, au lieu de m'y renfermer davantage, comme il est arrivé par ce travail. “ Ce sont donc des méditations, des monologues, que l'auteur nous donne; le public aura lieu de l'en remercier. P. L.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.



NOTICE SUR LESSING.

L'HISTOIRE du développement intellectuel et moral des peuples prouve, d'une manière plus décisive que les plus brillantes théories, la puissance intarissable et indéfinie de l'esprit humain. Ce pouvoir mystérieux qui découvre un sens profond dans les œuvres de la nature, qui saisit les lois invariables auxquelles elle est soumise, qui reconnaît dans le domaine de la pensée la règle éternelle de toutes les conceptions de l'intelligence et de l'imagination, cette faculté sublime, enfin, qui combine dans la conscience les reflets de deux mondes opposés, se manifeste principalement dans les doctrines et dans les actions de quelques génies supérieurs, qui, renversant d'une main sûre les barrières de la routine et des préjugés, accélérèrent les progrès de la civilisation et répandirent des torrens de lumières sur les

plus hautes questions de la philosophie. Le résumé fidèle de l'influence qu'exercèrent de temps à autre ces hommes extraordinaires sur les croyances et les institutions de la multitude, offrirait en quelque sorte la solution du grand problème de la destination de notre espèce. Lorsque nous voyons des nations entières marcher d'un pas sûr vers d'utiles améliorations dans la vie sociale, et que les dépositaires de la science, pénétrés d'un noble enthousiasme pour des vérités nouvelles, s'efforcent d'agrandir la sphère de leur activité, c'est toujours à l'énergie morale d'un petit nombre d'élus qu'est due l'heureuse impulsion qui dirige les esprits vers des idées plus saines et imprime au mouvement général une tendance plus régulière. Libres de toute apparence de système, ils s'approprient la vérité partout où elle s'annonce, réduisent toutes les opinions à leur plus simple expression, invoquent dans chaque doute l'autorité souveraine de la raison, et devançant ainsi les générations qui les virent naître, ils deviennent aux yeux de la postérité des modèles vivans du beau, du vrai et du bien.

Tel fut Lessing pour les sciences philosophiques, la littérature et les arts en Allemagne. Doué d'une force de réflexion prodigieuse, il opéra dans le champ de la critique, de la poésie, de la spéculation, et jusque dans celui de la théologie, une révolution dont l'état actuel des institutions savantes de ce pays est en grande partie le résultat développé. Son apparition sur l'horizon littéraire devint le signal d'une lutte long-temps prolongée entre l'empire de la raison et le despotisme des traditions surannées. Lessing, par l'indépendance de ses jugemens, la profondeur de ses recherches et l'ascendant d'une persévérance infatigable, parvint à établir parmi ses compatriotes ce tribunal invisible et tout-puissant de l'opinion des plus sages, dont la sentence unanime condamne sans appel les productions du mauvais goût, les rêveries d'une vaine abstraction, et les immorales doctrines

d'une foi hypocrite. Les écrits de Lessing sont pleins de pensées lumineuses sur tous les intérêts de l'esprit humain, et si l'on ne peut jamais le considérer comme le chef d'une école, on doit le ranger dans la classe de ces écrivains transcendans de tous les âges, dont le style symbolique et sententieux transporte l'imagination du lecteur dans les régions de l'immensité.

Gotthold-Éphraïm Lessing naquit le 22 Janvier 1729 à Camentz en Saxe, où son père était pasteur. Zélé partisan de la croyance orthodoxe de son Église, ce dernier n'avait rien négligé pour inspirer à ses enfans cet attachement fervent à la lettre du système religieux des réformateurs, qu'on confondait alors avec les sentimens d'une piété véritable. A l'âge de quatre ans le jeune Lessing savait lire; la Bible et le Catéchisme étaient les sources où il devait puiser ses premières connaissances. L'instruction que lui donnait son père pendant quelques années fut néanmoins assez variée pour éveiller en lui un désir irrésistible d'approfondir les objets les plus difficiles. Son plus grand bonheur consistait à fureter dans la bibliothèque paternelle, et un jour un peintre ambulant ayant été chargé de faire les portraits de tous les membres de la famille, l'enfant fut indigné de se voir représenté jouant avec une cage où était enfermé un serin. Il voulut absolument être peint comme les savans sur les frontispises des in-folio du dix-septième siècle, placé devant une grande table à écrire, à côté de quelques rayons de livres. Ses progrès furent si rapides, que son père crut devoir confier une partie des leçons à un précepteur nommé Mylius, dont le frère devint plus tard l'ami intime de Lessing. A peine âgé de treize ans, il avait déja parcouru tout le cercle des études élémentaires; l'éducation domestique fut reconnue insuffisante pour un enfant aussi précoce, et ses parens se déterminèrent à l'envoyer au collége public de Meissen. Ce fut dans cette institu-

tion, fondée du temps de la réforme, que pendant cinq ans Lessing ne s'occupa que de langues anciennes, de critique, de mathématiques et de philosophie. Théophraste, Plaute et Térence étaient ses auteurs de prédilection. Tous ses loisirs étaient consacrés à commenter, à répéter et à imiter dans des conceptions de son choix les immortels écrivains de l'antiquité classique. Encouragé par l'approbation de ses maîtres, chéri de ses condisciples, heureux dans le monde idéal qu'il s'était créé pendant sa longue retraite à Meissen, et riche en honorables témoignages, mais pauvre en ressources pécuniaires, Lessing partit, en 1746, pour l'université de Leipzig.

Dès sa plus tendre enfance sa mère l'avait destiné à la carrière théologique. Lessing s'était familiarisé avec cette idée sans se rendre compte de tout ce que le système dogmatique de son temps pouvait avoir d'antipathique à son esprit. Quelques cours, qu'il suivait assez irrégulièrement chez les professeurs en théologie, lui prouvèrent bientôt que les doctrines religieuses de son temps s'accordaient encore trop peu avec les principes de la raison et d'une saine morale, pour qu'un esprit indépendant comme le sien dût sacrifier sa vie entière à lutter contre d'inévitables persécutions, que lui susciteraient dans l'exercice de ses fonctions les conservateurs de traditions inintelligibles et les ennemis d'une foi éclairée. Les différentes branches de la théologie n'étaient pas encore méthodiquement divisées dans la première moitié du siècle précédent; l'exégèse marchait encore servilement à la suite et sous la direction du dogme; la philosophie était sous la tutelle des consistoires; l'histoire ecclésiastique approuvait ou condamnait les faits suivant qu'ils étaient favorables ou contraires aux formules de la croyance officielle; les sermons n'étaient en majeure partie que des traités de controverse ou des tirades mystiques, où la forme était aussi négligée que le fond. Qu'on juge si Lessing pou-

vait sérieusement se livrer à l'étude de la théologie, sur laquelle cependant il sut, par des travaux d'un autre genre, jeter un si vif éclat, que depuis elle est devenue, dans l'Allemagne protestante, le foyer des plus intéressantes découvertes et le mobile de la plus haute civilisation.

Le séjour de Leipzig offrait à Lessing des jouissances qui lui étaient demeurées inconnues pendant sa vie de collége. Cette variété d'objets nouveaux que l'enseignement académique venait dévoiler chaque jour à son intelligence, la facilité avec laquelle il pouvait compléter les lacunes de ses études préliminaires, cette permanente expansion d'idées, qui à l'instant même se modifient de mille manières dans les jeunes têtes qui s'en emparent; cette liberté indéfinie de la pensée et de la parole, qu'on rencontre dans les villes d'université, firent sur Lessing une impression qui lui révéla bientôt le but auquel il devait consacrer son activité littéraire. Il s'était lié d'amitié avec plusieurs jeunes gens qui avaient l'habitude de passer leurs soirées au spectacle. Celui de Leipzig avait la réputation d'être un des meilleurs de l'Allemagne. Il était dirigé par M.me Neuber, qui avait opéré d'utiles réformes dans l'art dramatique national. De concert avec Gottsched, elle était parvenue à faire prévaloir un meilleur genre de déclamation tragique et à bannir de la scène le rôle trivial d'Arlequin. Ce fut dans la société de Weisse, de Zachariæ, de Jean-Adolphe et Jean-Henri Schlegel, de Mylius, qui tous sont devenus des écrivains estimables, que Lessing vit pour la première fois une représentation théâtrale. Il y trouva tant de plaisir qu'il ne songea plus qu'à le renouveler sans trop compromettre sa bourse. Weisse, qui faisait des traductions de pièces étrangères pour avoir un droit d'entrée, lui proposa de s'associer à ses travaux et d'en partager les bénéfices. Ce projet fut accueilli avec une vive reconnaissance, et M.me Neuber, excellente actrice et auteur elle-même de quelques comédies, ne tardant pas à apprécier

tout le talent de son nouveau protégé, le pria d'assister aux répétitions et d'aider les acteurs de ses conseils. Flatté de cette confiance inattendue et jaloux de la mériter, il se mit à étudier soigneusement les règles de l'art dramatique, à comparer les productions théâtrales des autres nations avec celles de la littérature allemande et à exercer son génie à des compositions originales. Son premier ouvrage dans ce genre fut *le jeune Savant*, qu'il fit admettre au répertoire peu de mois après son arrivée à l'université. M.me Neuber fut enchantée de ce succès, et Lessing, enivré des éloges d'une femme aimable, transporté par les applaudissemens du public, oubliait de plus en plus qu'il était venu à Leipzic pour se former à l'état ecclésiastique, et non pour faire des comédies.

La nouvelle de sa gloire naissante fut un coup de foudre pour ses parens. Sa mère se désola en apprenant par quelque officieux correspondant que son cher Gotthold avait passé les fêtes de Noël dans la société des comédiens, et que les gâteaux qu'elle lui avait envoyés selon l'usage, avaient été mangés dans une réunion aussi profane. Elle lui écrivit une lettre touchante, et le conjura pour l'amour de son salut éternel de renoncer à ses occupations frivoles et de retourner aux cours de ses professeurs; son père ajouta de sévères exhortations dans le même sens. Lessing reçut cette double remontrance au commencement de l'année 1747. Dans l'intention de calmer les inquiétudes de sa famille en s'expliquant avec elle sur sa véritable vocation, et sur le caractère honorable de sa position et de ses études, il se décida à faire, par un froid excessif, le trajet de Leipzig à Camentz dans une voiture découverte, seule ressource des voyageurs saxons de cette époque. Il est probable que sans cet incident Lessing eût embrassé tout-à-fait la carrière du théâtre. Ses parens lui pardonnèrent volontiers ce qu'ils appelèrent ses égaremens, quand ils le virent arriver fatigué de la route et transi

de froid. Mais quelques jours après, la controverse sur le théâtre devint le sujet obligé de la conversation entre le vieux pasteur et son fils; malheureusement elle eut le sort de toutes les controverses, celui de provoquer d'éternelles discussions sans amener de résultat. Cependant Lessing, s'apercevant que sa mère surtout redoutait le moment de son retour à Leipzig, différa le départ jusques après Pâques, et employa les tristes mois d'hiver à composer des poésies lyriques. Un jour sa sœur, partageant le zèle dévot de sa mère, trouva quelques couplets érotiques sur la table de Gotthold; elle ne put s'empêcher de verser de saintes larmes sur ces inspirations de satan, et les jeta au feu avec plusieurs autres cahiers, qui lui paraissaient également remplis d'impiétés.

Au retour du printemps Lessing revint à Leipzig; mais cette fois-ci il était bien décidé à renoncer à la théologie, pour se vouer uniquement aux belles-lettres. Il continua ses travaux pour le théâtre, et fit insérer des chansons, des épigrammes, et sa comédie intitulée *Damon ou la véritable amitié*, dans un journal hebdomadaire qui paraissait à Hambourg. La plupart des productions qu'il publia avant 1750, n'ont plus aujourd'hui d'autre intérêt que de fixer le point de départ de celui qui commença une ère nouvelle dans l'histoire de la critique littéraire. Ses premiers essais se ressentent généralement des défauts de l'école dont il voulait s'affranchir, et de l'incertitude avec laquelle il luttait encore contre le joug des maîtres qui dictaient des lois au Parnasse allemand. Pour comprendre ce qu'il y avait de méritoire dans cette lutte, pour lui savoir gré des difficultés qu'il a surmontées en assignant à ses compatriotes un rang supérieur dans la république des lettres, il est indispensable de jeter un coup d'œil rapide sur la vie scientifique en Allemagne pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Les phénomènes qu'elle nous offre ne s'expliquent que par

des données précises sur le mouvement des esprits dans les siècles précédens.

La langue allemande est la plus ancienne de toutes les langues vivantes de l'Europe civilisée. Nulle autre ne possède comme elle des monumens de prose écrite qui remontent au-delà du règne de Charlemagne. Déjà du temps d'Ulphilas, dont il existe encore une traduction des quatre Évangiles en idiome mœsogothique, les prêtres écrivaient avec des caractères romains le langage national. La poésie des romanciers tudesques date d'une époque également éloignée. Les chants de Hildebrand et Hadubrand, les rhapsodies des *Niebelungen*, le *Livre des héros* et une foule de romances qui depuis le huitième jusqu'au treizième siècle reparaissent dans les recueils des chantres d'amour sous les formes les plus diverses, portent une physionomie tellement native, et ressemblent si peu aux productions du même genre chez les peuples méridionaux, qu'il est impossible de méconnaître la haute antiquité des traditions primitives qui en ont fourni le sujet, et de la diction qui a servi à les propager. Quand on considère la multitude de dialectes qui se trouvent dans ces poésies, comme pour représenter les différentes peuplades germaniques, et qui rappellent involontairement le type des chants d'Homère, on s'étonne qu'avec des élémens aussi féconds et selon toute apparence aussi répandus d'une civilisation naissante, l'établissement du christianisme n'ait pas mieux secondé le développement d'une langue et d'une littérature indigènes en Allemagne. Car, à l'exception d'un certain nombre de chroniques pleines d'obscurités et écrites d'un style barbare, de traductions incorrectes de l'Écriture sainte, de fragmens corrompus de sermons en l'honneur des saints, et de cantiques spirituels publiés par ordre de Charlemagne, la vie intime des Allemands ne jaillit pendant tout le moyen âge que dans les chaleureuses inspirations des chantres de l'amour, et vers

la fin de cette période, dans les confréries symboliques des *Meistersänger*, dont les réunions se tenaient à Mayence, à Strasbourg, à Nuremberg. Mais l'Allemagne, si riche de son propre fonds, eut dès son début dans l'histoire des nations la singulière destinée de suivre constamment des impulsions étrangères, et de régler, malgré elle, ses mœurs et ses tendances d'après des conditions politiques ou morales qui étaient en dehors de sa position naturelle et de son caractère propre.

Inondée pendant long-temps de troupes et de colonies romaines, dévastée plus tard par la grande migration des barbares du Nord, enveloppée depuis la destruction de l'empire d'Occident dans des guerres interminables jusqu'au moment où Charlemagne soumit les peuples les plus divers au même sceptre et à une législation commune; forcée pour ainsi dire d'embrasser un culte dans lequel tout jusqu'au langage avait une empreinte exotique, l'Allemagne n'avait pas eu assez de liberté pour s'identifier avec l'essence même de la religion chrétienne, aussi favorable aux profondes spéculations philosophiques que féconde en brillantes images d'un monde infini. Le despotisme papal exerçait sur elle une influence plus funeste que sur les autres États qui étaient plus rapprochés de l'Italie, ou dont les mœurs avaient plus d'affinité avec elle. Les fondations monastiques, les croisades, le Droit canon substitué au régime de juridictions locales, la féodalité née de l'usurpation et soutenue par l'autorité de l'Église, les discussions théologiques sur des mystères dont la clef s'était perdue dans l'antiquité orientale, toutes les causes, enfin, qui précipitèrent pendant le moyen âge l'Europe entière dans un abîme de misère et de superstition, paralisèrent le génie des peuples allemands avec d'autant plus de violence que l'existence de l'homme du Midi a moins d'analogie avec celle des habitans du Nord. Dans les traditions indigènes rien ne correspondait à ces formes

toutes mystiques sous lesquelles s'annonçait la foi nouvelle. L'absence d'un enseignement populaire qui en fît ressortir le sens moral, se fit doublement sentir chez un peuple dont le caractère distinctif est dans la réflexion. L'impulsion qu'il avait reçue ne pouvait devenir salutaire qu'au moment où de longues expériences lui auraient expliqué le mot de l'énigme, et où il aurait conquis assez d'indépendance politique pour élaborer les idées et les impressions qui lui avaient été transmises par la force des choses. Deux grands événemens, la ligue hanséatique au treizième siècle et la promulgation de la bulle d'or sous l'empereur Charles IV en 1356, paraissent avoir préparé les esprits à s'associer au mouvement universel d'une civilisation prête à éclater de toute part. L'établissement des universités, l'invention de l'imprimerie, la renaissance des études classiques, suivirent de bien près l'affranchissement des intérêts matériels de la société. L'Allemagne à son tour eut sa part des ressources que la découverte de l'Amérique fournit aux investigations de la science et à l'accroissement de la prospérité des États. Ce fut au milieu de cette coïncidence de faits remarquables dans l'histoire des sociétés modernes que le droit du libre examen en matière de religion fut hautement revendiqué en Allemagne, et que les débats suscités dans les palais comme dans les chaumières, sur les questions les plus vitales de la nature humaine, donnèrent le premier essor à cette langue qui est devenue l'organe par excellence de la philosophie de nos jours. La réforme, catastrophe éminemment originale dans les destinées de nos voisins d'outre-Rhin, la seule peut-être qui dans leur histoire porte un cachet véritablement national, représente en quelque sorte la critique introduite dans la vie et dans les habitudes du peuple; tout désormais se lie chez eux à cette crise unique dans les annales de l'humanité. Si des mouvemens semblables sur différens points du globe ont brisé le joug de la cour de Rome

et retrempé des institutions surannées, l'Allemagne seule a su poursuivre avec constance la marche intellectuelle qui lui était tracée par les succès de l'œuvre des réformateurs. Elle n'a cessé de combattre avec une admirable persévérance toute tentative de réaction que rêvent encore aujourd'hui quelques partisans du pouvoir théocratique. Si jamais les nombreux États de la Germanie modifient leur système de gouvernement, et que des constitutions représentatives, en harmonie avec les besoins actuels, soient accordées aux vœux de la majorité des citoyens, ils auront le bonheur de voir s'établir un accord parfait entre la vie intime et la vie sociale, entre les institutions et les croyances de la multitude.

Luther peut être considéré comme le restaurateur de la langue allemande. Sa traduction de la Bible est encore pour l'usage vulgaire la meilleure et la plus intelligible qui existe. Il adapta l'idiome national à presque tous les genres de littérature; ses cantiques, ses poésies fugitives, ses sermons pleins de vigueur, ses lettres familières, ses controverses, ses opinions sur les arts et leurs rapports avec la religion, sont d'une clarté et d'une pureté d'expression qu'on ne retrouve plus dans les écrits des auteurs du dix-septième siècle. Mélanchthon, Hutten, Zwingli, Érasme secondèrent puissamment le développement d'une saine critique appliquée à toutes les manifestations de l'esprit humain. L'éloquence de la chaire, affranchie de la censure des légats romains et des évêques, déploya pendant quelque temps toute la richesse et toute la naïveté de la prose mâle et flexible à la fois de l'idiome allemand; le culte, dégagé de toutes ses pratiques purement sensibles, adopta des formes plus rationnelles; le chant spirituel, plus majestueux que jamais, ne se fit plus entendre dans des accens étrangers. La poésie lyrique, rajeunie par les modèles de l'antiquité classique, fut cultivée avec un rare bonheur par l'école silésienne, dans laquelle nous distinguons Martin Opitz, qui en fut le fon-

dateur; Paul Gerhard, Logau, Gryphius et van der Werder, qui traduisit l'Arioste et le Tasse. Dans la Bavière et dans le Wurtemberg les poètes se réunirent, à l'exemple des anciens *Meistersänger*, en ordres secrets, pour créer insensiblement un tribunal de critique littéraire, qui encourageât le véritable talent, et s'opposât aux envahissemens du mauvais goût. Ces sociétés du dix-septième siècle, qui sont connues sous les noms les plus bizarres, comme *la réunion des conservateurs des fleurs* et *l'ordre de la fertilité*, furent loin de répondre à leur but. D'infatigables traducteurs, mus par une admiration excessive des écrivains français et italiens, introduisirent dans la littérature allemande tantôt l'emphase et les périodes compassées des uns, tantôt la doucereuse diction empruntée aux comédies pastorales des autres. Le style affecté, un luxe ridicule de métaphores pour désigner les choses les plus triviales, la burlesque profusion de mots solennels pour peindre le sentiment, devenaient de plus en plus des titres à la recommandation de ces chefs de secte.

La désastreuse guerre de trente ans arrêta pendant plus d'un siècle la direction que Luther avait imprimée à la marche de sa nation. Des armées étrangères, avec toutes les calamités qui les accompagnent, et des dissensions intérieures, suite naturelle d'institutions civiles et religieuses précaires, précipitèrent derechef l'Allemagne dans un état de servitude voisin de la barbarie. Les savans, n'ayant plus un public capable de les apprécier, enseignaient et écrivaient en latin; les poètes se façonnaient sur des modèles français. Le langage des courtisans lettrés de Versailles et de Paris fut le point de mire de leurs voisins de l'autre côté du Rhin. Aucun peut-être n'a porté cette manie d'imitation aussi loin que Lohenstein, dont les tragédies abondent en images absurdes et en platitudes grotesques. Canitz, Gunther, Neukirch, dont les couplets de circonstance furent le seul but

vers lequel se dirigeât leur verve poétique, se traînèrent péniblement dans la même ornière. On conçoit l'aversion que cet ordre de choses dut inspirer aux hommes de génie pour la littérature nationale, et l'on pardonne volontiers à Leibnitz, le penseur le plus profond de son temps, d'avoir dédaigné de se servir de sa propre langue pour communiquer au monde savant les résultats de ses recherches philosophiques. Vers la fin de cette période la révocation de l'édit de Nantes peupla les résidences et les villes universitaires de réfugiés français, dont la plupart appartenaient aux classes instruites et élevées de la société. Leur langue, leurs habitudes, leur littérature, leurs préjugés même, furent adoptés avec une sorte de fanatisme, et les pauvres écrivains allemands vivaient obscurs et ignorés dans le pays auquel ils avaient consacré leurs veilles. Ce fut en vain que Gottsched s'efforça de rétablir la gloire scientifique de ses compatriotes, et qu'en 1726 il se fit élire président de la société poétique de Leipzig, dans le but de donner à la littérature nationale une impulsion nouvelle, et de subordonner l'étude des langues étrangères à l'autorité de celle du pays. La publication de ses *Élémens de philosophie* et de sa *Critique de la poésie* n'eut d'autre résultat que de le rendre ridicule aux yeux des sectateurs de l'école française. On ne peut contester à Gottsched un certain talent. Son but était d'épurer la langue allemande, en excluant l'usage de toutes les locutions étrangères dont elle fourmillait alors. Il établit, par l'étude des tragiques grecs et latins, les règles qui devaient présider à la composition de tout ouvrage dramatique, et fit paraître successivement plusieurs volumes de tragédies et de comédies de sa façon, d'après le type qu'il regardait comme le seul admissible. Mais la tâche qu'il avait entreprise était au-dessus de ses forces. Un souverain mépris pour tout ce qui contrariait ses vues, un orgueil démesuré dans ses relations d'auteur et de professeur, une monotone froideur dans son

style ennuieusement correct, le montrèrent à ses antagonistes comme le personnage le plus pédant qui eût jamais figuré dans la république des lettres.[1]

Gottsched, persécuté par les sarcasmes des apologistes passionnés du siècle de Louis XIV, éprouva une opposition non moins forte à ses projets de réforme parmi ses propres disciples. Deux Zuricois, Bodmer, auteur de la Noachide, poëme épique, traducteur d'Homère et de Milton, éditeur d'un recueil fort estimable des chants de cent quarante *Minnesinger*, et Breitinger, philologue distingué, firent une guerre à outrance aux puristes de Leipzig, qui recevaient les jugemens de Gottsched comme des oracles. Ils condamnaient la rime en poésie, et recommandaient la simplicité dans le

1 Voici comment Gœthe raconte sa première entrevue avec lui; ce seul trait suffit pour le caractériser: « Gottsched avait un appartement fort convenable à l'hôtel de l'Ours d'or, où le libraire Breitkopf lui avait fait arranger plusieurs pièces en reconnaissance des avantages que les travaux de Gottsched avaient procurés à son commerce. J'allai le voir avec Jean-George Schlosser, mon compatriote. Le domestique, après nous avoir annoncés, nous conduisit dans un beau salon, en disant que monsieur ne tarderait pas de venir. Je ne sais si nous avions mal compris un mouvement que le domestique nous fit de la main au moment d'entrer, ou s'il s'était réellement mal acquitté de son message; mais nous crûmes qu'il nous avait prié d'attendre son maître dans un cabinet qui touchait au salon. Quoi qu'il en soit, ce mésentendu nous rendit témoins de la scène la plus plaisante; car à l'instant même où nous entrâmes, Gottsched arriva par la porte opposée. C'était un homme gigantesque, à larges épaules, ayant le corps enveloppé d'une robe de chambre en damas vert, doublée de taffetas rouge. Sa tête immense était chauve et découverte, et formait un singulier contraste avec ce costume. Nous avions de part et d'autre l'air un peu surpris; mais avant qu'il fût possible de placer un mot d'excuse, le domestique accourut, tenant sur la main une énorme perruque dont les boucles alongées lui retombaient jusques au coude, et s'arrêta en tremblant devant son maître. Celui-ci, sans le moindre signe de dépit, glissa la perruque sur la main gauche, et l'ajusta en un clin d'œil très-adroitement sur son front. Mais en même temps il appliqua de la droite un soufflet si inattendu au serviteur effaré, que, semblable à un valet de vaudeville, il fit plusieurs pirouettes avant de gagner la porte. Là-dessus notre aristarque nous invita gravement à prendre place, et une intéressante conversation s'engagea sur des objets littéraires.

(*Dichtung und Wahrheit, von Gœthe*, second vol.)

style. Une virulente polémique se soutint pendant plusieurs années dans les journaux de cette époque entre l'école saxonne et l'école suisse. Cependant l'une et l'autre furent également stériles en productions dignes de passer à la postérité. Breitinger est plus connu aujourd'hui en Allemagne par son édition de la Bible des Septante que par son Traité de l'art poétique. Néanmoins la controverse littéraire dirigée contre Gottsched, Schwab, Triller et cette foule de rimeurs subalternes qui suivaient leurs traces, avait l'avantage de réveiller l'intérêt pour une branche des études nationales, que les plus brillans génies, tels que Leibnitz et Fréderic II, avaient abandonnée en désespoir de cause. Le mécanisme de la langue allemande fut soumis à une sévère analyse; on s'aperçut avec étonnement qu'elle avait des formes nombreuses et variées, que par sa flexibilité naturelle elle se prêtait à toutes les opérations de l'intelligence, et qu'elle ne manquait pas plus d'harmonie et de grâce pour rendre les inspirations du poète, que de précision pour formuler les notions transcendantes du philosophe. Cet important résultat fut constaté par une jeune école de gens de lettres qui surgit au milieu des violens débats qui divisaient les Gottsched et les Bodmer. La servile imitation des écrivains français, anglais ou italiens fut proscrite. Haller, Hagedorn, Gleim, Kleist, Gellert, précédèrent de peu la grande révolution intellectuelle qui plaça les Allemands au premier rang des peuples civilisés, et dont Lessing fut l'immortel auteur. Cette réunion de jeunes poètes avides de gloire et de succès, adopta comme règle fondamentale que les sujets qu'ils se proposaient de traiter, devaient avant tout être vrais et conformes à la nature ou aux lois de la pensée. Quant au style, il devait être individuel, clair et concis. Haller et Rammler avaient presque instinctivement poursuivi cette carrière, lorsque Lessing démontra l'exactitude de leur procédé par ses théories littéraires aussi ingénieuses que profondes. Le drame et la poésie

lyrique étaient d'ailleurs les seuls genres auxquels on eût préalablement appliqué les nouvelles doctrines *esthétiques.*

Tel était l'état des belles-lettres en Allemagne quand Lessing débuta à Leipzig. Peu après son retour à l'université il se rendit à Berlin, dans l'espoir d'y trouver plus de ressources pour son existence et plus de secours pour ses travaux. Ses parens, vivement affectés de son aversion pour la théologie, firent l'impossible pour le décider à rentrer dans la bonne voie. Mais Lessing leur déclara dans des termes respectueux mais catégoriques sa ferme résolution de se créer lui-même une position indépendante. Après avoir composé plusieurs petites pièces de théâtre, il publia, conjointement avec Mylius, des *Fragmens pour servir à l'histoire et au perfectionnement de la scène.* Dans ce recueil il examine successivement les questions les plus difficiles de l'art dramatique. Il y établit entre autres un parallèle piquant entre Plaute et Saint-Jérôme. Il s'y livre à des considérations profondes sur les caricatures morales, sur les tragédies de Thomson, sur la mimique et la déclamation. Toutes ses réflexions décèlent une connaissance extraordinaire de l'antiquité classique et un tact psychologique qui le distingue favorablement de ses émules contemporains.

Lessing s'était fait présenter chez Voltaire, qui habitait alors Berlin. Un petit différend qu'il eut avec lui au sujet de la publication du *Siècle de Louis XIV*, mit une fin prématurée à cette liaison. Richier, secrétaire de Voltaire, avait prêté l'ouvrage à Lessing, avant que les exemplaires destinés au Roi eussent été envoyés au château. Voltaire, informé de l'indiscrétion du secrétaire, et craignant que cet écrit ne tombât entre les mains d'un traducteur inhabile, fit écrire à Lessing une lettre offensante, qui fit plus de bruit qu'elle ne méritait. Cette circonstance engagea cependant Lessing à céder aux vœux de son père, qui désirait le voir prendre le grade de maître ès-arts à Wittemberg, où son frère

venait d'arriver pour faire son droit. Les deux frères s'occupèrent dans leurs momens de loisir à traduire en vers latins la *Messiade* de Klopstock, qui avait paru tout récemment. Gotthold prenait en même temps des leçons d'espagnol, et rédigeait un supplément au *Dictionnaire des savans* par Jœcher. Des efforts aussi variés, loin de le détourner de son but, ne contribuaient qu'à donner plus de fixité à ses vues et plus de rectitude à son jugement. L'idée dominante en lui était la critique ou la recherche du vrai. Il se plaisait à peser consciencieusement le pour et le contre des opinions d'autrui, sans se laisser influencer par l'autorité d'une tradition. Lorsqu'il rencontrait dans ses laborieuses investigations quelque proposition paradoxale, il ne se reposait qu'il ne l'eût envisagée sous toutes ses faces. La traduction qu'il publia en 1752 de l'ouvrage espagnol de Huarte sur l'*Aptitude des intelligences aux études*, ne doit son origine qu'à ce besoin continuel qui le poussait à s'éclairer sur les rapports mystérieux de l'ame avec son organisme. Toute son individualité se dessine dans la préface qu'il plaça à la tête de ce bizarre travail.

Wittemberg n'était pas pour Lessing une sphère convenable. Il ne tarda pas à retourner à Berlin, où il remplaça Mylius dans la rédaction des articles scientifiques de plusieurs journaux de la capitale. A dater de cette époque, sa vie n'est plus qu'une longue série de succès. Les objets les plus hétérogènes fournissent à sa plume éloquente une source intarissable de matériaux, qu'il sait élaborer sous les formes les plus diverses et les plus brillantes. La scène lui était déjà redevable de nombreux drames, qui faisaient les délices du public et la gloire des acteurs. Des odes, des fables, des épigrammes, des apologies d'hommes célèbres injustement attaqués, prouvèrent tour à tour la subtilité de son esprit et la fécondité de son imagination. L'amitié de Mendelssohn ajoutait aux charmes de ces occupations inté-

ressantes. Lessing avait reconnu en lui une candeur, une bienveillance naturelle, une éruditon et une profondeur philosophique qui, dès la première entrevue, l'attachèrent pour la vie à ses nobles projets et à ses destinées.

De tous les genres de poésie dramatique, celui de la tragédie paraissait à Lessing le plus corrompu. Rien n'était en effet plus ridicule que ces héros de l'antiquité costumés à la mode des barons immédiats du saint-empire, récitant en mauvais vers alexandrins des tirades interminables, ou traînant le dénouement, qui n'arrivait jamais sans quelques meurtres suivis d'affreuses exécutions, à travers de fastidieux dialogues dénués de tout intérêt réel. Tout était à reconstituer dans la composition comme dans la représentation de la tragédie allemande, que Lohenstein et ses disciples avaient entièrement déconsidérée dans l'opinion des amateurs du spectacle. Lessing croyait que pour le moment il s'agissait surtout d'abandonner les sujets antiques, pour lesquels il fallait auparavant former le public et les acteurs. Il lui importait de leur faire apprécier le genre en lui-même par des sujets à leur portée. Pour atteindre ce but, il conçut le plan d'une tragédie toute bourgeoise et sentimentale en prose, dans laquelle il se proposait de flétrir énergiquement le vice alors si fréquent parmi les fils de famille, de séduire ou d'enlever les demoiselles dont ils étaient amoureux. Cette pièce, qui a tous les défauts d'un essai et tout le mérite d'une tendance bien prononcée, fut achevée pendant un court séjour que Lessing fit à Potsdam en 1755. Elle est intitulée : *Miss Sara Sampson.* L'élément tragique y est peut-être trop prodigué ; car une prostituée empoisonne par jalousie la jeune personne qui avait déserté la maison paternelle pour suivre son amant; et celui-ci, dévoré par des remords de conscience, se donne la mort à la fin du cinquième acte. Quoi qu'il en soit, *Miss Sara Sampson* était la première tragédie allemande qui méritât ce nom.

Le désir de voir le monde et de se créer une petite fortune qui le mît à l'abri du besoin, détermina Lessing à quitter Berlin. Il revint à Leipzig, où il fit la connaissance d'un riche négociant retiré des affaires, qui lui proposa de l'accompagner dans un grand voyage d'agrément en Angleterre, en France et en Italie. Les conditions étaient si avantageuses pour Lessing, qu'il n'hésita pas d'accepter. Malheureusement la guerre de sept ans éclata lorsqu'il était à peine arrivé en Hollande avec son patron, nommé Winkler. Craignant pour ses propriétés en Saxe, à cause de l'invasion des troupes prussiennes, celui-ci n'eut rien de plus pressé que de s'en retourner en poste. Lessing réclama de lui une indemnité équivalente aux avantages qui lui avaient été promis avant le départ; mais Winkler, usant de subterfuges, différait de terme en terme le paiement de la somme stipulée, jusqu'à ce que Lessing, forcé par la nécessité de se procurer de quoi vivre, intenta à son débiteur un procès, dans lequel, après de longues années d'attente, les juges lui donnèrent enfin gain de cause. Retenu par son procès, par son goût pour le théâtre où il avait débuté comme auteur, et par son célèbre ami le major et poète Kleist, que les événemens de la guerre fixaient temporairement à Leipzig, Lessing y demeurait jusqu'en 1759, et fournissait d'excellens articles à la *Bibliothèque des belles-lettres*, publiée par Nicolaï et Mendelssohn. Ce fut à la même époque qu'il traça l'esquisse de sa tragédie *Emilia Galotti*, qu'il n'acheva cependant que plusieurs années après.

Ce chef-d'œuvre de l'art dramatique reproduit sous des formes modernes l'attentat du décemvir Appius sur l'infortunée Virginie, que son père Virginius perça d'un couteau pour la soustraire aux désirs féroces de son ravisseur. Lessing transporte la scène à la cour d'un prince italien, apparemment pour déguiser sa véritable pensée, celle de peindre la corruption et le libertinage qui souillèrent pen-

dant le siècle passé la vie privée de plus d'un petit souverain de sa patrie. Les moindres détails de cette belle tragédie sont des preuves irrécusables du talent supérieur de Lessing. Non-seulement il est resté fidèle à la vérité historique, mais il déroule le fait auquel il rattache l'action, dans tout son enchaînement psychologique, avec une pureté de diction et une rapidité d'exposition qui placèrent son ouvrage au nombre des meilleures productions de ce genre dans toutes les littératures modernes. Il est impossible de décrire l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli à sa première représentation, qui eut lieu à Brunswick le 13 Mars 1772. Une grave indisposition empêcha Lessing ce jour-là d'être témoin des transports du public.

Après le départ de Kleist pour l'armée, Lessing alla rejoindre ses amis Nicolaï et Mendelssohn à Berlin. Depuis long-temps il leur avait fait part d'un projet de publier des fragmens critiques sous la forme de lettres détachées, sur les ouvrages littéraires de son temps. Mendelssohn et Nicolaï s'associèrent à cette entreprise, et la première livraison des *Lettres concernant la littérature du jour*, parut au commencement de l'année 1759. On considère avec raison les théories consignées dans ce recueil comme le monument le plus important pour constater les progrès que la nation allemande a faits en moins d'un demi-siècle dans le domaine du savoir et du goût. Les articles de Lessing en ont été extraits et ajoutés à ses œuvres complètes sous le titre d'*Analectes*. L'année suivante il fut nommé membre de l'Académie royale des sciences. Nous passons sous silence sa traduction du théâtre de Diderot et une foule de résumés littéraires qu'il fit insérer dans la *Bibliothèque littéraire allemande*, et qui signalent son activité infatigable, comme pour justifier l'honorable distinction que le corps le plus illustre des États du grand Fréderic lui avait décernée. Sa santé fut altérée par tant de travaux continuels, et la nécessité de les suspendre

pendant quelque temps sans être dans le cas de diminuer les ressources de son existence, lui firent accepter une place de secrétaire intime du général Tauenzien à Breslau. Mais bientôt il s'aperçut que la vérification de contrôles de comptabilité, l'analyse de rapports militaires, le style d'une étiquette minutieuse, n'étaient pas son affaire. Dégoûté de tous les détails d'une administration pour laquelle il n'avait pas le moindre penchant, il se livrait dans ses momens de repos à la promenade, au jeu et au spectacle; toute méditation sérieuse lui étant devenue pénible. Tout au plus il se plaisait quelquefois à jeter sur le papier des idées éparses, comme points de réminiscence pour des conceptions futures. C'est ainsi qu'il esquissa dans un instant heureux sa comédie, *Minna de Barnhelm* ou la *Fortune du soldat*, expression vivante des mœurs et du caractère de la société après l'époque orageuse de la guerre de sept ans. La verve satirique et la piquante gaieté répandues dans cette pièce de circonstance mirent des obstacles à sa représentation; et ce ne fut que cinq ans après le traité de paix conclu à Hubertsbourg, qu'elle put être jouée à Berlin.

La vie que Lessing menait à Breslau, finit par lui devenir insupportable; ses devoirs de chef de bureau lui paraissaient trop insipides, et les avantages qui en résultaient trop minces pour qu'il ne dût pas songer à recouvrer une liberté qui autrefois avait inspiré son imagination et fortifié son esprit spéculatif. Il soupirait après sa paisible retraite de Berlin, et en 1765 il prit congé du général Tauenzien pour reprendre ses occupations savantes. Le premier fruit de ses loisirs fut *Laocoon* ou *Considérations sur les rapports de la poésie avec la peinture*. Dans ce traité, qui exerça une influence décisive en matière de goût, Lessing part des principes posés par Winckelmann sur le caractère distinctif de la perfection dans les œuvres de l'art. L'expression du beau idéal est le dernier but vers lequel doit tendre

l'artiste. Tout chef-d'œuvre, dit-il, présente à l'observation deux objets qu'il ne faut pas confondre : une partie sensible, extérieure ou mécanique, et la vie intellectuelle de l'auteur qui lui imprime un caractère spirituel, reflet de toute vie une et éternelle. La peinture, que Lessing assimile aux arts plastiques en général, est limitée par la matière, et l'espace dans lequel elle s'exerce; elle ne peut, sans sortir de ses bornes, personnifier des notions abstraites; toute sa tâche consiste à rendre fidèlement, mais dans un sens idéal, la nature et ses combinaisons multipliées. Imprégner l'œuvre mécanique de l'idée du beau, réfléchie par l'ame, dans toute sa pureté possible : tel est le comble des productions plastiques. On conçoit que, d'après cette théorie, la peinture, la sculpture, l'architecture, ne peuvent rendre que des impressions instantanées, en exprimant dans une image symbolique et isolée de la continuité des phénomènes universels, l'idée toujours mobile et vivante d'une beauté absolue. La poésie, au contraire, s'élève de l'intuition des objets sensibles à l'intuition abstraite de leur type primitif; elle est continue dans ses inspirations, elle tient en quelque sorte de la mobilité et de la fluctuation éternelle de la vie primordiale, cherchant éternellement l'harmonie, qu'elle ne saisit qu'imparfaitement, à raison de ses organes imparfaits et des objets qui en ont réveillé l'idée dans la conscience. Lessing se fonde dans son ingénieuse déduction sur le principe de Harris, célèbre critique anglais, qui avait enseigné que, pour apprécier le degré du beau idéal dans un ouvrage de l'art, il s'agissait avant tout de déterminer si l'art en question opère par des moyens successifs ou par des intuitions coëxistantes. Introduire dans le tableau le vague d'objets indéfinis, qui permettent à l'imagination de s'abandonner à un enchaînement d'intuitions arbitraires, c'est lui enlever son titre essentiel à la perfection; employer la poésie à la simple description d'une situation détachée dans l'ordre naturel ou

historique des choses, sans que l'ensemble réveille le pressentiment d'une liaison mystérieuse du fait avec le monde transcendant, c'est la ravaler au niveau d'une profession mécanique. Deux conséquences découlent de ces réflexions: l'une, que le domaine de la poésie est universel et illimité; que ses matériaux sont partout dans la création visible et dans les régions pures de la pensée; qu'elle s'ennoblit à mesure qu'elle se rapproche de l'infini; qu'elle dégénère dès qu'elle devient exclusivement pittoresque et descriptive: la seconde, que l'action des arts plastiques est resserrée dans un cadre donné; que les élémens qu'ils ont à élaborer appartiennent à la sphère sensible; que leur mission n'est autre que de faire ressortir le beau idéal de l'impression à laquelle leurs créations doivent l'origine, et que celles-ci font naître à l'observation réfléchie; que c'est avilir le caractère sublime de l'architecture, de la peinture, de la sculpture, que de s'efforcer de les constituer les infidèles interprètes de notions abstraites, comme cela a lieu dans l'allégorie plastique. L'étude de l'admirable groupe de Laocoon a servi de base au traité dont nous avons essayé de donner un aperçu rapide. Une école esthétique plus récente, fondée par les frères Schlegel, Tieck et Gœthe, conteste aujourd'hui plusieurs des assertions de Lessing, auquel on reproche d'avoir à tort identifié la peinture avec les arts plastiques, et d'avoir voulu lui assigner des bornes qui ne conviennent qu'à ceux-ci. Sans méconnaître ce que ses recherches avaient eu de méritoire, comme transition d'une époque où les arts étaient tombés en décadence, à une ère de régénération, on est maintenant d'accord qu'une ligne de démarcation aussi tranchée que celle que Lessing a tracée entre les différens arts, n'existe point, et que la poésie, loin d'en former une catégorie spéciale, est au contraire l'agent vital de tous les autres, le mobile universel de toutes les créations régulières de l'imagination.

Le travail scientifique, auquel Lessing s'était adonné avec plus d'ardeur que jamais, ne tarda pas à le contraindre à de nouvelles interruptions, par la fatigue physique et morale qui accompagnait ordinairement ses plus heureuses élucubrations. Il espérait de rendre son sort plus agréable en donnant plus de diversion à sa façon de vivre. L'occasion de réaliser ce projet ne se fit pas attendre. Le magistrat de Hambourg lui confia la haute direction du théâtre de cette ville. Il cherchait dans cette position, qui combla d'abord tous ses vœux, à initier les acteurs aux règles de la déclamation et de l'art mimique, en distribuant les rôles suivant les capacités des individus, et en les soumettant à de fréquentes répétitions; mais des tracasseries sans fin, la sourde cabale de la plupart de ses subordonnés, et la mauvaise volonté de l'administration, le dégoûtèrent bientôt de ses inutiles tentatives d'amélioration. Il s'en consola de son mieux par la publication de sa *Dramaturgie*, ouvrage encore unique dans son espèce, malgré les imperfections qui le déparent peut-être dans l'une ou l'autre de ses parties.

Depuis que Winckelmann, Lippert[1], Hagedorn[2] et le célèbre Mengs avaient écrit sur les antiquités et les arts, l'étude, souvent trop superficielle, des antiques devint une espèce de manie en Allemagne. Les orateurs voulaient puiser l'éloquence dans l'observation des attitudes et des draperies des statues; les juges déchiffraient des monnaies grecques et romaines pour s'éclairer dans des causes difficiles; les peintres copiaient des camées pour découvrir les vrais principes de leur art; les poètes s'extasiaient devant des

1 Philippe-Daniel Lippert, originaire de Saxe, a inventé la méthode de former des empreintes durables des camées. Il publia une Dactyliothèque ou Recueil des camées les plus remarquables des différens musées de l'Europe; deux volumes in-folio, renfermant 2000 gravures, Leipzig, 1764, et un Supplément contenant 1149 gravures. Leipzig, 1776.

2 Hagedorn, frère du poète de ce nom, connu par son ouvrage: Considérations sur la peinture.

figures en plâtre, espérant d'allumer ainsi dans leur ame le feu sacré de l'inspiration. Par son *Laocoon*, Lessing avait cherché à mettre un frein à cette extravagance de l'époque, et on ne saurait lui contester le mérite d'avoir le premier fixé la théorie encore incertaine du beau idéal, en définissant le caractère spécial de la peinture et de la poésie dans la manifestation du sentiment individuel de la beauté réfléchie par l'imagination. Son but avait été d'étendre successivement ses recherches sur tous les autres arts. Par une triste fatalité cette entreprise d'une si haute portée n'a pas été achevée. *Laocoon*, lu et porté aux nuées par tous les hommes de goût, fut vivement attaqué par d'obscurs journalistes, que protégeait le professeur Klotz à Halle. Ce dernier avait également écrit sur l'étude des antiquités, et la prodigieuse sensation causée par les doctrines de Lessing, entièrement opposées aux siennes, blessa douloureusement son amour-propre. Mais, dépourvu de connaissances solides, plus habitué à rédiger en latin qu'en allemand, et emporté par la fougue de ses passions, il s'engagea dans une lutte où il devait nécessairement succomber. Son traité *de l'importance et de l'usage des Camaïeux antiques* dévoila complétement son ignorance et son incapacité. Lessing releva le gant que Klotz lui avait jeté, et réfuta ses adversaires d'une manière aussi concluante que spirituelle dans une série de *Lettres sur les antiquités*, qu'il fit imprimer en deux volumes en 1768. La force de raisonnement, l'énergie d'expression, la légère ironie qu'il employa tour à tour pour confondre le présomptueux aristarque et ses téméraires champions, couvrirent cette coterie de ridicule, et valurent à Lessing des titres impérissables à la reconnaissance de la postérité. Il célébra son triomphe à l'issue de cette polémique, en développant dans un opuscule brillant de pensées heureuses et d'un style classique, les formes attrayantes que la mythologie des anciens Grecs et Romains avait imaginées, pour représenter

la mort sans que son aspect rappelât le pénible pressentiment de la destruction et du néant.[1]

Lessing ne se sentait pas heureux à Hambourg. L'impossibilité où il était d'appliquer au théâtre qu'il dirigeait les principes dramaturgiques, qu'il regardait comme la condition rigoureuse d'un certain degré de perfection auquel il voulait élever la scène nationale, lui inspirait de l'aversion pour sa position. De fréquens accès de mélancolie imprimaient à son caractère une aigreur qui ne lui était pas naturelle : tantôt il travaillait outre mesure, tantôt il languissait dans une inaction qui lui faisait de la vie un fardeau pénible. Dans ces momens de découragement il n'y avait que l'espoir d'un changement de séjour qui pût l'arracher à ses sombres réflexions. Le rêve de sa jeunesse, de voyager en Italie, et de nourrir son ame des souvenirs de l'antiquité classique, en respirant un air plus doux et plus pur, se reproduisait alors avec tous les charmes de l'âge qui l'avaient fait naître. Déjà son parti était pris, et il s'occupait avec complaisance des préparatifs du départ pour les belles contrées de l'Europe méridionale, lorsque le prince héréditaire du duché de Brunswick lui fit proposer par le professeur Ebert la place de conservateur de la Bibliothèque de Wolfenbuttel, l'une des plus riches et des plus volumineuses collections de manuscrits rares et d'ouvrages précieux en tout genre[2]. Les fonctions auxquelles il fut appelé ne lui prescrivant qu'une surveillance générale des employés chargés des détails du Musée, sans l'astreindre à des occupations réglées, Lessing se rendit au vœu de ses amis, qui désiraient le fixer dans une sphère digne de ses grands talens. Il mit une seule condition à son engagement : ce fut d'être affranchi de l'obligation de soumettre ses écrits à l'approbation du censeur de l'État, avant de les publier.

1 Voyez à la fin de cet article le catalogue des Œuvres de Lessing.

2 Le nombre des manuscrits de cette bibliothèque est de plus de 6000.

Le prince lui fit délivrer un ordre du cabinet, qui lui accordait une dispense spéciale de censure, et Lessing arriva à Wolfenbuttel au mois d'Avril 1769, pour y commencer une carrière scientifique plus éclatante encore que celle qu'il venait de parcourir. Placé à la tête d'une bibliothèque dont les trésors d'érudition étaient un objet d'envie pour toutes les institutions savantes de l'Europe, il ne tarda pas à exploiter une mine aussi féconde en élémens capables de hâter les progrès de la civilisation. Si auparavant il avait presque exclusivement cultivé les belles-lettres; il se livra dans son nouveau poste plus particulièrement à la critique historique et à la philosophie religieuse. Il trouvait son bonheur à examiner avec la plus scrupuleuse attention les vieux manuscrits, dont plusieurs n'avaient plus été ouverts depuis des siècles. L'histoire des dogmes lui doit une découverte importante qui concerne la controverse théologique sur la transsubstantiation. Tout le monde connaît le fait de l'anathème lancé par le pape Nicolas II contre Bérenger de Tours, qui avait attaqué la croyance d'un changement des espèces de l'eucharistie en la personne de Jésus-Christ par la consécration du prêtre. Bérenger, forcé de révoquer son opinion, souscrivit, au concile tenu à Rome l'an 1059, une profession de foi orthodoxe, qu'on inséra dans les Décrétales. Mais à peine fut-il rendu à la liberté, qu'il protesta contre la doctrine de l'Église, en prouvant dans un écrit particulier que son opinion primitive était la seule conforme à la tradition et au sens des saintes écritures. On sait que Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, réfuta le livre de Bérenger, en lui attribuant des idées analogues à celles que Carlstadt et Zwingli émirent du temps de la réformation. Toutes les communions chrétiennes l'ont constamment regardé comme le premier qui ait enseigné, que le pain et le vin dans l'eucharistie n'étaient que des signes de la mort du Sauveur. Le traité de Lanfranc semblait donner une certitude incontes-

table à cette supposition, et tous les historiens ignoraient avant Lessing que Bérenger eût répondu à la réfutation de l'archevêque de Cantorbéry en précisant davantage sa doctrine, que celui-ci avait complétement défigurée. Cette réponse existait cependant[1]; Lessing la découvrit parmi d'autres manuscrits du même auteur, et en rendit un compte public aussi clair que détaillé. Ce qu'il y a de curieux dans cet écrit, c'est qu'il renferme, à peu de différence près, la théorie de l'Église luthérienne sur la présence réelle et mystérieuse du Sauveur dans le sacrement de la Cène. Comme Luther, Bérenger n'admettait ni la croyance d'un simple signe de commémoration, ni une métamorphose merveilleuse du pain et du vin; mais des élémens pénétrés de la substance divine de l'être du Christ au moment de la célébration du mystère. La lumière que Lessing répandit sur cette question si intéressante pour l'histoire des variations du dogme chrétien, lui assigna une place distinguée dans le domaine de la haute critique des sciences religieuses.

Il est peu d'objets de l'érudition humaine que Lessing n'ait abordés pendant le petit nombre d'années qu'il remplit les fonctions de bibliothécaire en chef à Wolfenbuttel. Une soif insatiable de connaître paraissait le consumer. Rien n'échappait à sa vigilante investigation. Dans toutes les sciences il sut jeter le ferment d'utiles réformes; dans toutes les corporations savantes il provoqua le besoin d'examiner les théories surannées de la routine, et de reconstruire sur des bases plus solides les systèmes défectueux des générations précédentes. Il explora consciencieusement les restes de la littérature du moyen âge, entassés sur des rayons poudreux ou ensevelis dans des cartons qui tombaient en lambeaux. Souvent il eut le bonheur d'arriver, au moyen d'extraits fatigans et fastidieux, à résoudre les questions les

1 Le manuscrit est intitulé: *Tractatus de Cœna Domini et transsubstantiatione.* Vingtième volume des Œuvres de Lessing.

plus difficiles de la critique et de la philologie. L'histoire de la poésie tudesque, celle du Droit germanique, l'archéologie, se sont enrichies d'une foule de découvertes qu'elles doivent au judicieux et infatigable auteur des *Notices historiques et littéraires puisées dans la Bibliothèque de Wolfenbuttel*[1]. L'imagination la plus hardie est confondue en considérant la sphère immense que son intelligence a osé embrasser. Le seul regret qui puisse affliger les ames généreuses qui admirent une vie si productive en travaux d'un mérite incomparable, c'est de voir parmi ses œuvres posthumes tant d'esquisses à peine ébauchées, que la mobilité de son génie et une mort prématurée ne lui ont pas permis d'achever[2]. Ses plus belles conceptions sont demeurées des fragmens; ses plus sérieuses tendances n'ont servi à son époque qu'à la remuer fortement sous le rapport intellectuel. Mais ce qui nous console d'un autre côté, c'est l'effet de plus en plus sensible, que l'impulsion qu'il a fait naître a produit encore long-temps après sa mort dans le mouvement moral des siècles. Sa polémique religieuse est à cet égard le phénomène le plus remarquable dans le développement des doctrines philosophiques et des croyances de toutes les communions en Allemagne. On dirait qu'elle explique à elle seule les longues mais intéressantes discussions qui depuis soixante ans ont été agitées entre la spéculation et la foi, pour diviser enfin les théologiens comme les philosophes en deux écoles bien distinctes, celle du rationalisme et celle du supranaturalisme.

1 Voyez les 20.e, 21.e, 22.e et 23.e volumes de ses Œuvres complètes.

2 Il avait commencé entre autres une Vie de Sophocle, dont sept feuilles parurent dès 1760, et pour laquelle il avait recueilli des matériaux nombreux. Voyez le 23.e volume des OEuvres complètes. Lessing conçut l'idée de ce travail en remarquant que Bayle n'avait pas fait mention de Sophocle dans son Dictionnaire critique. Il crut devoir compléter cette lacune; aussi la rédaction et la forme des Extraits de Lessing sont-elles tout-à-fait dans le genre des notes justificatives que Bayle a placées au bas du texte de ses articles.

Les mélanges littéraires de Lessing, fruit de ses recherches dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, obtinrent un accueil très-favorable du public instruit. La pensée lui vint de profiter de son indépendance de la censure préalable pour traiter des questions d'un ordre plus élevé. Dans une de ses livraisons il inséra, sous le titre de *Fragment d'un anonyme*, des pensées détachées sur la tolérance des déistes. La plupart des lecteurs approuvèrent les vues généreuses de l'auteur, et à l'exception de quelques zélateurs du clergé, qui le dénoncèrent secrètement à la cour de Brunswick, tout le monde se réjouit du noble caractère dont Lessing fit preuve dans cette publication. Le prince régnant, obsédé par les malveillantes insinuations de ses ennemis, lui fit adresser des reproches sur son imprudence, et ordonna à son ministre de lui retirer temporairement son brevet de dispense de censure. Blessé de ce procédé peu délicat, Lessing demanda et obtint un congé pour dissiper son chagrin dans un voyage, dont le véritable but était de chercher à se placer ailleurs sous des conditions plus conformes à ses goûts de liberté scientifique et religieuse. On lui avait fait entrevoir la possibilité de s'établir à Vienne sous la protection de Joseph II. Mais à peine avait-il passé quelques semaines dans la capitale de l'Autriche, qu'il se persuada que, sous le gouvernement de Marie-Thérèse, influencée par les prêtres, il n'aurait à attendre que des désagrémens continuels, et que l'empereur ne serait pas assez puissant pour le soutenir contre la haine des moines. L'impératrice elle-même, tout en regrettant de ne pouvoir le fixer dans ses États, l'engagea à visiter l'Italie, et lui donna des lettres de recommandation de sa main pour le comte Firmiano à Milan. Le prince Léopold de Brunswick, arrivé en même temps à Vienne, lui fit l'offre de l'accompagner dans cette excursion, et de supporter tous les frais de la route. Cette rencontre inattendue combla pour le moment tous les vœux de

Lessing. Il vit l'Italie avec toutes les illusions de la jeunesse; sa santé s'affermit par la distraction et le plaisir, et le commerce journalier avec son auguste compagnon de voyage, disposé pour toutes les grandes entreprises de civilisation, passionné pour la propagation des lumières, lui fit bientôt oublier la disgrâce du vieux duc. Il revint à son poste, plus résolu que jamais de combattre la superstition, et de frayer un chemin aux vérités nouvelles, que l'esprit du siècle réclamait à haute voix.

Trois années s'étaient écoulées depuis que Lessing avait prêché la tolérance en faveur des déistes. Tout à coup une brochure, faisant suite au fragment de l'anonyme, parcourt toute l'Allemagne savante, et excite les rumeurs des consistoires, des magistrats, des universités. Lessing est nommé sur le titre comme éditeur. La brochure renferme cinq fragmens soi-disant exhumés de la bibliothèque de Wolfenbuttel, dont la tendance est aussitôt proclamée incendiaire, immorale, hérétique et anti-religieuse. Dans ce recueil de traités divers l'anonyme fait la guerre aux prédicateurs qui rejettent l'usage de la raison en matière de religion; il établit l'impossibilité d'une révélation qui ait pour tous les hommes le même degré de crédibilité; il passe en revue avec une critique spécieuse et profonde à la fois le récit que Moïse fait du passage des Israélites à travers la mer Rouge; il s'attache à démontrer que les livres de l'ancien Testament n'ont pas été rédigés dans le but de révéler aux hommes des vérités religieuses inconnues; enfin, il soumet à une rigoureuse analyse les contradictions qu'il croit avoir remarquées dans la relation des Évangélistes concernant la résurrection de Jésus-Christ.

Lessing, prévoyant les attaques virulentes auxquelles cette publication pouvait donner lieu, avait ajouté aux fragmens, sous forme de notes, tous les argumens dont les théologiens s'étaient servis jusque-là pour réfuter les objections de

cette nature. Il s'était même donné la peine de les renforcer et de les présenter avec son talent original dans un enchaînement plus logique et plus serré. Il espérait ainsi se dégager de toute responsabilité personnelle, et son amour de la vérité se plaisait dans ce rapprochement immédiat de deux opinions contraires, défendues avec toute la force de la dialectique et toutes les armes d'une vaste érudition. On reproche avec raison aux philosophes anglais et aux encyclopédistes français d'avoir gâté leur cause, en déversant le sarcasme sur les graves intérêts de la religion, et en traitant frivolement des points de croyance sur lesquels il est permis de penser différemment, mais qu'il est toujours coupable de tourner en dérision. On se figure aisément la sensation que devait produire l'exposition franche et mesurée, la diction rapide et nerveuse, la science étendue et claire de Lessing et de l'anonyme dans les débats qui, avant eux, n'avaient été agités que dans la terminologie obscure et inintelligible des scolastiques, ou dans de futiles diatribes sorties du sein de l'ignorance et d'un immoral scepticisme.

Les théologiens, stupéfaits d'une controverse dont on n'avait pas encore eu d'exemple, se disposèrent à répondre; mais au moment même où ils étaient occupés à préparer leurs moyens de défense, Lessing fit paraître un nouveau *Fragment sur le plan de Jésus et de ses disciples*. Comme cet opuscule était consacré à la preuve que Jésus avait eu l'intention de fonder une religion morale, et non une institution destinée à transmettre des mystères contraires à la raison; comme l'autorité des miracles y était envisagée sous un point de vue indépendant de la vérité religieuse en elle-même, toutes les facultés de théologie de l'Allemagne se déchaînèrent contre Lessing. Plus de cinquante ouvrages, brochures, articles de journaux et programmes universitaires sur les Fragmens, inondèrent les librairies en peu de mois, et ce fut à qui réussirait à écraser le pauvre bibliothécaire de Wolfen-

buttel. Parmi ses adversaires il y en eut de très-savans et d'une grande célébrité ; mais ce ne furent pas ceux qui voulurent entraver la marche de la philosophie. Dœderlein, Less, Semmler, Henke, à qui leur position imposait l'obligation de descendre dans l'arène avec Lessing, sentirent plus d'une fois l'insuffisance de quelques-unes de leurs inductions, et furent à leur insçu conduits à distinguer entre l'essence et la forme du christianisme; distinction à laquelle aucun théologien de nos jours ne saurait échapper, sous peine de compromettre l'origine divine de la religion chrétienne. Les sciences sacrées profitèrent de la polémique engagée sur des objets d'une pareille importance. Dix ans plus tard on enseignait dans les facultés de théologie que les saintes écritures devaient être interprêtées d'après les mêmes principes que les auteurs profanes ; on étudiait avec persévérance les langues et les mœurs de l'Orient; on convenait de la nécessité de mettre les articles de croyance en harmonie avec les besoins imprescriptibles de la raison et du cœur ; on ne se dissimulait plus les difficultés historiques de bien des traditions, dont il était devenu impossible de démontrer sans réplique la certitude littérale, quoiqu'on dût également craindre d'en suspecter l'authenticité. On professait surtout cet axiome de la foi rationnelle, que l'idée de la perfection divine, réfléchie dans toute sa pureté par la conscience, devait être le principe régulateur de tout système dogmatique du protestantisme. L'existence dans le christianisme d'un élément religieux, éternel, spirituel, applicable dans son universalité à toutes les intelligences, fut proclamée de part et d'autre à la suite de la controverse critique suscitée par Lessing. Mais en même temps les Dœderlein, les Semmler, les Sintenis, les Zollikofer et tant d'autres qui furent l'ornement des institutions religieuses et des établissemens d'instruction publique du dix-huitième siècle, ne balancèrent pas à déclarer franchement que les doctrines im-

cette nature. Il s'était même donné la peine de
et de les présenter avec son talent original
nement plus logique et plus serré. Il espéra
de toute responsabilité personnelle,
vérité se plaisait dans ce rapprochem
opinions contraires, défendues avec
lectique et toutes les armes d'u
proche avec raison aux philoso
pédistes français d'avoir gât
sarcasme sur les graves in
frivolement des points d
mis de penser différe
pable de tourner en
sation que devait
la diction rapid ... ainsi que
de Lessing et ... accueillies dans ses
n'avaient ét ... besoin sincère qui le
intelligibl ... dans la grave question qui avait
ties du ... de ses profondes méditations. Si tous

Le ... restés incomplets, ils n'en sont pas moins
n'a ... age précieux que les générations suivantes ont
r ... grandi au-delà de son attente. Son petit *Essai sur l'éducation du genre humain*, qui est le moins incomplet de ses écrits nés de la lutte entre les Fragmens et la foi traditionnelle, et dans lequel il consigna ses opinions personnelles sur la révélation considérée comme un moyen providentiel de perfectionnement de l'homme social, n'est plus sans doute à la hauteur des progrès que la philosophie de l'histoire sainte a faits en Allemagne après les lumineuses compositions sur le même objet par Herder[1], Niemeyer[2] et Carus[3]. Cependant le travail de Lessing, peu remarquable

1 *Ælteste Urkunde, etc.* : Le plus ancien document de l'histoire du genre humain. — *Vom Geist der hebräischen Poesie* : Esprit de la poésie des Hébreux. — 2 *Charakteristik, etc.* : Caractéristique de la Bible.

3 *Psychologie der Hebräer* : Psychologie des Hébreux.

ne, signale sans contredit le point de départ du
ui a puissamment contribué en Allemagne à
plus rationnelle et la philosophie plus reli-

éditeur des Fragmens à l'égard de ses
t digne d'un homme qui ne cherche
té. Il resta plein de déférence pour
l ne ménagea point les zélateurs
la discussion, se répandirent
a pureté de ses intentions.
endiquant pour le clergé
ses, défenseur acharné
ne laissait échapper
avait intrigué pour lui ôter
censure; il appelait sur lui les
unication auprès des chefs ecclésiastiques
unswick, et ne cessait de trahir son ignorance
auvaise foi dans les articles qu'il insérait dans une obscure feuille périodique, pour calomnier Lessing sous prétexte de sauver l'intérêt de la religion. A ces méchantes sorties du prêtre hambourgeois, Lessing opposa constamment une polémique pétillante d'esprit et d'une ironique bonhomie. Après quelques réponses qui n'avaient fait qu'exciter davantage la bile du théologien, il se mit à publier une petite feuille hebdomadaire, intitulée *Anti-Gœtze*, dont il donna onze livraisons. L'érudition facile, relevée par les plus piquantes saillies, dont chaque page de cette production éphémère est parsemée, imposa silence à l'irascible pasteur de la cathédrale de Hambourg. Pour donner à nos lecteurs une idée de la manière gracieuse et réfléchie dont Lessing sut manier les armes de la polémique dans cette affaire, nous traduisons l'apologue suivant qu'il adressa à son antagoniste en 1778 :

rsaires il y en eut de très-savans et
is ce ne furent pas ceux qui
la philosophie. Doederlein,
tion imposait l'obli-
ing, se mirent
leurs in-

Le palais du prince.

« Un roi sage et généreux avait un palais d'une énorme dimension et d'une structure toute particulière. Le fondateur de la dynastie l'avait fait construire aussi spacieux, afin d'y loger toutes les personnes qui devaient faire partie de son conseil et le seconder dans son administration. Le style de l'édifice était un peu singulier, et ne répondait aucunement aux lois ordinaires de l'architecture. Du reste, il était commodément distribué et offrait un coup d'œil fort imposant par sa grandeur majestueuse et la simplicité de l'ensemble. Les années n'en avaient pu ébranler les fondemens, et, malgré sa longue durée, aucune de ses parties n'avait encore eu besoin d'être restaurée.

« Les connaisseurs blâmaient la façade, que déparait à leurs yeux l'inégalité des vitraux ronds et carrés de différente grandeur. Ils riaient entre eux de la multitude de portes, qui de tous côtés conduisaient dans l'intérieur du palais. Ils s'étonnaient de la clarté qui régnait dans les appartemens, dont plusieurs paraissaient manquer de fenêtres : il était rare qu'on s'aperçût que les plus belles salles recevaient le jour d'en haut.

« Les uns auraient préféré que chaque face de l'édifice eût un seul grand portail, ne tenant aucun compte de l'agrément qu'il y avait pour les divers fonctionnaires d'arriver par la voie la plus courte à la section de leurs affaires. D'autres accusaient le mauvais goût de l'architecte dans l'arrangement des localités intérieures, sans les avoir vues que très-rapidement. Toutefois les opinions variaient sur le plan qu'il aurait fallu exécuter dans le principe.

« Plusieurs de ces prétendus connaisseurs s'imaginaient que rien n'était plus facile que de s'accorder en consultant les vieux parchemins renfermant les esquisses de l'ingénieur qui avait dirigé la construction. Mais quand on les

avait bien examinés, la dispute n'en devenait que plus opiniâtre; car au bas de chaque croquis se trouvaient des signes et des mots que l'ingénieur avait mis pour servir d'explication à son dessin. Or, les mots étaient empruntés à une langue que personne ne connaissait plus, et les signes étaient entièrement indéchiffrables.

« Dès-lors chacun crut pouvoir interpréter les uns et les autres comme bon lui semblait. On fit à loisir des plans nouveaux, que l'on donna pour l'exacte copie de l'original. On s'exalta pour des hypothèses au point qu'on jura qu'elles énonçaient le véritable sens du maître, et qu'on força les autres, si on avait sur eux quelque pouvoir, d'affirmer par serment qu'il en était ainsi. Quelques hommes paisibles voulaient calmer les dissensions, qui gagnaient insensiblement ceux-là même qui entendaient le moins à l'état de la question. Ils disaient, par exemple : « que nous font vos « esquisses, à quoi mènent-elles? Ne savons-nous pas que « la plus haute sagesse réside dans ce palais? L'ordre, la « prospérité, des institutions paternelles émanent de ce « séjour d'un roi chéri. Laissons les disputes oiseuses. »

« Mais ces amis de la modération, qui pensaient que tous les partis avaient plus ou moins tort avec leurs bizarres théories d'architecture, furent décriés comme des gens qui voulaient mettre le feu au palais. Le prince, leur trouvant du talent et de la capacité, n'eut aucun égard aux calomnies des malveillans, et leur confia des emplois dans l'administration publique.

« Une nuit il arriva que le gardien du palais fit entendre les cris : « au feu! le palais brûle! »

« Tous les habitans de la royale demeure s'éveillent en sursaut et se lèvent à la hâte. Mais au lieu de voler au secours, ils vont chercher leurs plans de construction et finissent par se sauver. « Pourvu que nous conservions nos « dessins, disent-ils, peu importe que le palais s'écroule. »

« Dans les rues le tumulte fut à son comble. Dans des groupes réunis çà et là, l'un expliquait sur sa carte le point où le feu avait pris, l'autre indiquait sur la sienne l'endroit où il fallait placer les pompes, un autre encore combattait l'opinion du premier interlocuteur, et tout le monde de crier et d'argumenter, comme si on avait ignoré que pendant ce temps les flammes pouvaient réduire en cendres le plus important édifice du royaume.

« En effet, il serait tombé en ruines, si le feu y avait été; heureusement la sentinelle avait pris dans sa frayeur une lumière boréale pour un incendie. »

On supposait assez généralement en Allemagne que Lessing lui-même était l'auteur des Fragmens de l'anonyme. Tout le monde sait aujourd'hui qu'ils sont de Reimarus, professeur au gymnase de Hambourg, et connu par des ouvrages philosophiques justement estimés[1]. Il avait composé les Fragmens dans le seul but de s'instruire, et sans avoir l'intention de les faire imprimer. Quelques-uns de ses amis, auxquels il les avait communiqués, se permirent d'en prendre des copies, dont l'une tomba entre les mains de Lessing. Celui-ci les fit paraître après la mort de Reimarus, survenue en 1768, comme une relique, trouvée par hasard dans la bibliothèque de Wolfenbuttel.

Lessing, dénoncé à la cour comme un homme dangereux, fut assujetti à toutes les rigueurs d'une censure minutieuse, et reçut l'ordre formel de ne faire imprimer ses écrits que dans le duché de Brunswick. On conçoit qu'il ne tint aucun compte d'une injonction qui était contraire aux engagemens contractés lors de son entrée en fonctions. Ses réponses à Gœtze trouvèrent dans les ateliers de Berlin l'accueil qu'on leur aurait refusé à Wolfenbuttel ou à Brunswick. Le vieux

1 Ce fait fut authentiquement constaté en 1827 par le professeur Gurlitt à Hambourg. Voyez *Intelligenzblatt der Leipziger Litteraturzeitung*, année 1827, n.° 55. R.

duc, irrité de cette résistance, fut plus d'une fois sur le point de le destituer; mais le prince héréditaire ne cessait de lui donner des preuves sincères de son estime, et le protégeait contre la colère de son père et contre les intrigues de ses conseillers.

A cette époque les études de Lessing avaient pris une direction toute philosophique. Toutes ses méditations devenaient en quelque sorte des résumés psychologiques sur les questions les plus élevées de la morale et de la religion. Ses *Dialogues sur le secret des loges maçonniques* se font essentiellement remarquer par la hardiesse et la clarté d'une spéculation, dont le développement rapide et entraînant rappelle parfois le genre d'enseignement employé dans les dialogues de Platon. Cet opuscule, qui renferme des considérations sur les rapports de la morale religieuse et des institutions philanthropiques avec les fins réelles et durables de toute bonne organisation sociale, est bien plus intéressant que le titre ne le fait présumer.

Le plus beau travail de Lessing, celui qui couronna son activité littéraire, et qu'il composa pendant son orageuse polémique avec les ennemis des Fragmens, c'est sans contredit *Nathan le sage.* Ce drame philosophique peut être comparé au chant du cygne. Ce que Lessing écrivit après ce morceau sublime de la plus pure éloquence et de la plus haute philosophie, sous des formes néanmoins simples et populaires, mérite à peine d'être cité. Dans *Nathan le sage* il révèle aux admirateurs de son génie le mot de l'énigme de sa vie intérieure. Il y fait à son public toute sa profession de foi religieuse, sans aucune restriction. Cet ouvrage n'est pas inconnu en France; Chénier en a donné une imitation digne de l'original [1]; l'apologue des trois Bagues, emprunté par Lessing au *Decamerone* de Boccace [2], est sur-

1 Voyez Théâtre posthume de Chénier; t. III.
2 Journée première, troisième Nouvelle.

tout parfaitement rendu par le traducteur français[1]. Mais ce qu'il n'a pas su comprendre malgré son talent et sa connaissance de la langue allemande, c'est l'accord des opinions professées par Nathan avec les lois souveraines de l'intelligence. Le drame de Lessing est loin d'être une conception purement littéraire; pour en comprendre toute la portée, il faut nécessairement connaître les diverses phases de la science théologique protestante, combinée avec le mouvement continuel de la philosophie en Allemagne. Lessing nous dépeint Nathan comme le type d'un sage éminemment religieux qui, à force d'analyses rationnelles, est parvenu à dépouiller, pour l'abstraction seulement, les croyances positives des enveloppes traditionnelles, qui servent à les manifester et à les propager dans le temps; Chénier, au contraire, nous le représente comme un théophilanthrope de la république. La pièce de Chénier peut être jouée sur tous les théâtres, celle de Lessing ne le pourrait guères; la majeure partie du public serait incapable d'en apprécier l'idée fondamentale et la tendance dictée par le plus noble enthousiasme de la raison. Lessing dit, en parlant de Nathan: « Je ne connais pas de ville en Allemagne, où il soit actuellement possible d'obtenir pour mon drame l'honneur de la représentation; mais mille fois heureuse la cité qui le verra jouer pour la première fois! »

Rien ne prouve mieux la distance qui séparait en 1780 la masse du public soi-disant lettré de l'auteur de *Nathan le sage*, que le bruit absurde qu'on faisait courir que Lessing avait reçu de la corporation des juifs à Vienne une somme de mille ducats, en récompense du beau caractère qu'il avait prêté au juif Nathan. Quelques fanatiques regardèrent cette pièce comme une apologie de l'incrédulité, d'autres comme un commentaire de cet axiome banal des têtes superficielles, que toutes les religions étaient également bonnes ou, ce qui

1 Chénier, *l. c.*, p. 256.

revient peut-être au même, qu'elles étaient toutes également mauvaises. Lessing, qui n'ignorait pas tous ces faux jugemens, et à qui des hommes puissans témoignaient plus ou moins de mécontentement de toutes celles de ses productions qui avaient quelque rapport avec la controverse théologique, Lessing fit des démarches réitérées à Vienne, à Dresde, à Mannheim, pour entrer dans une sphère d'activité plus indépendante. On lui fit des promesses partout, mais elles n'aboutirent qu'à le dégoûter de toute tentative ultérieure de consacrer ses veilles aux progrès des lettres. L'électeur du Palatinat, qui l'avait engagé à venir à Mannheim en qualité de directeur de l'académie des sciences, lui fit, après son arrivée à Mannheim, des conditions si mesquines, que Lessing n'eut rien de plus pressé que de revenir à Wolfenbuttel. Non-seulement il ne fut pas défrayé de ce voyage, mais on poussa l'insulte jusqu'à lui faire remettre trente médailles en cuivre qu'on faisait passer pour des antiques, comme un dédommagement de la peine qu'il avait eue de se déplacer.

Après la mort du duc de Brunswick la position de Lessing changea sensiblement. Son auguste ami et protecteur le prince héréditaire, ayant pris les rênes du gouvernement, lui donna des témoignages non équivoques de sa confiance et de son désir de le voir continuer ses services à la bibliothèque. Touché des procédés de son nouveau souverain, Lessing ne pensa plus à quitter un poste que l'affection du prince venait de lui rendre plus cher que jamais. Mais bientôt des malheurs domestiques et des souffrances physiques dont il se ressentait depuis long-temps, menacèrent de mettre un terme prématuré à sa courte et laborieuse carrière. Dès les premières années de son séjour à Wolfenbuttel il avait épousé une jeune veuve, mère de plusieurs enfans, dont il avait fait la connaissance à Vienne. Cette union si heureuse pour Lessing n'eut que quinze mois de durée; il eut la douleur de perdre sa femme à la suite de ses couches, pendant

lesquelles succomba aussi l'enfant unique de Lessing, objet de ses plus douces espérances. L'isolement où il se vit réduit par ce fatal événement, les chagrins qu'il éprouva dans ses relations officielles avec l'ancienne cour, les perfides manœuvres de ses ennemis, ébranlèrent sa constitution vigoureuse. Un asthme, dont il avait déjà éprouvé de nombreuses atteintes, dégénéra subitement en maladie mortelle. Quelques amis assistèrent à ses derniers momens, et lui prodiguèrent tous les secours d'un dévouement sincère. Lessing mourut le 15 Février 1781, à l'âge de cinquante-deux ans.

La vie de cet homme extraordinaire n'a rien de remarquable en elle-même. Simple et uniforme, elle n'offre pas au lecteur de ces incidens inattendus, de ces catastrophes violentes, de ces anecdotes curieuses, de ces diversions continuelles, qui impriment souvent aux biographies un caractère tout romantique. L'intérêt qui s'attache au nom de Lessing est un intérêt essentiellement moral et scientifique. Écrivain pur et élégant, critique profond et impartial, philosophe éclectique dans toute l'acception du mot, penseur infatigable et religieux, admirateur réfléchi des beautés de la nature et de l'art, il a saisi les rapports les plus intimes de l'ame humaine avec le monde extérieur où elle est appelée à se développer, et avec l'univers intellectuel d'où elle tient son origine mystérieuse. L'action de son génie sur le mouvement progressif en Allemagne de tous les genres de littérature, sera indestructible. Lessing n'appartient pas à l'Allemagne seule; ses idées sont du domaine de l'humanité entière. Ses travaux n'auront atteint leur but qu'au moment où ils seront devenus la propriété de tous les peuples civilisés.

R.

Les Œuvres complètes de Lessing se composent de trente volumes in-8.°, publiés à Berlin 1771 — 1795.

On peut consulter sur sa vie et ses écrits : *Lessings*

Leben, etc. : Biographie et Œuvres posthumes de Lessing, par son frère Charles-Gotthelf Lessing; Berlin, 1793—95, trois volumes in-8.° — *Lessings Leben, etc.* : Biographie et Caractère de Lessing, considéré comme poète et littérateur, par Schink; Berlin, 1825, in-8.° — *Lessings Gedanken, etc.* : Pensées et opinions de Lessing, extraites et déveplopées de ses écrits par Fréderic Schlegel; Leipzic, 1804, trois volumes in-8.° — *Ueber Lessing, etc.* : Essai sur Lessing, inséré dans les *Caractéristiques et Critiques* par Fréderic Schlegel, premier volume; Kœnigsberg, 1801.

Aperçu des principaux ouvrages publiés par Lessing, par ordre chronologique.

1747 *Ermunterungen.* Journal hebdomadaire de Hambourg, où parurent ses premières chansons et épigrammes, et sa comédie : Damon ou la véritable amitié.

1748 *Der junge Gelehrte :* Le jeune Savant, comédie en trois actes. — *Der Misogyn :* L'ennemi des femmes, comédie en un acte.

1749 *Die alte Jungfer :* La vieille fille, comédie en trois actes. — *Die Juden :* Les Juifs, comédie. — *Der Freigeist :* L'esprit fort, comédie en cinq actes.

1750 *Beiträge, etc. :* Fragmens pour servir à l'histoire et au perfectionnement de la scène. — *Der Schatz :* Le trésor, épisode comique.

1751 *Kleinigkeiten :* Bagatelles poétiques.

1752 *Prüfung der Köpfe, etc. :* Traduction de l'ouvrage espagnol de Huarte sur l'aptitude des intelligences aux études. — *Marigny, Geschichte, etc. :* Traduction du premier volume de l'histoire des Arabes par Marigny.

1753 — 1755 Recueil de ses écrits divers en six volumes; dans le sixième volume se trouve la tragédie : Miss Sara Sampson.

1754 *C. Mylius vermischte Schriften, etc. :* Mélanges littéraires par Mylius, précédés d'une préface historique et critique par Lessing. — *Theatralische Bibliothek :* Bibliothèque théâtrale, quatre volumes.

1755 *Pope ein Methaphysiker :* Sur la méthaphysique de Pope. Cet essai fut publié de concert avec Mendelssohn.

1756 Traduction de la morale philosophique de Hutchson, deux volumes.

1757 Articles insérés dans la Bibliothèque des belles-lettres.

1759 Traduction des fables de Richardson. — *Vorrede, etc.:* Préface pour servir d'introduction à une traduction en prose des tragédies de Thomson. — *Fabeln, etc.:* Fables, suivies de considérations sur ce genre de poésie. — *Logau, Sinngedichte :* Épigrammes de Logau, publiées par Lessing et Rammler. — *Briefe, die neueste, etc. :* Lettres sur la littérature du jour. — Philotas, tragédie en un acte.

1760 Théâtre de Diderot, traduit en allemand; deux volumes.

1765 Plusieurs articles de critique, insérés dans la Bibliothèque universelle allemande.

1766 *Laocoon, etc.:* Laocoon, ou Essai sur les rapports de la poésie avec la peinture.

1767 *Minna von Barnhelm:* Minna de Barnhelm, ou la fortune du soldat. Cette pièce fut composée en 1763. — *Hamburgische Dramaturgie :* Dramaturgie à l'usage du théâtre de Hambourg; deux volumes.

1768 *Antiquarische Briefe :* Lettres sur les antiquités, adressées au professeur Klotz; deux volumes.

1769 *Wie die Alten, etc.*: Sur l'image de la mort chez les anciens.

1770 *Berengarius Turonensis :* Bérenger de Tours, ou Annonce d'un manuscrit important et inconnu jusqu'ici, découvert dans la bibliothèque de Wolfenbüttel.

1771 *Scultetus Gedichte :* Poésies de Scultetus, précédées de deux lettres critiques concernant ce poète. — *Vermischte Schriften :* Mélanges poétiques.

1772 Emilia Galotti, tragédie en cinq actes.

1773 *Zur Geschichte, etc. :* Notices pour servir à l'histoire littéraire, puisées dans la bibliothèque de Wolfenbuttel. Il en a successivement paru six volumes. Les Fragmens de l'anonyme y sont insérés.

1774 *Vom Alter, etc. :* De l'origine de la peinture à l'huile, d'après les renseignemens de l'archevêque Théophylacte.

1776 *Philosophische Aufsätze, etc. :* Réflexions philosophiques, par Ch. W. Jerusalem, revues et enrichies de notes par Lessing.

1777 *Das Testament Johannis :* Le Testament de S. Jean.

1778 Écrits polémiques sur les Fragmens. — *Anti-Gœtze*, onze livraisons. — *Ernst und Falk, etc. :* Dialogues maçonniques.

1779 *Von dem Zweck, etc. :* Sur le but de Jésus-Christ et de ses disciples. — *Ueber die Erziehung, etc. :* Considérations sur l'éducation du genre humain. — *Nathan der Weise :* Nathan le sage, drame philosophique. — Mélanges philosophiques, dramatiques, théologiques, etc., publiés après sa mort.

Législation criminelle.



« Les connaissances que l'on a acquises dans quelque pays, et que l'on acquerra dans d'autres sur les règles les plus sûres que l'on puisse tenir dans les jugemens criminels, intéressent le genre humain plus qu'aucune chose qu'il y ait au monde. » MONTESQUIEU.

L'INSTRUCTION CRIMINELLE ALLEMANDE,

PAR LE DOCTEUR J. C. A. MITTERMAIER [1],

Conseiller intime du grand-duc de Bade, et professeur à Heidelberg.

(Premier article.)

M. Mittermaier est un des criminalistes les plus distingués de l'Allemagne à une époque où le Droit criminel est devenu, dans ce pays, l'objet des investigations et des méditations des politiques et des jurisconsultes les plus savans et les plus éclairés. La *Nouvelle Revue germanique* a déjà eu occasion de parler des travaux de ces hommes remarquables, mais sous le rapport du Droit pénal proprement dit. Dans l'ouvrage de M. Mittermaier il s'agit de la procédure criminelle; il y développe les principes et les règles suivant lesquels les délinquans sont poursuivis, convaincus, jugés et punis. Dans un court avant-propos l'auteur fait connaître le but qu'il s'est proposé, savoir: de présenter la théorie de l'instruction criminelle, en faisant usage à la fois des éclaircissemens historiques qu'offre l'étude des sources d'où est émanée cette procédure, et des lumières que procure la pratique de la jurisprudence. A cet effet il est non-seulement remonté dans les âges précédens de la procédure alle-

1 *Das deutsche Strafverfahren.* Deux volumes; Heidelberg, 1827.

mande, mais il a encore scruté la procédure anglaise et la procédure française, qui, ayant eu la même origine que celle de sa nation, en diffèrent si fort aujourd'hui, quoiqu'elles ne se ressemblent point entre elles. On voit que la méthode de l'auteur est celle qu'on appelle *historique*, d'où il ne résulte cependant pas qu'il soit de l'école connue sous ce nom en Allemagne; car, bien loin d'être ennemi de la *codification*, il en est au contraire un zélé partisan. Il expose, d'après un plan logiquement ordonné, la théorie de l'instruction criminelle, en donnant à l'occasion de chaque point de sa doctrine l'aperçu historique de son développement en Allemagne, en France et en Angleterre. Cette théorie, qui se divise en dix parties, ayant pour objet: 1.° le principe fondamental de la procédure criminelle et ses principales conséquences immédiates; 2.° l'organisation judiciaire en matière criminelle et les différens *fors* en cette matière; 3.° l'instruction criminelle en général et les moyens du juge pour procéder; 4.° l'investigation des faits dans l'instruction criminelle et la certitude de ces faits; 5.° la marche du procès criminel, chapitre qui se subdivise en deux, ayant pour objet: *a.* l'instruction préalable, *b.* l'instruction principale; 6.° le jugement et l'appréciation des preuves qu'il exige, objet qui comprend: *a.* la théorie de la preuve, *b.* la théorie de la formation du jugement; 7.° l'autorité du prince sur le jugement et celle des tribunaux supérieurs; 8.° l'exécution des jugemens; 9.° certaines procédures particulières; 10.° la procédure par accusation, cette théorie, disons-nous, n'est pas proprement une théorie du Droit positif, et elle ne tire pas exclusivement d'une législation criminelle donnée les propositions qu'elle présente, mais elle en tire aussi de la Philosophie du Droit et de la Politique, de sorte que la méthode de l'auteur participe en même temps des différentes méthodes usitées en Allemagne dans le développement des diverses parties de la science du Droit. Nous aurons occa-

sion plus tard de faire quelques observations relatives à cette combinaison scientifique. D'un autre côté, l'instruction criminelle allemande que retrace l'auteur n'est pas proprement et ne pouvait point être un ensemble de principes et de règles fondés sur les prescriptions d'une législation positive; car l'Allemagne n'a pas plus une loi d'instruction criminelle commune, qu'elle n'a un gouvernement commun: la *Caroline*, que l'on pouvait autrefois regarder comme loi commune, a perdu ce caractère par l'introduction de nouveaux Codes criminels dans les États les plus considérables de l'Allemagne, tels que l'Autriche, la Prusse, la Bavière. M. Mittermaier n'a pas reculé devant cette difficulté et a présenté une théorie générale de la procédure criminelle allemande, fondée sur les principes d'une saine philosophie, combinée ou plutôt comparée avec les lois positives des différens États germaniques; et comme dans les provinces rhénanes détachées de la France et réunies de nouveau à l'Allemagne, les Codes criminels français ont été maintenus, on voit parmi ces lois positives figurer aussi notre Code d'instruction criminelle.

Un lecteur français est d'abord grandement surpris de cette méthode, et il conçoit avec peine comment on a pu réunir dans un seul cadre et placer sous un seul point de vue des lois dont les unes admettent la libre défense, le jury, l'examen public, et dont les autres refusent la défense[1], admettent la torture[2], prescrivent l'instruction et le jugement secrets, dont quelques-unes, enfin, présentent un mélange de dispositions à la fois libérales et tyranniques. Toutefois, lorsqu'on réfléchit que dans un système d'instruction criminelle d'où le jury est banni (et il l'est de toutes les législations de l'Allemagne au-delà du Rhin), la théorie des preuves, celle de l'imputation, etc., occupent nécessairement une place

1 Telle est la loi criminelle en Autriche.
2 Telle est la législation badoise.

très-étendue, et que les écrivains allemands exercent une grande influence sur les tribunaux, qui sont dans l'usage d'alléguer dans leurs jugemens les plus distingués d'entre eux comme des autorités, on finit par trouver la méthode dont nous parlons moins bizarre, et même on se réconcilie avec elle. De ce que nous venons de dire de l'esprit des diverses lois criminelles d'Allemagne, on ne doit pas conclure que la justice criminelle y soit en général dure et barbare. De même qu'en France le Droit romain a été introduit par l'accord tacite des jurisconsultes qui l'avaient étudié en Italie, et qui, soit comme assesseurs dans les tribunaux du roi et des barons, soit comme avocats, se faisaient à eux-mêmes un devoir d'appliquer la législation de Justinien; de même en Allemagne les vues de philosophie et d'humanité qui se répandent par les leçons des professeurs et les écrits des auteurs envahissent constamment, si l'on peut s'exprimer ainsi, les tribunaux de ce pays, où même les Facultés de Droit forment ordinairement des tribunaux jugeant souverainement les procès criminels ou civils qui leur sont fréquemment renvoyés de toutes les provinces, et où les juges sont exclusivement pris parmi les élèves que ces Facultés ont formés.

Il en est résulté qu'en général l'administration de la justice criminelle en Allemagne est douce et humaine, et peut-être est-on autorisé à dire qu'à l'égard des grands crimes elle l'est trop. En effet, cet excès de la tendance vers l'amélioration de toutes choses, lequel dégénère facilement en une espèce de manie, rejetant tout ce qui est, pour mettre à sa place les résultats de recherches précipitées et de méditations souvent peu mûres, joint au scepticisme philosophique et moral qui en est la suite, s'est aussi manifesté dans la classe des criminalistes, et produit tous les jours des vues (*Ansichten*) nouvelles, qui, prônées par les partisans de leurs auteurs, passent bientôt dans la pratique pour faire

ensuite place à d'autres également remplacées en peu de temps. Ajoutez à cela que la civilisation a sensiblement adouci les mœurs dans toutes les classes de la nation allemande, et que le manque d'institutions politiques ne permet pas que les caractères prennent une trempe mâle et forte, et il sera facile de concevoir cette indulgence qui se manifeste dans l'appréciation des crimes. On est étonné, en parcourant les nombreux recueils de causes criminelles qui se publient en Allemagne[1], de la facilité avec laquelle des crimes atroces sont excusés sous prétexte de monomanie, de passion excessive, d'ivresse, sans parler de ceux qui échappent à la punition par le motif que le juge n'a pas trouvé dans l'instruction les preuves nécessaires pour pouvoir, d'après la théorie de la preuve matérielle généralement exigée par les lois allemandes, déclarer l'accusé convaincu du crime qui lui est imputé. Cet état de choses ne tourne cependant pas au profit de la liberté individuelle; car les condamnations de police simple et correctionnelle sont d'autant plus fréquentes qu'elles intéressent moins directement le public *cultivé* du pays, et que les juges inférieurs, surtout ceux des campagnes, ne sont que trop portés à user de leur pouvoir dans toute son étendue. Singulier phénomène! Le peuple allemand est celui chez lequel il y a le plus d'instruction et où l'instruction est le plus généralement répandue, et cependant il existe encore dans les rapports des classes inférieures avec les autorités une âpreté, une dureté inconnues en Angleterre et en France. L'emprisonnement, la bastonnade, sont ordonnés très-légèrement par le juge inférieur, et ces condamnations de police n'inspirent aucune répugnance à la grande masse de la nation : ni aux classes inférieures, qui y sont accoutumées comme victimes, ni aux

1 M. Mittermaier en publie un lui-même (Nouvelles Archives du Droit criminel), en société avec MM. Konopak, de Jéna, et Rosshirt, de Heidelberg. Ce journal est rempli d'excellens traités particuliers sur les points les plus intéressans du Droit criminel.

classes supérieures, qui y voient une marque de distinction en leur faveur. Car chez une nation où la noblesse, quelque tombée qu'elle soit, forme encore une caste à part, à laquelle tâchent de se rallier, malgré l'indifférence théorique qu'elles affichent, les classes des lettrés, des employés, des riches commerçans et manufacturiers, ceux parmi les plébéiens qui par leur position seraient capables de parler en faveur de l'égalité et de la justice, sont ordinairement trop engagés dans cette tendance qui fait, comme l'a dit Jean-Paul, que dans les mouvemens ascendans de la société germanique chacun préfère de regarder le . . . . . de son prédécesseur plutôt que la face de celui qui le suit, pour qu'ils veuillent avoir l'air de renoncer à leurs avantages sociaux[1]. Si l'on ajoute à cela que la justice inférieure est encore presque partout en Allemagne la propriété des seigneurs, et qu'après la noblesse les employés du gouvernement ou *serviteurs* de l'État (*Staatsdiener*) sont ce qu'il y a de plus considéré, on concevra qu'une grande disparité doit exister dans les mœurs publiques allemandes. C'est à cette disparité qu'il faut par exemple rapporter l'état de dégradation dans lequel se trouve la profession d'avocat, si on la compare avec ce qu'elle est en France, en Angleterre et même en Italie. En Allemagne on regarde le service de l'État (qui là s'identifie avec celui du prince) comme la plus distinguée des professions, et lorsqu'un avocat reçoit une nomination pour une place quelconque dans l'administration ou dans l'ordre judiciaire, on considère cela comme un avancement important. Aussi les avocats en Allemagne et dans les plus grandes villes de ce pays, sont-ils regardés comme des officiers de justice inférieurs, et leur ordre ne jouit-il d'aucune considération. Vainement des hommes distingués par leur savoir

1 Il y a sans doute eu des hommes distingués qui ont élevé la voix en faveur des classes inférieures; mais leurs efforts ont échoué contre des préjugés trop invétérés pour céder facilement à la raison.

et leur patriotisme ont-ils élevé leur voix contre cette manière de voir [1]; elle tient aux mœurs de la nation, arrêtées dans leur développement par le manque d'institutions politiques.[2]

Pour revenir à l'ouvrage de M. Mittermaier, tâchons de présenter brièvement les principales idées de *philosophie de Droit criminel* qui s'y trouvent; nos lecteurs excuseront l'aridité du sujet en faveur de son importance.

Selon l'auteur, le principe fondamental de la procédure criminelle n'est point un principe simple, mais un principe combiné, et cette combinaison est le produit de la nécessité dans laquelle se trouve la société de rechercher celui qui s'est rendu coupable d'un crime, et du juste droit de chaque citoyen de n'être l'objet d'une telle recherche qu'autant qu'il y a de la probabilité dans la suspicion, et de ne pouvoir être frappé par la peine légale, qu'autant que la conviction de sa culpabilité est acquise judiciairement. Il faut donc que la procédure criminelle soit organisée de manière à ce qu'elle fasse sûrement découvrir et punir le coupable, sans que l'innocent soit lésé, ni que l'individu recherché souffre d'autres inconvéniens que ceux auxquels le but de la loi de procédure criminelle exige impérieusement de le soumettre. Quant à ces inconvéniens, leur poids éventuel est, pour chaque citoyen, même pour l'homme innocent, une charge

1 L'auteur de l'ouvrage qui fait l'objet du présent article est du nombre de ces hommes.

2 Les constitutions représentatives de l'Allemagne ne sont que des jeux d'esprit sans vigueur et sans influence; qu'est-ce, par exemple, que l'inamovibilité des juges en Bavière, qui consiste dans le droit du juge de ne pouvoir être privé de sa place par le gouvernement qu'au moyen d'une pension de retraite égale à son traitement? Ainsi le ministère peut se débarrasser de juges incommodes en grevant le trésor public en proportion des destitutions prononcées par lui. La Bavière est le plus considérable des États de l'Allemagne qui ajent une constitution représentative; dans les autres leur peu d'étendue même est un obstacle à l'action d'unc semblable institution. Ce n'est pas à dire pourtant que ces États soient gouvernés tyranniquement; il y en a même qui le sont d'une manière vraiment paternelle, tels sont plusieurs des principautés saxonnes, notamment le grand-duché de Weimar.

publique qu'il supporte en compensation de la sûreté que lui procure la société. Il suit de là que le réglement de la procédure criminelle est intimement lié avec la liberté et avec l'organisation politiques, et il doit être différent selon que les droits publics du peuple sont plus ou moins étendus.

Ces principes sont sages, et tout homme pénétré à la fois de l'importance de la répression des crimes et de la dignité de la nature humaine, les avouera. Nous ferons seulement observer que la société elle-même est intéressée à ce que la peine ne frappe que le coupable, puisque l'infliction inconsidérée des peines aurait pour effet de contrarier le but même de la loi pénale. Cette loi, devant assurer la société et ses membres contre les attaques dangereuses des malveillans au dedans, par la menace qu'elle fait d'une peine à infliger au coupable, n'atteindrait plus son but, si après chaque crime commis, chacun dans l'État, coupable ou non, se voyait également menacé d'être atteint de cette peine; bientôt, le danger étant le même, le grand nombre de ceux que la crainte du châtiment est seule capable de retenir, ne trouveraient plus dans cette crainte de motif suffisant pour s'abstenir de mal-faire, puisqu'étant également menacés tout en s'abstenant, l'avantage ou la satisfaction momentanée que leur procurera tel délit les décidera à le commettre. On peut en effet se figurer trois systèmes différens, d'après lesquels l'application de la loi pénale peut être faite par le gouvernement. Dans le premier, c'est arbitrairement, despotiquement et comme *ab irato*, que se fait cette application, de sorte que, comme dit Montesquieu : « La manière de finir est indifférente, pourvu qu'on finisse. » Cette procédure criminelle ne mérite guère le nom de procédure, et là où elle est suivie, la loi pénale aussi est arbitraire, c'est-à-dire que les peines le sont; c'est tout au plus si le législateur s'est occupé à incriminer telle ou telle action. Il est vrai que, dans les législations les plus modérées, il y a des dispositions qui rentrent dans le

système despotique : telles sont toutes celles qui établissent des présomptions légales de crime ou de culpabilité, c'est-à-dire, où la loi fait elle-même résulter de tel fait le fait du crime ou de la culpabilité comme une conséquence forcée, excluant toute preuve contraire; il faut ranger chez nous dans la classe de ces dispositions plusieurs articles du code militaire de l'an V [1], et l'article 14 de l'arrêté consulaire du 16 Frimaire XI, long-temps appliqué comme loi par les tribunaux. Les délits appelés fiscaux et ceux de police simple peuvent aussi être rapportés ici. Dans le second système, la justice et la liberté civile sont respectées; la peine, dans le vœu de la loi, ne frappe que le coupable; mais la conviction de l'accusé dépend des agens du gouvernement, à la conscience desquels celui-ci abandonne la poursuite et le jugement. Le troisième système est celui où les agens du gouvernement ne sont point les juges de l'accusé, mais où le peuple, soit en corps, soit par des délégués, rend le jugement sous le rapport à la fois du fait et du droit, ou seulement sous le rapport du fait. Nous verrons plus loin auxquels de ces deux derniers systèmes l'auteur donne la préférence, car le lecteur aura déjà jugé d'avance que le système despotique ne saurait être celui d'un homme tel que M. Mittermaier, et d'un autre côté, il est possible que le dernier des trois systèmes ne convienne pas à tous les peuples, soit que telle nation ne soit pas faite pour un gouvernement libre, ou que le gouvernement établi chez elle soit un gouvernement purement monarchique.

Comme la connaissance des faits est d'un grand secours pour l'intelligence des sciences pratiques, il est curieux de lire l'aperçu historique que l'auteur a mis en tête de sa théorie et par forme d'introduction. Cet aperçu embrasse l'instruction criminelle des Romains, celle introduite par l'Église au moyen âge, et enfin la procédure germanique ancienne, laquelle fut

1 Art. 6 du titre I.er, art. 5 et 6 du titre VIII du Code militaire du 21 Brumaire an V.

aussi importée dans les Gaules et en Angleterre par les Francs et les Anglo-Saxons, et s'y maintint jusqu'à ce que le système féodal l'eut absorbée. En Allemagne, où ce système ne prédomina jamais dans les rapports publics et privés, comme cela eut lieu en France et en Angleterre, pays de conquête, l'on voit pendant un long temps, c'est-à-dire, depuis l'époque de l'invasion de l'empire romain par des peuples du Nord, jusques vers le quatorzième siècle, prévaloir le système démocratique, et le peuple dans ses assemblées exercer le droit de punir les malfaiteurs. Ce droit qui, dans les premiers temps, n'était mis en usage qu'à l'égard des crimes contre la communauté, les délits privés étant vengés par la partie lésée même ou réparés par une composition dont le taux était fixé par la coutume, s'exerça plus tard aussi contre les délits privés plus graves, tels qu'assassinat, vol avec violence. Bientôt les assemblées populaires étant devenues trop rares pour suffire au jugement de ces affaires de plus en plus nombreuses, elles finirent par être représentées pour l'administration de la justice par les échevins (*Schöpfe*, *Schöppe*, *Schöffe*), qui étaient les notables du canton. Charlemagne régularisa cette institution des échevins, qui, présidés par le comte du canton ou par l'envoyé du roi (*missus dominicus*), prononçaient sur le fait et sur le droit dans les affaires qu'il devenait impossible de porter aux assemblées du peuple de tout le comté (*Gau*); ces assemblées tombèrent peu à peu en désuétude, quoique des restes de cette institution se rencontrent encore au quinzième siècle dans différentes provinces de l'Allemagne (le pays de Nassau, de Wurtemberg), où ces tribunaux punissent les infractions de simple police. Quand les anciens comtes royaux eurent disparu devant le système féodal, qui déjà au dixième siècle se substitua peu à peu à l'ancien régime royal et démocratique, quoiqu'en Allemagne jamais il ne pénétrât dans les lois et les usages aussi profondément que dans d'autres pays, les échevins continuèrent de rendre la justice, qui resta

ainsi populaire et ne devint point féodale; le comte fut remplacé par un magistrat pour représenter le roi et connu sous différens noms, comme *juge du pays*, curateur (*Pfleger*, *Drost*); le principe que le magistrat public ne devait point juger, mais qu'il devait seulement présider au jugement, fut conservé.

Quant à la manière de procéder, l'on rencontre dans les premiers temps un usage auquel plusieurs auteurs ont attribué l'origine du jury, non point, à la vérité, du jury français actuel, mais du jury anglais, qui cependant à vrai dire a été cause de la création du premier. En effet lorsqu'on considère que le *voisinage* (*vicinity*) était l'une des conditions naturelles du jury anglais, depuis son origine jusqu'à nos jours, l'on est tenté de croire que cette institution anglaise n'est qu'un reste de l'ancienne institution de la preuve *par compurgateurs*, preuve que des auteurs français ont appelée la *preuve négative*. Elle consistait dans le droit qu'avait l'accusé de se purger par son serment, lorsque ce serment était appuyé sur celui d'un certain nombre d'hommes libres de la même communauté ou de la même famille, et qui étaient pour cette raison appelés *aides-jureurs* (*Eideshelfer*) ou, dans le latin du temps, *compurgatores*. Cette bizarre manière de se justifier ne peut s'expliquer que par une autre particularité des usages germaniques, c'est-à-dire celui, d'après lequel tous les membres de la communauté ou de la famille étaient civilement responsables du dommage causé à quelqu'un sur leur domaine par un inconnu. Lors donc que le fait du dommage ainsi causé était établi, et que l'accusé était acquitté sur son serment et sur celui de ses compurgateurs, ceux-ci indemnisaient ensemble la partie lésée. Si l'on ajoute à cette considération celle tirée des idées religieuses de ces peuples, qui étaient persuadés qu'un faux serment était puni par la divinité, sinon sur-le-champ, du moins infailliblement, la preuve négative perd cet aspect bizarre qu'elle offre au premier abord.

Nous eussions désiré que l'auteur eût fait ressortir plus clairement cette institution. Tout en faisant mention de la responsabilité solidaire des hommes libres de chaque canton, il semble vouloir expliquer la preuve négative uniquement par la crainte du parjure et par l'ancien usage des guerres privées; mais nous avouons que cette explication paraît nous laisser quelque chose à désirer. C'est ainsi qu'il rejette l'idée que dans les compurgateurs se trouve l'origine des anciens jurés français et anglais, lorsque d'autres écrivains rapportent précisément cette origine à la confusion qui, sous le système féodal, eut lieu entre les échevins, les compurgateurs et les pairs de l'accusé assistant leur seigneur dans le jugement à rendre. Il est vrai que M. Mittermaier croit avoir trouvé en Scandinavie une institution semblable au jury d'Angleterre, et qui, à la différence des échevins, ne prononçait toujours que sur le fait, je veux parler des *Neffninger* et des *Sandmann* de Suède et de Norwége; et en effet l'on pourrait attribuer à la domination des Danois en Angleterre l'origine du jury anglais. Mais outre que cette explication paraît peu justifiée par les circonstances de cette domination, ce point de distinction entre le jury et les échevins, quoique très-important en théorie, semble l'être moins sous le rapport historique. A côté de la preuve négative subsista assez long-temps en Allemagne la preuve par jugement de Dieu, fondée sur cette même idée de l'intervention visible de la divinité pour le salut de l'innocent. Les épreuves par le feu, par l'eau, par le combat singulier, rentrent dans cette sorte de preuve. Plus tard la force des choses fit admettre la preuve testimoniale proprement dite.

C'était un principe fondamental de l'instruction criminelle chez les Germains que, pour qu'il pût y avoir examen criminel, il fallait une accusation formelle portée devant le juge[1];

[1] C'était le plus souvent l'un des échevins, lesquels étaient par leur qualité obligés de porter plainte.

leurs habitudes de liberté n'admettaient pas une procédure commencée d'office par le magistrat; même pour les crimes d'État il fallait qu'un accusateur se présentât. Du reste, tout se passait publiquement et se traitait oralement. Le plaignant arrivait un *jour de justice* devant le magistrat siégeant en public avec les échevins. Il était accompagné de ses témoins, qu'en cas de flagrant délit il s'était procurés au moyen de la clameur (*Geschrei*[1]) élevée selon l'usage, et qui obligeait tous ceux qui l'entendaient à accourir; ils y étaient d'ailleurs intéressés, à cause de la solidarité de la communauté pour la réparation du dommage. En présence de ces témoins, s'ils attestaient le fait, l'accusé n'était point admis à se purger par compurgateurs, et si l'accusateur était assisté dans son assertion sous serment par un certain nombre de compurgateurs, l'accusé était condamné, à moins qu'il ne recourût au jugement de Dieu par l'épreuve du feu ou de l'eau, ou du combat singulier. Long-temps cette organisation judiciaire suffit; mais la multiplication des délits publics, la désuétude dans laquelle était peu à peu tombée la solidarité de communauté et la faiblesse des échevins communs, donnèrent naissance dans le douzième siècle aux tribunaux *westphaliens* ou *vehmiques*, qui, de la Westphalie où ils furent d'abord établis on ne sait par quel empereur, étendirent peu à peu leur juridiction sur presque toute l'Allemagne. De tout temps la nécessité ou le despotisme a produit des tribunaux extraordinaires, procédant sommairement et plus rigoureusement que les tribunaux ordinaires; mais de tout temps aussi les tribunaux extraordinaires ont été tentés d'abuser de leur pouvoir, et c'est ce que firent bientôt les tribunaux vehmiques, qui adoptèrent une manière de procéder très-voisine du mode inquisitorial, c'est-à-dire de celui où le juge recherche d'office les délits, et, même sans apparence de délit, instruit

1 La clameur de *Haro* en Normandie.

sur de simples soupçons personnels. Ces tribunaux paraissent n'avoir admis à leurs jugemens que leurs affiliés, et avoir exécuté les condamnations par la main d'un des juges et indépendamment de toute solennité. Pendant que les tribunaux vehmiques étendent leur juridiction, les tribunaux ordinaires déchoient de plus en plus ; les rapports juridiques étant devenus plus nombreux et plus compliqués, les échevins tombent dans la déconsidération, le magistrat et le procureur du fisc, jurisconsultes de profession, se rendent les maîtres de l'instruction et même du jugement des affaires criminelles ; à la fin les échevins ne sont plus que des assesseurs. Le Droit canon et le Droit romain, introduits de plus en plus par les ecclésiastiques et les hommes de loi, modifièrent peu à peu les principes fondamentaux de la procédure criminelle, la publicité et le procédé oral, et si l'influence du Droit canon contribua à faire cesser les jugemens de Dieu, de son côté le Droit romain fut cause de l'introduction de la torture, employée afin d'arracher à l'accusé un aveu qu'on regardait comme nécessaire pour sa conviction. Les abus d'un tel état des choses doivent avoir été grands, à en juger seulement par les plaintes des États de l'Empire vers la fin du quinzième siècle, plaintes qui d'abord (en 1493) produisirent la réformation des tribunaux vehmiques par Maximilien I.er, et trente-neuf ans après, l'ordonnance criminelle appelée *la Caroline*, du nom de l'empereur Charles-Quint (1532). La *Caroline* fut en effet une réformation, et telle est la différence des époques, que cette loi, qui trois siècles plus tard est elle-même devenue insupportable aux Allemands, dut être regardée comme un bienfait lors de sa publication. Il est vrai que les règles de la procédure canonique et romaine, l'usage de la torture, l'instruction par voie d'inquisition, la procédure écrite et secrète, furent sanctionnés législativement ; mais d'un autre côté l'arbitraire existant fut circonscrit par des règles précises sur les indices

et sur l'emploi de la torture, par la prohibition de l'emploi jusqu'alors usité de différens moyens de vérification dangereux pour l'innocence, et par l'ordre donné aux tribunaux inférieurs de référer dans les cas difficiles aux cours supérieures. L'usage étendit plus tard cette obligation aux cours elles-mêmes, qui furent peu à peu accoutumées à référer aux Facultés de Droit. « L'extinction des sentimens de la liberté politique, dit l'auteur, le développement que prit la police administrative, la nature de l'organisation des pouvoirs publics, dans laquelle la justice criminelle et la justice civile étaient administrées par les mêmes fonctionnaires (chargés d'ailleurs le plus souvent aussi de l'administration proprement dite), furent cause que la procédure criminelle perdit aussi, comme les autres institutions publiques, cette tendance si nécessaire vers la protection de la liberté individuelle; on favorisait l'arrestation des prévenus, on limitait la défense et l'appel, et on procédait inquisitorialement dans toute la rigueur du terme. L'on doit cependant ajouter que la jurisprudence des tribunaux tendit à tempérer les maux résultant de cet état des choses par divers moyens, par exemple, en perfectionnant l'art d'interroger, afin d'obtenir un aveu volontaire, en veillant soigneusement à la bonne tenue des protocoles, en relevant les échevins ou assesseurs de leur décadence, en multipliant et rendant plus faciles les pourvois contre les jugemens. L'usage de référer aux Facultés de Droit contribua aussi à modifier la procédure introduite par la *Caroline*. Enfin, dans le dix-huitième siècle, plusieurs souverains allemands, tels que ceux d'Hanovre, de Gotha, de Bavière, de Saxe, publièrent des lois nouvelles sur la procédure criminelle. »

(La suite à un prochain numéro.)



COMMENT FAUT-IL ÉCRIRE L'HISTOIRE?

Entretien de M. Luden avec Jean de Muller, raconté par le premier. [1]

Je composai, en 1804, deux articles sur les règles du genre historique et l'art d'écrire l'histoire; c'était sans doute fort naturel. Un jeune homme cherche avant tout à se faire une théorie sur l'objet auquel il compte se vouer un jour; et plus la connaissance de cet objet lui-même est difficile à acquérir, plus il se plaît à y substituer des spéculations vagues et aisées. Le premier de ces articles a été imprimé, je ne sais plus moi-même au juste sous quel titre, mais j'espère qu'on l'a entièrement oublié avec le recueil périodique où il fut inséré; d'autant qu'il passa, je crois, tout-à-fait inaperçu. Le second article n'a pas vu le jour, et voici pourquoi.

Jean de Muller était venu vers ce temps à Berlin, où je résidais alors. J'eus le bonheur d'être accueilli par lui avec

1 Aujourd'hui que les Thierry, les Barante, les Guizot, les Sismondi ont ranimé en France le goût des études historiques, le public a été naturellement amené à examiner de nouveau la question qui fait le sujet du morceau qu'on va lire: *Comment faut-il écrire l'histoire?* Les avis se sont partagés entre les manières si diverses dont ceux qui l'ont fait naître l'ont résolue par leur exemple. Pour nous, qui n'en voudrions exclure ni condamner aucune, mais, s'il était possible, les allier, les combiner toutes entre elles, nous espérons que nos lecteurs ne nous suivront pas sans intérêt pendant ces pages que nous leur avons promises (Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. II, p. 249, note 1). Elles sont traduites de M. Luden, qui a rapporté lui-même cette anecdote dans la préface du quatrième tome de son admirable Histoire de la nation allemande (*Geschichte des deutschen Volkes, von Heinrich Luden; vierter Band, Gotha,* 1828.) H. K.

bonté, peu à peu même avec une bienveillance toute particulière. Comme ce grand historien, dans une lettre depuis long-temps connue du public, m'a fait l'honneur de m'appeler son fils d'adoption intellectuel, je ne saurais voir quelque chose d'inconvenant à me glorifier publiquement de cette bienveillance paternelle : je le fais ici avec un sentiment de gratitude, auquel le temps n'a rien ôté de sa fraîcheur et de sa sincérité. Or, il arriva que Muller eut connaissance de mon article imprimé et désira le lire. Ma bonne foi me dispensait du mystère; je lui remis donc non-seulement l'article demandé, mais aussi le second, qui était encore en porte-feuille. Dans ce dernier se trouvait le passage suivant :

« Après qu'on aura épuisé les sources, comme nous l'avons indiqué, et qu'ainsi l'enquête sera terminée; après que la critique aura également fait son office de la manière que nous venons de développer, et que les faits s'offriront sans altération à l'esprit de l'historien dans toute la vivacité, la force et la plénitude de leur existence réelle : alors commence l'art historique, et il s'agit de satisfaire à ses exigences, dans l'exposition, le tableau que fait l'historien des résultats de ses recherches. Pour exprimer en deux mots ces exigences, le tableau doit être indépendant et animé.

« L'indépendance dont nous parlons pourrait aussi s'appeler l'*objectivité* du tableau. Nous voyons que Dieu a posé pour ainsi dire la création hors de lui, et l'a abandonnée ensuite à l'action des lois et des pouvoirs qu'il a mis en elle, sans plus jamais y apparaître lui-même. Après avoir créé l'homme en particulier, il l'adresse à son libre arbitre, il remet sa conduite et son sort à sa volonté propre, sans la contrarier ni la contraindre par son intervention. L'historien entreprend de reproduire la vie des hommes; que ce soit donc là son modèle. Qu'il s'isole de son œuvre et l'aban-

donne aux lois qui ont présidé à sa composition. Que nulle part il ne se montre; qu'il renonce absolument à sa personnalité pour son œuvre; que celle-ci soit là comme un monde à part, qui se soutient par lui-même et ne repose que sur soi, sans jamais trahir son auteur. Pour peu que l'historien intervienne, s'il prend le ton de l'enseignement, s'il se met à raisonner, à faire ses réflexions, à débiter des sentences morales et de pieuses considérations, il détruit lui-même son ouvrage, et l'enthousiame qu'il aurait pu exciter est perdu. Ce n'est plus la copie fidèle, l'image vivante de la réalité, ce sont quelques reflets dégradés en passant par un prisme individuel : ce n'est plus un monde à soi dont l'admirable structure nous ravit; mais une lanterne magique qu'on nous met devant les yeux et dont on nous explique les figures. A chaque chose son temps et son lieu. L'atelier de l'artiste, le cabinet du savant, ont leurs droits aussi bien que l'école, la chaire et la tribune. Mais l'historien oublie sa haute mission, s'il nous introduit, pour ainsi parler, dans son atelier et nous admet dans le secret de sa création; s'il nous dit les pensées que ses tableaux auraient dû réveiller en nous, si c'est lui qui tire des événemens les conséquences que rien ne nous empêche d'en tirer nous-mêmes pour notre usage. Que l'histoire soit l'institutrice de la vertu, de la sagesse et des beaux-arts[1]; à la bonne heure : mais que l'historien ne vienne pas faire le docteur[2]. Il ne ressemblerait pas mal au poète dramatique qui, à chaque scène, sortirait du trou du souffleur pour expliquer aux spectateurs le sens et la moralité de l'action.

« Quant aux qualités qui rendent le tableau animé, elles reviennent, ce nous semble, à ce qu'on appelle communément le *pragmatisme* de l'histoire. Il consiste à faire ressortir chacun des élémens du sujet que l'on traite comme

1 *Magistra virtutis, sapientiæ et artium.*
2 *Magister.*

un membre indispensable d'un organisme complet et vivant, se soutenant et se motivant tous les uns les autres, si bien que le tout ne puisse subsister sans chacune des parties, ni l'une de celles-ci sans le concours de toutes les autres. Dans la réalité, le moment actuel avec tout ce qu'en ce moment le soleil éclaire, est préparé par tous les momens antérieurs, et prépare à son tour tous les momens qui suivront. Pour qu'un ouvrage d'histoire soit irréprochable, il faut qu'on reconnaisse de même dans chaque événement le résultat de tous les événemens précédens, et qu'on le voie devenir, avec ceux-ci, l'une des causes déterminantes de tous les événemens postérieurs. Lorsque les diverses parties se pénètrent ainsi les unes les autres, pour former un seul corps indivisible, l'histoire est vraiment vivante, et *pragmatique* dans le sens légitime du mot. Mais n'espérez pas cette vie intime, ce pragmatisme véritable, si l'auteur s'ingère à tout instant avec ses raisonnemens et ses réflexions, ses instructions et ses développemens, ses explications et ses commentaires. L'introduction de ces élémens hétérogènes détruit l'étroite union des parties.

« Veut-on savoir d'une manière plus précise par quels moyens se peut obtenir cette représentation vivante, animée de l'histoire? Nous pensons qu'elle résulte des trois circonstances suivantes : l'ordonnance ou la disposition de l'ensemble; l'assemblage et la combinaison des groupes partiels; enfin, le style historique, la manière de présenter les détails.

« Tout sujet historique doit être exactement circonscrit en tous sens, afin de former une unité que l'esprit embrasse en entier et sans peine. De même que la voûte du ciel s'étend au-dessus de la terre et se présente partout aux regards levés de l'homme, sans arrêter l'esprit dans son essor vers l'infini; de même aussi l'idée première qui a produit une conception historique doit en dessiner de toutes parts les contours que la pensée aperçoit, sans qu'ils l'empêchent de

s'élancer au-delà dans les régions indéfinies de l'existence, et de voir dans ce monde historique une fraction seulement de la vie universelle. Et entre ces limites tout sera disposé en sorte que les grandes choses, il est vrai, paraissent grandes, et les petites choses, petites; mais que les unes et les autres se présentent à l'esprit comme également indispensables à l'harmonie de l'ensemble. Voilà pour l'ordonnance générale.

« La manière de grouper les élémens particuliers en diffère essentiellement, c'est-à-dire qu'elle n'est pas aux parties ce que la disposition générale est au tout. Comment pourrait-il convenir d'isoler complétement les parties, puisqu'elles cesseraient alors de se rapporter à un même ensemble? Les faits et les actions qui, dans la réalité, ont existé simultanément, conjointement, et ont, par leur concours, constitué un seul et même événement, mais que l'historien est réduit à raconter successivement, doivent à la fin s'offrir en effet à l'esprit du lecteur comme coexistans et agissant de concert. Mais en même temps que le lecteur se trouve par là pleinement satisfait sur chaque événement que l'historien raconte, il faut qu'il se sente impérieusement entraîné, par une juste et ardente curiosité, vers un événement nouveau, vers le groupe qui succède, et ainsi de suite, sans pouvoir s'arrêter qu'il n'ait parcouru jusqu'au bout toute la période que l'ouvrage embrasse. Art difficile, mais indispensable!

« Quant au style historique, enfin, il a un caractère qui n'appartient qu'à lui. Il serait superflu de rappeler que plus est élevé le sujet dont s'occupe l'histoire, plus il faut bannir toute expression commune et familière; on comprend aussi que chaque mot doit être approprié à la chose qu'il exprime. Après cela, l'essentiel est d'éviter ces périodes artistement construites qui conviennent à l'orateur; de préférer un style simple et clair, mais nerveux, serré, arrondi, plein d'élé-

gance et de grâce. Un certain degré de concision est surtout de rigueur. Si quelques sciences emploient avantageusement des déductions lentes et explicites; si les fictions non-seulement admettent, mais exigent peut-être de l'abondance et une certaine prolixité dans les développemens, l'histoire rejette tout ornement superflu, tout mot qui n'est pas absolument indispensable. Plus il y a de pensées exprimées en peu de mots, plus le tableau est parfait. Épuiser la matière, serait impossible : il ne faut donc que donner l'éveil à l'esprit du lecteur, afin qu'il reproduise en lui le monde que concevait l'historien. C'est grâce à cette activité créatrice que nous sommes transportés de joie, ravis d'admiration à la lecture d'un chef-d'œuvre historique. Mais l'historien nuirait à l'effet, s'il anticipait sur son lecteur; si, minutieux à l'excès, il nous privait de cette jouissance, étouffait cet enthousiasme, etc. »

Je ne sais en vérité si ces hautes considérations m'appartenaient en propre, ou si, comme il arrive souvent aux jeunes gens, je les tenais d'ailleurs, et n'avais fait que les revêtir de mes expressions. Si donc quelqu'un se croyait en droit de les revendiquer comme siennes, je proteste que je n'ai nulle envie d'en contester la propriété à qui que ce soit. Mais il n'en est pas moins certain qu'à l'époque où je les écrivis, je les croyais le fruit de mes propres réflexions, et que j'étais on ne peut plus convaincu de leur vérité et de leur excellence.

Deux ou trois jours après avoir remis mon article, j'allai, comme à l'ordinaire, trouver mon protecteur. Jean de Muller s'avança vers moi avec une grâce si étrange, je dirais presque avec une gravité si satirique, que je me trouvai d'abord tout déconcerté. Mais bientôt s'engagea une longue conversation, dont je notai les principaux détails sitôt rentré chez moi; car elle était pour moi mémorable à tous égards. Cette

note échappa aux désastres qui, en 1806, me firent perdre tous mes papiers et ma bibliothèque, parce que je l'avais envoyée à mon vénérable maître et ami, Hermann Bredenkamp, recteur et ensuite prédicateur à Brème. Depuis, un changement de résidence me la fit entièrement perdre de vue, et je ne la retrouvai que par hasard, il y a peu de mois. En voici le contenu :

« J'ai lu, cher Luden, votre article sur la manière d'écrire l'histoire. Vraiment, il est plein d'idées sublimes et parfaitement écrit. » — « C'est pour rire que vous dites cela, M. le conseiller? » — « Pour le style, c'est mon sérieux. Votre travail prouve que vous savez manier la langue. Il ne tiendra qu'à vous d'être un jour maître dans l'art d'exposer et de peindre par la parole. Mais pour les idées, ce n'est pas même de la plaisanterie. Tout le contenu de votre article m'a souverainement déplu. On voit que vous vous êtes moins occupé d'histoire que de ce que l'on appelle de nos jours philosophie. Je n'ai rien à dire à cela; mais avant de parler histoire et art historique, il faudrait s'y connaître. Ne vous en formalisez pas. »

« Mais est-on répréhensible de se faire des principes sur l'histoire, lorsqu'on se propose de consacrer sa vie à son étude? » — « Étudiez toujours, et quand vous pourrez dire : je sais l'histoire, vous ne serez plus en peine des principes. » — « Toutefois, quand on a dessein d'écrire l'histoire, il faut bien s'être fixé d'abord sur la théorie du genre historique, sans quoi l'on ne serait dirigé par aucune règle. » — « Les grands historiens de l'antiquité peuvent nous servir de modèles, sinon pour l'information des faits, du moins pour l'art de la composition; et ils n'ont guère songé aux théories. » — « Mais n'en pourrait-on pas déduire une de ces modèles? » — « Pas la vôtre, assurément, qu'ils contredisent à chaque page, à chaque ligne. Ils ont exposé les

choses de la manière dont ils en avaient eu connaissance, et dont ils pensaient que leurs lecteurs y prendraient intérêt, s'en feraient un *κτῆμα ἐις ἀεὶ*[1], un trésor d'où ils pussent tirer, selon les circonstances et les besoins du temps, la crainte des dieux et le culte de la vertu, la sagesse et la modération, l'amour de la patrie et le dévouement au bien public. S'ils avaient raffiné sur les théories, ils n'en seraient jamais venus à écrire, ou du moins leurs écrits n'auraient ni obtenu ni mérité l'immortalité. » —

« Qu'est-ce donc proprement qui vous a si fort choqué dans mon malheureux article? » — « Vous avez bien raison de l'appeler malheureux. Il m'a causé d'un bout à l'autre le plus grand déplaisir; d'autant plus que je ne pouvais me cacher que l'auteur était un jeune homme doué d'esprit et de talent. Mais ce qui m'a surtout déplu, c'est ce que vous dites du *pragmatisme* et de l'*objectivité*. Il y a des charlatans de toute espèce; je suis peiné de vous voir vous placer dans cette catégorie. Je ne m'y oppose pas, mais pour l'histoire, c'en est fait. » — « L'histoire ne doit-elle donc pas être indépendante et animée? » — « Sans doute; mais quoi! selon vous, Dieu pose la création hors de lui, et l'historien, à son exemple, doit anéantir son individualité, de peur qu'elle ne vienne à percer dans son ouvrage! Je ne sais si dans ce meuble se trouve ou non l'ébéniste qui l'a fait. Mais ce que je sais bien, c'est que mon Dieu est dans ses œuvres; car partout je le vois, partout je sens son esprit vivifiant: ce que je sais aussi, c'est qu'un auteur est dans ses écrits quoi qu'il fasse; qu'il parle à la première ou à la troisième personne, ou autrement, n'importe, c'est toujours lui et lui seul qui parle; et il parle bien ou mal, selon ce qu'il est lui-même. Un ouvrage d'histoire sera *objectif*, alors qu'il sera le résultat de recherches consciencieuses, orné de connais-

1 *Thucyd. init.* Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. III, p. 166 note 1.

sances variées, composé avec intelligence et sagacité, marqué enfin d'un cachet original, qui lui assigne un rang durable dans la littérature. Il sera *pragmatique*, à condition qu'on y voie le plus clairement, le plus distinctement que le permettra l'insuffisance des sources, ce qu'a été chaque chose et comment elle s'est faite; à condition qu'on y trouve de quoi nourrir l'esprit et le cœur, et des exemples qui puissent servir d'instruction et d'avertissement. Loin que les raisonnemens et les réflexions, pourvu que l'application en soit frappante, troublent le pragmatisme, ce n'est même que par eux qu'il devient possible; et ils sont un supplément digne de toute notre reconnaissance. Je voudrais presque que Thucydide nous en eût communiqué dix fois plus qu'il n'a fait, soit qu'il les eût développés sous forme de discours, ou entremêlés au récit des événemens. Telle est ma manière de voir; je ne m'engagerai pas dans de plus longues discussions. Pensez-en ce qu'il vous plaira. Mais nous nous entendrions bien plus facilement, si vous essayiez vous-même l'application de vos théories. » —

« Vous connaissez, M. le Conseiller, ma vénération pour les princes d'Orange, et j'ai eu plus d'une fois l'honneur de vous entretenir de leur histoire que je me propose d'écrire. Les malheurs qui, dans ces derniers temps, viennent encore de frapper cette illustre maison, semblent faits pour disposer le public à accueillir aujourd'hui un tel ouvrage avec une bienveillance toute particulière. » — « Cela est vrai : vous avez choisi un beau sujet; mais vous êtes trop jeune, remettez ce travail à dix ans d'ici. » — « Je n'oserais me comparer à vous, M. le Conseiller, mais vous n'étiez pas plus âgé, lorsque vous entreprîtes l'histoire de la Confédération. » — « Pas de complimens, s'il vous plaît. Pourquoi pas de comparaison? Toutefois, j'étais plus âgé, si je ne me trompe; puis, les circonstances étaient bien différentes : notre littérature a avancé d'un quart de siècle; et enfin, je ne m'étais pas

rempli la tête d'objectivité et de pragmatisme. Cela n'empêche pas qu'il n'eût mieux valu, peut-être, que j'eusse pu différer. Alors j'aurais écrit un livre qui se serait fait lire, tandis que, s'il n'est personne aujourd'hui qui ne parle de mon ouvrage, la plupart en parlent comme du Dieu inconnu; je ne sais si je dois excepter les Suisses eux-mêmes. Croyez-moi, je ne me fais pas illusion là-dessus. Voilà pourquoi je vous dis d'attendre. Je le dis par respect pour ces grands princes d'Orange, par estime pour les braves Hollandais, par intérêt pour vous-même. J'appréhende que, par votre manière objective et pragmatique, vous ne gâtiez ce sujet admirable, sans gagner un seul cœur à la cause des princes ni à celle de la liberté. Choisissez plutôt une biographie. » —

« J'ai souvent pensé à Gustave-Adolphe. » — « Au nom du ciel, n'en faites rien! que d'études vous coûterait ce roi! Que de connaissances il vous faudrait acquérir encore! Quel dommage si vous alliez me poser ce grand homme hors de vous, me le rendre *pragmatique*, et vous gâter à vous-même pour jamais votre carrière! » —

« Mais, M. le Conseiller, vous me dites sans cesse et vous venez encore de me répéter à l'instant que je dois écrire quelque chose; qu'est-ce donc que je dois écrire? » — « Ce que vous devez écrire? J'ai trouvé votre homme: il est tout-à-fait propre à vous faire revenir un peu de vos théories. » — « C'est? » — « C'est Chrétien Thomasius. » — « Chrétien Thomasius! ce vieil apologiste des sorcières! » — « Lui-même. Et ne vous semble-t-il pas méritoire d'avoir acquis aux vieilles femmes le droit de mourir en paix, ainsi que le fait observer de lui, je crois, Lessing? » — « Très-méritoire, sans contredit. Mais de semblables luttes contre les préjugés et la superstition n'ont pour moi rien d'attrayant, rien qui m'élève et m'inspire; au contraire, elles ne font que m'irriter et m'affliger, malgré la profonde reconnaissance que je porte d'ailleurs à tous ceux qui ont combattu pour les lumières et la vérité,

dans quelque voie que ce puisse être. » — « Voilà tout juste ce qui m'engage à vous proposer Thomasius. Mais il a fait plus que vous ne pensez : il s'est trouvé en contact avec des souverains et des autorités ; il a détruit et il a réédifié. Puis, nous avons moins de peine à le comprendre, parce qu'il a vécu dans une sphère d'activité qui est la nôtre, et laissé des ouvrages qui nous initient au mouvement intérieur de son existence. Ce n'est pas non plus un travail bien long : vous l'aurez fini d'ici à quelques mois. Il ne me paraît pas que vous puissiez acquérir à moins de frais une certaine connaissance de la vie réelle. » — « Mais mon Dieu ! je ne sais à peu près rien de cet homme-là, si ce n'est peut-être ce que j'ai lu sur son compte dans quelques histoires littéraires. » — « Entre nous, je n'en sais guère davantage ; mais cela n'y fait rien, quand vous aurez écrit sa vie, nous le connaîtrons mieux l'un et l'autre, et je ne vois pas grand mal à cela. » — « Je crains aussi que personne ne prenne intérêt à ce vieux Thomasius, et qu'ainsi un but principal que je ne dois pas perdre de vue, celui de me faire connaître en quelque manière, ne soit totalement manqué. Je doute qu'un libraire ose se charger de l'impression d'un tel écrit. » — « N'en soyez pas en peine. Il y a bien 30 à 40 savans en Allemagne qui s'intéresseront à Thomasius, et c'est quelque chose. Mieux vaut qu'on apprenne à vous connaître par une production qui vous semble quelque peu commune et prosaïque, que si c'était par l'objectivité et le pragmatisme ; du moins ce travail sera-t-il très-propre à rétablir l'équilibre dans votre esprit après les sublimités pragmatiques et objectives. Rien aujourd'hui ne vous presse : votre meilleur temps est encore devant vous. Je ferai la préface de votre livre et vous procurerai un éditeur. Croyez-moi ; entreprenez à mon instigation et sous ma responsabilité, de faire connaître la destinée et les ouvrages de Chrétien Thomasius. Puis vous donnerez la biographie de quelque grand homme d'État, qui ait également écrit, afin que

vous puissiez derechef observer le mouvement intérieur des affaires. Vous reconnaîtrez alors par quels ressorts l'impulsion est communiquée au char sur lequel roulent les destinées des peuples et des empires. Vous verrez qu'un événement n'est pas toujours et nécessairement le fondement et la source d'un autre événement, parce que souvent les hommes qui sont au pouvoir, interviennent librement, volontairement, suivant leurs opinions et leurs idées, dans les intentions les plus nobles ou par humeur et par passion, par préjugé et par caprice, par superstition et par folie; parce que souvent aussi ils omettent d'agir lorsqu'ils le devraient, soit insouciance ou paresse, soit volupté et passion du jeu, soit quelque autre penchant déréglé. Vous saurez que les historiens à qui ces mobiles secrets sont restés inconnus, ne donnent jamais que des aperçus inexacts des choses. Enfin, vous demeurerez convaincu que la juste appréciation de toutes les circonstances, la connaissance approfondie du caractère des acteurs, et, en un mot, le raisonnement et la réflexion peuvent seuls nous faire approcher de la vérité historique, et que nous ne pouvons suppléer que par des considérations pratiques à ce que cette appréciation conserve toujours d'imparfait. Ces deux ouvrages une fois écrits, vous écrirez ce qu'il vous plaira, et j'ai espoir qu'il en adviendra quelque chose. » — « Je vous remercie bien sincèrement, M. le Conseiller, pour tout ce que vous venez de me dire et pour les conseils que vous avez bien voulu me donner; je n'en perdrai certainement jamais la mémoire. Je vais me mettre à l'instant à Thomasius, puisque vous le jugez nécessaire; nous verrons ensuite. » — « A la bonne heure. Ainsi tout reste entre nous comme par le passé. *Macte esto virtute.* A revoir. »

Les paroles de Muller avaient fait sur moi une impression profonde, tant par elles-mêmes, que par la manière dont il

les prononça. Jamais je ne l'avais vu si persuasif, si animé, si véhément même; mais il s'en fallait bien qu'il m'eût convaincu. J'écrivis à sa sollicitation la vie de Chrétien Thomasius, et plus tard par goût celle de Hugues Grotius et de sir William Temple. Je dois avouer que j'ai infiniment acquis par l'étude des destinées et des ouvrages de tous les trois, surtout du dernier. Mais, bien qu'elle me fît faute dans ces biographies, je maintins en général ma théorie de l'art d'écrire l'histoire; et plus d'une fois depuis, dans des *récensions* d'ouvrages (car jusqu'en 1812 j'ai fait ce métier, et vigoureusement), je l'ai fait valoir contre d'autres écrivains.

Vingt-quatre ans se sont écoulés depuis cet entretien avec Jean de Muller, et le nombre de mes années s'est doublé. Dans l'intervalle, bien des choses, et de grandes choses sont arrivées; je les ai vues et essuyées. Il en est quelques autres que j'ai entreprises; j'ai fait plus d'une expérience; et la réflexion, je puis le dire, ne m'a pas manqué. Une remarque surtout m'a paru très-instructive relativement à l'histoire et à la certitude historique. C'est que j'ai été moi-même témoin oculaire de quelques événemens, et que je croyais les bien savoir. Les mêmes événemens ont été racontés par d'autres témoins oculaires et d'une véracité qu'on ne saurait méconnaître; néanmoins leurs récits ne s'accordent ni entre eux ni avec mes propres observations. Cette découverte m'a appris à ne recevoir qu'avec beaucoup de précaution les récits qui nous ont été transmis des temps passés, et à me défier de la lettre morte. Lorsqu'un même fait est rapporté par plusieurs, qui ne l'ont pas tous considéré d'un même point de vue, la comparaison attentive de ces divers témoignages permet d'approcher assez près de la vérité. Si, au contraire, il n'y a qu'un seul auteur qui en parle, ou si tous l'ont envisagé sous la même face ou ont puisé à une source commune, cette appréciation devient infiniment difficile. Ce qui a eu lieu, se verra bien toujours en gros et d'une manière générale, par les

données des auteurs ou de l'auteur unique, confrontées avec ce qui existait précédemment et ce qui se retrouve après coup. Mais l'esprit et le sens, le pourquoi et le comment des événemens ne se pourront découvrir, même dans le premier cas, qu'en pesant mûrement toutes les circonstances; et dans le second, cela sera tout-à-fait impossible, ou du moins est-il hors de doute qu'on n'y parviendra que par la confrontation rigoureuse, sévère des données historiques avec la nature des choses : par quoi nous entendons la situation, le climat et le sol des pays; le caractère et le genre de vie des habitans; leurs actions, leur conduite, toute leur existence antérieure; l'attitude respective des peuples; l'organisation des États pour la paix comme pour la guerre; le génie et la manière d'agir des chefs et de ceux qui ont la direction des affaires; ce qu'il y a d'essentiel, enfin, dans toutes les relations individuelles et sociales de l'humanité.

A mon gré, sept qualités principales devraient toujours se trouver réunies dans l'historien : d'abord l'application à étudier les sources et à se rendre maître de la matière; en second lieu, le jugement, la pénétration, et l'intelligence des diverses circonstances de la vie qu'il a décrite; troisièmememrt, la connaissance des hommes, de l'esprit humain et de sa nature, du cœur humain et de ses passions; après cela, l'imagination qui sait combiner et reproduire les élémens du monde dont les sources ont fourni les matériaux; ensuite, des principes épurés sur tous les rapports des peuples, des États, de la société; en outre, des sentimens généreux, tels que l'amour de la vérité, le patriotisme, le dévouement à la liberté et à la justice, le respect pour la religion et la vertu, l'enthousiasme pour tout ce qu'il y a d'héroïque et d'humain, de beau et d'honnête; enfin, l'ordre, la lucidité, le style, la couleur, en un mot, le don de peindre et le talent d'écrire. L'absence de l'une ou l'autre de ces qualités constitue autant de défauts

graves qu'on peut avec raison reprocher à l'historien lorsqu'ils déparent son ouvrage.

Un historien est-il dépourvu de toutes les qualités à la fois, son ouvrage est détestable et ne mérite quelque attention qu'autant qu'il est source lui-même et contient des faits nouveaux. Un ouvrage qui ne pèche que par quelques-uns de ces points, aura plus ou moins de droits à notre estime. Que si, non pas constamment sans doute (il n'est personne qui par momens ne faiblisse, et dans un travail difficile et de longue haleine quelques méprises de détail sont inévitables), mais du moins en général, l'auteur a su se préserver de tous ces écueils, il pourra, avec quelque confiance, abandonner son ouvrage à sa destinée. Et après nous avoir adressé modestement cette question de Lessing : « Lecteur, comment est-ce que je te semble? » il pourra bien aussi, sans cesser d'être modeste, se permettre l'autre question : « Lecteur, comment me sembles-tu? » Il y a bien des manières d'écrire l'histoire : Hérodote ne l'a pas écrite comme Thucydide, ni Tite-Live comme Tacite; et pourtant ils l'ont fait chacun admirablement. Auquel donner la préférence? H. K.

Nouvelles et Variétés.

Voyages en Allemagne.

La Revue qui paraît à Charleston (*Southern Review*), dans son n.° 7, annonce deux voyages en Allemagne, l'un par un Anglais, *John Russel*[1], et l'autre par un Américain, *Henri Dwight*[2], et elle en prend occasion de traiter de l'éducation dans ce pays. « De toutes les contrées du Globe, dit-elle, la Germanie peut être regardée aujourd'hui comme celle où l'éducation est le plus variée, le plus étendue et le plus profonde; celle où il existe le plus de moyens pour répandre l'instruction, et où l'on prend le plus de soin pour que ces moyens soient habilement employés; celle enfin où il a été pourvu avec le plus d'abondance au matériel de l'enseignement, et où les hommes de l'art qui doivent le mettre en œuvre sont eux-mêmes le plus soigneusement instruits et choisis. » Avant d'exposer quelle est en général l'éducation en Allemagne, afin d'exciter par ce tableau l'émulation des Américains, la Revue de Charleston porte les jugemens suivans sur les deux voyageurs :

« M. Russel, qui visita la Germanie en 1820, 1821 et 1822, paraît y avoir apporté tous les préjugés de ses compatriotes. Il considère toutes choses avec le dédain orgueilleux (*supercilious feelings*) d'un Anglais. Aucun défaut ne lui échappe, les erreurs qu'il aperçoit ou qu'il croit apercevoir dans les institutions de ce pays, il les détaille et les

1 *A Tour in Germany in the years* 1820 — 22; *Edinbourgh.*
2 *Travels in the North of Germany in the years* 1825 — 26; *New-York*, 1829.

exagère, et il ne tient aucun compte de ce qu'elles ont de bon. Tandis que les querelles et les excès des étudians remplissent une foule de ses pages, leur application, leur enthousiasme littéraire et leurs étonnans progrès sont passés sous silence. S'il est obligé de reconnaître la science des professeurs, il accompagne cet éloge forcé d'un sarcasme contre le caractère lourd et flegmatique de la nation, et ne leur accorde d'autre mérite que celui d'une patiente et studieuse investigation.

« M. Dwight, le fils d'un de nos instituteurs les plus distingués et homme lettré lui-même, employa une partie des années 1825 et 1826 à visiter les écoles et les universités du nord de l'Allemagne, et à s'instruire de l'état de la littérature dans cette partie de l'Europe, et c'est en suivant ses traces que nous tâcherons de donner une idée de l'éducation savante et littéraire de la Germanie. »

M. Dwight, et avec lui la Revue de Charleston, décerne de justes éloges aux gouvernemens de l'Allemagne, surtout à ceux de Prusse, de Saxe et d'Hanovre dans le nord; à ceux de Bavière, de Wurtemberg, de Bade dans le midi, pour les soins éclairés qu'ils ne cessent de donner à l'instruction publique. « Chose étonnante, dit la Revue; des princes qui ne se regardent pas comme justiciables de l'opinion publique, ont jusqu'ici plus fait pour éclairer cette opinion que les gouvernemens de certaines contrées où la volonté du peuple est toute-puissante, et où il importe surtout à la prospérité et même à la sûreté de l'État que la nation soit instruite. »

Voici comment le voyageur américain s'exprime sur la richesse des bibliothèques de l'Allemagne : « Le voyageur fera difficilement une journée, dans quelque direction que ce soit au nord du Mein, sans découvrir, jusque dans les plus petites villes par où il passe, quelque preuve combien les gouvernemens de ce pays ont à cœur de favoriser la

culture de l'intelligence. S'il entre en Allemagne par Strasbourg, après avoir fait quelques milles vers le nord, il arrive à Carlsrouhe, où une bibliothèque de 70,000 volumes lui étale ses trésors. Une course de quelques heures le transporte à Heidelberg, où s'en trouve une seconde de 50,000 volumes. A dix lieues plus loin, à Darmstadt, il y a une collection de 55,000 volumes; à Mayence une autre de 90,000, et dans la cité toute commerçante de Francfort une bibliothèque publique de 100,000 vol. prouve à l'étranger le noble esprit qui anime les négocians de cette ville. Si de cette dernière ville il se porte sur Gœttingue, il trouve sur sa route la petite université de Giessen avec une bibliothèque de 20,000 volumes, et il est étonné d'apprendre à sept lieues de là, à Marbourg, qu'il y en a une autre de 55,000 volumes; et à Cassel, à vingt lieues de Marbourg, une troisième, qui compte près de 100,000 volumes. Arrivé le lendemain à Gœttingue, il contemple avec admiration 300,000 volumes rassemblés en moins d'un siècle. Si de là il s'avance vers le nord, il entre, après une journée de marche, dans Wolfenbuttel, petite ville de moins de 7000 habitans, et y apprend avec étonnement que le gouvernement l'a enrichie d'une bibliothèque de 200,000 volumes. Plus au nord, à Hambourg, deux collections, l'une de 25,000, l'autre de 80,000 volumes, le convainquent que cette ville commerçante n'est pas moins amie des lumières que Francfort. Au sud-est de Gœttingue, à une distance de trente lieues, à Weimar, une bibliothèque de 110,000 volumes, et une seconde à Jéna de 30,000 volumes, sont des preuves glorieuses du noble esprit des ducs de ce petit État. Leipzig, qui n'est qu'à une petite marche de cette dernière ville, possède deux bibliothèques de 100,000 volumes. Celle de Halle, dans la Saxe prussienne, à huit lieues de Leipzig, en compte 50,000, et celle de Dresde, capitale de la Saxe royale, plus de 240,000. La bibliothèque de Berlin qui

renferme 180,000 volumes, celle de Kœnigsberg qui se compose de 50,000 volumes, celle de Breslau, qui n'est pas moins riche, celles de plusieurs autres villes de la Prusse, sont autant de preuves de la haute protection que le gouvernement de ce pays accorde aux sciences et aux lettres.

« Si de Strasbourg le voyageur se dirige vers l'Allemagne méridionale, il rencontre partout des richesses semblables. A Fribourg en Brisgau il trouve une bibliothèque de 20,000 volumes, à Tubingue une seconde plus riche encore, à Stoutgart une troisième de 116,000 volumes, à Wurzbourg une quatrième de 30,000 volumes; à Erlangen une de 40,000, à Landshut une de 100,000; Munich, enfin, lui étale une collection de 400,000 volumes, la plus riche de l'Allemagne, la troisième de toute la terre. A son arrivée à Vienne il se convainc qu'un même esprit a animé le gouvernement de l'Autriche, si ce n'est pas de nos jours, au moins dans les temps passés. Quatre bibliothèques de Vienne renferment ensemble 590,000 volumes; celle de Prague, enfin, se compose de plus de 100,000 volumes. »

Nous ne pouvons nous empêcher de transcrire encore un passage, où le rédacteur de la Revue américaine rend un éclatant hommage à la science allemande : « Nous regrettons fort, dit-il, que la langue et la littérature d'un pareil peuple soient si peu connues dans les États-Unis. Ayant hérité des Anglais un grand fonds de préjugés contre tous les peuples étrangers, et nous regardant bonnement comme la plus sage et la plus éclairée des nations, nous vivons dans l'ignorance de tous les progrès littéraires et scientifiques du reste du monde. Si nos relations commerciales et politiques avec la Germanie sont de peu d'importance, nous devrions du moins entretenir avec elle un commerce littéraire; et nous invitons nos savans à s'appliquer à l'étude de la langue d'un peuple qui dans ces derniers temps l'emporte sur tous les autres pour l'originalité de ses concep-

tions, pour l'étendue et la variété de son érudition, et pour la profondeur de ses recherches. » W.

Sociétés des contemporains à Saint-Gall.

La ville de Saint-Gall en Suisse compte environ 9000 habitans. Depuis des temps immémoriaux il y existe un usage que l'on ne trouve dans aucune autre ville de ce pays, et qui contribue puissamment à resserrer les liens de la bourgeoisie et à ranimer dans les solennités qu'il provoque les sentimens du patriotisme. A une époque déterminée de la vie, tous les hommes nés dans le courant de la même année se réunissent pour la première fois, dans le but de constituer une société de contemporains. C'est ordinairement à l'âge de trente ans que la fondation de la société a lieu. Dès-lors elle ressemble à un cercle magique, dont nul ne sort et où nul ne saurait entrer qu'en vertu d'une loi de la nature. C'est un monde en petit, où des créations nouvelles se succèdent, sans que celle qui est antérieure puisse jamais se confondre avec celle qui est d'une date plus récente. Le jour de la naissance de chaque membre de la société des contemporains est inscrit sur ses registres. Le plus âgé d'entre eux ou celui qui possède la confiance de tous, convoque la première assemblée. Il ouvre la séance par une allocution qui renferme en quelque sorte le résumé des expériences, des efforts, des vues de la génération qui est sur le point de se former en un corps moral, distinct sous ce rapport du reste des citoyens, lesquels, à leur tour, appartiennent à des sociétés semblables. Après le discours d'ouverture, on procède à la nomination d'un comité administratif, qui se compose d'un président, d'un trésorier, d'un secrétaire et d'un huissier. Tous les membres se donnent le nom de frère. Une caisse générale est établie pour secourir des frères indigens

et pour fournir aux dépenses des fêtes extraordinaires. Tous les ans le président convoque une séance générale, où le comité rend compte de son administration. Cette solennité se termine par un joyeux banquet. Les cotisations sont volontaires; des dons gratuits, des legs, des cadeaux en tout genre alimentent le trésor commun. On a vu des frères donner des sommes assez considérables pour le maintien de leur honorable société. Le plus ancien, c'est-à-dire celui qui survit aux autres, est l'héritier de droit du mobilier et du numéraire. Rien n'est plus intéressant que les fêtes décennales des sociétés de contemporains; les discours qui sont prononcés à cette occasion et dont plusieurs ont été publiés, sont pleins d'allusions aux vœux précédens, aux espérances déçues, aux projets réalisés ou abandonnés de la confrérie. L'image dont les orateurs aiment surtout à faire usage dans cette circonstance, est la comparaison de la vie humaine avec les différentes saisons de la nature : aujourd'hui c'est le printemps qui s'envole, ce sont les fleurs qui tombent; dix ans plus tard c'est l'été qui commence à mûrir quelques fruits, et bientôt ce sera la chute des feuilles, l'approche des glaces de l'hiver et l'isolement du vieillard, seul dépositaire des traditions de sa confrérie, qui fournissent le texte de ces discours. A cinquante ans, l'orateur manque rarement de mêler quelques sinistres prévisions aux tableaux qu'il retrace de l'existence actuelle de ses frères; et tout en les félicitant d'avoir atteint un âge où la dignité et le repos attendent le citoyen fidèle à ses devoirs, il exprime ses craintes que la plupart de ses auditeurs ne soient plus témoins du prochain jubilé décennal. En effet, les rangs des sexagénaires s'éclaircissent d'un jour à l'autre, et souvent à soixante-dix ans il n'y a plus que l'héritier universel de la société qui célèbre son anniversaire en visitant religieusement les tombeaux de ses compagnons.

Nous communiquons à nos lecteurs un extrait du discours

prononcé en 1779 par le professeur Scheitlin, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la naissance de ses contemporains : « Je me permets, mes amis, de vous adresser aujourd'hui cette question : quelles sont les grandes vérités que nous avons appris à connaître ? quel est le résultat définitif de nos entreprises, de nos efforts, de notre activité morale? Hélas, nous ne le savons que trop; il n'est aucun de nous qui n'ait signalé sa carrière par mainte méprise, par mille fautes, aucun qui n'ait cherché pendant quelque temps son bonheur dans les illusions. D'un autre côté, chacun a contribué pour sa part au bien général, et tous nous avons eu des intentions meilleures que le bien que nous avons fait. Nos forces sont limitées, nos actions sont imparfaites; mais notre volonté embrasse des sphères immenses. Ce que nous pouvions acquérir dans dix siècles, nous l'avons obtenu dans cinquante ans : la conscience de nous-mêmes, la certitude que les formes périssent, tandis que notre être spirituel est indestructible, le sentiment du bien, l'amour des hommes et la croyance d'un Dieu souverainement parfait. Nous avons des espérances qui se réaliseront seulement au-delà du tombeau. Disons, en jetant un dernier regard sur le passé : *Ce que Dieu fait est bien fait.* Rappelons-nous, en nous tournant vers l'avenir, que le jour de la moisson ne tardera pas de venir : dans dix années l'automne aura commencé pour nous; car dans la vie humaine le mois se compose de sept années. Au mois d'Août la nature agit encore avec vigueur; mais il n'en est pas moins le comble des jouissances champêtres; peu à peu l'horizon se rembrunit, l'atmosphère devient plus âpre; les vents du nord amènent la neige et couvrent nos fleuves de glace; les rayons du soleil ne pénètrent que difficilement à travers les brouillards qui enveloppent nos montagnes. Le jour du Seigneur, la belle fête de Noël fixe la clôture de l'année. Nous aussi nous aurons, comme nos enfans, nos joies de

Noël quand la moisson sera accomplie et que nos gerbes seront entassées dans les demeures éternelles. Réjouissons-nous donc comme dans l'âge fortuné de l'enfance; réjouissons-nous de l'espoir que la divinité a implanté dans nos ames. Que si nous nous demandons quel profit l'humanité entière a retiré de cette succession continuelle de générations pendant les cinquante ans que nous avons passés ici-bas, et qui forment, suivant la chronologie de Moïse, la cent-vingtième partie de la durée de notre globe depuis sa création, ou la trente-sixième partie du temps qui s'est écoulé depuis l'établissement du christianisme, nous répondons avec assurance: le profit est réel, bien qu'imperceptible; il est mince en apparence, mais rien ne saurait le ravir à notre espèce. Dans l'histoire de l'univers, mille ans sont comme une veillée, et les siècles sont comme les songes de la nuit. La civilisation a fait des progrès incontestables. Les Indes, l'Égypte, la Perse, la Grèce et la Judée furent nos premiers foyers de lumière. Ensuite l'Italie a répandu sur notre globe une clarté plus vivifiante encore; l'Allemagne, enfin, a fait jaillir une source intarissable de vie intellectuelle et de liberté religieuse. L'idée qui domina les événemens fut grande, plus grande que la pensée des hommes qui en devinrent les interprètes. Toute idée est transmise dans des enveloppes passagères; la forme se brise; le faible mortel qui l'élabore, meurt; l'idée seule, spirituelle comme le principe d'où elle émane, survit à tout et demeure éternellement. S'il nous était donné de découvrir le fil mystérieux qui unit l'ensemble et fait de toutes les parties un vaste organisme harmonique, pourrions-nous nous empêcher de nous prosterner et d'adorer le souverain Maître de toutes choses? L'humanité, mes amis, aura comme nous sa fête de Noël; comme nous, elle fera entendre un jour les accens d'une joie pure et digne des efforts qu'elle aura tentés pour répondre à sa destination. Le paganisme célébra l'âge d'or, mais ses chants n'expriment que d'inutiles

regrets; le christianisme nous promet le retour dans le paradis que nous croyions perdu. C'est ainsi que nous savons quelle est notre condition, quel est notre but, quels sont nos devoirs à remplir pendant le temps que la divinité nous permet encore de passer sur la terre. »

(*Morgenblatt.*)

Voyage au Japon. Un savant allemand, le D.r P. J. de Siebold, de Wurzbourg, se trouve dans ce moment au Japon. Plusieurs feuilles publiques avaient annoncé que jamais ce voyageur ne pourrait revenir en Europe. Par une lettre officielle, datée du 29 Décembre dernier, le ministère de la marine et des colonies du royaume des Pays-Bas a fait savoir à la mère de M. Siebold, que les autorités neerlandaises en Asie n'avaient reçu aucune communication qui justifiât ces alarmes, et que des ordres seraient donnés pour prendre tous les renseignemens possibles sur le sort de cet intéressant voyageur. (*Inland.*)

— *Dette publique des États allemands.* La dette de la Bavière est de 111,200,000 florins (250,200,000 fr.); celle de la plupart des petits États de la confédération, comme Mecklenbourg-Strèliz, Saxe-Gotha, etc., n'est pas officiellement connue. Oldenbourg est le seul État allemand qui n'ait aucune dette. La ville libre de Francfort en a le plus, et chaque habitant paie, l'un portant l'autre, 13 fl. 18 kr. (près de 30 fr.). (*Hesperus.*)

Bulletin bibliographique.

HISTOIRE.

Esquisses sur l'Espagne, de *V. A. Huber*, ouvrage traduit de l'allemand par *L. Levrault*. Paris et Strasbourg, chez F. G Levrault, 1830. Prix : 7 fr.

C'est avec plaisir que nous annonçons cette traduction d'un ouvrage que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs. (Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. I.er, p. 283, et t. II., p. 193.) Le traducteur, qui a lui-même visité l'Espagne, s'est acquitté de sa tâche avec talent et bonheur ; la facilité et l'élégance continues de son style, feront aisément excuser quelques légères incorrections. Pour donner une idée du mérite de la traduction, en même temps que de l'intérêt de l'ouvrage, nous transcrivons le morceau suivant, intitulé : *les Français à Grenade.*

„ Le lendemain de cette fatale journée les troupes françaises prirent possession de Grenade. Ce ne fut pas sans peine qu'elles parvinrent à protéger le parti vaincu contre la soif de vengeance des serviles. Mais tous les rouages d'administration, tels que les avait établis le gouvernement constitutionnel, furent brisés, toutes ses mesures de police, toutes ses lois méconnues ; l'on chercha tant bien que mal à rétablir les choses sur le même pied qu'avant la révolution, et toutes les places surtout furent occupées par des hommes du parti servile.

„ Les libéraux enfin furent réduits à ne devoir la conservation de leurs biens et de leurs vies qu'à la protection même de ces guerriers étrangers dont les armes avaient été si fatales à leur cause.

„ Après le premier tumulte de l'arrivée des vainqueurs, la ville, grâces à leur sévère vigilance, reprit une apparence de tranquillité ; même pendant les premiers jours, ce ne furent que fêtes publiques, *Te Deum*, proclamations, articles de gazette, pour célébrer le triomphe de la cause sacrée du trône et de l'autel ; mais plus éloquente que toutes ces démonstrations officielles, la

douleur profonde et muette des bons citoyens de tous les partis apprit bientôt aux Français la véritable situation des choses.

» L'ivresse, d'abord produite en eux par tant de rapides et brillans succès, fit insensiblement place à une sorte de honte ou de regret, qui redoublait encore à la vue des transports furieux et de la joie frénétique des bandes de la foi, ces auxiliaires si méprisés; mais les vainqueurs durent surtout être humiliés de l'accueil qu'ils reçurent de la plupart des Espagnoles. Que l'enthousiasme des belles de l'Ibérie pour la cause de la révolution ait été ou non une erreur, toujours est-il que les plus nobles sentimens l'inspirèrent. Les Espagnoles s'étaient plu à considérer la constitution non-seulement comme seule capable d'amener une ère nouvelle de gloire, de puissance et de bonheur pour leur patrie, mais encore comme destinée à parer leurs amans, leurs époux, leurs pères, leurs frères, d'un mérite, d'une dignité de plus : elles avaient aspiré à la gloire d'aimer des hommes libres. Vivement affectées de la ruine de si chères espérances, elles manifestaient leur douleur en reproches amers, ou en sarcasmes sans pitié contre les hommes qui, à leur avis, auraient dû savoir défendre la liberté, ou du moins savoir mourir avec elle. Elles ne se gênaient pas surtout pour prodiguer hautement aux vainqueurs les témoignages de leur haine ou de leur dédain, et plus d'un vétéran de Marengo et d'Austerlitz sentit le rouge jusqu'alors ignoré de la honte couvrir tout à coup son front cicatrisé, en entendant une jolie señora comparer avec indignation ses anciens faits d'armes avec ses faits d'armes nouveaux, ou le féliciter avec une amère ironie sur sa campagne presque sans combat, et les dignes auxiliaires qu'il avait trouvés dans quelques bandits ameutés par des moines!

» Fernanda avait fait le sacrifice de toutes ses espérances de bonheur et d'amour, dès l'instant où la cause de la liberté s'était montrée irrévocablement perdue, et comme si elle eût rougi de mêler ses douleurs privées aux douleurs publiques, elle se taisait sur ses inquiétudes toujours plus vives au sujet de son époux. Il servait dans l'armée du général Ballesteros, et depuis le combat de Campillo de Arenas, on n'en avait plus eu de nouvelles. Seulement, lorsque quelques convois de prisonniers constitutionnels traversaient les rues de Grenade, poursuivis par la haine de la populace, et protégés à grand'peine par leurs escortes françaises, la malheureuse Fernanda, perdant sa fermeté, cherchait avec anxiété si son époux ne serait point parmi eux. Dolores, dans ces occasions, oubliait ses propres inquiétudes sur

le sort de Christoval, et accompagnait son amie, toujours partagée entre elle et dona Josepha, dont la maladie, de plus en plus grave, réclamait aussi ses soins.

» Antonio, qui, dès l'abolition du régime constitutionnel à Grenade, s'était trouvé en butte aux attaques du clergé triomphant, ne devait la liberté dont il jouissait encore qu'à la protection particulière de l'un des généraux français. Quant au brave don Blas, quoique la chute de la constitution eût été de tout temps l'objet de ses vœux, il avait horreur des projets de vengeance que manifestait hautement son parti, et éprouvait une noble affliction de la suzeraineté des baïonnettes étrangères au sein de sa patrie.

» Un jour, un officier français fut logé chez don Blas. Le bon-homme le reçut avec son hospitalité accoutumée, et l'invita à prendre part au dîner de la famille. Charmé de cette occasion de faire connaissance avec ses jolies hôtesses, le jeune militaire accepte avec empressement. Chacun avait déjà pris place, Fernanda seule ne paraissait pas encore. Enfin elle arrive. A sa vue notre Français veut se lever avec galanterie, mais la jeune libérale, lui faisant signe de rester assis, arrache à l'un des domestiques la vaisselle du service, court se placer debout derrière sa chaise, et lui dit du ton du plus amer reproche : Permettez, vaillant chevalier de l'autel et du trône, que votre esclave vous serve! car, grâces à vous, nous sommes derechef ce que nous méritons d'être, des esclaves!

» A ces mots, l'officier, interdit, s'était élancé loin de la table: le visage pourpre de honte ou de colère, il considérait avec surprise cette jeune et jolie femme debout devant lui comme une statue antique, et lui lançant des regards où se peignait la haine la plus vive. Antonio chercha à le calmer par quelques mots polis; Dolores de son côté s'était levée et se pressait avec une naïve frayeur contre son amie; enfin le père de famille dit avec dignité : Fernanda, remets-toi à ta place ordinaire, ou retire-toi dans ta chambre. Tu n'aurais pas dû oublier que le seigneur officier est notre hôte.

» Fernanda! s'écria ce dernier, et ses traits prirent tout à coup l'expression d'un douloureux intérêt. — Oui, c'est elle, je n'en puis douter, continua-t-il comme se parlant à lui-même, puis, se rapprochant de Fernanda: Vous êtes dona Fernanda de Velardez?

» Velardez est le nom de mon mari, répondit-elle, tandis que ses joues pâles s'animaient tout à coup d'une nuance légère de rose.

» Alors pardonnez-moi, madame, si au lieu de chercher à fléchir votre courroux, je vous donne peut-être de nouveaux sujets de me haïr. Reconnaissez-vous ceci ?.... reprit-il après une pause, et en sortant d'un porte-feuille un bout de ruban violet sur lequel était brodée en caractères à moitié effacés par des taches de sang, la devise : *Constitution ou la mort!*

» Fernanda lui arracha le ruban des mains, parut un instant sur le point de tomber évanouie, lutta cependant contre son émotion, et d'une voie tremblante :

» Il est prisonnier? dit-elle.

» L'officier paraissait hésiter à répondre; enfin, avec une émotion de plus en plus vive : Il m'en coûte, madame, d'avoir à vous enlever même cette consolation ! Votre mari est tombé sur le champ de bataille de Campillo de Arenas; il est mort dans mes bras.

» Dieu soit loué! cria avec force Fernanda, en se couvrant la figure de ses mains. Dieu soit loué ! au moins il n'est pas prisonnier ! Il est heureux et libre !.... Oh ! mille fois plutôt le savoir mort que languissant dans une vile prison, qu'y mourant lentement et esclave !.... C'était cette crainte.... cette crainte seule qui m'oppressait tout-à-l'heure.... qui faillit m'étouffer.... mais à présent je respire.... je suis bien !.... et elle se laissa aller sur le siége qu'Antonio avait placé derrière elle.

» Il se fit un instant de silence, interrompu seulement par les sanglots de Dolores et de dona Josepha.

» Et comment mourut-il? reprit l'infortunée, après avoir fait un effort pour revenir à elle; dites-moi, comment mourut-il?

» Digne de vous, madame, reprit l'officier, et je dois ajouter : digne de la noble cause pour laquelle il combattait. Vos troupes étaient mal commandées, et nous les défîmes sans peine. Quelques positions cependant furent disputées avec un acharnement désespéré; je ramenais pour la troisième fois mon escadron contre un de vos carrés. Enfoncé enfin, il fut taillé en pièces, et tous ceux des vôtres qui en eurent le temps, s'enfuirent dans les montagnes. Seul le commandant dédaigna de se sauver, et courant au-devant de mes dragons, il répondit à la sommation de mettre bas les armes, par le cri de : Constitution ou la mort!

» Mes hommes étaient échauffés par l'opiniâtre résistance qu'ils avaient éprouvée. L'un d'eux frappa de son sabre votre époux.... Il est mort dans mes bras, madame; son dernier cri fut : Constitution ou la mort ! Son avant-dernier : Fernanda! Et il me remit ce ruban en me priant de vous le rendre. — Je

vous remercie. Puissiez-vous à l'avenir employer votre épée pour une meilleure cause. Adieu! dit Fernanda, en tendant la main à l'officier, et elle se retira.

„Fernanda mourut quelques semaines après.“

ARCHÉOLOGIE.

Allgemeine Einleitung in das Studium der Archäologie: Introduction générale dans l'étude de l'archéologie, par le D.r *F. C. Petersen*, professeur de philosophie à Copenhague, traduite du danois. Leipzig, chez Hahn, 1829.

M. Petersen est pour l'histoire de l'art ce que Gibbon a été pour l'histoire politique. Son Archéologie, dans sa première partie, est l'histoire de la décadence et de la ruine de l'art antique, l'histoire du vandalisme. Il commence par tracer un tableau brillant des innombrables chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture et de la peinture chez les anciens; il en fait en quelque sorte l'inventaire, et cet inventaire, tout incomplet qu'il est, étonne par sa richesse. Malgré une grande concision, l'auteur est entré à cet égard dans tous les détails nécessaires. Après avoir donné une idée de ce qui existait, il raconte comment tant de beaux ouvrages périrent soit par le fanatisme des iconoclastes, soit sous les coups des peuples barbares. Le plus triste intérêt s'attache au récit de cette grande catastrophe. On peut voir tomber sans compassion les Romains dégénérés; on peut même applaudir au zèle que les premiers chrétiens mirent à abolir le paganisme; mais lorsqu'on songe à la destruction de tant de merveilles de l'art, on est ému de pitié, on voudrait les protéger contre la fureur des barbares et le zèle inexorable des moines. Les Turcs vinrent achever la ruine des monumens antiques dans l'Orient; heureusement aussitôt après, plusieurs papes, amis des arts, s'efforcèrent d'en sauver quelques précieux débris. Déjà le prédécesseur de Léon X fit faire des fouilles dans les ruines de Rome, et retrouva le célèbre groupe de Laocoon (1506). L'auteur montre comment peu à peu se ranima le goût du beau, et raconte les travaux entrepris pour restaurer les mo-

numens de l'antiquité jusqu'au moment où la découverte de Pompeii et d'Herculanum offrit une si riche proie. Il énumère avec soin tous les trésors retrouvés et conservés de l'antiquité, tous les débris de l'art échappés au ravage des temps et à la rapacité moderne.

La seconde partie de l'ouvrage est théorique. M. Petersen professe une telle prédilection pour Winkelmann, qu'il consacre soixante-deux pages à la biographie, déjà si connue, de cet homme célèbre. Toutefois il ne s'attache pas servilement à la doctrine de Winkelmann; il adhère aux idées de la nouvelle école esthétique, dont SOLGER[1] peut être regardé comme le chef. Comme Solger, M. Petersen prétend que le beau est l'expression de l'*idée* appliquée à la forme ou au phénomène; que l'idée naît primitivement dans l'esprit de l'artiste, qui la pose hors de lui dans la réalité et en pénètre la forme. Je regarde cette manière de voir, assez générale en Allemagne, comme erronnée. Selon moi, l'idée n'est point originairement dans l'esprit de l'artiste, mais dans l'objet; elle n'est dans l'esprit de l'artiste qu'autant qu'elle a été dans l'objet extérieur. Chaque espèce, soit dans la vie, soit dans la nature, porte en elle la cause de son idée. L'artiste ne peut produire l'idée de lui-même; il ne peut que la reconnaître hors de lui, et que copier la nature d'après elle-même. Toute la série d'idées esthétiques qu'on prétend appartenir primitivement à l'esprit, ne représente qu'un système d'abstractions; elles n'ont de valeur qu'autant que les idées qui sont dans les objets y répondent.... Et au fond les artistes de tous les temps s'en tiennent à ces idées éternelles de la nature. Depuis Phidias, qui représenta les idées de l'homme et de la femme dans les plus nobles attitudes, jusqu'au peintre d'animaux, les artistes, s'ils ne se laissent pas égarer par des opinions dominantes, partent toujours des idées fournies par la nature. C'est ce que font même les architectes. Il n'est pas vrai qu'ils cherchent à réaliser des abstractions mathématiques, et qu'ils prennent pour base, par exemple, l'idée du cercle ou du triangle; non, ils partent de l'idée d'un édifice, d'un temple, d'un théâtre, et ne se servent des formes mathématiques que comme d'un moyen.... Qu'on ne m'objecte pas que je confonds la beauté avec la vérité. Je suis loin de prétendre qu'une œuvre de l'art ne doit être que la copie servile de la réalité, et qu'il suffit pour être belle, qu'elle soit vraie. Elle sera belle, si l'artiste a réussi à saisir dans la réalité le type idéal qui se révèle dans toutes les espèces. Le

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. III, p. 312.

portrait fidèle d'un homme est vrai, mais il n'est pas beau pour cela; l'idéal seul de la virilité est à la fois beau et vrai....

(*Morgenblatt.*)

Observation. Nous abrégeons ces développemens du système sur le beau, professé par M. Menzel. Ce n'est autre chose, au fond, que la doctrine d'Aristote modifiée par la philosophie de la nature, comme celle de Solger n'est qu'un platonisme mitigé. La question si intéressante de l'origine et de la nature du beau, n'est guère plus avancée aujourd'hui qu'il y a deux mille ans. Il s'agit toujours de savoir si l'idéal qui inspire l'artiste est dans l'esprit, ou s'il lui est imposé par l'objet; s'il faut admettre avec Platon qu'un objet est beau, parce qu'il répond plus ou moins au type original, primordial, inné dans l'homme, ou qu'un ouvrage de l'art est beau, parce que l'artiste a su y réunir toutes les perfections observées sur plusieurs individus de la même espèce; ou en termes plus exacts : l'idéal est-il primitivement dans l'esprit, antérieurement à toute observation, ou n'est-il que le résultat de l'observation et de la combinaison? Il y a dans les deux hypothèses des difficultés également embarrassantes. Comment expliquer et prouver que l'idéal est inné, et dans le système contraire, si l'idéal est le résultat de l'observation et de la comparaison, ne faut-il pas toujours admettre dans l'esprit un modèle, un type, selon lequel cet idéal serait formé? S'il n'y a rien dans l'esprit avant l'observation, sur quel modèle, d'après quels principes l'observation construira-t-elle son idéal?

W.

LITTÉRATURE.

Sagen aus den Gegenden des Rheins und des Schwarzwaldes : Traditions populaires des bords du Rhin et de la forêt Noire, recueillies par *Aloïse Schreiber*; deuxième édition. Heidelberg, 1829.

Ces traditions, où revit l'ancien esprit germanique dans toute sa pureté native, fourniraient une ample matière à la poésie nationale, non-seulement à la poésie lyrique, mais encore au drame et à l'épopée. Nous traduisons le morceau intitulé la

Demoiselle de Windeck. „ A quatre lieues de Baden, on voit sur un sommet de la forêt Noire les ruines du château de Windeck, dominées par deux fortes tours. Une demoiselle, dit-on, y apparaît de temps en temps. Un jour, me raconta un vieux vigneron, un jeune chasseur poursuivait un cerf jusqu'au pied de ces débris, où soudain il le perdit de vue. Il faisait une chaleur accablante; le chasseur, s'essuyant la sueur de son front, s'écria : Ah, si quelqu'un m'apportait un coup à boire du fond de cette cave, où, dit-on, gisent ensevelis tant de tonneaux pleins d'un vin délicieux! A peine ce vœu se fut-il échappé de ses lèvres, qu'une vierge d'une beauté ravissante sortit de derrière le mur; elle était vêtue de blanc; à sa ceinture noire pendait un trousseau de clefs, et dans sa main elle portait une coupe d'argent. Elle fit signe au chasseur de s'approcher et de boire. Il prit la coupe et la vida d'un seul trait; mais le vin coula dans ses veines comme du feu et l'enflamma d'un amour insensé pour la vierge des ruines. Elle le regarda d'un œil sévère et disparut. Depuis ce jour le jeune homme n'eut plus de repos; partout il voyait devant lui la vierge de Windeck, lui présentant la coupe et l'invitant à y boire. Du matin au soir il errait au milieu des ruines, dévoré du désir de la revoir : un jour les bûcherons le trouvèrent mort à la porte du château. On dit que la demoiselle lui apparut une seconde fois à sa dernière heure, lorsqu'il ne pouvait ni vivre ni mourir, et que, ayant reçu d'elle un baiser, il expira. "

Æsthetica literaria antiqua classica, sive antiquorum scriptorum, cum græc., tum latin., de arte literaria præcepta, collecta a J. Hillebrand, philosophiæ professore et pædagogiarcha Gissensi. Mayence, 1828.

„ Pour composer une excellente Rhétorique, a dit Fénélon, il faudrait rassembler tous les plus beaux préceptes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Lucien, de Longin, et des autres célèbres auteurs. En ne prenant que la fleur de la plus pure antiquité, on ferait un ouvrage court, exquis et délicieux. "

Il existe déjà plusieurs Rhétoriques exécutées d'après ce plan; mais M. Hillebrand ne s'est point borné à l'art oratoire, il a étendu l'idée de Fénélon, et avec des fragmens empruntés aux rhéteurs et aux philosophes les plus distingués de la Grèce et de Rome, il a construit un traité d'esthétique littéraire à peu près complet. Il n'a pas prétendu, en recueillant les opinions et les

préceptes de l'antiquité, les modifier pour se les rendre propres, et les fondre dans un ouvrage original; il n'a pas même voulu traduire les écrivains qu'il cite. Ce sont les textes grecs et latins qui se succèdent et s'enchaînent dans un cadre habilement tracé.

On voit qu'en un pareil ouvrage le mérite de l'auteur se borne à choisir et à classer; mais ce mérite n'est pas à dédaigner. Le choix des extraits, s'il est bien fait, suppose un goût sûr et une vaste érudition; la disposition des matières suppose un esprit philosophique, capable d'embrasser l'art dans son ensemble et dans ses détails.

Examinons d'abord le plan adopté par M. Hillebrand; il divise l'esthétique littéraire en deux grandes parties : la première contient la méthaphysique de la littérature; elle traite de l'art en général, du beau, du sublime, du ridicule, du pathétique, etc.; la seconde s'occupe de la littérature proprement dite, de la littérature prenant une forme, se réalisant.

Cette seconde partie admet beaucoup plus de développemens que la première; elle se subdivise en deux sections : l'une contient des préceptes généraux applicables à tous les genres de littérature; elle traite du style, des passions, des mœurs, envisagés non pas sous leur point de vue philosophique, mais dans leur rapport avec la composition et l'expression; l'autre passe en revue les différens genres de littérature. Ces genres forment deux branches : d'une part les ouvrages en vers, de l'autre les ouvrages en prose.

1.° L'art poétique, qui traite des ouvrages en vers, contient quatre paragraphes :

Le premier nous fait connaître la nature de la poésie étudiée en elle-même et dans sa forme.

Le second nous offre la poésie dramatique ou imitative, *γενος μιμητικον*.

Le troisième présente la poésie énonciative, *γενος εξηγητικον* ou *απαγγελτικον*. Ce genre embrasse la poésie lyrique et la poésie didactique.

Le quatrième présente la poésie mixte ou commune, *γενος κοινον* ou *μικτον*. Ce genre contient l'épopée et la poésie bucolique.

2.° Dans la rhétorique, qui traite des ouvrages en prose, nous trouvons trois paragraphes.

Le premier, après avoir défini la rhétorique, en fait connaître le but et l'utilité.

Le second renferme l'art oratoire.

Le troisième embrasse les autres genres en prose : le genre didactique, le genre historique, le genre épistolaire, etc.

L'ouvrage se termine par deux appendices : l'un sur la mémoire et sur l'action oratoire; l'autre sur la lecture, l'imitation, la critique, l'improvisation, et la manière d'instruire sa jeunesse.

Sans doute ce plan laisse quelque chose à désirer dans plusieurs parties; mais on ne saurait contester à l'esprit qui l'a conçu, de l'étendue et de la méthode : c'est un tableau vaste et philosophique. Voyons maintenant comment il a été rempli; et d'abord faisons la part des difficultés inhérentes au sujet. Avec des matériaux empruntés à l'antiquité grecque et latine, sans y ajouter, sans les développer, était-il possible de traiter à fond toutes les questions que nous venons d'indiquer? était-il possible de les traiter avec proportion dans les parties, avec unité dans le tout? Les doctrines de Platon, d'Aristote, de Denys d'Halicarnasse, de Longin, de Cicéron, de Quintilien et de tant d'autres, pourront-elles jamais se fondre ensemble, de manière à former un corps homogène? Non, sans doute. Ne demandons pas à l'auteur l'impossible, et contentons-nous de voir s'il a tiré de son sujet tout le parti qu'il en pouvait tirer.

Après avoir parcouru attentivement l'ouvrage entier, il m'a semblé qu'aucun passage essentiel n'avait été omis; et si j'avais un reproche à adresser à l'auteur, ce serait plutôt d'avoir conservé quelques citations peu importantes, qui pourraient être supprimées sans laisser aucun vide dans l'ensemble de cette compilation philosophique.

Il est aussi à regretter que le savant professeur n'ait pas cherché à compléter les questions que les anciens n'ont fait qu'effleurer, et même à combler les lacunes qu'ils ont laissées dans quelques-unes des grandes questions de l'esthétique littéraire. S'il a cru devoir s'effacer presque entièrement lui-même à côté des noms illustres qu'il cite, c'est un excès de modestie qui peut nuire à l'art qu'il enseigne avec tant de supériorité. Lorsqu'il donnera une seconde édition, nous lui conseillons de se mettre quelquefois en scène lui-même, pour lier entre eux tous ces fragmens souvent disparates, pour les développer et les compléter. C'est le seul moyen de jeter une sorte d'unité entre tant de parties incohérentes, et de prêter une apparence de vie à ce corps formé comme le monstre d'Horace, *undique collectis membris*.

Une autre amélioration essentielle que nous recommandons

à M. Hillebrand, c'est d'ajouter à l'ouvrage une table alphabétique des auteurs qui y sont cités, et des questions littéraires qui y sont développées ou même seulement indiquées.

D.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Die Freiheit des Unterrichts, etc.: La liberté de l'enseignement, surtout relativement au royaume des Pays-Bas, par un Suisse ami de la vérité. Bonn, chez Weber, 1829.

C'est bien dans la question de la liberté de l'enseignement que les Jésuites, à trop juste titre appelés les Pères de la ruse, ont confirmé leur réputation d'être peu difficiles sur les moyens à employer pour arriver à leur but, et de tenir moins à leurs principes qu'à leurs intérêts. Versatiles par caractère, toujours disposés à sacrifier leurs doctrines à leur égoïsme, ici exclusifs jusqu'au fanatisme et à la cruauté, là invoquant la tolérance avec les raisons de Fénélon; réclamant le monopole de l'instruction publique à Fribourg et partout où ils sont les maîtres, et prêchant éloquemment la liberté en France et en Belgique, on les a vus tour à tour partisans du privilége et de la licence. Mais leur but est toujours le même, et, comme le fait observer l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, les mêmes hommes qui en Suisse s'élèvent de toutes les manières contre les lumières, la publicité, la tolérance, qui là calomnient audacieusement les noms les plus respectés, qui par leurs intrigues forcent les Laharpe, les Troxler, les Girard, les Zschokke, à se retirer des affaires, et les maltraitent aux yeux de la nation, prêchent en Belgique la haine et le mépris d'un gouvernement ami de la liberté et de l'instruction. C'est l'indignation et l'amour de la vérité qui lui ont mis la plume à la main. Citoyen de Fribourg, le foyer principal du jésuitisme, où dans ce moment-ci quarante-un jeunes Belges reçoivent une éducation toute jésuitique, qu'ils reporteront un jour à leur patrie, il a cru devoir à la réciprocité, qui est le fondement de la justice de peuple à peuple, d'élever sa voix en faveur du gouvernement des Pays-Bas contre la liberté illimitée de l'enseignement qu'un parti, prenant momentanément le masque du libéralisme, ne cesse d'y

réclamer depuis l'établissement du *collége philosophique*. Avec tous les honnêtes gens et tous les véritables amis de la liberté, il s'indigne de cette alliance monstrueuse du parti jésuitique avec le parti national. L'objet principal de son livre est de prouver par des faits et des raisonnemens que tout État constitutionnel a le droit de diriger et de surveiller l'instruction publique, tout en lui laissant une sage liberté. Il retrace l'histoire de l'éducation chez les anciens, pendant le moyen âge, et dans l'Europe moderne; en France pendant le dix-huitième siècle, pendant la révolution, sous le consulat, sous l'empire et depuis la restauration; en Allemagne, en Suisse, en Suède, en Angleterre, dans les États-Unis et dans les Pays-Bas. Il passe en revue les principaux systèmes d'instruction publique proposés par les philosophes et les hommes d'État; les opinions de Platon, de Montesquieu, de Filangieri, de M. Destutt de Tracy, de M. de Talleyrand, de Condorcet, de Fourcroy et de Chaptal, de MM. Royer-Collard, Say, Charles Dupin, d'Adam Smith et du Globe. Nous présenterons incessamment à nos lecteurs une analyse détaillée de cet ouvrage, dont l'auteur anonyme a fait preuve d'autant de bonne foi que de science et de raison.

W.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire*.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Législation criminelle.

DU DUEL.[1]

Dans le courant de l'année 1827 une querelle s'éleva entre deux sous-officiers en congé à Nancy : un duel fut la suite de cette querelle. Le combat eut lieu loyalement, le provocateur resta mort sur la place.

La chambre des mises en accusation de la cour royale de Nancy renvoya de Laberthe, l'auteur du meurtre, devant la cour d'assises. Sur le pourvoi, la cour de cassation renvoya l'affaire devant la chambre des mises en accusation de la cour royale de Metz, qui prononça comme la cour de Nancy. Sur cet arrêt, nouveau pourvoi, nouveau renvoi

1 Cet article est extrait du nouveau journal que publient à Heidelberg MM. Mittermeier et Zachariæ, et qui a pour titre : *Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft und Gesetzgebung des Auslandes* (Journal de la jurisprudence et de la législation des pays étrangers) ; second volume, première livraison ; 1830.

devant la cour de Colmar, et nouvelle décision rendue dans le même sens que celles des cours de Metz et de Nancy.

La cour de cassation s'est constamment fondée sur ce principe, qu'il n'existait, dans la législation française, aucune disposition qui punît le duel où ne se rencontre aucune trace de déloyauté.

Le système des cours royales est basé, au contraire, sur ce qu'aucune loi ne contiendrait une exception en faveur de la mort ou des blessures portées en duel; à cette considération, la cour royale de Colmar ajoutait, toutefois, que le duel ayant occupé long-temps notre ancienne législation, on ne peut révoquer en doute que le silence de la nouvelle, sur cette matière, ne soit l'effet de la volonté et peut-être de la sagesse du législateur, mais qu'on ne peut en tirer d'autre conséquence, sinon qu'il n'a voulu punir ni la simple provocation, ni même le duel consommé dont il ne serait résulté aucune blessure. Dans le réquisitoire sur lequel fut rendu cet arrêt, le procureur général partait d'une opinion émise, lors de la discussion, par le rapporteur du comité de législation du conseil d'État, pour soutenir d'abord que le duel a été évidemment atteint dans la pensée du législateur par le Code pénal de 1810; et, en second lieu, que, quand même cette opinion n'aurait pas été exprimée, et qu'ainsi il ne serait point manifeste que l'idée de duel fût présente à l'esprit du législateur, il faudrait encore dire que le duel se trouve atteint par les diverses dispositions relatives au meurtre, à l'homicide, aux blessures. Enfin, il se fondait sur ce que l'on punit journellement les coups de couteau portés dans des rixes, et disait qu'il serait étrange de faire dépendre la punition d'un fait, soit de la nature des moyens qui l'auraient environné, soit de la sphère dans laquelle il aurait eu lieu.

C'est dans cet état de choses qu'un projet de loi fut présenté à la chambre des pairs. Ce projet, en établissant

des peines non pas contre le duel en général, mais seulement contre certains faits résultant de certains duels, semble révéler dans ses auteurs l'idée fondamentale qui paraît avoir présidé à la rédaction de l'arrêt de la cour royale de Colmar et au réquisitoire du procureur général.

Ce projet contient trois articles.

Le premier déclare que toutes les fois que des blessures auront été faites, ou qu'un homicide aura été commis, dans un combat singulier, entre deux personnes, soit à l'arme blanche, soit avec des armes à feu, il y aura information.

Le second déclare que toutes les fois que la chambre des mises en accusation reconnaîtra des preuves suffisantes du fait, elle devra, sans s'arrêter à aucune des circonstances qui pourraient ôter au fait sa criminalité, renvoyer le prévenu devant le jury.

Le troisième ajoute aux faits d'excuse reconnus par le Code pénal les outrages et injures graves; il ajoute toutefois que dans le cas même d'excuse, il y aura toujours, outre la peine d'un emprisonnement de six mois à deux ans, celle d'une interdiction des droits civils, qui variera également suivant le plus ou le moins de gravité des blessures.

La commission a conservé la restriction de la peine du duel aux combats à l'arme blanche et au pistolet; du reste, elle a entièrement modifié les dispositions du premier projet; le projet amendé punit : 1.° non-seulement le duel suivi de blessures, mais tous les faits résultant du duel; 2.° il réintègre la chambre des mises en accusation dans son droit de libre appréciation des circonstances qui peuvent ôter au fait le caractère de criminalité; 3.° il laisse au juge la faculté d'interdire la jouissance des droits civiques; 4.° il exprime que les dispositions de la loi sur le duel seront applicables aux militaires sous les drapeaux.

Après une très-vive discussion, le projet de loi amendé par la commission passa à une majorité de 96 voix contre 75;

il n'y eut de modifications que quant au délai dans lequel le procureur du Roi devrait transmettre les pièces au procureur général, et au quatrième paragraphe relatif aux militaires, qui fut entièrement retranché.

La commission soutint, par l'organe de M. Pasquier, que l'on ne saurait, sans de graves inconvéniens, s'éloigner du droit commun et écarter la tentative toutes les fois qu'elle n'aurait pas été suivie d'un effet. Elle émit l'opinion qu'une base plus large était nécessaire, non-seulement quant à la répression du fait en lui-même, mais comme hommage à la morale, à la religion et aux saines doctrines de toute législation, qui doit être nécessairement appuyée sur ces deux bases; et se fondant toujours sur la nécessité de ne point s'écarter du droit commun, elle demandait que l'on ne modifiât point, quant au fait particulier du duel, le pouvoir de la chambre des mises en accusation.

Les efforts du ministère se portèrent principalement sur le premier article, dont le second n'était, disait-il, que la conséquence.

La loi humaine, disait M. Portalis, qui n'a pas pour but le perfectionnement moral des individus, mais le maintien de l'ordre civil, la loi humaine qui ne saurait embrasser tout l'homme, puisqu'elle ne saurait atteindre que les actes extérieurs, choisit entre ce qui est mal, non ce qu'il y a de pire, mais ce qui est évidemment et le plus directement nuisible à la société, pour l'incriminer. La peine qu'elle porte n'est point mesurée sur la gravité de l'infraction morale, mais sur la gravité du dommage; il ne suffit dont pas d'établir qu'une action blesse la loi divine et la justice naturelle, pour prouver qu'il est indispensable de la réprimer par une disposition pénale, il faut encore qu'il soit démontré que la recherche de cette action, que sa punition légale sont nécessaires au maintien actuel du bon ordre, ou que l'État n'éprouverait pas un plus grand préjudice par les inconvé-

niens attachés à cette recherche et à cette punition que par son impunité.

M. de Vatimesnil ajoutait qu'une loi sur le duel, pour être bonne, devait avant tout s'écarter des règles du droit commun; non, sans doute, qu'il fallût innover en tout point sans prudence et sans utilité, mais qu'on ne devait pas du moins hésiter à demander au droit commun tous les sacrifices, sans lesquels la loi proposée manquerait infailliblement son effet.

Une troisième opinion se manifesta dans la chambre: elle était ennemie de toute répression. D'après cette opinion la législation existante, qui réservait la punition du duel pour tous les cas où il y aurait déloyauté, semblait évidemment suffisante. Parmi les plus illustres défenseurs de cette opinion se faisait remarquer le maréchal duc de Raguse: on a pu taxer le duel de préjugé barbare, disait-il, mais il faut néanmoins rendre hommage au principe d'égalité d'où il dérive, à cette loi de justice universelle qui, abattant toutes les barrières de rang et de fortune, force le puissant à compter avec le faible, et ne laisse à l'offenseur aucun espoir d'impunité. Le noble maréchal voulait, dans tous les cas, qu'il y eût un grand jury, composé de vingt-cinq pairs, auquel seraient soumises toutes les affaires d'honneur, et qui ne les renverrait aux cours d'assises qu'après mûr et libre examen.

L'opinion du duc de Broglie se rapproche de celle du duc de Raguse. Deux systèmes différens, disait-il, peuvent être adoptés dans la question qui s'agite : le premier consisterait à aborder de front le duel, à le qualifier suivant les cas de crime ou de délit, à déterminer les peines, à préciser les circonstances qui pourraient l'aggraver ou l'atténuer, à faire, enfin, une loi spéciale et complète; le second parti serait d'ignorer en quelque sorte la convention du duel, de n'y avoir aucun égard, et de laisser aux lois pénales or-

dinaires leur cours à l'égard des conséquences que le duel aurait pu avoir. Rien de cela, ajoutait-il, ne se trouve dans les deux projets : leur principe commun est que le duel n'est pas une excuse pour les faits qui en sont la suite; mais une fois le principe posé, l'on semble avoir reculé devant son application, et les dispositions qui suivent ne sont destinées qu'à apporter au droit commun, soit dans la juridiction, soit dans la pénalité, des modifications qui ne peuvent se justifier que par cette considération que le duel serait une excuse.

Il terminait son éloquent discours par dire que la législation actuelle, entendue comme l'a entendue la cour de cassation, en ce sens que le duel n'était punissable que quand il y avait déloyauté, était préférable.

Cette importante discussion a donné le jour à plusieurs ouvrages. Le plus petit nombre des auteurs a pris la défense du duel, d'autres l'ont attaqué en répétant les lieux communs sur l'immoralité et même la lâcheté de l'action en elle-même; d'autres, enfin, y ont vu un préjugé fatal, mais qui ne pouvait pas être atteint par les lois.

On a traduit l'opinion du jurisconsulte américain Livingston, qui, admettant la possibilité de réprimer légalement le duel, pense toutefois que les coupables doivent être atteints par des peines qui les affectent dans des droits nés de l'ordre social, plutôt que dans des droits qui en sont indépendans.

L'opinion de Bentham a été également mise dans un plus grand jour. Le célèbre jurisconsulte s'exprimait, il y a peu d'années, sur le duel de la manière suivante:

« Si le législateur eût toujours appliqué convenablement « un système de satisfaction, on n'eût pas vu naître le duel, « qui n'a été et n'est encore qu'un supplément à l'insuffi- « sance des lois. A mesure que l'on remplira ce vide de la « législation par des dispositions capables de protéger l'hon- « neur, on verra diminuer l'usage des duels, et il cesserait

« même tout-à-fait, si la satisfaction honoraire était conforme « à l'opinion et rigoureusement exigée. Dès que la loi offrira « un remède sûr contre les délits qui blessent l'honneur, on « ne sera pas tenté de recourir à un moyen équivoque et « dangereux. Aime-t-on la douleur et la mort? non, sans « doute! ce sentiment est également étranger au cœur du « poltron et du héros; c'est le silence des lois, c'est l'oubli « de la justice qui réduit l'homme sage à se protéger lui-« même par cette triste mais unique ressource. »

Enfin, les travaux étendus auxquels se sont livrés, sur cette matière, les professeurs Feuerbach, Rosshirt, Vollgraff et Mittermaier, ont été également l'objet des méditations les plus sérieuses.

Nous rechercherons d'abord quel est le principe du duel et quelle peut en être la moralité. Nous examinerons en second lieu si, même en admettant l'immoralité de la convention, un système de répression est possible: enfin, dans la supposition de l'affirmative, nous verrons si l'un ou l'autre des deux projets de loi remplit toutes les conditions requises.

Quand un fait a la sanction d'un long espace de temps, qu'il a traversé un grand nombre de siècles, quand tout homme de bien et d'honneur, pris dans l'intérieur du cabinet et dans l'intimité du tête à tête, avoue qu'il est des circonstances où il aurait recours à ce fait, il semble qu'on ne saurait l'aborder sans une espèce de respect: la première chose qui doit se présenter à l'esprit de tout homme un peu accoutumé à l'examen de questions légales ou historiques, c'est que quelque chose d'autre qu'un préjugé se trouve caché sous ce fait. Cette idée se fortifie quand à côté du long espace de temps vient se placer, d'une part, l'idée qu'il a traversé sans être atteint, les lois les plus horriblement barbares, que même il a grandi par les obstacles, et de l'autre, non point une idée d'intérêt personnel ou d'abus de la force, mais une idée de générosité, celle du plus grand

sacrifice possible, du sacrifice de la vie. Il ne faut pas croire facilement aux phénomènes extraordinaires; il n'y a point de préjugés, même en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, qui aient résisté long-temps aux lois : c'est un fait que les préjugés n'ont eu de sacrifices qu'autant que la loi refusait tout appui aux victimes, et que celles-ci manquaient à plus forte raison quand la loi s'opposait aux sacrifices. L'esclave n'a jamais repris les chaînes qu'on faisait tomber de ses mains, il les a brisées souvent; la femme est venue prendre sa place au banquet toutes les fois que l'abus de la force a cessé, et quoique sous l'autorité d'idées religieuses fortement enracinées, elle ne se brûle plus au Malabar. C'est sous ce point de vue qu'il semble nécessaire avant tout d'aborder l'importante question du duel, et une fois admis qu'il ne saurait exister, comme les conventions en général, sans la plus haute probité dans l'exécution, il semble inutile de s'arrêter aux injures dont on a cherché souvent à le flétrir.

Deux idées se retrouvent dans toute société organisée; ce sont celles de récompense et de punition, qui correspondent aux idées d'hospitalité et de vengeance, aux idées de bienveillance et de haine que l'on retrouve chez l'homme, quelle que soit la forme sous laquelle on l'envisage : ces deux idées sont, quant à la société, principe d'existence et principe de conservation. Sans la bienveillance, pas de concours, et par conséquent ni force ni existence, et sans la répression, impunité pour le mal, et par conséquent pas de conservation : de ces deux idées découlent le droit à l'hospitalité et à la récompense pour celui qui a bien fait, et le devoir corrélatif de soumission à la vengeance et à la punition pour celui qui a mal fait.

Mais l'idée de société ne saurait être conçue sans l'idée d'ordre : or, il y a impossibilité d'ordre là où dominent les volontés individuelles; impossibilité de corps là où n'existent

que des individus; il s'ensuit qu'une société ne saurait exister sans une délégation de droits et de devoirs à un certain nombre de ses membres : délégation qui sera nécessaire pour tout ce qui concerne le bien-être en général, et dès-lors pour tout ce qui peut concerner les plus impérieux besoins de ce bien-être général, la récompense et la punition. La récompense appellera la délégation, parce que la délégation devant être, pour me servir d'une belle expression polonaise, le pain des bien-méritans, de ceux qui seront les plus sages, l'accomplissement du devoir non-seulement sera plus facile, mais plus sûr. La punition appellera la délégation par les mêmes motifs, et de plus, par celui qu'à l'idée de l'exercice du droit de punir se rattache toujours une idée de guerre, une idée de combat, une idée de danger, que le faisceau des volontés individuelles seul peut amoindrir et même écarter. Les deux délégations ont, comme on voit, leur principe dans une idée d'utilité; néanmoins une différence essentielle se fait remarquer de prime abord dans leur essence: c'est que l'individu peut reprendre son devoir de récompenser, et qu'il ne saurait reprendre celui de punir, quoique l'aliénation du droit de punir ait été la condition du devoir de récompenser. Il est certain, en effet, que le jour où il serait proclamé que, par le seul fait qu'on aurait repris le devoir de récompenser, on rentrerait dans le droit de punir, le pacte social serait rompu et qu'il n'y aurait plus de société. Il est d'ailleurs de la nature du devoir délégué de pouvoir être repris, il y a exemption dans la délégation, diminution de charges pour l'individu, et personne n'est forcé de jouir d'un bienfait.

Ainsi une idée fondamentale qui préside à la création de toute société, c'est que, s'il est permis de reprendre le devoir de récompenser, il ne l'est point de reprendre le droit de punir; c'est que toute vengeance individuelle doit cesser dès que la société existe: mais il n'est aucun principe qui

puisse être poussé jusqu'aux dernières conséquences. Un adage trivial à force d'être vrai, c'est que la déduction logique a des limites, et qu'il y a nécessité de tourner court quand on arrive à un certain point : c'est dans cette nécessité que se trouve le principe du duel.

Il est certains faits qui échappent à la délégation, et qui ne peuvent par conséquent y être compris. Le mot ingratitude existait à Sparte, où l'homme était entièrement effacé ; il existe dans toutes les langues ; on ne saurait concevoir une société parfaite à tel point que chaque bienfait particulier pût être récompensé par mandat ; mais la délégation, impuissante souvent pour récompenser, l'est plus souvent encore et davantage, par la nature des choses, pour punir : or, en admettant cette impuissance, il y a combat entre le principe qui, d'un côté, veut que lorsque la société existe, toute vengeance individuelle cesse, et le principe qui, d'un autre côté, exige que toute mauvaise action soit réprimée.

Il est, avons-nous dit, des faits d'une certaine nature qui échappent à la délégation, et que la société, représentée par ses mandataires, est impuissante pour réprimer. *Si l'on t'a attaqué par des paroles injurieuses, si un homme a levé sur toi son sabre, s'il a fait couler ton sang, rapproche-toi de lui, il peut encore être ton ami ; mais s'il a révélé malicieusement ton secret, s'il a blessé ton cœur en trahison, éloigne-toi de lui, il ne sera jamais ton ami.* C'est ainsi que s'expriment les saints livres : or, cette injure grave, cette révélation du secret, cette blessure faite au cœur en trahison, ne pourront jamais être soumises aux tribunaux ; il y a plus : parler de tribunaux est une dérision. Les tribunaux ne sauraient être conçus sans la révélation, sans une publicité plus grande, et les infractions dont parle la sagessse divine, celles pour lesquelles elle ne saurait admettre le pardon, n'existent en quelque sorte et ne remuent l'ame jusques dans ses dernières profondeurs que par la publicité.

Il est d'autres faits qui, quoique d'un ordre moins général, et quoiqu'ils ne soient point la conséquence de l'ordre social, à tel point qu'on ne saurait concevoir la société sans eux, viennent se placer dans la même catégorie.

La famille existe chez l'immense majorité des sociétés modernes; outre ses devoirs envers la patrie, l'homme a des devoirs à remplir envers sa famille. Dans une société bien organisée, autour du vivifiant amour de la patrie doivent briller d'une clarté moins vive, sans doute, mais aussi pure, l'amour de la femme et des enfans: or, comme l'a dit l'illustre Royer-Collard, il faut que l'intérieur de la famille soit muré, il faut qu'un voile recouvre la couche nuptiale comme la couche virginale : le jour où le chef de la famille déchirera ce voile, où il aura le triste et odieux courage de flétrir l'existence des êtres qu'il a le devoir de protéger, ce jour il faudra effacer de la langue comme surannés les mots d'époux et de père. Ce n'est pas un préjugé que la pudeur; à elle se rattachent les fils les plus délicats de l'existence humaine : il peut d'ailleurs y avoir attentat à la couche nuptiale et à la couche virginale, sans qu'il y ait souillure, sans qu'il y ait complicité. L'existence humaine offre une foule de faits de cette nature.

Mais ces faits qui attaquent la société dans sa base, seront-ils donc impunis? l'homme qui aura révélé malicieusement le secret de son ami, qui aura blessé son cœur en trahison, qui aura souillé son sang, qui l'aura tari dans sa source, qui aura fait plus que de le verser; cet homme pourra-t-il donc contempler tranquillement ses victimes et calculer froidement le temps dans lequel leurs blessures les conduiront au tombeau? Quand l'existence physique sera protégée dans ses moindres détails, la plus noble partie de l'être, celle dont le domaine se confond avec celui de la pensée, sera-t-elle donc livrée sans défense, et le méchant pourra-t-il former ses projets avec d'autant plus d'assurance que la loi,

loin de l'atteindre, lui offrirait son égide? On ne saurait l'admettre sans accorder en même temps que quelque chose d'incomplet existerait dans une pareille société. D'après les paroles trop peu nombreuses que nous avons citées, c'est aussi l'avis de Bentham. Quelque chose néanmoins nous semble devoir être rectifié dans ses paroles, c'est que le mal doit être attribué plutôt à l'imperfection naturelle à toute chose humaine, qu'à l'oubli de la justice. Dans cet état de choses une seule combinaison pouvait concilier le principe qui veut que toute mauvaise action soit réprimée, et le principe qui veut que toute vengeance individuelle cesse dès que la société existe; c'était l'ingénieuse et forte combinaison du duel. Elle est née dans les mêmes forêts où naquit le jury, elle est due aux races germaines : ces beaux hommes du nord, ces hommes *rudes aux combats et sages dans les conseils*, ont pensé que le droit de vengeance individuelle devait être laissé à chacun moyennant un cautionnement, et ils se sont mis au-dessus de la crainte de l'abus, en plaçant le cautionnement dans l'intérêt qui réunit le double avantage d'être le plus cher et de former le point où tous les hommes sont égaux; ils ont choisi le puissant, l'ardent intérêt de vivre.

Ils ont senti, en second lieu, avec cette profondeur de bon sens qui est le cachet des institutions émanées d'eux, et qui, dès leur apparition sur la scène du monde, a appelé l'attention du plus grand peintre de l'antiquité, que, le droit de vengeance individuelle laissé à chacun sous une pareille condition, il fallait protéger l'exercice du droit, et éloigner, par la plus grande publicité possible, les fraudes dont la gravité de l'enjeu pouvait faire naître l'idée, ou les conséquences de la témérité, de la présomption, de l'abus de la force. Ainsi il y a dans le duel, tel qu'il a été primitivement entendu, tel qu'il a été le plus long-temps pratiqué, deux choses sans lesquelles il ne saurait exister : 1.° quant

au fond, exercice du droit de vengeance moyennant la mise en gage de la vie; 2.° quant à la forme, publicité, authenticité.

Une fois posé que le duel est le résultat malheureux, sans doute, mais nécessaire de tout ordre social, on pourrait se dispenser d'examiner les différentes objections dont il a été l'objet. On pourrait croire inutile de s'arrêter aux argumens tirés du suicide contre le duel; toute analogie cesse dès que la nécessité de réprimer est posée, et que le duel offre le seul mode possible d'exercer la répression pour certains cas. Il ne peut plus alors y avoir que la question de bonne ou mauvaise application d'un droit, et cette question sort du domaine des hommes pour rentrer uniquement dans celui de la divinité.

On pourrait également ne pas s'arrêter davantage aux argumens contre la peine de mort; en effet, l'analogie cesse dès qu'il y a lutte entre deux corps de quantité égale. Malheureusement la mort est dans tous les actes de la vie humaine, elle est la condition du frottement, elle est au bout de toute discussion : qu'on change le dernier terme de cette triste équation, qu'on trouve un équivalent; l'humanité, pour être vue sur un plan plus étendu, ne cesse pas d'être l'humanité, les mêmes rapports existent entre l'unité et l'unité, qu'entre le nombre et le nombre. Si l'on établissait une comparaison, le grand duel de la guerre n'aurait point l'avantage. Si les chances pouvaient être égalisées, si un juge du combat était possible, moins de sang aurait souillé la terre, moins de mères auraient pleuré leurs enfans.

On ne saurait non plus tirer aucune induction de ce que les sociétés anciennes ont existé sans le duel; les sociétés anciennes étaient établies sur un autre plan, ce qui dut amener nécessairement d'autres conséquences; comme l'ont fait observer judicieusement M. Guizot à Paris et M. Vollgraff à Marbourg, le point de différence entre la civilisation d'ori-

gine germaine et la civilisation ancienne, c'est l'individualité au lieu de la réunion. Chez les peuples modernes on part toujours de l'homme pour arriver à la réunion; chez les peuplades anciennes on faisait le contraire : tout était tendance vers l'idée générale; chaque homme vivait dans la patrie, et dans l'amour de la patrie s'absorbaient toutes les affections individuelles. Le christianisme n'était pas encore venu relever la femme, elle était éloignée de tout commerce avec les hommes autres que son mari et ses enfans, et dès-lors une foule de rapports qui existent dans les sociétés modernes ne pouvaient se trouver dans les sociétés anciennes; il est douteux d'ailleurs que les Spartiates tinssent beaucoup à la fidélité de leurs femmes, et qu'ils eussent souffert des preuves que leurs filles auraient données prématurément de leur nubilité. Rien ne restait au foyer domestique : c'est d'ailleurs encore une question que celle de savoir si à Sparte, qui contenait le type non altéré de la civilisation ancienne, il y avait un foyer domestique.

Quand, jetant les regards sur l'intérieur de Rome, on y voit la trahison et le mensonge se succéder, et, à une époque fort reculée, les liens les plus sacrés indignement foulés aux pieds; quand on y voit le débauché Clodius joindre l'assassinat à la profanation des choses sacrées; quand on y voit des guerres civiles naître pour des injures particulières plus souvent que par des motifs de haute ambition, en vérité l'on ne saurait envier une pareille civilisation : peut-être arrive-t-on à cette pensée que l'institution du duel manquait à cette société, et qu'elle affligerait moins les regards, si l'on y avait connu cette loi de justice universelle qui, selon les belles expressions d'un pair de France, abattant toutes les barrières du rang et de la fortune, force le puissant à compter avec le faible, et ne laisse à l'offenseur aucun espoir d'impunité. Cette pensée se présente plus vive encore quand les regards se détournent

avec dégoût de la démoralisation de l'empire. Les États modernes auront sans doute aussi un jour leur décadence, la lumière qui les éclaire s'éteindra; mais, j'aime à le penser, ils ne présenteront jamais un aussi odieux spectacle. L'idée de patrie tombée, les faisceaux une fois arrachés des mains des licteurs, il ne restait plus rien dans la société romaine. Dans les sociétés modernes, l'honneur de la famille, la dignité individuelle survivraient; mais prenons garde de leur enlever leurs armes, et de les livrer sans défense aux coups de l'ennemi qui veille. C'est beaucoup pour l'offense que l'impunité légale, prenons garde d'y ajouter la protection.

On ne perd point l'opinion que quelque chose d'utile se trouve au fond du duel, quand on s'arrête aux sociétés modernes. La classe des militaires est celle de toutes où les devoirs de l'homme envers l'homme sont le mieux remplis. Au milieu de l'égoïsme, de l'individualité poussée souvent jusqu'à ses dernières conséquences, cette classe, qui n'est pas la plus éclairée, a conservé des mœurs généreuses. C'est celle où se rencontrent le plus de duels.

Les universités de l'Allémagne donnent la même idée; à la force des sociétés qu'elles renferment, à l'espèce de respect qui les entoure, on ne peut s'empêcher de reconnaître que quelque chose de fort doit se trouver dans leur organisation. L'investigation ne détruit point cette idée, elle met souvent au jour la plus haute moralité. Nulle part on ne se bat davantage en duel. La mort appliquée sans cesse aux moindres infractions aurait-elle pour effet de les faire éviter, ou la mort toujours imminente amènerait-elle à l'insouciance de la vie et de là à la générosité? Le beau appelle le beau, il éclaire et il réchauffe, comme le soleil sa brillante image. Il n'y a rien de plus beau qu'un soldat le matin d'une bataille.

Il n'y a point de pays où la dignité morale de l'homme soit mieux comprise qu'en Angleterre, et il n'y a point de

pays où l'on se batte davantage en duel. Au moment où en France on proposait une loi contre le duel, le duc de Wellington exposait, dans les chances d'un combat singulier, une gloire à laquelle il devait d'autant plus tenir qu'il ne l'avait pas encore acquise, celle d'homme d'État.

Un autre événement dont un membre de la Chambre des députés a été la victime précisément au moment où la Chambre des pairs s'occupait d'une loi sur le duel, paraît digne d'appeler l'attention de toutes les personnes qui ont réfléchi sur cette matière. M. de Plagniol, d'un âge déjà avancé, du reste distingué par son rang, son caractère et son esprit, croyait avoir à se plaindre de M. Calemard de la Fayette, président à la cour royale de Lyon. Le plus froid mépris avait constamment répondu à ses cartels. Plagniol se rendit à Paris, et peu de temps après son arrivée, à un jour et à une heure qu'il avait désignés, sur la place la plus fréquentée de Paris, au plus grand jour, le malheureux Calemard tomba percé de deux balles, sur les marches même du palais de la Chambre. Un second coup de pistolet tiré presque immédiatement lui fit connaître que l'ombre de Plagniol l'avait déjà devancé.

On ne se bat pas en duel à Rome, mais on assassine à Rome, et tous les jours la justice recule devant les noms et devant les hommes contre lesquels elle est appelée à sévir. On assassine à Naples, on assassine à Madrid, veuve de ses mœurs chevaleresques.

L'assassinat n'entrera jamais, sans doute, dans les mœurs françaises ; mais il serait à craindre qu'une loi pénale rigoureusement exécutée ne multipliât le duel. Ici nous arrivons à notre seconde proposition ; nous poserons peu de théories, nous nous occuperons de nouveau presque uniquement de faits.

Le duel a existé comme institution jusqu'à la moitié du règne de Henri II ; il avait lieu, selon les anciennes mœurs,

avec la plus grande publicité. Un favori du roi, La Chasteigneraie, périt dans un combat singulier, et le royaume vit paraître, pour la première fois depuis Saint-Louis, une ordonnance contre le duel. On comptait peu de duels avant cette ordonnance : dix années après on comptait 10,000 victimes de ce genre de combat.

Les petits-fils de François I.er, Charles IX et Henri III, de peu généreuse mémoire, firent aussi des ordonnances sur le duel ; elles eurent les mêmes résultats : le nombre des victimes dans ces deux règnes très-courts s'éleva à 8000.

Quelques années auparavant, en 1563, un canon du concile de Trente avait consacré des mesures qui devaient bannir entièrement de la chrétienté « l'usage détestable du duel, introduit par l'artifice du démon pour amener la perte des ames par la mort sanglante des corps. »

On se battit peu en duel sous le grand Henri, qui adoucit les ordonnances sur le duel, et ne fit jamais exécuter ces ordonnances même adoucies. La fureur du duel recommença sous Richelieu, au nom duquel ne se rattache, il est vrai, aucune ordonnance sur le duel, mais qui fit revivre les anciennes ordonnances. On traversait la France pour venir se battre sous ses fenêtres : le malheureux Bouteville, le premier Montmorency qui fut sa victime, Bouteville qui se vengea comme se vengent les héros, sur la tombe duquel naquit son fils l'immortel Luxembourg, Bouteville s'était battu sur la place royale. Le cardinal avait pu entendre de son lit le cliquetis des armes. Ce n'est point l'immoralité du duel qui avait frappé Richelieu, le mot immoralité avait peu de sens pour lui : quand on s'arrête à son caractère, à la haine qu'il portait aux grands, à la profondeur de ses observations et de ses vues, on trouve plutôt le secret de son atroce sévérité. Il savait que toutes les fois que l'obstacle n'est pas en rapport avec le mal à empêcher, le mal y trouve un élan ; qu'il grandit par l'obstacle même et en raison de l'obstacle : il

pensait aux 18,000 hommes morts en duel sous les Valois; il avait le souvenir et la pratique des persécutions religieuses: le duel faisait mieux que l'échafaud, il allait plus vite et avait quelque chose de moins odieux, il rapportait chaque fois deux têtes ennemies, et c'est la loi et non pas l'homme que les victimes avaient à maudire.

Ainsi donc de faits que l'on ne saurait dans aucune circonstance écarter légèrement, il résulte non-seulement que la religion et les lois ont épuisé en vain leurs rigueurs contre le duel, mais encore que la tolérance pour le duel est plus salutaire que la répression. Faudra-t-il donc rétablir des peines contre le duel, aujourd'hui que sur une population de plus de 30 millions il ne périt point trente personnes? il en périt plus par le tonnerre. On ne connaît déjà plus de spadassins, notre vieille Europe est purgée de cette odieuse espèce, et il est à penser que c'est pour toujours. L'introduction d'armes nouvelles, la possibilité d'égaliser les chances, précisément ce que ces chances ont de terrible, devaient écarter le mot et la chose. Il y a peu d'abus au fond desquels on ne trouve quelque chose de lâche. Le *Journal des Débats* rapportait, il y a quelque temps, le fait suivant: Un jeune Français voyageant aux États-Unis reçut l'accueil le plus distingué d'une famille de ce pays; il rencontra dans le sein de cette famille un de ses compatriotes, ancien militaire exilé pour faits politiques, et sans doute aigri par le malheur. Ils sortirent ensemble, et après avoir échangé quelques paroles indifférentes, l'ancien militaire provoqua le jeune homme de la manière la plus odieuse. Celui-ci, après s'être recueilli quelques instans, et avoir exprimé sa douloureuse surprise, accepta le duel; mais il ajouta que, n'ayant aucune habitude des armes, il désirait que les chances fussent égales. Deux pistolets, dont l'un seulement serait chargé, lui semblaient le mieux remplir cette condition; le combat n'eut pas lieu.

Mais, et ici nous arrivons à notre troisième proposition, si une loi pénale pouvait être utile, les deux projets nous sembleraient encore loin de réunir les conditions requises.

Un premier vice qui nous semble commun aux deux projets, c'est le défaut de généralité dans la qualification du duel: en précisant l'espèce des armes auxquelles seules on pourrait reconnaître le duel, on a oublié que tout dans la nature, depuis la chose la moins hostile en apparence, pouvait être arme et moyen de combat, et que déterminer, serait placer un grand nombre de faits de nature semblable sous toute la rigueur du droit commun, ou créer l'impunité pour ces mêmes faits. Il n'est pas exact de dire que, dans l'état actuel de la jurisprudence, les duels à coups de couteau soient punis. Dans les nombreux faits de ce genre qui journellement sont soumis aux tribunaux, il ne s'en est présenté aucun qui offrît les traces d'une convention. C'est, au surplus, dans une matière semblable surtout que la loi doit être conçue en termes généraux pour être sûrement exécutée. L'exemple des ordonnances de Louis XIV démontrerait cette vérité; l'entière inexécution de ces ordonnances a tenu peut-être autant à la petitesse des détails dans lesquels le législateur était entré, qu'à la sévérité des peines qu'elles contenaient.

Après ce reproche, qui est commun aux deux projets, il y en a un autre, qui est spécial au second. Trop étroit quand il spécifie la nature des armes, il nous semble trop large quand il atteint la convention qui n'aurait été suivie d'aucun dommage, d'aucune lésion. Ici nous ne saurions admettre, avec M. le duc de Broglie, que l'immoralité de la convention étant posée par le fait seul de la punition du duel, on ne saurait, sans inconséquence, sortir du droit commun, et pour la qualification des faits et pour l'application des peines. L'erreur, pour provenir d'une logique rigoureuse, n'en est pas moins une erreur. La peine devien-

drait un jeu cruel, si l'idée d'utilité cessait un instant de la dominer. On ne saurait d'ailleurs que répéter avec M. Portalis, qu'il ne suffit pas d'établir qu'une action blesse la loi divine et la justice naturelle pour la réprimer; mais qu'il faut encore qu'il soit démontré que l'État n'éprouverait pas un plus grand préjudice par les inconvéniens attachés à la recherche et à la punition que par l'impunité. Or, il est certain que la peine, en tant qu'elle ne frapperait que lorsqu'il y aurait dommage, pourrait être un frein salutaire, arrêter l'ardeur des combattans, précisément parce qu'aucun obstacle ne serait encore franchi, et faire tomber les armes de leurs mains.

Sous deux autres rapports nous préférons le projet amendé à l'ancien projet.

Sous le premier rapport nous croyons qu'il y a amélioration réelle dans le rétablissement de la juridiction de la chambre des mises en accusation; toutefois nous avons été surpris de voir que l'on ne soit pas revenu entièrement aux principes du droit commun, et que l'on ait continué de tenir écartée la chambre du conseil.

Sous le second rapport notre éloge ne sera également pas sans restriction: le projet primitif établissait la nécessité de priver des droits civils tout individu convaincu de duel; la loi nouvelle n'en établit que la faculté, et, en cela, nous croyons qu'il existe une amélioration. En effet, il s'agit moins d'examiner l'influence que la peine pourra avoir sur certains individus, que de voir si cette peine ne pourra point nuire aux intérêts généraux, qui doivent être toujours le premier point de vue du législateur. L'exaltation de l'idée d'honneur, le fanatisme de la dignité morale, doit agir avec le plus de force précisément sur les caractères les plus dignes et les plus élevés. Sur ces caractères peu de peines agiront avec efficacité: or, retrancher ces hommes de la société, les frapper d'incapacité, venir enlever de la chambre des

pairs, de la chambre des députés, des hautes fonctions dans lesquelles ils se trouvent, les hommes les plus distingués, serait non-seulement, quant à ces hommes, une peine horriblement barbare, mais encore nuire d'une manière directe et sensible au bien-être général. Il y a plus, et c'est ici surtout que nous croyons que ce qu'il y aurait de mieux, ce serait l'entière suppression: cette peine de la privation des droits civils, peu connue dans la pratique des tribunaux, réunit-elle en vérité toutes les conditions que doit renfermer une loi pénale? Il paraît qu'elle a eu un effet salutaire à la Louisiane, et que dans ce pays, où le duel était autrefois très-fréquent, on ne voit plus que rarement des exemples de ce genre de combat depuis la loi due aux soins de Livingston. Mais il faut d'abord que la loi soit au titre de l'opinion, comme le dit énergiquement Bentham, et la Louisiane n'est pas la France; elle n'est comparable à aucun État de l'Europe, un seul excepté: il est certain, quant aux États de l'Europe, que la peine de la privation des droits civils n'aurait point la première des conditions de toute disposition pénale, qu'elle ne serait point générale, qu'elle ne porterait que sur certains points, qu'elle y concentrerait sa force, qu'elle y frapperait avec une horrible sévérité, et qu'épuisée en quelque sorte dans les sommités, elle serait la plupart du temps illusoire: l'immense majorité dans les États de l'Europe est exclue des affaires, ou n'y est appelée que fort tard; or, c'est précisément l'âge où toutes les passions bouillonnent, où l'on dépense légèrement la vie, où on la joue avec insouciance, que toute législation sur le duel doit avoir principalement en vue.

Ces dernières réflexions, cette difficulté qui découle de chaque article de la loi proposée de faire sur le duel une loi qui atteigne réellement son but; cette impossibilité d'accord sur une question où ne peut entrer pour rien l'esprit de parti; ces nombreuses imperfections péniblement élabo-

rées : tout ceci ramène à cette pensée qu'une loi répressive du duel est réellement impossible.

Dans l'état actuel des choses toute la mission du législateur nous semble donc se réduire à proclamer que le duel n'est point prévu par le Code pénal, et qu'il ne saurait en conséquence être puni, s'il pense comme la cour de cassation, comme le plus grand nombre des cours du royaume, comme la cour de Colmar elle-même, qui, quoique opposée au duel, a reculé devant la condamnation du duel non suivi de blessure; et, dans le cas contraire, le législateur doit reconnaître que le duel ne sera désormais soumis à l'application d'aucune disposition pénale, et qu'ainsi il ne saurait à l'avenir être dirigé de poursuites relativement à un fait de duel. L'exception, pour les cas de déloyauté, sera de plein droit; il a toujours été regardé comme inutile d'établir une exception relativement aux vols faits au jeu. Le duel, comme nous l'avons dit, ne saurait exister sans la loyauté dans le combat; la loyauté est la condition de son existence, et dès qu'elle manque, il faut rentrer dans le droit commun et appliquer les peines qu'il établit : elles ne seront pas trop fortes, puisqu'à la volonté viendra se joindre l'abus de confiance.

Plusieurs excellens esprits nous ont semblé souffrir de ce que, dans cet état de choses, les cas de déloyauté ne seraient point déterminés; mais nous ne saurions partager leur opinion : nous croyons que les actes de déloyauté peuvent se composer d'une foule de détails qu'il est impossible de prévoir et dont l'application doit être entièrement laissée à la sagesse des jurés et des magistrats. Il ne faut pas avoir une longue habitude des tribunaux pour s'apercevoir des graves inconvéniens qu'entraîne le défaut de généralité dans les définitions, et combien la petitesse des détails va souvent loin du but en créant d'un côté de fâcheuses impunités, et de l'autre souvent une déplorable sévérité : peut-être, dans l'espèce, le vague même et l'appréciation illimitée qui en

est la suite, auront-ils pour effet de faire un devoir de la loyauté au plus haut degré.

Les mêmes regrets tombent sur ce que dans un pareil état de choses on ne saurait trouver de dispositions qui punissent les témoins, dont les conseils perfides ou la coupable négligence auraient eu pour résultat la mort ou les blessures de l'un des combattans; mais ces regrets ne nous semblent également pas fondés. La loi du meurtrier existe pour tout individu qui aura entraîné à un acte qui peut donner la mort; et il est des dispositions qui seront sans doute celles dont l'application sera la plus fréquente, qui punissent ceux qui auront occasioné par leur négligence ou leur imprudence un homicide ou des blessures. Que le législateur compte d'ailleurs sur les mœurs publiques, où ne domine pas le mépris de la mort ou de la douleur; qu'il compte sur l'opinion, cette ancienne reine du monde, qui écrase aujourd'hui comme le tonnerre, qui entraîne comme une avalanche: elle répondra à son appel, en poursuivant avec ses cent bouches celui qui se sera exposé légèrement à verser le sang d'un homme, celui qui, pouvant en arrêter l'effusion, n'aura pas usé de tous les moyens qui étaient en son pouvoir : elle répondra à son appel, en flétrissant le plus odieux et le plus vil des hommes, le duelliste de profession.

rées: tout ceci ramène à cette r
du duel est réellement imp
Dans l'état actuel de
teur nous semble don
n'est point prévu p
conséquence être
tion, comme le
comme la cor
au duel, a
de bless
connaî
d'au
êtr
c

...ITES DE GŒTHE,

...COMPLÈTE ET DÉFINITIVE.

(Fin du premier article.[1])

S'il ... de la nationalité des sujets qu'il a traités, Shakspeare, aux yeux de quelques critiques à vues étroites, jouit d'un avantage décidé sur Gœthe, on manifeste sous un autre rapport encore une partialité, du moins tacite, en faveur du poète anglais, quand on blâme exclusivement notre compatriote de ce que, dans ses œuvres, on ne voit point ressortir l'élément religieux et chrétien. Ce reproche, qui devrait frapper Shakspeare tout aussi bien que Gœthe, est un reste des opinions auxquelles Bodmer, Gessner et particulièrement Klopstock avaient accoutumé le public allemand par le choix de leurs sujets. Ces écrivains n'étaient pas préoccupés, il est vrai, de la triviale idée qui, nous l'espérons, est bien et dûment tombée aujourd'hui, que les arts, indépendamment de leur but particulier, doivent nécessairement avoir une tendance morale; mais la notion du beau dans les arts ne s'était pas encore séparée dans leur esprit du besoin d'édification religieuse au point qu'ils eussent pu concevoir le triomphe de la poésie comme absolument indépendant du choix du sujet. Ils empruntaient donc ordinairement les leurs à un ordre de faits et d'idées où, comme hommes et au milieu des épreuves de la vie, ils étaient accoutumés à puiser les sentimens les plus généreux et les plus consolans. Mais leurs admirateurs ne re-

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. IV, p. 63.

nt pas que cette direction de leurs études poétiques
ue chose de purement accidentel, un résultat de
mps. Nous ne prétendons pas qu'en eux-mêmes
religieux ne soient nullement susceptibles de rece-
e forme poétique; mais il est certain qu'un essai de
genre ne réussira qu'autant que ces sujets présenteront
n côté mythique qui fournisse au poète de féconds développemens, ou bien que ce qu'ils ont d'historique pourra donner lieu à des situations et à des scènes humainement intéressantes. Le dogme ne conduira jamais qu'à des développemens didactiques très-arides; le côté sentimental de la religion se délaiera en de monotones moralités; et les mystères, c'est-à-dire les faits et les idées incompréhensibles en eux-mêmes qu'elle présente à l'humble foi de l'esprit humain comme des objets qu'il doit se contenter de sentir, de pressentir et de vénérer, donneront lieu, si l'on veut les revêtir d'une forme déterminée, à des combinaisons entièrement arbitraires, et qu'il sera impossible de justifier sous le point de vue religieux, ou bien, dans le cas contraire, ils ne présenteront à l'esprit que des images confuses et insaisissables. Quiconque a lu sans prévention la Messiade, a dû être frappé de l'évidence de ces défauts, et nous avons peine à croire qu'il y ait encore beaucoup de personnes qui apportent dans l'appréciation des œuvres de l'art une assez imperturbable piété, pour que l'édification qu'elles pourraient trouver dans la lecture de ce célèbre poëme ne leur fût pas gâtée par les défauts esthétiques qui le déparent. Il en est certainement un bien plus petit nombre encore qui trouve que les libertés et les inconvenances que Klopstock a été obligé de se permettre contre la tradition religieuse, soient compensées par les beautés de son ouvrage. Il est évident pour tout esprit droit qu'aucune forme poétique ne pourrait donner à la religion chrétienne une plus digne expression que celle dont elle est revêtue depuis long-temps dans les admi-

rables documens de l'Écriture sainte, et qu'ici la poésie doit nécessairement donner dans le vague, si elle veut étendre, ou dans le faux, si elle veut enchérir sur ce qui lui est donné.

Aussi la majorité, de nos jours, ne demande plus précisément que l'on prenne des objets religieux et chrétiens pour thème de compositions poétiques de quelque étendue : mais elle croit devoir exiger partout, dans les productions de la muse, des sentimens chrétiens. On doit voir que le poète est un homme religieux; il doit bannir de ses ouvrages les impies et les méchans; il doit se tenir en garde contre les sujets dont l'élaboration rendrait nécessaire l'emploi d'ingrédiens immoraux ou irréligieux. Vainement on cherche à faire comprendre à ces gens qu'un ouvrage considéré comme excellent sous le rapport de l'art, est tellement distinct de la personnalité de son auteur, que les sentimens de celui-ci, comme homme, n'y entrent en nulle considération; vainement leur représente-t-on que le public littéraire est bien le confesseur du poète, mais non celui de l'homme : ils tournent dans un cercle continuel, concluant sans cesse de l'ouvrage à l'auteur et de l'auteur à l'ouvrage, et cette manie de tirer des conséquences, l'une des mauvaises habitudes de la vie sociale, qui les suit dans leurs lectures, ne manque pas de les conduire aux plus plates insinuations et aux plus indécentes calomnies.

C'est là un terrain sur lequel il ne peut nous convenir de les suivre. Assurément, il y a dans le caractère de Gœthe, tel qu'il l'avoue dans ses Œuvres avec tant d'aimable franchise, un profond et large sentiment de religion : que l'on prenne surtout les écrits de circonstance qui datent des dernières années, et ceux de ses ouvrages qu'il a récemment refondus, par exemple les Cahiers sur l'art et l'antiquité, la dernière édition des *Wanderjahre*, etc. Ce serait un travail de l'intérêt psychologique le plus puissant que de

montrer comment, dans les écrits de Gœthe, se manifeste ce côté de son individualité; mais c'est un point qui ne peut pas être traité dans un article sur ses productions littéraires. Qu'on nous permette à cet égard une seule observation.

Si l'on considère la morale et la religion, et principalement le christianisme, dans leurs rapports avec la poésie de nos jours, il est naturel qu'elles ne peuvent pas être admises dans le monde des arts à un autre titre que le reste des idées ou des sentimens de l'humanité. Ce monde des arts réfléchit la vie, non pas, il est vrai, avec la confusion apparente que l'on trouve dans la réalité; mais dans une succession bien ordonnée, bien enchaînée, et qui soit l'expression vive et harmonique d'une idée créatrice. Là, toutes ces idées, tous ces sentimens se fondent dans l'ensemble d'après des lois intérieures et nécessaires fondées sur l'idée même de cet ensemble. Tout ce qui est au-delà, est mal, et celui qui, pour satisfaire un besoin pieux, voudrait prendre soin que la tendance morale et religieuse ressortît dans un ouvrage aux dépens de l'harmonie esthétique, se servirait de l'art dans des vues qui lui seraient étrangères, et se montrerait d'autant plus mauvais auteur qu'il aurait voulu paraître meilleur chrétien. Chaque chose en son lieu. Les hommes sincèrement religieux font rarement paraître aux yeux du public leurs sentimens de piété. Il y a mieux : plus la religion s'est profondément emparée d'une ame, plus celle-ci éprouve une sorte de pudeur à donner ses sentimens en spectacle au public. Nous ne sachions pas qu'il soit reçu dans aucun pays que lorsqu'on vient de faire la connaissance d'une personne, et lorsqu'à peine on a échangé avec elle quelques paroles, on aille aussitôt lui demander son *credo* et lui faire réciter son catéchisme. On attend ordinairement, pour aborder ces matières, qu'une certaine intimité se soit établie. Pourquoi, dès-lors, exigerait-on du poète qu'il nous fît connaître le caractère de ses personnages de ce

côté avant tout autre, comme pour nous rassurer tout d'abord sur leur orthodoxie?

Il est vrai que la religion chrétienne, religion essentiellement *humaine* dans le sens le plus profond et le plus vrai du mot, a mis en circulation depuis des siècles, parmi les peuples qui la professent, un certain nombre d'opinions, d'idées et d'habitudes qui constituent maintenant le caractère permanent de la civilisation moderne, et auxquelles des convictions même contraires au christianisme positif ne sauraient se soustraire. Le poète qui veut peindre les temps modernes doit bien se garder de sortir de ce caractère général; cela s'entend : aussi bien il est, sans le savoir, sous l'influence de ce caractère, par cela seul qu'il est poète moderne; mais il doit, autant que possible, se défendre de cette influence, lorsqu'il peint des temps ou des personnages non chrétiens, lorsque, par exemple, il traite un sujet antique. Et, dans les temps modernes eux-mêmes, il faut qu'il distingue avec soin les époques de philosophie ou de dévotion, et qu'il ait égard aux caractères des différentes classes de la société et des individus. Veut-on qu'il prête à l'esprit-fort le langage de la dévotion, à l'homme du monde celui d'une morale stoïque, au libertin celui de l'ascétique, de peur que des ames d'une délicatesse excessive ne soient scandalisées? Ou bien, pense-t-on que des caractères de ce genre soient déplacés dans la poésie? Il faudrait, en ce cas, qu'on ne les rencontrât pas dans la vie; dans l'art comme dans la réalité, ils servent à mettre l'ombre à côté de la lumière, et à compléter, au milieu de l'infinie variété des phénomènes, la grande opposition de la liberté et de la nécessité. Aussi, l'on ne saurait faire un crime à un poète de s'être particulièrement appliqué à peindre des caractères immoraux ou irréligieux : si, à la place qu'ils occupent, ils concourent nécessairement à l'expression de l'idée esthétique que l'ouvrage du poète est destiné à reproduire dans l'esprit du

lecteur, qu'ils soient plus ou moins nombreux, plus ou moins corrompus, cela ne fait rien à la chose. Sans doute quand, au lieu d'être là dans l'intérêt de l'harmonie esthétique, ils y sont sans nécessité, ou seulement pour produire de l'effet, alors il faut les condamner comme contraires au bon goût et aux lois du beau; mais alors même ils ne peuvent donner matière à une accusation d'immoralité contre le poète, à moins que ce dernier n'ait trahi l'intention d'exciter la sensualité, ou qu'il se soit avisé de représenter ses personnages comme des êtres moraux, et d'en faire l'apologie, ou même de les recommander comme des modèles à suivre. La vertu n'a pas besoin des louanges du poète; qu'il la mette en action: il n'est pas nécessaire qu'il prêche contre le vice; que le vice porte sur lui-même le sceau de la réprobation. Que le poète satisfasse aux grandes lois de la nécessité intérieure, de l'ordre, de la beauté; qu'il sache faire mouvoir ses personnages avec aisance et liberté, sans qu'on aperçoive, à chacun de leurs gestes, la main mal-adroite du machiniste; que la grandeur d'une idée créatrice anime et vivifie l'ensemble de son ouvrage, et que chaque détail s'y rattache naturellement à la pensée-mère : alors son ouvrage, comme toute production de l'art, exercera de lui-même une influence morale; il frappera, attirera, élèvera l'esprit et l'enlèvera, ne fût-ce que pour une série de momens silencieux et solitaires, à l'empire étroit du commun; il le fortifiera dans sa lutte avec la terre, il le remplira d'un courage nouveau, et, par une vertu différente sans doute de celle de la religion, mais bienfaisante et divine aussi, il répandra sur lui la tranquille sérénité qui accompagne toute disposition d'ame épurée, noble et libérale.

Si ces principes sont vrais (et de nos jours il est probablement peu d'esprits éclairés et sans prévention qui ne les approuvent), appliquons-les à Gœthe, c'est-à-dire à un écrivain dont le talent brille précisément dans l'art

d'imprimer à chaque époque, à chaque individu son véritable caractère. Dans les ouvrages de Gœthe nous trouvons non-seulement, en général, la vive et claire intelligence des idées qui ont dominé dans chacune des périodes du développement de l'humanité, mais encore les plus subtiles nuances de ces idées, selon les subdivisions de chaque période, selon la différence de nation, et, en un mot, selon toutes les circonstances qui doivent fixer l'attention de l'observateur. Et c'est ainsi que le côté religieux de l'esprit de chaque époque est exprimé par Gœthe, toutes les fois que l'intérêt de l'art l'exige, avec une pénétration, avec une profondeur et, l'on peut le dire, avec un amour d'artiste qui montre en lui la connaissance intime de la chose dont il parle, et qui, particulièrement dans les cas où nous sommes à même de savoir que les convictions personnelles du poète sont opposées aux idées ou aux opinions qu'il expose, fait briller de tout son éclat cet admirable talent que possède Gœthe, d'*objectiver* ses conceptions, de les placer à distance de lui-même, puis de les copier, en quelque sorte, avec toute la vérité, toute la fidélité, toute l'impartialité du peintre qui travaille en face de la nature. Qui ne se rappelle tout naturellement ici les endroits de *Wilhelm Meister*, où sont développées quelques opinions des Herrenhuter, et surtout ces admirables *Confessions d'une belle ame*, qui ont été jugées de travers par tant de gens, très-sensés du reste. En effet, celui qui ne regarde cet épisode que comme un caprice paradoxal de l'auteur, celui qui ne s'est pas aperçu qu'il était exigé par le plan même de l'ouvrage, qu'il fallait quelque chose qui fît contraste avec ce vagabondage d'idées mondaines dont tout le roman est rempli, et que le mouvement et le tumulte de tous ces caractères qui se développent, de toutes ces situations qui se précipitent vers leur dénouement, devait trouver un contrepoids dans le calme heureux de ces méditations religieuses,

celui-là n'a pas ce qu'il faut pour sentir un ouvrage comme *Wilhelm Meister*.

Tous ces reproches de la prévention étroite et envieuse qui, s'attachant à des détails, s'efforce ainsi de détruire un majestueux ensemble, ont sans doute arrêté long-temps et de mille manières l'influence de Gœthe sur la littérature de son pays. Mais il en a été richement dédommagé par l'énergie et la durée de son activité poétique. L'influence de Shakspeare sur sa nation ne s'étendit guère, d'abord, au-delà des vingt années pendant lesquelles il agit lui-même sur la scène et dans ses écrits; puis elle fut interrompue, pour un siècle à peu près, par le puritanisme et les funestes dissensions qu'il excita. Quant à Gœthe, les choses se passèrent avec plus de calme. Il ne fut pas accueilli, à son apparition, avec cet enthousiasme qui dès le premier moment donne à l'heureux poète la douce assurance qu'il est compris de son siècle. Le succès de *Werther*, quelque étendu, quelque éclatant qu'il ait été, ne s'adressait nullement à l'art : ce n'est pas un bel avenir qui s'ouvre à l'activité littéraire du poète, lorsque, précisément quand il commence à vivre, il se manifeste dans le public une envie générale de se brûler la cervelle. On peut dire que Gœthe et sa nation ont été, la plupart du temps, l'un à l'égard de l'autre, dans la position d'un mari, homme d'esprit, de sens et plein de bienveillance, à l'égard d'une femme intelligente, mais entêtée et irritable : jamais, à peu près, ils ne se sont compris en même temps et quand il l'eût fallu; et très-souvent le poète s'était depuis long-temps élancé vers d'autres sommets du Pinde, et avait répandu sur la foule de nouvelles feuilles sibyllines, que celle-ci en était encore à deviner le sens des anciennes, et enfin se frappait le front en disant : Ah, j'entends! Elle n'a jamais pu se défaire de son esprit de contradiction. Quand le poète l'a conduite sur les hauteurs de l'humanité, dans les palais des grands, elle l'a appelé aristocrate; lorsque, dans le négligé de la naïveté,

sous la forme d'une spirituelle ironie, avec l'expression de la sensibilité la plus profonde, il a voulu lui révéler la connaissance d'elle-même, elle l'a trouvé commun; le sublime l'a ennuyée; le simple lui a paru plat. Nous ne rappelons ici qu'en passant tous ces critiques dont il a déjà été question au commencement de notre article, de tous ces Nicolaï sans cesse renaissans, dont l'esprit étroit et l'imagination sans vie ne peuvent ni comprendre ni sentir Gœthe, et qui, à l'heure qu'il est, crient encore anathème contre lui. Et cependant que d'abondance et de liberté, quel enchaînement significatif, quelle heureuse succession dans cette activité, qui aujourd'hui date de plus de soixante ans! Pendant la première moitié de cette existence, sa nation vit, au sein d'une heureuse paix, l'adolescent développer ses premières fleurs; elle vit l'homme arriver à la plus haute maturité classique: elle eut du moins le temps de s'habituer à lui, et de se rendre apte, en partie, à lui prêter une oreille bienveillante. Plus tard, dans des jours d'épreuve et de malheur, quand tout ce qu'elle chérissait, tout ce qui lui restait de grand et de beau, menaçait ruine, Gœthe du moins brillait encore pour elle comme un astre consolateur; car en lui la plus pure des activités nationales, celle qui est comme la fleur de toutes les autres, la littérature, avait conservé un point de ralliement et un représentant; l'ennemi lui-même ne pouvait lui refuser son admiration, et de cette manière il y avait du moins un côté de la gloire allemande qui restât intact. Et lorsque, dans son *Épiménide*, le vieux poète eut célébré notre réveil à tous, tout désaccord, toute opposition entre le poète et sa nation dut être considérée comme éteinte à jamais; et la sympathie que le grand maître a vivement excitée dans les ames d'une jeune et neuve génération, étrangère aux préventions des époques antérieures, la sympathie que lui inspirent à lui-même les intérêts actuels de la patrie, nous garantissent que son influence

en Allemagne se perpétuera de génération en génération. La culture intellectuelle, l'art, la langue des Allemands, se sont développés par lui et se trouvent désormais inséparables de son nom; sa gloire fleurira avec eux et se développera d'âge en âge avec plus d'énergie et de grandeur; et quoi que nous réserve l'avenir, tant qu'il y aura une nation et une littérature allemandes, Gœthe sera le centre et le foyer de leur plus grand éclat, le point de départ et le puissant soutien de tout mouvement nouveau, et un moyen de plus en plus énergique pour le génie allemand de conserver et d'étendre son influence sur celui des autres nations.

ERRATUM. Tome IV, mois de Janvier, page 74, ligne 13, au lieu de *hypothète*, lisez *hypophète*.

Psychologie.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE EN ALLEMAGNE.

(*Troisième article.*[1])

KANT ET SON ÉCOLE. (*Continuation.*)

La *Critique de la raison pure*, qui parut en 1781, ne fit pas d'abord la sensation à laquelle on aurait dû s'attendre. Pendant trois ans elle restait ignorée du public; les philosophes mêmes ne l'étudiaient pas; les uns, parce qu'ils avaient une secrète appréhension qu'en renversant de fond en comble le système qu'ils s'étaient élevé, elle ne bouleversât toutes leurs idées; les autres, parce qu'ils la trouvaient trop obscure, et avaient trop de peine à se familiariser avec une terminologie toute nouvelle et à suivre le fil d'une suite de raisonnemens excessivement compliqués. Ce ne fut qu'en 1784 qu'un prédicateur, nommé Schultz, réussit par ses *Éclaircissemens sur la Critique de la raison pure de Kant*, à diriger l'attention de ses compatriotes sur cette étonnante production. Bientôt il n'était plus permis en Allemagne d'ignorer les principes de la *Critique*; on l'étudiait avec ardeur et avec persévérance, et plus on l'approfondissait, plus on était frappé d'admiration pour les doctrines qu'elle exposait. L'enthousiasme s'éveilla, et prôna la philosophie de Kant comme un ensemble de vérités absolues, comme un système élevé au-dessus de toute objection fondée. Un des premiers qui s'enthousiasmèrent ainsi pour la *Critique* de Kant, fut Reinhold. Intimement convaincu qu'il

[1] Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. IV, p. 13, et p. 152.

n'y avait de salut en philosophie que dans le kantianisme, il fit tous ses efforts pour en répandre les doctrines et pour lui procurer des partisans. Dans ses *Lettres sur la philosophie de Kant*[1], il cherchait à faire voir les conséquences immenses qui devaient résulter de la *Critique*, pour la religion, la moralité et le bien-être des hommes. En réfléchissant sur les contradictions que la philosophie de Kant éprouvait encore de la part de beaucoup de philosophes, il croyait en découvrir la source dans l'ignorance des véritables idées du philosophe de Kœnigsberg; il lui semblait que beaucoup de mal-entendus disparaîtraient, si l'on parvenait seulement à faire mieux comprendre la doctrine de Kant sur les idées (*Vorstellungen*), leur nature, leur origine, les élémens dont elles se composent, et la part qu'ont dans leur production et le monde objectif, et les formes subjectives de l'entendement humain. Pour cet effet il écrivit sa *Nouvelle Théorie des idées*[2]. La pensée dominante dans cet ouvrage est la suivante: Dans toute idée il faut distinguer deux élémens: le premier, qui se rapporte à l'objet qu'elle représente (élément objectif), et un autre, qui se rapporte à l'intelligence à laquelle appartient cette idée (élément subjectif). Le pre-

1 *Briefe über die Kantische Philosophie*. Leipzig, 1790—1792; deux volumes.

2 *Versuch einer neuen Theorie des menschlichen Vorstellungsvermögens*. Prague et Jéna, 1789; deuxième édition, 1795. Reinhold était un de ces hommes qui, animés d'une noble passion pour la vérité, mais dépourvus d'indépendance d'esprit et de cette force créatrice, source d'idées neuves et originales, se livrent aveuglément aux opinions des autres, et sont toujours des partisans ardens du dernier système qu'ils ont étudié. Devenu protestant de jésuite qu'il avait été, Reinhold se livra entièrement à l'étude de la philosophie, qu'il fut appelé à professer à l'université de Jéna, plus tard à celle de Kiel. Pendant plusieurs années il fut le disciple le plus enthousiaste de Kant; il devint infidèle au philosophe de Kœnigsberg pour Fichte, qui lui inspira une passion non moins grande; ayant abandonné le système de ce dernier, il suivit pendant quelque temps les principes de Jacobi, plus tard ceux de Bardili, et tomba enfin dans une telle confusion d'idées et de style, qu'il était difficile de comprendre ce qu'il voulait. Il mourut en 1823.

mier constitue le fond de l'idée, et consiste toujours dans une pluralité de notions, correspondantes à la pluralité de qualités que l'objet laisse apercevoir ; cet élément nous arrive du dehors par l'intermédiaire des sens. Le second met en rapport l'élément objectif avec le sujet même; c'est la forme par laquelle le sens intime, en s'emparant de cette pluralité de notions constitutives de l'idée, les combine en une seule unité. Ainsi l'idée naît, lorsque la conscience ou le sens intime applique sa forme, qui est celle de l'unité, à une pluralité de notions qui lui a été transmise du dehors, et qui se rapporte à l'objet. Le principal mérite de cet ouvrage consiste dans l'analyse rigoureuse qu'il fait de la conscience.

Reinhold donna dans ce livre le premier exemple d'une application des principes de la *Critique* à des questions psychologiques. La haute autorité à laquelle parvenait dès-lors la doctrine de Kant, l'ardeur avec laquelle on l'appliquait à toutes les parties de la philosophie, laissait prévoir que bientôt la science de l'ame serait traitée dans toute son étendue selon les principes qui servent de base à la *Critique*. En effet, en 1791 parut la *Psychologie empirique de Schmid*[1], professeur de philosophie à Jéna, qui jusqu'à ce jour occupe un rang fort distingué dans cette branche de la littérature philosophique de l'Allemagne. Schmid avait profondément étudié le kantianisme et se l'était entièrement approprié; mais loin de le recevoir comme une masse inerte, il l'avait élaborée par ses propres méditations, et vivifiée par le talent philosophique dont il était doué lui-même. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il publia dans le sens du kantianisme, sa *Psychologie* et sa *Philosophie morale* ont obtenu le plus de succès. Ses écrits se distinguent par une méthode très-sévère; toutes les idées sont définies avec la dernière

1 *Empirische Psychologie von Carl Christian Erhard Schmid.* Jéna, 1791.

exactitude, les principes posés avec une précision extrême; tout est mis dans un enchaînement parfait. Le style est fort concis; il est cependant en général clair, et ne devient obscur que lorsque l'auteur cherche à exprimer trop d'idées par trop peu de mots. Quant à sa *Psychologie* en particulier, on lui a reproché qu'elle ne contenait que peu ou point d'observations nouvelles. En effet, ce qui fait le mérite de cet ouvrage, ce n'est pas la richesse et l'originalité des observations, c'est plutôt l'analyse rigoureuse des principaux phénomènes de l'ame, et une détermination exacte des idées psychologiques. Dans l'introduction très-étendue, qui en forme même la partie la plus remarquable, Schmid s'attache à préciser l'idée de la science de l'ame et à déterminer exactement le champ qui lui appartient. Il en examine les rapports avec les autres sciences philosophiques, et en fait voir la haute importance pour toute la philosophie; il n'oublie pas de développer l'influence que les études psychologiques doivent exercer sur l'homme même, particulièrement sur les sentimens moraux et religieux; il indique ensuite les sources où la science de l'ame doit puiser, et trace la méthode par laquelle il convient de recueillir et d'élaborer les matériaux qui la composent. Il distingue trois espèces de psychologie, savoir : premièrement une psychologie expérimentale qui a pour source unique l'observation et l'expérience; en second lieu une psychologie rationnelle, dont les matériaux sont également puisés dans l'expérience, mais qui se distingue de la première en ce qu'elle distribue et élabore ces matériaux d'après les lois de l'entendement. On voit que ce qu'il appelle psychologie rationnelle n'est au fond qu'une psychologie expérimentale traitée scientifiquement. Ce que Kant appelait psychologie rationnelle, il l'appelle psychologie transcendante, et entend par cette dénomination une science de l'ame entièrement *a priori*, et qui n'aurait pour base que le principe *je pense*. Partisan de la philosophie de

mier constitue le fond de l'idée, et con[illegible]gie de cette sorte une pluralité de notions, correspond[illegible] philosophe de Kœnigs- qualités que l'objet laisse aperc[illegible] psychologie rationnelle. arrive du dehors par l'interm[illegible]que en *générale* et *spéciale*. met en rapport l'élément ob[illegible] de ses facultés fondamen- la forme par laquelle le se[illegible]quelles elles sont attachées; il pluralité de notions [illegible] existent entre l'ame et le corps, en une seule unité. [illegible] de chacune des trois facultés ou le sens intime a[illegible] savoir : de celle de penser, de à une pluralité d[illegible]ment de celle de vouloir. Dans la et qui se rapp[illegible] s'était proposé de s'occuper de quel- vrage cons[illegible]rticuliers de l'ame humaine, de carac- conscienc[illegible] différens âges et les deux sexes, et de

Rein[illegible] les principes développés dans la psycho- appli[illegible] quelques problèmes pratiques. Mais cette ch[illegible] son ouvrage n'a jamais paru, bien que l[illegible] partie ait eu une seconde édition.[1]

[illegible] de Schmid fut suivi de près de l'*Abrégé de la* [illegible] *empirique de Jacob*[2]. Ce livre s'accorde avec [illegible] Schmid quant à la base, qui repose également sur le [illegible]; mais il en diffère beaucoup sous le rapport de [illegible] Si Schmid a peut-être poussé trop loin l'analyse [illegible] idées psychologiques et des faits de l'ame, Jacob, [illegible]aire, n'analyse pas assez. Il partait du principe que [illegible]ologie devait être traitée comme les sciences natu- [illegible] qu'il n'y fallait consulter que l'observation, et que [illegible] distinctions minutieuses, bien loin de contribuer à [illegible]ancement de cette science, ne servaient au contraire qu'à [illegible]barrasser et à troubler l'observation. Il insiste surtout pour qu'on ne mêle pas à la psychologie la métaphysique, qui, [illegible] se fondant uniquement sur des principes *a priori*, avait

[1] Iéna, 1796.

[2] *Grundriss der Erfahrungs-Seelenlehre von Jacob*; première édition, [illegible]; deuxième édition, 1795; troisième édition, 1800.

une tendance toutes différentes. Du reste, Jacob
n style très-clair; son ouvrage se lit facilement
ntribué à répandre les connaissances psy-
cette classe de lecteurs qui ne font pas une
de la philosophie. Il divise la psychologie en
s, savoir : en *physiologie* de l'ame ou connais-
. principe intellectuel dans l'état de santé, et en
ogie de l'ame ou connaissance de ce principe dans
.t de maladie. L'application des divisions usitées dans
.s sciences médicales à la psychologie est due à Mendelssohn; il en communiqua un jour l'idée à Moritz, qui en profita dans son *Magasin psychologique* dont nous parlerons plus tard. Schmid, en indiquant dans son introduction les différentes parties de la psychologie, emploie également la terminologie médicale; il propose de diviser la psychologie théorique en physiologie, pathologie et séméiotique de l'ame; et la psychologie pratique en diététique et thérapeutique. Mais il ne suit pas lui-même cette division dans son ouvrage. Celui de Jacob, au contraire, est basé sur la division indiquée. Du reste, son plan laisse beaucoup à désirer. On est étonné surtout de trouver dans cette *Psychologie* un traité assez complet du corps humain, extrait en grande partie de l'estimable *Anthropologie d'Ith.* Un philosophe qui insiste tant sur le principe, qu'il faut écarter de la psychologie toutes les explications qui seraient empruntées, soit à la psychologie, soit à la métaphysique, aurait dû retrancher cette partie de son ouvrage.

Plus on se convainquait en Allemagne de la haute importance des connaissances psychologiques, plus on cherchait à les rendre accessibles même à ceux qui ne s'occupaient pas d'études philosophiques plus sévères. Ce fut dans cette intention que Hofbauer, professeur de philosophie à Halle, publia, en 1796, ses *Lettres sur l'histoire naturelle de l'ame.* On comprend qu'un ouvrage de cette nature ne pou-

vait pas suivre un plan rigoureusement exact, ni traiter de toutes les questions qui sont du ressort de la psychologie. Mais il faut rendre à l'auteur cette justice, qu'il a su exposer d'une manière claire et attrayante les parties les plus essentielles de la psychologie. Le grand nombre d'exemples qu'il cite aide l'intelligence des matières, en même temps qu'il leur prête un intérêt nouveau.

Nous ne nous arrêtons pas aux *Traités de psychologie empirique de Kiesewetter*[1] *et de Snell*[2], qui n'ont d'autre mérite que d'avoir exposé avec clarté les principes du kantianisme sur la nature intellectuelle de l'homme, pour arriver à l'ouvrage le plus remarquable sur la science de l'ame, qui soit sorti de l'école de Kant : c'est la *Psychologie de Carus.* Cet auteur était professeur de philosophie à Leipzig. Une mort prématurée l'empêcha de mettre la dernière main à plusieurs ouvrages d'un haut intérêt qu'il avait préparés. Ses manuscrits furent publiés après sa mort et parurent en six volumes. Les deux premiers contiennent sa *Psychologie*, le troisième l'*Histoire de la psychologie*, le cinquième la *Psychologie des Hébreux*. Aucun de ces ouvrages n'est entièrement achevé ; plusieurs, par exemple sa *Philosophie morale*, ses *Idées sur l'histoire de la philosophie*, ne sont qu'un recueil d'idées, de notes, d'aperçus détachés, que Carus avait jetés sur le papier, soit pour lui servir de texte dans ses leçons publiques, soit comme première ébauche d'ouvrages qu'il avait l'intention d'écrire par la suite. Celle de ses œuvres posthumes qui est la plus achevée, c'est sa *Psychologie ;* cependant elle aussi était loin d'avoir atteint à la mort de l'auteur le degré de maturité qu'il aurait voulu lui donner. On remarque quelquefois une certaine disproportion dans l'étendue des chapitres; bien des

1 *Kiesewetter, kurzer Abriss der Erfahrungs-Seelenlehre.* Berlin, 1806; deuxième édition, 1814.

2 *Snell, empirische Psychologie.* Giessen, 1810.

passages manquent de développement et par conséquent de clarté; on voit que c'étaient pour ainsi dire des hiéroglyphes qui n'étaient intelligibles que pour l'auteur, et qui étaient sans doute destinées à être expliquées davantage. Malgré toutes ces imperfections, la *Psychologie de Carus* occupe dans cette partie de la littérature allemande un des premiers rangs. De toutes les branches de la philosophie, c'était la science de l'ame que Carus cultivait avec une prédilection particulière. Le talent d'observation de ce philosophe, qu'égalait en lui celui d'une analyse rigoureuse des idées, l'y rendait éminemment propre. Pendant long-temps toutes ses études, toutes ses méditations étaient dirigées vers ce but; c'est cette science qu'il professait avec le plus de plaisir et de succès. Pénétré d'une haute estime pour le criticisme, Carus en adopta les principes fondamentaux comme base de ses *Idées psychologiques;* mais il avait trop d'esprit philosophique, trop d'indépendance pour suivre aveuglément les doctrines de Kant. Sa *Psychologie*, bien loin d'être un simple commentaire des idées de la Critique sur la nature et les facultés de l'ame, est plutôt un ouvrage dont les matériaux sont puisés dans une observation longue et assidue de l'homme, et élaborés avec une grande liberté d'opinion. Ce n'est qu'à travers les vues générales de cet ouvrage que les principes du criticisme percent de temps en temps. Carus était persuadé que la psychologie, quoique formant une partie essentielle de la philosophie, ne devait avoir d'autre source que l'expérience. Il distinguait la science objective de l'homme (comprenant la somatologie et la somatonomie) de la science subjective (psychologie), et voulait que cette dernière exclût sévèrement tout ce qui n'est point fait de la conscience, par conséquent toutes les hypothèses, toutes les suppositions, toutes les idées métaphysiques. Il n'admettait ainsi qu'une psychologie expérimentale, et rejetait la psychologie rationnelle comme manquant

de base et ne conduisant à rien. Voilà pourquoi il n'entre pas dans des recherches sur la substance de l'ame, sur son immatérialité, sur ses rapports avec le corps, etc.; il ne s'occupe absolument que de l'ame telle qu'elle se manifeste dans les faits de la conscience. Mais quoique basé sur l'observation, son ouvrage contient partout les vues philosophiques les plus profondes; il est partout pénétré d'un spiritualisme décidé, et animé en même temps d'un sentiment profondément religieux, qui rapporte tout à Dieu, et qui ne voit d'autre base de toute existence que lui. Voilà pourquoi la lecture de cet ouvrage produit sur nous un effet si salutaire; elle élève et ennoblit nos idées de l'homme, réveille et nourrit tous nos sentimens religieux et moraux, et dirige nos idées au-dessus du monde des êtres finis vers un monde infini et éternel. La *Psychologie de Carus* est écrite d'un style extrêmement correct et riche en expressions heureuses, souvent pittoresques; malgré cela elle n'offre pas une lecture facile: il ne suffit pas de la lire, il faut l'étudier. Ce n'est qu'en s'en occupant long-temps et sérieusement, qu'on parviendra à saisir toutes les idées ingénieuses et sublimes dont elle abonde; et même alors on trouvera des passages qui ne paraîtront pas entièrement clairs. En lisant cet ouvrage, on croit voir quelquefois un paysage riche et pittoresque, dont le fond est enveloppé de ces vapeurs bleuâtres que l'automne répand sur la nature. Tout en nous empêchant de distinguer les objets, ce voile transparent prête au lointain un charme nouveau, et nous remplit de sentimens vagues et délicieux qui élèvent notre ame aux régions mystérieuses dans lesquelles se perd notre existence. A l'appui de cette rapide appréciation de la *Psychologie de Carus*, nous essaierons d'en traduire quelques pages, tout en prévoyant qu'il nous sera impossible de surmonter toutes les difficultés qu'on rencontre, en voulant rendre dans une autre langue les idées de cet auteur. Une

des parties les plus intéressantes de cet ouvrage est celle où il est question du sentiment. Voici quelques réflexions que l'auteur fait sur cette faculté mystérieuse.[1]

« La théorie du sentiment occupe le milieu entre la partie théorique de la psychologie (noologie) et la partie pratique de cette science (thélématologie). Il doit y avoir pour cela une raison dans la nature des choses.

« Le cœur est plus ancien que la tête; cela est vrai en physiologie de même qu'en psychologie. En considérant le cœur dans ses rapports avec l'ame, nous voyons en lui le plus ancien de nos instituteurs, de nos amis et de nos confidens. On pourrait croire qu'il est impossible de rien dire de nouveau d'un ami avec lequel nous nous trouvons dans des relations si étroites. Mais si le cœur est le dernier des organes qui meure, il est, dans le sens psychologique quelque chose qui ne vieillit jamais, qui offre toujours des côtés nouveaux et individuels.

« *Sentir* est antérieur au *sentiment*, puisque l'acte doit nécessairement précéder la réflexion sur l'acte; il est antérieur aussi à la passion (*Affect*), puisqu'elle suppose un mouvement de l'ame moins violent. Le sentiment ne naît qu'avec l'idée, mais celle-ci suppose qu'on ait senti. D'un autre côté, la passion précède le sentiment lorsqu'on entend par cette expression cette ondulation douce et harmonique dans notre être, dans laquelle l'ame se réfléchit avec pureté, et qui a fait dire d'un homme qui se distingue par la délicatesse de ses mouvemens intérieurs, qu'il a du sentiment. Tous les hommes sentent, et même constamment; mais il y en a beaucoup qui n'ont pas de sentiment; il en est qui n'en ont pas même par intervalle. »

Carus commence par examiner en quoi consiste le sentiment; il en recherche à cet effet les caractères primitifs, et le définit enfin comme une *excitation* purement subjective

1 Vol. I.er, p. 364.

de la vie. Après avoir démontré qu'il n'y a point de sentimens indifférens, il arrive à la question de savoir si le sentiment se fonde sur une faculté particulière, ou s'il ne coïncide pas plutôt, soit avec la pensée, soit avec la volonté. Il dit[1] : « Il est évident que la faculté de sentir est essentiellement différente de celle de penser, ainsi que de celle de vouloir. Il se révèle à la conscience comme un acte aussi indépendant que celui de la pensée. C'est lui précisément qui agit de la manière la plus immédiate sur la conscience. Les trois facultés primitives de l'ame se trouvant ensemble dans un rapport fort étroit, le sentiment peut se combiner avec les idées de même qu'avec la volonté; il peut en être la cause ou l'effet. Il est donc coordonné à ces deux facultés, ce qui n'empêche pas que dans certains cas il n'influe plus sur l'une que sur l'autre. C'est ainsi que certains sentimens sont constamment alliés à certaines idées: quelquefois il arrive que le sentiment, l'idée, la volonté, se dirigent tous les trois sur un même objet; mais toutes les idées ne se prêtent pas à une telle alliance.

« Il résulte de là que le sentiment n'est pas une idée, et que la faculté de sentir n'est pas une branche de celle de penser. Il y a des sentimens sans idées : tels sont ces mouvemens d'inquiétude, de mal-aise ou de bien-être intérieur, dont il est impossible de distinguer la cause; quelquefois des idées viennent se combiner avec nos sentimens, mais comme quelque chose d'étranger à eux. C'est pourquoi nous ne pouvons pas, avec Jacob[2], définir le sentiment comme étant une idée subjective ou confuse; c'est un caractère essentiel de l'idée de se rapporter à un objet distinct d'elle-même. Ainsi l'idée est au sentiment ce que l'*objet* (que j'aperçois et dont je distingue les parties constitutives) est à l'*état* dans lequel je me trouve et dont j'ai

1 Page 374.
2 Psychologie, SS. 119, 127, 524.

la conscience, mais dans lequel je ne puis rien distinguer qui ressemble à des parties. Dès qu'on fixe son attention sur l'objet, le sentiment devient idée.

« On a confondu de bonne heure et très-souvent le sentiment avec la sensation. En effet, tous les deux ont de commun d'être passifs, et de s'annoncer à la conscience d'une manière immédiate; mais ils se distinguent par plusieurs points. La sensation est quelque chose de composé et peut être communiquée; le sentiment est simple et entièrement subjectif. Même les sensations intérieures se rapportent à des objets extérieurs, et sont produites par des affections dont la cause est en dehors de nous. La sensation n'est jamais qu'une impression dont nous avons connaissance, une objectivité qui est devenue subjective. Le cœur de l'homme qui est capable de sentimens si variés et si sublimes, est plus que le produit de nos nerfs affectés. Le sentiment n'est pas une *perception* qui consiste dans l'idée individuelle résultant du rapport immédiat entre l'action qu'un objet exerce sur nous, et la sensation intérieure ou subjective. C'est moins encore une *notion générale*, qui suppose toujours abstraction et composition, tandis que le sentiment est absolument simple. Bien plus, l'intensité naturelle du sentiment diminue dès qu'on le met en rapport avec des idées claires. Il est enfin essentiellement différent des idées de la raison; celles-ci impliquent unité, mais une unité idéale, tandis que le sentiment est une unité réelle. Cependant l'idée, transformée par l'imagination en idéal, peut affecter le sentiment d'une manière profonde. Il n'est pas moins clair que le sentiment n'est pas un désir ou un penchant naturel; ces derniers ont une tendance tout objective, tandis que le sentiment est d'une nature entièrement subjective. Il n'est pas non plus le résultat ou l'effet du désir, quoique celui-ci puisse contribuer à le mettre dans une plus grande activité. Le sentiment est plutôt la source

des penchans et des désirs naturels. C'est pourquoi l'homme qui a du sentiment aura des désirs bien différens de ceux de l'homme passionné ou insensible.

« L'origine du sentiment est entièrement immédiate. Il ne dépend d'aucune autre action de notre être; il naît spontanément et de lui-même, c'est-à-dire de la force productive de la nature organique : voilà pourquoi des hommes abrutis ou niais, qui ne possèdent que fort peu de cette force créatrice, n'ont aussi que très-peu de sentiment, tandis que des hommes d'esprit et de génie en ont infiniment plus. Le sentiment est le premier mouvement par lequel le monde intérieur se manifeste à notre conscience. Cependant on aurait tort de le considérer comme le principe de toutes les actions de l'ame ; ce serait comme si l'on voulait regarder l'acier comme le principe de l'étincelle qu'il fait jaillir de la pierre.

« De tous les temps les sentimens ont uni les hommes, les idées et les désirs les ont désunis. Le sentiment est antérieur à la pensée comme la croyance à la science. La pensée sort du sentiment, qui est ce qu'il y a de plus profond dans notre ame. Avant de penser, nous sentons et nous désirons; et nous n'avons de désirs qu'autant que nous sentons des besoins. Sentir c'est vivre; le sentiment précède l'action des sens et de la volonté. Voilà pourquoi nous pouvons moins réprimer l'action du sentiment que celle de la volonté et des sens. Nous pouvons réussir à ne plus désirer quelque chose qui nous était cher, à ne plus y penser; mais jamais à étouffer tous les sentimens que sa perte avait excités. Celui qui veut se garantir contre la violence de ses passions, doit avant tout veiller sur son cœur où elles sommeillent. Avant d'avoir l'idée de notre existence, nous en avons le sentiment irrécusable; avant de pouvoir développer l'idée de notre personnalité, nous nous sentons comme individus; avant de savoir ce que nous voulons et devons vouloir, avant de pouvoir distinguer la liberté d'avec la nécessité, la vertu

d'avec le vice, notre liberté s'annonce dans le sentiment et dans la conscience. Avant que notre esprit connaît la nature et Dieu, nous avons le sentiment de l'une et de l'autre. C'est pour cela que l'art a toujours précédé la théorie, et que les sentimens religieux de l'enfance produisent plus d'effet que toutes les idées de la raison. Ainsi donc, les sentimens sont ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'homme; dès que nous dirigeons sur eux l'œil de notre raison, ils se confondent et disparaissent. Il est présumable que la plus grande partie des sentimens qui passent par notre ame sont perdus pour nous, et ne se découvriront clairement à notre intelligence que lorsque nous serons parvenus à une autre existence. Peut-être cette lumière qui nous environnera alors ne diffèrera-t-elle de celle dont les rayons divins nous éclairent dès cette vie, qu'en ce que celle-ci n'est qu'une *lumière du sentiment*, tandis que celle-là sera une *lumière de la pensée.* »

FICHTE.

La *Critique* contenait les germes d'un idéalisme complet; elle n'y échappait que par une sorte d'inconséquence. Mais il était inévitable qu'en poussant les principes du kantianisme à bout, on ne tombât dans une doctrine entièrement idéaliste. Ce fut le sort de Fichte. Ce philosophe remarquable n'avait pas d'abord l'intention de créer un système nouveau; il ne voulait qu'être l'interprète du kantianisme et en développer complétement les principes. Avec ce ton tranchant qui lui était ordinaire, Fichte disait que jusqu'à lui on n'avait pas eu la moindre idée de ce que Kant avait voulu enseigner dans ses œuvres critiques; que c'était lui qui en donnerait la clef et qui introduirait dans les mystères de cette philosophie. Nous ne donnerons pas ici un aperçu complet du système de Fichte : notre intention n'est pas d'écrire une

histoire de la philosophie allemande, mais seulement de retracer à grands traits la marche des études psychologiques en Allemagne. Il suffira d'indiquer de quelle manière ce philosophe expliquait la nature et les fonctions des principales facultés de l'ame.

Le système de Fichte pose le *moi* comme principe de tous les êtres, ou plutôt comme le seul être réel. Animé d'une activité irrésistible, le *moi* se livre à une tendance infinie de produire. La faculté productrice du *moi*, c'est l'imagination. Mais le *moi* se perdrait dans l'infinité de ses productions, sans en avoir la moindre connaissance, s'il ne rencontrait une action contraire et inexplicable qui l'arrête dans sa tendance productrice et lui pose des bornes. C'est ainsi que le *moi* trouve un *non-moi*, le sujet un objet. L'intelligence, en se balançant vaguement entre le *moi* et le *non-moi*, se trouve dans l'état de l'intuition (*Anschauung*); toutes sortes d'idées lui affluent de tous côtés, circulent autour de lui; mais elles restent confuses, vaporeuses; elles se succèdent sans ordre, naissent et disparaissent tour à tour. Sans doute que Fichte a voulu désigner ici l'état d'un homme qui se livre entièrement au gré de son imagination et au jeu spontané de l'association de ses idées. Dans cet état de rêverie confuse, l'intelligence ne parvient pas à des connaissances distinctes; ses intuitions vagues sont pour ainsi dire sans corps ni contours; il ne peut pas même distinguer clairement le *moi* du *non-moi*. Pour arriver à cela, il faut que le *moi* fasse usage de la raison, que Fichte définit la faculté d'une spontanéité absolue. Par la raison le *moi* se pose comme actif; or, quelque chose d'actif suppose quelque chose de passif : ainsi par le même acte, par lequel le *moi* se pose comme actif, il pose quelque chose comme passif; c'est ainsi que le *moi* se reconnaît comme sujet, et reconnaît en même temps un objet que par une illusion toute naturelle il placera en dehors de lui. Les idées vagues,

dans lesquelles il se balançait auparavant, prennent de cette manière une forme plus déterminée, et deviennent les objets d'une perception plus claire. Cependant ces objets qui composent le *non-moi* n'ayant pas de base en eux-mêmes et en dehors du *moi*, disparaîtraient aussitôt, et le *moi* se trouverait plongé dans une fluctuation sans fin, s'il n'avait pas la faculté d'arrêter les productions de son imagination et de leur donner une certaine consistance. Cette faculté, Fichte la désigne par le mot d'*entendement*, en suivant ici l'étymologie du mot allemand *Verstand*, qui est dérivé de *stehen*, être stable (*stare*). On comprend par ce qui vient d'être dit, comment Fichte pouvait dire qu'il n'y avait de réalité que dans l'entendement; car, suivant son système, c'est uniquement par lui et en lui que les productions du *moi* purement idéales et fugitives passent dans un état de fixité, et se revêtent des formes de la réalité.

Voilà donc, selon Fichte, l'origine de nos idées; mais toutes ces idées resteraient éternellement isolées, désunies, si le *moi* n'avait encore une autre faculté, destinée à mettre ces idées en rapport, en les comparant ensemble, en les analysant et les combinant de toutes les manières : c'est le *jugement*.

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse de la théorie de Fichte sur les facultés de l'ame. Nous ne sommes pas même sûr d'avoir bien compris ce qu'il dit à cet égard dans sa *Science des sciences*, qui est sans contredit un des livres les plus obscurs qui aient paru. Ce que nous avons dit suffira pour faire voir que la *Psychologie* de Fichte, tout en conservant la terminologie usitée, ne ressemble à aucune autre; tout y est neuf, original, mais en même temps bizarre et fantastique. Ce n'est point une psychologie fondée sur les faits de la conscience, puisée dans une observation longue et assidue; c'est plutôt un rêve ingénieux sur l'origine des facultés de l'ame et leurs fonctions, et en même temps sur

l'origine de l'infinité des choses et des phénomènes qui composent ce monde matériel. En étudiant un système pareil, on ne peut s'empêcher d'admirer la force de tête qu'il a fallu pour se maintenir si long-temps à une telle hauteur de spéculation; mais on se croit transporté en l'air: en plongeant, de l'effroyable hauteur où l'on s'est élevé, le regard au-dessous de soi, on n'aperçoit plus rien de toutes ces scènes variées et magnifiques que nous offre la nature; tout s'est changé en vapeurs légères qui se balancent dans l'immensité de l'espace; notre tête tourne, et une inquiétude pénible nous avertit que notre pied ne repose plus sur un terrain solide.

L'influence du système de Fichte sur les idées psychologiques des Allemands ne fut pas profonde. Cette philosophie même, quoique accueillie d'abord avec un grand enthousiasme, n'eut pas une longue existence. Fichte même contribua à sa chute, en cherchant à modifier plus tard son système pour le rapprocher des conceptions hardies et brillantes de Schelling. Le seul service que Fichte ait rendu à la science de l'ame, c'est d'avoir affermi dans sa patrie le spiritualisme. Sa philosophie même ne pouvait naître que dans un pays où l'immatérialité de l'ame était devenue à peu près une conviction générale. De son côté la doctrine de Fichte devint pour le spiritualisme un appui nouveau. Familiarisés avec ses conceptions, nourris d'idées semblables aux siennes, les philosophes allemands devaient sentir une répugnance invincible pour tout système qui, en faisant de l'ame une propriété de la matière, détruit le noble sentiment de la dignité de notre nature et en même temps ces espérances consolantes, qui voient notre existence se prolonger sans fin au-delà du tombeau.

SCHELLING.

Au système de Fichte succéda celui de Schelling. La sensation que firent les conceptions brillantes de ce philosophe fut si grande, que Fichte même en fut ébranlé, et essaya, mais en vain, de rapprocher ses doctrines de celles de son rival. Bientôt l'enthousiasme, auquel la nation allemande est si portée, se prononça pour l'auteur de l'*Idéalisme transcendant;* on s'imagina avoir trouvé dans ses doctrines la clef de tous les mystères de la nature, et l'on parlait de Kant et de Fichte avec le même dédain, avec lequel naguère encore les disciples de ces deux philosophes s'étaient exprimés sur leurs devanciers. Aujourd'hui le règne du système de Schelling est passé; mais l'influence qu'il exerça pendant une suite d'années sur la philosophie allemande a laissé des traces profondes; et il faut convenir que sa doctrine, quelque jugement qu'on puisse porter sur les principes qui lui servent de base, renferme quelques grandes pensées qui méritent d'être conservées, et qui en effet ont déjà pris rang en Allemagne parmi ces idées qui survivent à la succession rapide des systèmes.

On sait que Schelling partit du principe que les deux méthodes opposées, tentées jusqu'alors pour résoudre le problème capital de toute philosophie, savoir, de concilier la scission entre le *moi* et le *non-moi*, sont également fausses : la première est celle de s'appuyer sur le *non-moi* pour expliquer le *moi*, ce qui conduit au matérialisme; la seconde, tentée par Fichte, part du *moi* pour expliquer le *non-moi*, et s'égare infailliblement dans les régions vaporeuses de l'idéalisme. Schelling prétend de son côté que le principe de toutes choses n'est ni le *moi* ni le *non-moi*, mais l'*absolu*, et que toute véritable philosophie doit être essentiellement la science de l'absolu. Or, cet absolu de Schelling n'est ni sujet ni objet; ni esprit ni matière; ni le fini ni l'infini; ni l'idéal,

ni rien non plus qu'on puisse considérer comme réel; rien de libre, mais aussi rien de nécessaire : c'est le principe universel, l'unité parfaite ou l'*indifférence*, dans laquelle se fondent dans une harmonie parfaite l'idée et l'être, et toutes les oppositions et différences quelconques; c'est l'*identité absolue* ou *Dieu*. Quoique dépourvu de conscience, l'absolu est pénétré d'un désir irrésistible de se manifester; mais en se laissant aller à cette tendance, son unité primordiale cesse, la scission pénètre en lui; les forces qui dans ses profondeurs se trouvaient dans une harmonie parfaite, prennent la direction vers deux poles opposés. Voilà pourquoi les êtres par lesquels l'absolu tend à se manifester, ne se ressemblent pas; il en produit une infinité : c'est une *évolution* sans bornes qui, du reste, n'empêche pas l'absolu de rester ce qu'il est. A chaque degré de cette évolution naissent des êtres nouveaux, plus parfaits que les précédens; mais qui, selon les deux poles de l'activité productrice du *moi*, finissent par composer deux grands règnes, savoir : celui de la nature et celui des intelligences.

Quoique ces deux règnes diffèrent essentiellement l'un de l'autre, ils ont pourtant la même origine; ils sont tous les deux des manifestations de l'absolu, et ont pour base de leur existence cette force productrice dont l'absolu est pénétré. Voilà ce qui explique ce parallélisme singulier qui existe entre la nature et l'intelligence de l'homme, et pourquoi les lois de la première répondent si exactement aux lois de celle-ci, qu'on n'a qu'à consulter l'intelligence pour apprendre à connaître les lois universelles qui gouvernent le monde matériel. A mesure que les productions de l'absolu se succèdent, la conscience de l'absolu, d'abord infiniment obscure et confuse, devient plus claire; ce n'est que dans l'homme qu'elle parvient à une entière clarté : l'absolu n'apprend à se reconnaître lui-même que dans l'intelligence humaine.

Nous ne pouvons qu'esquisser en grands traits ce système d'une profondeur étonnante; mais ce que nous en avons dit suffira pour faire voir que la doctrine de Schelling n'est au fond qu'un panthéisme d'un genre nouveau. Développer l'influence que ce système a exercée sur les différentes branches de la philosophie, est hors de notre plan. Il ne serait pas difficile d'en donner des exemples nombreux, et de faire voir entre autres que c'est Schelling surtout qui, au lieu de cette idée mesquine de la nature, comme d'un assemblage confus d'êtres de tout genre qui ne se trouvent ensemble que par le hasard, a répandu en Allemagne cette manière grande et noble de considérer la nature comme un seul organisme immense, où tout se tient intimement et où tous les êtres ne sont que les productions d'une même force universelle, infinie, à différentes puissances d'action.

De toutes les parties de la philosophie c'est peut-être la psychologie sur laquelle Schelling a exercé le moins d'influence. Il ne s'est pas occupé de recherches spéciales sur la nature intellectuelle de l'homme, et nous ne connaissons pas d'ouvrage sur la psychologie proprement dite qui soit sorti de son école; la raison en est toute simple : Dans ce système l'homme se perd dans l'immensité du tout. Quoiqu'il y paraisse comme la production la plus sublime de l'absolu, celle où cet absolu même parvient à se connaître, il n'y est pourtant qu'une manifestation du principe universel qui n'a d'être qu'autant qu'elle y tient, et qui disparaît pour s'y perdre entièrement. Cette manière d'envisager l'homme a quelque chose d'affligeant, et qui répugne à nos sentimens les plus intimes. Quoi? Nous ne serions qu'une vague soulevée par une force aveugle dans l'immense océan des êtres, et destinés à y retomber après une existence de quelques momens, sans laisser aucune trace? Notre personnalité ne serait qu'une illusion? et notre liberté ne consisterait que dans la puissance de l'absolu qui se fait

sentir en nous? L'esprit éminemment religieux et moral des Allemands ne s'est pas accommodé long-temps de cette manière de voir. Cependant les psychologues allemands ont été avertis par Schelling que, pour bien connaître l'homme, il ne faut pas le considérer isolément, mais dans ses rapports avec l'universalité des choses; ils ont reconnu que la scission qui paraît exister entre l'homme et la nature, est plutôt apparente que réelle, et qu'il existe entre les lois de notre intelligence et celles de la nature des analogies surprenantes : ils se sont convaincus que l'homme, quoiqu'il possède une existence personnelle et individuelle, se trouve pourtant dans un rapport intime avec Dieu; qu'il existe par lui et en lui, et que ce n'est qu'en se rapprochant de l'Être suprême, en entrant dans une harmonie parfaite avec sa volonté et ses intentions, qu'il peut accomplir ses hautes destinées. B.

(La suite à un prochain numéro.)

Philosophie de l'histoire.

DISCOURS

Prononcé par SCHILLER *à l'université de Jéna, en* 1789, *pour l'ouverture d'un cours d'histoire.*

Les découvertes que les voyageurs ont faites dans les mers et sur des côtes lointaines, nous offrent un spectacle aussi intéressant qu'instructif. Elles nous font voir une foule de peuplades plus ou moins grossières, groupées autour de nous comme des enfans de différens âges autour d'un homme fait, qui à leur aspect se rappelle ce qu'il a été et le point d'où il est parti. La sagesse divine semble avoir attendu pour nous révéler l'existence de ces peuples, que nous fussions assez éclairés pour faire de cette découverte une utile application à nous-mêmes, et pour déduire de l'état actuel de ces barbares les commencemens perdus du genre humain. Mais combien est triste et humiliante pour nous l'idée qu'ils nous donnent de l'enfance de notre espèce! Et pourtant nous ne les trouvons plus dans leur état primitif : ils sont déjà réunis en corps politiques, et que de temps et d'efforts n'a-t-il pas fallu pour rassembler les hommes en société!

D'après les récits des voyageurs, ces sauvages n'avaient aucune idée du mariage, de la propriété, ni même des arts les plus nécessaires; ils ne connaissaient ni la charrue, ni le fer, ni quelquefois l'usage du feu. Leur langage ne différait guère du cri des animaux sauvages, auxquels ils disputaient leurs alimens et leurs habitations. Une expérience journellement répétée ne laissait aucune trace dans leur faible intelligence: le matin ils vendaient la couche sur laquelle ils venaient de dormir, sans songer qu'ils en auraient encore besoin pour

la nuit suivante. Tous étaient en guerre avec leurs voisins, et la chair du vaincu était souvent le prix de la victoire. Chez plusieurs de ces nations qui, déjà familiarisées avec quelques commodités de la vie, avaient acquis plus de perfectionnemens, la servitude et le despotisme se montraient sous l'aspect le plus hideux. Ici, un roi vendait ses sujets pour un verre d'eau-de-vie; là, des esclaves étaient immolés sur la tombe de leur maître, afin qu'ils allassent le servir dans l'autre monde. Ici, la superstition se prosterne devant un fétiche ridicule, ailleurs devant une idole hideuse; l'homme se peint dans ses dieux. Toujours armé, soit pour attaquer, soit pour se défendre, le sauvage prête une oreille attentive au moindre bruit qui le frappe; il regarde comme ennemi tout objet qui lui est inconnu, et malheur à l'étranger jeté par la tempête sur ses rivages! Et là même où un commencement d'ordre social a fait succéder les plaisirs et la sécurité à la crainte et aux privations qui accompagnaient l'homme dans l'état d'isolement, combien nous paraît-il encore bizarre et monstrueux! Ses appétits grossiers lui font trouver la joie dans l'ivresse, la grâce dans les contorsions et la gloire dans l'exagération. Sa vertu même nous remplit d'effroi, et ce qui le rend heureux, n'excite en nous que dégoût ou pitié.

C'est à peu près à cet état de civilisation que César et Tacite nous trouvèrent il y a dix-huit cents ans.

Arrêtons-nous maintenant à l'époque où nous vivons, et jetons un coup d'œil rapide sur la terre, telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui.

Elle a été soumise à l'homme pour la culture; le terrain le plus ingrat a cédé à son habileté et à son travail opiniâtre. Ici, il a conquis sur l'Océan des provinces fertiles; là, il a donné des fleuves à des régions arides. Il a transplanté l'Europe dans les Indes et dans la mer du Sud, il a porté l'Asie en Europe. La Germanie voit aujourd'hui un

ciel pur et brillant se déployer sur ses forêts, dont le vaste rideau, déchiré par la main puissante de l'homme, a livré passage aux rayons du soleil; la vigne d'Asie se reflète dans les eaux du Rhin. Des villes populeuses, séjour riant et paisible des arts et des plaisirs, se sont élevées de toutes parts : entouré d'un million de ses semblables, l'homme y jouit sans crainte du fruit de ses travaux; autrefois la présence d'un seul voisin suffisait pour troubler son sommeil. De sages lois lui ont rendu l'égalité qu'il avait perdue en entrant dans la société. Il s'est soustrait au joug d'une fatalité aveugle et d'une funeste nécessité pour se placer sous l'empire du pacte social; il a renoncé à cette liberté qu'il partageait avec les bêtes féroces, pour conserver une liberté plus noble et plus digne de lui. Ses soins et son activité se sont divisés : le besoin ne l'enchaîne plus à la charrue, il n'est plus obligé de la quitter pour repousser un agresseur. Laboureur, il remplit ses granges; guerrier, il défend son territoire: la loi est gardienne de ses propriétés, et lui donne le droit précieux de choisir lui-même ses devoirs.

Que de chefs-d'œuvre les arts ont fait éclore! quelle vaste lumière s'est répandue dans tous les domaines de la science depuis que la défense de soi-même n'absorbe plus toutes les forces de l'homme, depuis qu'il lui est permis de transiger avec le besoin, dont il ne peut jamais s'affranchir entièrement, et qu'il a conquis le privilége inappréciable d'employer ses facultés à son gré et de suivre l'impulsion de son génie! Quelle activité s'est manifestée de toutes parts depuis que l'accroissement de nos besoins a fait prendre un nouvel essor à l'esprit d'invention et frayé des routes nouvelles à l'industrie! Les barrières que l'égoïsme avait élevées entre les peuples sont tombées; un lien commun unit les penseurs de tous les pays, et le génie d'un nouveau Galilée sera éclairé par toutes les lumières de son siècle.

Dès que les lois devenues plus indulgentes furent descen-

dues au niveau de la faiblesse humaine, l'homme vint au-devant des lois; avec elles il avait été féroce, il s'adoucit avec elles, et les crimes atroces disparurent peu à peu avec les supplices barbares. Ce fut un grand pas de fait vers le perfectionnement, d'avoir rendu les lois vertueuses, lors même que l'homme ne l'était pas. Où leur autorité cesse, les mœurs les remplacent; la décence et l'honneur arrêtent celui que ne peut retenir ni le remords, ni la crainte du châtiment.

A la vérité, quelques institutions nées du hasard ou du despotisme, et que le siècle de la raison n'aurait pas dû consacrer, pèsent encore sur nous aujourd'hui. Mais si l'intelligence humaine n'a pu encore se défaire de ce triste héritage des temps barbares, elle en a du moins arrêté la funeste influence, elle a même su en tirer quelques avantages. L'anarchie féodale sert de base à notre liberté civile et religieuse : ce simulacre d'empereur romain qui s'est conservé en deçà des Alpes, maintient dans l'union le vaste système des États germaniques, tandis que les anciens Césars comprimaient les facultés les plus énergiques de l'homme sous le poids d'une uniformité servile, et quoique notre religion ait été indignement défigurée par les mains infidèles qui nous l'ont transmise, qui pourrait méconnaître en elle les traces d'une philosophie sage et éclairée? Locke et Leibnitz ont aussi bien mérité du dogme chrétien que le pinceau de Raphaël et du Corrége de l'Histoire sainte.

Avec quel art enfin nos États se trouvent liés entre eux! Combien leur union est plus fortement cimentée par la contrainte salutaire de la nécessité qu'elle ne l'avait jamais été par les transactions les plus solennelles! La guerre, toujours armée (*ewig geharnischt*), veille au maintien de la paix, et l'intérêt de chaque peuple le rend gardien du bien-être de son voisin. Le système actuel des associations politiques de l'Europe semble ne plus former qu'une grande famille,

dont les membres pourront bien encore se combattre, mais ne pourront plus s'entredétruire.

Quel contraste entre ces deux tableaux! Qui croirait que l'Européen civilisé du dix-huitième siècle n'est que le frère perfectionné de l'ancien Celte ou de l'habitant actuel du Canada? Quelques milliers d'années ont suffi pour éveiller dans l'homme tant de facultés et pour lui faire acquérir tant de lumières et d'expérience. Quel est le principe créateur dont l'action a développé en lui des talens si divers, un génie si fécond en monumens admirables? Par quels intermédiaires a-t-il passé pour s'élever d'une extrémité de l'échelle sociale à l'extrémité opposée? comment de troglodyte est-il devenu homme du monde, penseur, poète?.... l'Histoire universelle résoudra cette question.

Mais si le même peuple observé dans le même pays nous présente dans la succession des siècles des changemens si prodigieux, nous trouverons une diversité non moins étonnante de mœurs, d'usages et d'institutions chez des nations contemporaines habitant des contrées différentes. Avec quelle rapidité voyons-nous se succéder les ténèbres et la lumière, l'ordre et l'anarchie, la prospérité et la misère, en ne considérant l'homme que dans la plus petite partie du globe qu'il habite! D'un côté son indépendance est protégée par le vaste rempart des Alpes, de l'autre par des canaux et des marais. Il est libre aux bords de la Tamise, et n'y doit sa liberté qu'à lui-même; faible et misérable par suite de son apathie au-delà des Pyrénées, par suite de ses dissensions aux bords de la Vistule; riche sur les rives stériles de l'Amstel, indigent dans cet Éden inculte que l'Èbre arrose. Là, deux peuples séparés par l'océan et rendus voisins par leurs besoins mutuels, leur industrie et les liens politiques; ailleurs, les habitans des rives d'un même fleuve, entre lesquels une liturgie différente s'élève comme un mur d'airain! Pourquoi la puissance de l'Espagne, qui a franchi

la mer Atlantique et pénétré dans les déserts du Nouveau-Monde, n'a-t-elle pu dépasser les Pyrénées? Pourquoi tant de trônes se sont-ils maintenus en Italie et n'en est-il resté qu'un seul en France? L'Histoire générale donnera la solution de ces questions.

Et même notre réunion en ces lieux, nos mœurs, notre langage, notre civilisation, les droits politiques et la liberté religieuse dont nous jouissons, ne sont-ils pas, Messieurs, des résultats plus ou moins directs de tout ce qui s'est passé avant notre époque? L'Histoire universelle tout entière est nécessaire pour expliquer notre existence sociale actuelle.

Pour que nous fussions chrétiens, il a fallu que le christianisme, préparé par d'innombrables révolutions, sortît du sein de la religion juive, et qu'il apparût à une époque où la faiblesse et les désordres de l'empire romain lui permissent d'étendre rapidement ses conquêtes sur une grande partie de notre hémisphère, et de monter enfin sur le trône des Césars; il a fallu que nos aïeux, vaincus par les Francs dans les forêts de la Thuringe, se convertissent à leur croyance.

Pour que nous fussions protestans, il a fallu que le clergé, enhardi et favorisé par les immenses richesses, l'ignorance des peuples et l'autorité qu'il exerçait sur les consciences, arrachât le glaive de la puissance temporelle à des princes faibles et pusillanimes; il a fallu que Grégoire VII et Innocent III déversassent toutes les horreurs de la hiérarchie sur le monde chrétien, et qu'un moine intrépide, indigné de la honteuse dépravation des gens d'église et des attentats scandaleux du despotisme sacerdotal, donnât enfin le signal du soulèvement et arrachât la moitié de l'Europe à la domination de l'évêque de Rome; il a fallu que, par la puissance de leurs armes, les princes confédérés de l'Allemagne contraignissent Charles-Quint à signer la pacification d'Augsbourg, que Gustave-Adolphe vengeât l'infraction de ce traité,

et qu'enfin la paix de Westphalie éteignît pour jamais les guerres de la réformation.

Il a fallu que quelques villes d'Allemagne et d'Italie ouvrissent leurs portes à l'industrie, et qu'après avoir brisé les fers de la féodalité et chassé de stupides tyrans, elles fissent respecter leur indépendance par une ligue puissante, pour que l'opulence, compagne du commerce, amenât les beaux-arts à sa suite, pour que l'agriculture fût en honneur, et que le tiers-état, le créateur et le dépositaire de notre culture intellectuelle, affermît le bonheur de l'humanité sur une base durable.

Il a fallu qu'une lutte longue et opiniâtre avec l'Église, avec des vassaux puissans ou des voisins jaloux, épuisât les forces des empereurs d'Allemagne ; que l'Asie engloutît comme en un vaste tombeau l'excédant dangereux de la population de l'Europe ; que les barons et seigneurs expiassent leur esprit d'insurrection dans les guerres féodales et dans les croisades, pour qu'un nouvel ordre de choses sortît du sein de la fermentation générale et rétablît l'équilibre entre les forces de l'État.

Pour que l'esprit humain brisât les chaînes de l'ignorance dont le despotisme des rois et des prêtres cherchait à l'entraver, il a fallu que le flambeau des sciences se rallumât au sein du même peuple qui l'avait autrefois éteint, et qu'Al-Mamoun réparât les pertes dont Omar les avait affligées. Il a fallu que nos ancêtres, fatigués des maux intolérables que la barbarie faisait peser sur eux, substituassent des lois et des tribunaux à la coutume sanguinaire des jugemens de Dieu ; que les ravages de la peste rappelassent l'art de guérir à l'étude de la nature ; que les travaux profanes des moines, préparant de loin une compensation aux maux que produisait leur activité religieuse, conservassent les débris de l'antiquité littéraire jusqu'au siècle de Guttemberg ; que l'étude des écrivains grecs et latins développât l'intelli-

gence des peuples du nord, et que l'érudition fît alliance avec les Muses et les Grâces pour se frayer le chemin du cœur humain et pour exercer une influence salutaire sur sa culture morale. Mais Rome et la Grèce eussent-elles produit les grands hommes dont elles s'honorent, si ces deux États n'étaient parvenus à ce haut degré de puissance et de prospérité qu'ils ont atteint? Et que de découvertes, que de commotions politiques et religieuses, que de guerres et de transactions ont dû concourir pour féconder ces germes si frêles et si délicats des lettres et des arts, et rendre à l'Europe le repos et les loisirs de la paix nécessaires aux États comme aux individus, pour fixer leur attention sur eux-mêmes et diriger l'action simultanée de leurs forces vers un but utile!

Et même dans les choses ordinaires de la vie nous sommes également les débiteurs des siècles passés. Si les périodes les plus dissemblables des sociétés ont servi à perfectionner notre civilisation, les contrées les plus lointaines sont tributaires de notre luxe. En effet, parmi tant de produits naturels dont nous faisons journellement usage dans nos manufactures ou sur nos tables, parmi nos médicamens les plus efficaces, combien n'en est-il pas dont nous ne soupçonnerions pas même l'existence, si Colomb n'avait découvert l'Amérique, si Vasco de Gama n'avait doublé le cap de Bonne-Espérance!

On voit donc que du siècle où nous vivons jusqu'aux premiers âges du monde, remonte une longue série d'événemens qui forment une chaîne successive de causes et d'effets. Il n'appartient qu'à l'intelligence suprême d'embrasser cette chaîne en entier; l'esprit humain est resserré dans des bornes plus étroites.

En effet, parmi ces événemens il en est beaucoup qui n'ont trouvé ni observateurs, ni témoins, ou dont la mémoire n'a pu être perpétuée. De ce nombre sont tous les

faits antérieurs au genre humain et à l'invention des signes. La tradition orale étant la source primitive de l'histoire, toute l'époque antérieure à l'invention du langage est entièrement perdue pour nous.

L'invention du langage ne fournissant d'autre moyen de transmettre les faits que la tradition, ces faits, passant de bouche en bouche et traversant une longue suite de générations, ne nous sont parvenus que par des intermédiaires soumis à de perpétuelles variations dont ils ont dû ressentir les effets. On est donc fondé à regarder tout ce qui s'est passé avant l'invention de l'écriture comme également perdu pour nous.

Le temps et le hasard ont détruit la plupart des monumens de l'antiquité. Dans le petit nombre de ceux qui nous sont parvenus, il s'en trouve fort peu qui n'aient été défigurés par les passions, par l'ignorance et souvent par le génie même de leurs auteurs. Quel degré de confiance pouvons-nous accorder à leurs récits, si la chronique du jour est souvent douteuse pour nous? De quelle autorité peuvent être à nos yeux des narrateurs plus séparés encore de nous par la différence des mœurs que par l'intervalle des siècles, si les témoins d'un fait arrivé de nos jours dans la ville que nous habitons, parmi les hommes avec lesquels nous vivons, s'accordent si peu dans leurs rapports que nous avons de la peine à démêler la vérité au milieu de leurs dépositions souvent contradictoires?

Toutes les déductions précédemment indiquées étant faites, il ne restera qu'un petit nombre d'événemens qui forment la matière de l'histoire prise dans son sens le plus étendu, et parmi lesquels l'histoire générale choisit ceux qui ont exercé sur l'état actuel de la société une influence incontestable, essentielle et facile à saisir. La base d'où elle procède dans la recherche de ses matériaux, c'est le rapport qui existe entre une donnée historique et la situation sociale des peu-

ples actuels. Partant d'un point diamétralement opposé aux commencemens du monde, elle remonte la suite des temps, ayant soin de signaler dans chaque siècle les faits qui contiennent la solution des faits suivans, et qui lui servent de guide pour redescendre des premiers âges historiques à l'ordre présent des choses.

Le domaine de l'histoire étant plus ou moins resserré en raison de la disette ou de l'abondance de ses matériaux, elle renferme autant de lacunes qu'il s'en trouve dans les documens où elle puise. Les révolutions du monde moral, quoique résultant les unes des autres d'après des lois uniformes et constantes, ne nous apparaissent souvent dans les récits historiques que comme les effets fortuits d'une puissance aveugle et fatale. Il y a par conséquent un désaccord très-sensible entre la marche des choses et la marche de l'histoire. Le cours des événemens n'est interrompu nulle part; mais nous ne voyons briller que çà et là quelques faibles lueurs au milieu de la nuit épaisse qui le couvre. Et de même que la liaison d'un événement avec notre âge est parfois saisie plus facilement que le rapport de ce même événement avec les faits qui l'ont précédé, de même il y a des phénomènes qui paraissent n'avoir aucune connexion avec le siècle auquel ils appartiennent. Le christianisme, par exemple, a changé la face du monde; et cependant ni le temps où il a paru, ni le peuple chez lequel il a pris naissance, ne nous fournissent des données suffisantes pour expliquer son apparition. En sorte que l'histoire ne serait qu'un aggrégat de fragmens, peu digne du nom de science, si l'esprit philosophique ne venait à son secours pour rapprocher et combiner ces fragmens, et en former, par une suite de raisonnemens et de déductions, un ensemble systématique. Il y est autorisé par l'immuabilité des lois de la nature et du cœur humain, immuabilité qui est cause que les phénomènes des temps les plus éloignés sont reproduits de nos jours par le con-

cours de circonstances semblables, qu'on peut expliquer les faits qui se perdent dans la nuit des temps par leur analogie avec les faits qui nous sont connus, et conclure du présent au passé. L'analogie est d'un puissant secours dans l'histoire comme dans toute autre science; toutefois il faut en justifier l'emploi par l'importance du but, et n'en faire usage qu'avec précaution et discernement.

Nous ne pouvons nous engager dans les spéculations sur l'histoire, sans qu'il s'éveille en nous un penchant qui nous porte à chercher en toute chose l'unité et l'accord, à tout assimiler à notre nature intellectuelle et à déduire l'explication des phénomènes, soumis à notre examen, de l'idée qu'ils représentent. En essayant de rattacher le présent au passé, en voyant le succès couronner nos efforts, nous sentons naître en nous le besoin de lier comme *but* et *moyen*, ce qui se présente comme *cause* et *effet*. Les événemens s'ordonnent insensiblement dans notre intelligence pour former un tout régulier; bientôt il nous répugne de leur voir perdre dans la réalité cet enchaînement et cette régularité que notre esprit leur prêtait. Transportant dans l'ordre extérieur des choses les lois qui régissent le monde moral, nous assujettissons le cours des événemens à un but qui soit en harmonie avec les exigences de notre raison, et l'histoire universelle à un principe *téléologique*. Ce principe, mis en regard des divers phénomènes historiques, est confirmé par les uns détruit par les autres, et tant qu'il manquera des chaînons essentiels dans la série des révolutions, tant que le destin n'aura pas déchiré le voile qui couvre encore à nos yeux un si grand nombre d'événemens, il sera impossible de résoudre le grand problème que présente l'histoire des sociétés humaines.

Si la solution en devient jamais possible, ce ne sera que dans l'avenir le plus reculé. Quiconque l'entreprendrait avant le temps, pourrait aisément se laisser tenter de forcer les

événemens, et rendrait la question plus compliquée par les efforts même qu'il ferait pour l'éclaircir. Néanmoins nous ne saurions porter trop tôt notre attention sur ce côté si lumineux de l'histoire, par lequel elle se rattache aux objets les plus dignes d'occuper les spéculations de l'esprit humain. L'espoir seul d'approcher du but ou de servir un jour de guide à un successeur, suffira pour stimuler le zèle de l'historien qui tentera cette voie trop long-temps négligée; il attachera de l'importance aux moindres travaux qui pourront l'avancer dans la recherche du dernier terme des civilisations humaines et des lois auxquelles la Providence a voulu soumettre son plus bel ouvrage.

Faite dans cet esprit, Messieurs, l'étude de l'histoire universelle sera pour vous une source féconde de lumières et des plus hautes jouissances intellectuelles. Elle enflammera vos cœurs d'un généreux enthousiasme; elle vous apprendra à envisager le moral des choses sous des points de vue plus grands et plus élevés; et en déroulant à vos yeux le vaste tableau des peuples et des temps, elle rectifiera en vous les décisions irréfléchies du moment et les jugemens étroits de l'égoïsme. En habituant l'homme à s'identifier avec le passé pour s'élancer dans l'avenir, elle fait disparaître les limites entre lesquelles la naissance et la mort compriment la vie humaine dans un si court espace; par une illusion d'optique elle donne à son existence bornée une immense étendue et confond insensiblement l'individu dans l'espèce.

L'homme change et descend du théâtre : ses opinions changent et disparaissent avec lui; l'histoire seule reste toujours sur la scène, concitoyenne immortelle de toutes les nations, contemporaine de tous les siècles. Comme le Jupiter d'Homère, elle voit du même œil les travaux sanglans de la guerre et les occupations innocentes des peuples qui se nourrissent du lait de leurs troupeaux. Les caprices anarchiques de la volonté humaine ne sauraient la troubler; ses

regards perçans découvrent à travers cette confusion apparente les lois inflexibles de la nécessité. Elle s'empresse de révéler à l'humanité cette vérité consolante qu'elle cache à la conscience troublée d'un Grégoire VII et d'un Cromwell : « Que sans le vouloir, l'ambitieux devient souvent par ses crimes même le bienfaiteur du monde. »

Des splendeurs mensongères ne pourront l'éblouir, nul préjugé ne pourra l'égarer, car elle assiste à la fin de toute chose. Tout ce qui a cessé d'exister, a eu pour elle une durée également courte : elle couronne le grand homme d'un laurier immortel, et brise l'obélisque, monument de la vanité d'un despote. En mettant à découvert le jeu secret des ressorts par lesquels, depuis le commencement du monde, la Providence développe les forces de l'homme d'après un plan immuable, en spécifiant exactement ce qui a été gagné à chaque époque pour l'accomplissement de ce plan, elle rétablit la vraie mesure de bonheur et de vertu que les divers siècles ont diversement altérée. Elle nous guérit de l'admiration superstitieuse de l'antiquité, et en nous ramenant à une appréciation plus éclairée des biens qui nous sont échus en partage, elle dissipe les regrets que nous inspirent les temps trop vantés d'Alexandre et d'Auguste.

Notre état social actuel est l'ouvrage de tous les siècles antérieurs. Nous avons recueilli tous les trésors que le travail et le génie, la raison et l'expérience ont amassés dans le long cours des âges. L'étude de l'histoire vous fera sentir tout le prix de ces trésors que tant d'hommes généreux ont payés de leur sang, qui sont le fruit des longs et laborieux efforts de tant de générations, envers lesquelles la jouissance habituelle des bienfaits que nous en avons reçus nous rend trop souvent ingrats. En est-il un seul parmi vous, Messieurs, qui, joignant un cœur sensible à un jugement droit, puisse se rappeler ces bienfaits sans qu'il s'éveille en lui le noble désir de s'acquitter envers nos successeurs

d'une dette que nous ne pouvons plus payer à nos devanciers, et d'enrichir de son propre fonds ce précieux dépôt de vérité, de vertu et de liberté que nous ont légué nos pères? Quelles que soient les occupations qui vous attendent dans la société, vous pouvez tous contribuer en quelque chose à l'accroissement de ce riche héritage; vous pouvez tous attacher votre existence fugitive à cette chaîne indestructible qui lie les sociétés passagères des hommes entre elles. Le chemin de l'immortalité est ouvert à chacun d'entre vous; chacun, dût son nom rester dans l'oubli, peut au moins imprimer à ses actions une durée immortelle : j'entends parler de la véritable immortalité, de celle où l'action subsiste et marche en avant, dût le nom de son auteur rester en arrière.

D—G.

Nouvelles et Variétés.

SCHILLER et GŒTHE au tribunal du docteur HENGSTENBERG.

Par un effet inévitable de la réaction religieuse dont l'Allemagne est aujourd'hui le théâtre, et que, malgré de déplorables excès, nous regardons comme bienfaisante et comme une phase nécessaire dans le développement général de l'esprit humain, l'ultramontanisme d'une part et le piétisme de l'autre ont repris une nouvelle vigueur. Le *Catholique* de Mayence et l'*Éos* de Munich sont les organes du premier, la *Gazette ecclésiastique*[1] de Berlin, rédigée par un jeune professeur nommé Hengstenberg, est le principal organe du second. Ce théologien, que dans d'autres temps on aurait appelé un énergumène, non content de s'attaquer aux théologiens les plus éminens du parti opposé au sien, dans un style qui rappelle celui des Garasse du siècle passé, vient de citer à son tribunal les deux plus grands poètes de la nation allemande, et de lancer contre eux son anathème. A l'occasion de la Correspondance de Schiller et Gœthe, récemment publiée, la *Gazette ecclésiastique* signale ces deux illustres écrivains à l'exécration du monde, en les déclarant les apôtres de l'irréligion et de l'immoralité. Nous aurions hésité à communiquer à nos lecteurs ce fait ridicule, s'il était isolé, s'il n'était pas l'expression d'un parti qui ne laisse pas d'exercer quelque

1 Ce journal ne doit pas être confondu avec la *Gazette ecclésiastique universelle*, qui se publie à Darmstadt sous la direction du D.r Zimmermann, et qui est à la fois dirigée contre la double direction que nous venons de signaler.

influence, et si d'ailleurs la grande majorité des interprètes de l'opinion publique n'avait fait une prompte justice de tant de déraison. Voici comment s'exprime à ce sujet le *Morgenblatt*, l'un des organes les plus accrédités de la pensée nationale : « Chercher à nous démontrer que ni Schiller ni Gœthe ne professaient le christianisme, tel que l'entend la gazette de Hengstenberg, était chose superflue, puisque jamais ni l'un ni l'autre de ces deux grands hommes n'ont prétendu à cet honneur. Mais pourquoi les écrivains de la gazette se donnent-ils la peine de s'occuper de la moralité de ces deux poètes? n'est-ce pas au moins une inconséquence de leur part, puisque dans ce même journal ils ne cessent de se prononcer contre la moralité, comme chose *triviale* et inutile, et d'accuser les théologiens qui l'enseignent avec une sorte de prédilection, de pervertir la jeunesse et d'être les suppots de satan? Mais à quoi bon parler raison à un parti dont la raison est *la bête noire*, et qui n'est à son aise que dans les ténèbres? » W.

Société helvétique.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois des sociétés *nomades* de la Suisse et de leur influence pour maintenir entre les habitans des différentes parties de ce pays cet esprit de fraternité, que tendent à détruire et l'isolement des différens gouvernemens et les jalousies des aristocraties cantonales. Aujourd'hui nous allons rendre compte de la dernière réunion de la *Société helvétique*. Cette sociéte n'a point un but spécial et bien déterminé; elle se propose d'entretenir le véritable esprit de confédération parmi les Suisses, de prendre connaissance des actes des différens gouvernemens et par là de les contrôler. Aussi, pendant long-temps, elle a été peu en faveur auprès des gouvernemens et des aristocraties;

même le gouvernement de Berne avait défendu à ses employés d'en faire partie; mais aujourd'hui il s'est relâché de sa rigueur. On peut regarder cette société comme une *diète libre* des citoyens suisses, destinée à agir sur l'esprit public par cette influence morale qui manque presque toujours aux gouvernemens.

Elle fut fondée à Schinznach, en 1770, par *Iselin*, *Hirzel*, *Gessner*, *Lavater* et quelques autres hommes remarquables de cette époque. Les réunions furent interrompues pendant la révolution jusqu'en 1809, et pendant les guerres de 1813 jusqu'en 1819.

Cette année-ci la société s'est réunie le 5 Mai à Olten, et le nombre des assistans était de plus de 200 membres ou invités. Elle était présidée par le vénérable *Sidler*, landammann de Zug, le même qui, seul dans l'assemblée de Soleure, osait, avec une franchise toute suisse, résister aux volontés et aux caresses de Napoléon.

M. Sidler, dans son discours d'ouverture, commence par établir que l'on peut avoir bonne opinion d'un pays où le bien et le beau se montrent sous plus d'une forme; que quelques tristes événemens ne doivent pas nous porter à croire que les lumières et la vertu, le droit et la liberté, la religion et la marche vers le grand but de l'humanité, ne fassent point de progrès dans la patrie; qu'il ne faut pas cependant se laisser aller au-delà de la réalité et méconnaître le mal qui reste encore à combattre. Ce siècle qui précéda la dissolution de l'ancienne confédération avait aussi son point lumineux. « Mais en général l'esprit de ce siècle était étroit et misérable, préparé depuis long-temps par différentes causes. Quoique en opposition avec le sentiment généreux qui donna lieu à la première confédération libre et aux premiers combats pour la liberté, cet esprit s'enracina de siècle en siècle, et parvint à un tel degré de perversité, que la patrie souffrante et déchirée ne pouvait résister à la

grande crise. L'esprit de ce siècle, dont les funestes effets subsistent encore aujourd'hui, est caractérisé par l'isolement de canton à canton, de commune à commune, comme parties étrangères l'une à l'autre, par la domination d'une partie de la nation sur l'autre, par la défiance entre les gouvernans et les gouvernés, par l'amour sordide pour l'argent gagné au moyen des militaires au service des princes étrangers et souvent au préjudice de l'indépendance de la Confédération ; par la haine entre les différentes Églises ; par ces vues bornées et qui n'aperçoivent que les avantages des localités, des familles et des personnes, au lieu des intérêts de la patrie et de l'humanité ; par cette pusillanimité pour laquelle toute pensée libre était dangereuse et qualifiée de crime d'État, si elle touchait aux ordonnances ou aux désordres de l'administration ; enfin, par cet esprit de mystère qui cachait au peuple l'administration et le véritable état de la Confédération.

« Comme le bien ne peut être établi que progressivement, de même le mal ne peut être détruit que peu à peu. Ainsi cet esprit n'a pas entièrement disparu avec le siècle qui l'a vu se développer. La révolution a voulu trop de changemens et trop brusquement ; les armes étrangères qui l'ont servie ont aussi fait détester le bien qu'elle produisait. En outre la Suisse n'était pas mûre pour saisir cette idée de l'unité d'État....

« J'aperçois un grand mal dans la nation, un péché contre l'humanité, je veux parler des *Heimathlosen*[1]. Il

[1] C'est-à-dire hommes sans patrie, sans droit de bourgeoisie. On peut reconnaître plusieurs causes, deux surtout, qui ont produit en Suisse cette malheureuse caste de *parias*. D'abord la faculté que les colonels au service étranger avaient de prendre dans leurs régimens un quart d'étrangers, auxquels on accordait un certificat d'origine, qui ne leur donnait, non plus qu'à leurs enfans, le droit de bourgeoisie dans aucun canton, et leur faisait perdre le droit de citoyen dans leur pays natal. Ensuite les changemens de confession, qui ont fait recevoir à bras ouverts beaucoup de familles dans les petits cantons (à Schwiz par exemple) sans leur donner

paraît invétéré dans nos institutions; il lève impudemment le front contre la conviction de tous ceux qui ont des sentimens humains; il est l'opprobre de notre pays, et pourtant quelle tiédeur de la part des magistrats, combien peu on cherche à y remédier! Une réunion de cantons assez puissante et assez riche pour poursuivre le procès de Clara Wendel, n'a pu s'entendre pour soigner les jeunes *Heimathlosen* qui avaient été arrêtés. Des milliers de citoyens pensent et sentent comme moi à l'égard de ces malheureux. Chers et nobles amis, ne serait-il pas possible de travailler au salut des *Heimathlosen?* Les faire entrer dans le sein de l'humanité serait une œuvre aussi nationale que le desséchement des marais, une œuvre de justice et de bienfaisance. Non, on ne peut croire à cette impossibilité, cette œuvre est trop sainte; vous aurez, vous devez avoir la victoire. Que les membres des communes soient insensibles, à la fin les pierres des maisons communes se laisseront émouvoir!. . . . .

« N'attendons pas trop en une fois; tout ce qui est beau, noble et grand, tout en paraissant souvent descendre du ciel, ne peut se développer qu'au travers d'une foule de difficultés. Beaucoup de bonnes choses se sont faites dans la Confédération et d'autres se préparent; on y trouve les germes vivans de beaucoup d'améliorations, et les cultivateurs entendus et soigneux ne manquent pas. Partout nous rencontrons des regards sereins et bienveillans. Que nos espérances s'accroissent à l'aspect de cette belle et forte jeunesse qui s'instruit dans nos écoles, et de cette génération qui en est sortie il y a peu de temps, élevée au niveau des progrès du siècle

pour cela le droit de bourgeoisie. Il faudrait quelques désastres dans le genre de celui du *Rossberg* pour réparer ce mal : lorsque *Goldau* fut englouti avec la maison commune et les archives, beaucoup de *Heimathlosen* en ont profité pour se dire citoyens de Goldau. Jamais ce petit village n'a été aussi peuplé que depuis que la moitié de ses habitans ont péri.

et riche des trésors de la science; elle commence à pénétrer dans les affaires civiles, pleine de force et d'enthousiasme. Chers confédérés, braves et nobles amis, ce n'est point une illusion de croire que tout dans la patrie marche en avant avec les lumières et la vertu, la justice et la liberté et une *réligiosité* pure. Attachons-nous de toute notre ame à cette croyance, fortifions-la dans notre cercle et répandons-la au dehors. Si elle porte une fois la vie et le courage dans le cœur du plus grand nombre, alors elle sera fertile. La tâche de notre société nous excite à le faire. Combien elle est belle cette tâche! son objet n'est pas moins patriotique que digne de l'humanité. Fonder et entretenir l'amitié et l'amour, réunir les confédérés, vivifier la disposition aux actions bonnes et nobles, maintenir la paix, la liberté et la vertu parmi les amis de la patrie, tel est le but de la société, nous l'avouons à tous. Aucun soupçon ne peut l'atteindre. Qu'un nouvel enthousiasme pour la pureté et la noblesse de ce but nous anime de nouveau à chacune de nos réunions! Que chacun y apporte le tribut de ses efforts; si nous pouvons faire peu de chose immédiatement, nous aurons semé pour l'avenir; il est un Dieu qui fera fructifier en temps opportun les germes du bien : qu'il soit avec nous! »

La société avait désigné plusieurs correspondans dans chaque canton pour lui fournir un rapport sur ce qui s'était fait dans leurs arrondissemens respectifs. Les deux tiers des cantons ont fourni des rapports, que le professeur Hottinger, de Zurich, a analysés en rapportant les faits à trois classes principales : la vie civile, l'éducation et la religion pratique. Peut-être reviendrons-nous plus tard sur ce rapport.

La société a choisi le docteur Casimir Pfyffer, de Lucerne, pour président de l'année 1831, et M. Hirzel, préfet de Knonau, pour rapporteur. L—T.

Le véritable missionnaire, *Daniel* SCHLATTER.[1]

Il vient de paraître à Saint-Gall, chez Huber, un ouvrage très-remarquable, intitulé : Fragmens de plusieurs voyages dans la Russie méridionale, pendant les annés 1822—28, principalement chez les Tartares Nogaïs, dont l'auteur se nomme Daniel Schlatter, missionnaire d'un genre tout nouveau. Il y a quelques années qu'il conçut l'idée d'aller répandre la lumière de la civilisation parmi les Islamites des bords de la mer d'Asow, non en leur prêchant de prime abord des dogmes qu'ils n'auraient pas compris, et qu'ils auraient obstinément repoussés, mais en mettant sous leurs yeux un modèle pratique des vertus chrétiennes, et en s'efforçant d'améliorer, autant qu'il serait en lui, leur état physique et moral. Un pareil dessein est sans doute fort extraordinaire; mais le moyen que son auteur imagina pour l'exécuter, est plus extraordinaire encore. Il se rendit chez les Tartares, et se plaça comme domestique dans la maison de l'un d'entre eux; et c'est à son maître Ali et à son fils Abdullah, qui tous deux l'aiment et l'honorent comme un père, qu'est dédié le livre qu'il vient de faire publier.

Si l'on était tenté, au premier moment, de voir dans cette conduite plus de bizarrerie et d'originalité que de dévouement et de philosophie, on revient bientôt de cette idée quand on a parcouru avec quelque attention le préambule de ce livre. Tout y respire les intentions les plus pures, la modestie la plus naïve et la plus vraie. Daniel Schlatter est si éloigné de croire avoir fait quelque chose d'extraordinaire et d'éminemment méritoire, qu'il s'accuse, avec une aimable simplicité, de n'avoir cherché dans tout cela qu'une

1 Nous empruntons ces détails aux *Feuilles littéraires de Leipzig*, en regrettant de ne pouvoir dès aujourd'hui rendre un compte plus détaillé de l'ouvrage cité. Dès que nous l'aurons reçu, nous y puiserons la matière d'un article qui ne peut manquer d'offrir un puissant intérêt.

haute satisfaction personnelle. Il a voulu être missionnaire pratique, et il a constamment refusé de se mettre en rapport avec les sociétés ordinaires des missions.

Son ouvrage renferme une peinture instructive d'un peuple peu connu, au milieu duquel il a vécu pendant six années. Aux vues philanthropiques de Howard, l'auteur joint le mérite de Pallas. Il nous offre un riche trésor de notices historiques, philologiques et statistiques sur les Tartares de la Crimée et sur les colonies allemandes de la Nouvelle-Russie.

Dans un premier voyage qu'il fit dans la Tauride en 1822, il fit la connaissance de la famille d'Ali, dans le village tartare de Barkud sur la Molotschna, et c'est alors qu'il paraît avoir conçu l'idée singulière qu'il exécuta depuis. Lorsque, quelque temps après, il revint à Barkud, à la grande surprise de la famille d'Ali, celui-ci, malgré les insinuations de sa femme Tasché qui n'aimait pas l'étranger, lui dit : « demeure chez moi, je ne te demanderai jamais pour quoi tu es revenu. » Il se mit alors formellement à son service, et voici quel fut, comme il le raconte lui-même, pendant plusieurs années, le genre de vie du serviteur d'Ali: Le matin, avant le lever du soleil, et après avoir passé la nuit dans l'écurie, il avait à traire les vaches, à soigner les bestiaux; puis il nettoyait la maison, faisait du feu avec du fumier séché, conduisait des bestiaux au marché, faisait des commissions dans le village, rassemblait péniblement les chevaux dispersés dans la steppe, mettait le pot au feu, soignait les enfans, servait à table; en un mot il remplissait dans la maison et dans les champs toutes les fonctions d'un domestique ordinaire. La sérénité, la fidélité empressée avec laquelle il faisait tout cela, lui gagna bientôt l'affection de toute la famille, sans en excepter Tasché, et de tout le village. Au bout de quelque temps, à mesure qu'il faisait des progrès dans la langue du pays, il commença insensiblement l'œuvre intellectuelle, objet principal de ses

efforts. On l'écoute avec intérêt; des Tartares de distinction, des kadis, des mollahs même viennent visiter Alí pour écouter l'étranger, et pendant qu'ils se flattent que celui-ci est tout prêt à se faire musulman Nogaï, il remplit leur esprit d'idées religieuses plus élevées et plus pures, de connaissances utiles, et les dispose à réformer leurs croyances. La confiance en lui s'accroît de jour en jour; Ali contient, par respect pour lui, son naturel sauvage et violent, et de son maître devient son frère. Notre missionnaire s'appliqua surtout à rendre plus léger le joug sous lequel gémissent les femmes des Tartares, et à inspirer aux hommes des sentimens plus doux à leur égard. Pour les faire respecter, il les honorait lui-même; il mangeait du même plat avec Tasché et les servantes, et les protégeait constamment contre les mauvais traitemens dont jusqu'alors elles avaient été l'objet. W.

Progrès de la civilisation en Bavière.

Sociétés pour la propagation de bons livres populaires.

La Bavière est aujourd'hui l'un des pays de l'Europe où la civilisation est le plus en progrès. Nous ne parlons pas de cette civilisation partielle et étroite qui se borne aux sommités de la société et au perfectionnement des arts du luxe; mais de cette civilisation large et profonde qui répand ses bienfaits sur toutes les classes, qui porte son flambeau dans l'atelier de l'artisan et jusque dans la chaumière du pauvre. La Bavière offre sous ce rapport un contraste remarquable avec d'autres pays constitutionnels. Tandis qu'ailleurs toutes les réformes et toutes les améliorations sont d'abord réclamées par l'opposition, organe de la pensée publique et interprète des nouveaux besoins de la société,

le gouvernement de la Bavière devance pour ainsi dire les vœux de la nation, et prend presque en toutes choses l'initiative dans la réforme des abus et l'établissement d'institutions nouvelles. Louis I.er, à l'exemple de Joseph II, mais avec plus de sagesse et de modération, non-seulement s'est placé à la tête du mouvement progressif, il le presse, le hâte et lui imprime une direction plus juste en même temps qu'il lui donne une impulsion plus vive. C'est ainsi que, voulant encourager et régler à la fois l'établissement de sociétés pour la propagation de bons livres populaires, il vient de publier, sous la date du 5 Mars 1830, deux décrets, l'un relatif aux sociétés catholiques, l'autre aux sociétés pour les protestans du royaume. Nous en donnons les principales dispositions avec le préambule.

« Il y a quelque temps déjà que notre attention s'est portée sur les suites funestes que doit avoir pour la jeunesse et le peuple la propagation de plus en plus active de livres irréligieux et immoraux. Nous avons, dès notre avènement, regardé comme un de nos devoirs les plus sacrés de protéger la religion dans nos États, et de réprimer tout ce qui pourrait ébranler la foi et avec elle les bases de la moralité publique, en nous renfermant toutefois dans les limites du pouvoir que nous attribue la loi fondamentale, et en maintenant scrupuleusement les dispositions relatives à la liberté de la presse, renfermée dans le troisième appendice (*Beilage*) de la Charte constitutionnelle. Mais tout en respectant cette liberté consacrée par la loi, nous désirons vivement qu'il n'en soit pas fait un abus non moins funeste pour l'État que pour l'Église, et qu'on offre au goût que le peuple commence à prendre à la lecture, un aliment sain, en mettant à sa portée des livres propres à nourrir le sentiment religieux et à améliorer les mœurs.

« A cet effet, et vu la représentation qui nous a été faite le 12 Décembre 1829 par les archevêques et les évêques

de notre royaume, voulant remédier, autant que possible, aux inconvéniens ci-dessus signalés, nous autorisons la formation d'une Société destinée particulièrement à répandre de bons livres. Elle demeurera sous notre surveillance et notre protection, en se conformant aux dispositions suivantes. »

Ainsi les évêques s'étaient plaints que, par un abus de la liberté de la presse, garantie par la loi fondamentale, il se répandait des livres dangereux. Que fait le roi constitutionnel? ordonne-t-il à ses tribunaux de sévir contre leurs auteurs? Il répond aux évêques : « Faites des livres à votre tour; mettez-les à la portée du peuple, employez tous les moyens légaux pour remplacer les mauvais livres par de meilleurs; je vous en fournirai les moyens. Formez une société de propagation, je la protégerai tant qu'elle se renfermera dans les limites de la loi, comme je m'y renferme moi-même. » Voici les principales dispositions du décret relatif à la société pour les catholiques :

« La Société ne s'étendra pas au-delà des frontières du royaume, et ne s'affiliera à aucune association étrangère du même genre. — Son action se bornera à contrebalancer la propagation des mauvais livres, en répandant de bons écrits parmi la jeunesse et le peuple. — Pour cet effet, la Société distribuera gratis à ses membres, et à un prix modéré aux autres personnes, des ouvrages religieux conçus selon les principes de l'Église catholique; mais non dans le sens de telle ou telle corporation religieuse, et sans polémique; elle pourra aussi répandre d'autres livres instructifs, écrits dans un bon esprit.... Pour se procurer les moyens nécessaires, la Société est autorisée à ouvrir des listes de souscriptions dans les officialités, ainsi que dans toutes les paroisses. — Il sera établi à Munich un comité d'administration centrale, qui rendra tous les ans un compte public de sa gestion. — Les ouvrages adoptés par la Société seront soumis à l'approba-

tion du ministre de l'intérieur, ainsi que le réglement définitif de la société, lequel sera conforme à ces dispositions. »

Le décret relatif aux protestans est à peu près conçu dans les mêmes termes. Toute correspondance avec des sociétés étrangères est également interdite aux associations protestantes; les ouvrages qu'elles propageront, ne seront pas écrits dans le sens de quelque doctrine étroite et exclusive, et on y évitera toute espèce de controverse.

Nouvelle machine à semer. L'horloger Antoine Bayrer, d'Inspruck, fabriqua, au printemps 1829, une machine à semer toute de son invention. La machine se meut entre deux roues basses et est tirée par un cheval. Elle ouvre à la fois quatre sillons, larges de trois pouces, à telle distance qu'on voudra; elle laisse en même temps tomber les semences, grain par grain, dans ces sillons, qui se referment aussitôt. L'inventeur lui-même s'est servi de sa machine dans ses propres terres avec le plus grand succès. Comme dans ce procédé rien ne se perd, il lui fallut la moitié moins de graines que les années précédentes, et le blé qu'il recueillit fut à la fois plus beau et plus abondant.

(*Mitternachtsblatt.*)

— *Forteresse juive en Tauride.* Dans la Russie méridionale, gouvernement de la Tauride, à trois werstes de Baktschi-Saraï, sur un rocher très-élevé, se trouve la forteresse de Tschufutkale, habitée par quelques moines et par des juifs karaïtiques. Semblable à l'aire de l'aigle, leurs demeures sont comme suspendues au sommet de ce rocher inaccessible, dont le plateau forme le pavé de cette cité aërienne. Les Karaïtes, Tartares dans leurs mœurs, observent la loi mosaïque dans toute sa pureté. Ils rejettent comme on sait l'autorité du Talmud et de la Cabbale. En

même temps ils sont plus laborieux, plus attachés à la vie domestique, plus amis de la propreté que la plupart des autres Juifs. Tous les jours ils descendent de leur rocher, vont à Baktschi-Saraï, pour vaquer à leurs affaires, et le soir, quelque temps qu'il fasse, ils retournent chez eux. On trouve ces détails dans le Voyage en Tauride en 1820, par Meravie, traduit du russe par W. d'Œrtel. Berlin, 1825.

— *Généalogie.* Dans toutes les grandes batailles livrées par les troupes de la maison d'Autriche, depuis le combat de Rodolphe de Habsbourg contre Ottokar de Bohème en 1278, et la bataille de Sempach en 1386 contre les confédérés de la Suisse, jusqu'à la bataille de Leipzig de Tilly contre Gustave-Adolphe en 1632, et à la dernière bataille de Leipzig 1813, un Furstenberg tomba sur le champ d'honneur, toujours pour la même cause. (*Inland.*)

— *Enseignement mutuel.* On pourrait revendiquer l'honneur de l'invention de l'enseignement mutuel pour le baron de Tott, employé à l'ambassade française de 1757 à 1763. Placé à la tête d'une école de marine à Constantinople, il employa cette méthode avec succès. « Je dictais, dit-il dans ses Mémoires (III.e partie, p. 149), journellement la leçon en turc : chaque écolier l'écrivait dans son cahier, et je chargeais l'un d'eux d'en être le répétiteur le lendemain. Cette méthode, en fixant l'attention de mes écoliers, leur fit faire les progrès les plus rapides. » Et il ajoute en note : « La méthode de rendre les écoliers professeurs les uns des autres, s'appliquerait avec succès dans les maisons d'éducation. On n'apprend bien que ce que l'on montre; et associer l'amour-propre à l'application, c'est assurer l'instruction. » On trouve la même idée dans un auteur bien plus ancien. Elle est déjà recommandée par Quintilien : « *Incipientibus adhuc teneris condiscipulorum quam præ-*

ceptoris jucundior hoc ipso quod facilior est imitatio.» INSTIT. ORAT. IX. Les commençans d'un âge tendre imitent plus volontiers et avec plus de facilité leurs condisciples que leur maître.

— *Statistique religieuse des États de la Prusse.* La *Gazette ecclésiastique universelle de Darmstadt* contient, dans les n.os 43 et 44 de l'année 1830, une statistique religieuse de la Prusse. Nous lui empruntons le tableau suivant, dressé à la fin de 1828.

Provinces.	Habitans.	Protestans.	Catholiques.	Mennonites.	Juifs.
Prusse orientale.....	1,216,154	1,057,895	153,579	995	3,685
Prusse occidentale...	792,207	387,218	376,342	12,924	15,723
Pologne prussienne..	1,064,506	309,495	687,421		67,590
Brandenbourg	1,539,592	1,508,471	20,535	245	10,341
Poméranie	876,842	864,588	7,545		4,709
Silésie	2,396,551	1,284,446	1,091,132	3	20,970
Saxe prussienne	1,409,388	1,316,100	89,681		3,607
Westphalie	1,228,548	504,611	711,833	173	11,931
Prusse rhénane.....	2,202,322	499,840	1,678,745	1,315	22,422
TOTAUX........	12,726,110	7,732,664	4,816,813	15,655	160,978



LITTÉRATURE.

Stimmen des russischen Volkes, in Liedern : Chansons nationales du peuple russe, recueillies et traduites par *P. de Gœtze*, avec des lithographies. Stouttgart, chez Cotta, 1828, in-8.°

L'auteur de ce recueil, déjà connu par ses chansons serviennes, l'a fait précéder d'une dissertation sur les caractères de la poésie populaire de la Russie. Les Slaves, dit-il, ont une disposition très-prononcée pour le chant, et cette disposition est favorisée par l'harmonie de leur langue. Il cite, à l'appui de ses propres observations à ce sujet, l'historien Procope, Meyerberg (*Iter in Moscoviam*), et Leclerc, Histoire de Russie. La plupart des chansons russes commencent par quelque tableau allégorique, dans un rapport plus ou moins intime avec le sujet de la romance; souvent même l'allégorie seule s'est conservée. Un grand nombre de romances débutent par une phrase négative, qui suppose une interrogation sous-entendue, ou par une apostrophe à quelque être inanimé. Comme la poésie populaire des autres nations, celle des Russes est pleine de périphrases épiques, d'interrogations et de réponses, et de répétitions de vers souvent insignifians.

La langue russe affectionne les diminutifs et les mots caressans, comme *mon ame*, *mon petit cœur*, *mes délices*, *mon espoir*, *ma petite patte*, *ma lumière*, etc. Les diminutifs, *mon petit papa*, *ma petite maman*, sont même quelquefois appliqués à des villes, à des rivières. Il semble que la piété filiale fût pour les anciens Slaves le type de toutes les affections d'amour et de reconnaissance. *Ma douce colombe*, *mon cigne blanc*, *mon soleil*, *ma lune*, sont autant d'expressions d'un amour passionné. La répétition fréquente des mêmes épithètes est commune aux Russes avec les autres peuples de la même origine; elles sont pour ainsi dire *stéréotypes*. Les mains, la poitrine sont blanches, lors même qu'il s'agit d'un brigand. Les cheveux des hommes sont toujours noirs; ceux des femmes toujours blonds. L'aigle et le fauçon sont toujours jeunes.

Le corbeau est prophétique, le fleuve rapide. Le Volga est une mère, le Don, paisible. La nation se nomme elle-même *orthodoxe*, le peuple de Dieu. La patrie est surnommée la sainte. Le Tzar ne paraît jamais sans être accompagné des titres d'orthodoxe, de sage, de justicier, de terrible. Nous remarquons encore certains présages, certaines allégories, qui reviennent fréquemment dans ces poésies. Le caillou blanc, qui, en roulant du haut des montagnes, se brise, est le symbole des calamités, de la mort même. Le genêt est également de mauvais augure. Le coucou et le rossignol sont les chantres de la mélancolie. Le noir corbeau annonce le carnage. Le Danube est le fleuve du malheur.

Du reste, les poésies nationales des Russes ne peuvent se comparer à celles des Serviens et des Grecs modernes, ni pour la profondeur du sentiment, ni pour la richesse et la vivacité des images. Il y a dans les chants d'amour des premiers plus de mollesse et de sensualité que de délicatesse et de sensibilité. Il n'y a pas non plus dans leurs poésies populaires de trace d'une croyance aux esprits, à des êtres surnaturels, rien de chevaleresque dans leurs romances héroïques, rien de cette hardiesse de pensée, de cette vivacité de dialogue, qui font le charme de celles des peuples du Midi. L'imagination des Russes est plus mobile que profonde et créatrice. Elle compare le jeune homme aimé au jeune faucon aux yeux pénétrans; la jeune fille au cigne ou à la colombe blanche. Le noir corbeau, l'oiseau de malheur, est l'emblême du jouvenceau assassiné; le meurtrier est l'aigle gris qui, du sang chaud de sa victime, abreuve la terre humide. Une jeune beauté ressemble au pavot épanoui; la rosée dont il brille, ce sont des larmes que lui fait verser un amant infidèle. Comme une hirondelle s'attache à son nid, ainsi une mère inconsolable se presse contre le corps de son fils tombé sous les coups d'un ennemi cruel. A la mort du puissant Tzar, la lune se cache derrière le nuage. La conscience du meurtrier s'éveille au bruit des rameaux du chêne agité par la tempête.

Nous traduisons, aussi littéralement que possible, et vers par vers, le passage suivant d'un chant populaire attribué au poète brigand Wanka Kaïn, qui, dit-on, le composa peu de jours avant son procès en 1755.

Mon Tzar et seigneur me demandera:
Eh bien, mon garçon, fils de serf,
Tu me diras la vérité.
Dis-moi, qui fut ton complice,
Combien avais-tu de compagnons?

Je confesserai, ô mon espoir!
O Tzar orthodoxe!
J'avouerai la vérité,
La pure vérité.
J'ai eu quatre compagnons:
Le premier est mon brave coursier;
Le second, la nuit sombre;
Le troisième, mon arc tendu;
Le quatrième, mon couteau d'acier.
Que me répond alors mon espoir,
L'orthodoxe Tzar?
Bien, Wanka, comme au pillage,
Tu t'entends à parler;
Je veux pour cela te gratifier
D'un édifice élevé,
De deux poteaux dressés au champ,
Avec un troisième en travers.

Parmi les chansons populaires traduites par M. de Gœtze, on distingue: le noir Corbeau déchiré par un jeune aigle gris; Aidez-moi à pleurer le jeune Homme assassiné; le Bois aux voleurs; le knèse Roman, et surtout la Jeune orpheline, qui paraîtra touchante, même dans une mauvaise traduction littérale, la voici:

A la source murmurante,
A la fontaine rafraîchissante,
Un jeune garçon abreuvait son cheval:
Une jeune fille puisait de l'eau,
Et l'ayant puisée, elle s'arrêta toute pensive,
Et en rêvant à sa destinée, elle se prit à pleurer,
Et en pleurant, elle dit ces paroles:
« Heureux au monde est celui
Qui connaît son père et sa mère,
Père et mère, frère et sœur,
Frère et sœur, toute sa parenté.
Mais hélas! moi, pauvre fille que je suis,
Je n'ai ni père, ni mère chérie,
Je n'ai ni sœur, ni frère bien aimé,
Ni sœur, ni parenté.
Je n'ai non plus, hélas, un doux ami,
Un ami qui sache m'aimer. »

W.

Sämmtliche Schriften, etc. : Œuvres complètes de *Madame Schopenhauer*. Leipzig, chez Brockhaus.

Cette édition complète des œuvres de M.me Schopenhauer, ornée du portrait de l'auteur, se composera de vingt-quatre volumes in-18. Elle renfermera les ouvrages suivans : 1.° La *Vie de Charles-Louis Fernow*, connu en Allemagne par ses travaux sur les arts, une édition de Winkelmann et une grammaire italienne; 2.° *Excursion sur les bords du Rhin*; 3.° *Jean Van Eyk et ses successeurs*: cet ouvrage sera enrichi de nouvelles notices, que l'auteur a été à même de se procurer dans un voyage qu'elle vient de faire dans les Pays-Bas; 4.° les *Quatre saisons*, roman en quatre nouvelles, dont une inédite; 5.° *Gabriel*; 6.° *Sidonie*: ce roman sera considérablement modifié; 7.° la *Tante*; 8.° *Voyage en Angleterre et en Écosse*; 9.° *Voyage de Paris à travers le midi de la France jusqu'à Chamouny*, avec des corrections; enfin, 10.° les petits *Contes* de l'auteur, tels que l'Aire de l'aigle, dont nous avons donné la traduction (voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. III, p. 233). Le prix des vingt-quatre volumes, sur papier ordinaire, sera pour les souscripteurs de 48 fr.; sur vélin, 64 fr. On peut souscrire, à Paris et à Strasbourg, à la librairie de F. G. Levrault.

SCIENCES POLITIQUES.

D.r *Karl Salomo Zachariæ's vierzig Bücher vom Staate; vierter Band, erste Abtheilung* : Quarante Livres sur l'État, par le D.r *Charles-Salomon Zachariæ*. Tome IV, I.re section. Heidelberg, chez Oswald, 1829, in-8.°

L'*Ancienne Revue germanique* a déjà rendu compte des parties antérieurement publiées de cet important ouvrage d'un des professeurs les plus distingués de l'université de Heidelberg. La première section du quatrième volume comprend trois livres consacrés à ce qu'on appelle communément le Droit des gens ou Droit international. Le vingt-huitième traite des rapports des peuples entre eux dans l'état de nature, de leurs droits sur les choses et des obligations qu'ils contractent; de la connexion du

Droit des gens avec la constitution de la famille; des négociations diplomatiques, de la guerre, du passage de la paix à la guerre, du Droit de la guerre, de l'art militaire, du rétablissement de la paix. Dans son vingt-neuvième livre l'auteur développe ses vues sur la réunion de plusieurs peuples en une sorte d'Etat collectif ou de confédération; ainsi que sur le corps politique européen tel que l'ont constitué les événemens de l'histoire, et qu'on peut espérer de le voir constitué un jour d'après des projets de pacification générale. Le trentième livre traite du Droit cosmopolité, des principes et de leur rapport avec le principe égoïste qui domine trop souvent la politique, et enfin du christianisme. Les dix livres restans formeront la deuxième section du quatrième volume, et compléteront tout l'ouvrage.

Dans la section que nous annonçons, comme dans les précédentes, M. Zachariæ allie constamment le Droit public à la politique, la considération du juste à celle de l'utile, l'abstraction à la réalité, aux faits, au positif. Il fait preuve à chaque page, par ses citations, de lectures immenses, qui embrassent les classiques anciens comme les auteurs du moyen âge, comme les écrivains modernes et contemporains, tant les ouvrages d'histoire que les mémoires, les pamphlets et les brochures politiques. Mais loin de succomber sous le poids de tous ces matériaux, l'auteur conserve assez de force et d'indépendance pour les mettre en œuvre avec esprit et originalité.

ANTIQUITÉS GERMANIQUES.

Die deutsche Heldensage[1] : Les traditions héroïques allemandes, par *Guillaume Grimm*. Gœttingue, chez Dietrich, 425 pages in-8.° Prix : 8 fr.

Les savans se livrent depuis long-temps à de nombreuses recherches pour découvrir l'origine des épopées nationales, et pour déterminer la manière dont elles se sont formées. Ce sont les poëmes d'Homère qui, les premiers, ont donné lieu à des travaux de ce genre; mais on a forgé beaucoup d'hypothèses sur le

1 Le mot allemand *Sage* a tout-à-fait la signification du mot norse *saga*; c'est l'ἔπος des Grecs, et le *fabula* des Latins. Le mot *tradition* a une acception beaucoup plus étendue; mais il était le seul terme qui pût rendre, approximativement du moins, le sens de l'expression allemande.

compte de l'épopée grecque sans arriver à aucune conclusion positive. Il en a été de même d'Ossian. Les épopées nationales de l'Allemagne et de la Scandinavie paraissent devoir conduire à des résultats plus satisfaisans, grâce au grand nombre de ces épopées et à l'existence de documens d'après lesquels il est possible d'observer comment la tradition s'est successivement développée et déterminée. Depuis une vingtaine d'années une foule de savans Allemands ont préparé tous les matériaux qui pourront servir dans ce but; ils ont publié ce qui nous reste de manuscrits des poëmes nationaux germaniques, et recueilli tout ce qui, dans les chroniques, a rapport soit aux faits célébrés dans ces épopées, soit aux épopées elles-mêmes.

C'est un travail de ce genre que vient de donner M. Grimm; il y a réuni, dans l'ordre chronologique, toutes les variantes qui ont quelque importance historique, et tous les passages des chroniqueurs et des historiens où il est question des faits ou des personnages épiques. Ces citations, que M. Grimm appelle témoignages à l'appui de la tradition, sont au nombre de cent soixante-douze. Ils n'offrent un véritable intérêt qu'à l'antiquaire et à l'historien, parce que, pour en comprendre le but et la portée, il faut être familiarisé avec toute la suite des épopées germaniques. Souvent aussi les passages cités sont en langue norse, et M. Grimm n'a pas pris soin de les traduire.

Il est à regretter que M. Grimm ait cru devoir ne travailler que pour les savans, et qu'il ne se soit pas servi des matériaux qu'il publie pour construire une histoire des traditions héroïques célébrées dans les épopées germaniques, accessible aux personnes qui ne font pas de ces matières une étude spéciale. Le volume même que nous annonçons montre à quel point M. Grimm serait propre à cette œuvre. Il contient, outre les citations dont il vient d'être parlé, un petit traité de soixante-quatre pages, sur l'origine et le développement successif des traditions. Voici une rapide analyse de cet excellent travail.

Dans le premier paragraphe l'auteur cherche à démontrer, que les poëmes nationaux allemands peuvent seuls fournir des lumières suffisantes sur la manière dont de pareils ouvrages se sont formés chez d'autres nations. Il rapporte les deux hypothèses principales que l'on a élevées à cet égard. D'après la première, les traditions contenues dans ces poëmes n'auraient été d'abord que des mythes, et ce serait par l'action des temps qu'elles auraient été peu à peu converties en récits historiques. Ainsi les qualités et les actions que d'abord on n'attribuait qu'à des dieux, auraient

été plus tard attribuées à des héros. M. Grimm accuse, avec raison, cette hypothèse de bizarrerie. Comment Siegfried, le héros du *Niebelungen-Lied*, peut-il être tantôt Dietrich de Bern (Vérone), tantôt le Baldur de la mythologie scandinave, et tantôt le Hélios des Grecs? C'est à cela que mènerait pourtant l'hypothèse dont il s'agit. M. Grimm préfère la seconde hypothèse, d'après laquelle les traditions héroïques auraient un fond historique : il la croit plus sûre; mais il pense qu'on ne doit encore avancer qu'à petits pas dans cette manière d'expliquer, et attendre que les données soient plus abondantes. Il ajoute que, loin de vouloir trancher le nœud gordien avec le glaive brillant d'une idée ingénieuse, il se bornera à une série de remarques qui sont le résultat nécessaire de l'examen des monumens de l'ancienne poésie germanique.

Dans le second paragraphe M. Grimm donne un résumé rapide des faits contenus dans les épopées allemandes. Il parle : 1.° des ancêtres de Siegfried; 2.° de Siegfried lui-même; 3.° de Dietrich et d'Ermenrich; 4.° d'Etzel ou d'Attila; 5.° de la première expédition de Wittich et de sa mort, de Heime, de Dietlieb, de Biterolf, de Wildeber et de Herburt; 6.° de Rüdiger, de Walther et de Hildegund; 7.° de Samson; 8.° de Wieland, le *galant* des poésies françaises du moyen âge; 9.° de Mimé et de Hertrich; 10.° d'Iran et d'Apollonius; 11.° de Hernit; 12.° d'Osérich; 13.° d'Otnit et de Wolfdietrich; 14.° de Gudrun.

Le troisième paragraphe traite des faits historiques et des localités qu'on trouve citées dans les poëmes; le quatrième, des rapports que les différens poëmes ont entre eux; le cinquième, des développemens qu'ont prises les traditions; le sixième, des poëmes étrangers qui ont été nationalisés en Allemagne, et qui ont pris la teinte germanique; le septième, des poëmes étrangers que l'on a adoptés en Allemagne, en changeant les faits, et en se bornant à conserver le nom des personnages; le huitième, de l'influence que des vues étroites ont exercée sur les modifications apportées dans les récits; le neuvième, des effets produits par les révolutions dans les mœurs; le dixième, du mérite poétique des épopées germaniques en général; le onzième, des changemens que le récit a éprouvés dans la bouche des rhapsodes et par la rédaction écrite (tout ce que M. Grimm dit à ce sujet des rhapsodes allemands, est du plus haut intérêt); le douzième, du rapport de l'épopée avec l'esprit de chaque époque; le treizième, enfin, du surnaturel et du merveilleux. Ce dernier paragraphe est singulièrement intéressant. M. Grimm parle d'abord d'Odin et de la manière dont il est représenté dans la poésie allemande, en-

suite de *Heiner* et de *Loke*, puis des puissances inférieures, qui sont: 1.° les *Valkyries* ou *Dises;* 2.° les *Elfes;* 3.° les géans, les nains et les dragons. M. Grimm s'occupe ensuite de la magie; il subdivise cette matière en plusieurs points : la *speki* (science de l'avenir); les échanges de formes entre différens êtres; les métamorphoses pures et simples; les mets et les boissons magiques, et les songes.

COMMERCE.

Die Contor-Wissenschaft, etc. : La Science du comptoir, non compris la correspondance et la tenue des livres, par *Auguste Schiebé.* Deux volumes in-8.° Francfort sur Mein, chez Wilmans, 1830. Prix : 15 fr.

L'auteur de ce livre utile était déjà avantageusement connu en Allemagne par sa *Correspondance commerciale* (1825), dont il se prépare dans ce moment-ci une seconde édition, et surtout par un *Traité théorique et pratique des lettres de change et autres effets de commerce*, publié en même temps en allemand et en français (à Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1819); travail qui fut honoré en France et en Allemagne des suffrages des juges les plus compétens en cette matière, et a pris place parmi les meilleurs ouvrages de ce genre. Celui que nous annonçons embrasse toutes les parties des connaissances et des pratiques du comptoir, à l'exception de la correspondance, dont il s'est occupé ailleurs, et de la tenue des livres, qui sera la matière d'un travail spécial. Le premier volume est tout entier consacré à l'art de dresser les comptes, et spécialement les comptes courans.

L'exemple se trouve constamment joint au précepte, et de nombreuses formules, depuis les notes les plus simples jusqu'aux calculs les plus compliqués, facilitent partout l'intelligence de la théorie. Dans un appendice assez étendu, M. Schiebé donne tous les détails nécessaires pour comprendre les opérations de la bourse, et cette partie de son livre sera lue avec intérêt et profit même par ceux qui, sans être négocians ou banquiers, veulent se faire une idée exacte de tout ce qui est relatif aux fonds publics et au jeu de la bourse. Les renseignemens sur les usages de la bourse de Londres sont même amusans. C'est ainsi

qu'on apprend que les joueurs (*Jobbers*) à la hausse sont appelés *taureaux;* ceux qui jouent à la baisse, sont des *ours*, et ceux qui, à force de mauvais jeu, sont obligés de quitter la place, se nomment *canards boiteux*. Nous laissons à l'imagination de nos lecteurs le plaisir de chercher les rapports qui peuvent exister entre ces noms et les choses qu'ils expriment.

Le second volume traite de toutes les espèces de contrats et de transactions commerciales. Partout l'auteur fait preuve d'autant de zèle pour les progrès de la science à laquelle il a consacré sa vie, que de savoir et d'expérience. Il s'élève avec force contre toute sorte d'abus et contre le danger et le ridicule d'une aveugle routine. Il signale l'ignorance trop fréquente encore des jeunes gens qui se vouent au commerce, et qui trop souvent, parce qu'ils ne se destinent pas à l'étude, s'imaginent que certaines connaissances, en apparence étrangères à leur carrière, seraient pour eux un luxe et une superfluité; il montre comment ce manque d'études générales les accompagne partout et se punit bien cruellement par la suite. Il blâme avec beaucoup de force la légèreté avec laquelle souvent de jeunes commis, à peine sortis des premières épreuves et dénués de toutes les connaissances requises, vont offrir leurs services à de grandes maisons, et trahissent par leurs lettres, s'ils ne les ont pas fait rédiger par quelque écrivain public, leur profonde ignorance. Il serait temps, en effet, que l'on songeât à donner aux jeunes gens qui se destinent au commerce et à l'industrie, une éducation plus soignée et une instruction plus forte, non-seulement dans l'intérêt de la classe à laquelle ils appartiennent, mais encore dans celui de la société tout entière. Dans les États constitutionnels surtout, où la fortune est presque l'unique mesure de la capacité politique, il importe que les futurs négocians ne demeurent pas étrangers aux progrès des lumières. Et qu'on ne s'imagine pas que l'expérience de l'âge mûr puisse suppléer à ce qui a été négligé dans la jeunesse, et qu'il suffise de vieillir pour s'éclairer sur les véritables intérêts de la vie: il est donné à peu d'hommes de refaire en bien leur éducation; et si, dans un certain sens, il est vrai que tous les hommes la refassent, il ne faut pas oublier que tous la refont en raison de celle qu'ils ont reçue. Qu'on n'oublie pas qu'aujourd'hui plus que jamais un citoyen quelconque n'est plus seulement l'homme de son état; que le négociant n'est pas seulement négociant, comme le savant n'est plus rien, s'il n'est que savant; mais que l'un et l'autre, et le premier plus que personne, sont citoyens,

et appelés à exercer une grande influence sur le sort des nations; que par conséquent, outre les connaissances nécessaires à leur condition particulière, ils doivent être à la hauteur des progrès du siècle. Cette pensée pénètre tout l'ouvrage de M. Schiebé; et c'est elle qui a fait établir à Paris et ailleurs des établissemens spéciaux pour l'éducation commerciale. Les journaux allemands annoncent dans ce moment-ci qu'une pareille institution va se former à Leipzig, sous les auspices de plusieurs professeurs de l'université de cette ville, et avec l'assistance du gouvernement saxon. Espérons que ces exemples seront bientôt suivis par toutes les places de quelque importance, et que le commerce comprendra de plus en plus la nécessité d'allier les avantages de l'instruction à ceux de la fortune.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

